

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE,

Fait par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République;

PAR G. A. OLIVIER,

Docteur en Médecine, membre de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, des Sociétés philomatique et d'Histoire naturelle de Paris; associé correspondant de la Société linnéenne de Londres, de la Société d'émulation du Var, de la Société libre d'Agriculture, Commerce et Arts du Doubs, de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Nanci, etc. etc.

AVEC ATLAS.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1807.

par les lois et les usages, on vit paraître, sur tous les points de l'Empire, des ambitieux qui se flattèrent de lui succéder. Comme personne n'y avait des droits, et que c'était à la force ou à l'adresse qu'ils en appelaient, en un moment toutes les tribus s'armèrent dans l'intention de favoriser un de leurs chefs. Toutes les provinces furent agitées par les khans, et obligées de se déclarer en faveur de quelqu'un d'entr'eux. Toutes les villes furent mises à contribution. Ceux des gouverneurs qui ne portèrent pas leurs prétentions jusqu'au trône, voulurent, pour la plupart, se rendre indépendans. Les plus faibles et les plus timides ne purent se dispenser de prendre les armes, et de se ranger sous la bannière de celui qu'ils devaient le plus craindre, ou dont ils avaient le plus à espérer.

Dans cet état de choses, on peut bien croire que la Perse souffrit encore plus que dans les dernières années du règne de Nadir; elle fut bien plus dévastée que durant les troubles suscités par ses neveux après sa mort.

N'ayant pas l'intention d'écrire une histoire détaillée de tous les attentats qui se sont commis, de toutes les entreprises qui ont eu lieu et qui se sont succédées avec rapidité, ni de signaler ici tous les ambitieux obscurs qui

se sont montrés un instant sur la scène, nous nous contenterons de parler succinctement de ceux qui sont parvenus au suprême pouvoir, ou qui ont lutté pour cela avec quelqu'espoir de succès.

Après la mort de Seid-Mohammed vers la fin de l'hiver 1750, Youssef ne voyant pas autour de lui de rivaux qu'il jugeât dangereux, crut pouvoir facilement se rendre maître du Khorassan et de toutes les provinces de la Perse s'il parvenait à agir au nom d'un souverain légitime : il connaissait les préjugés de sa nation à l'égard des plus proches parens de ses rois; il en voulut tirer parti, en proposant aux seigneurs qui se trouvaient à Mesched, de replacer Charokh, quoique aveugle, sur le trône, et de lui donner un régent jusqu'à ce qu'il eût un fils en âge de gouverner.

Sa proposition était motivée sur ce que ce prince, étant le seul héritier de Nadir, qui avait conquis la Perse sur les Afghans, et le seul héritier de Chah-Hussein, à qui ces Afghans l'avaient enlevée, ils ne pouvaient en exclure ses descendans sans injustice, et sans plonger le royaume dans des troubles dont il ne serait pas facile de sortir.

Youssef, à la tête d'une armée victorieuse,

se flattait de faire adopter ses propositions quant à Charokh, et il ne pouvait douter, après les services qu'il venait de rendre à ce prince, qu'il ne fût le premier à demander son bienfaiteur pour régent.

Le peuple de Meschcd, revenu de son erreur, était déjà fâché d'avoir pris les armes contre un jeune roi, dont les premiers pas au trône avaient été signalés par des actes de justice et de bonté, et Youssef, par ses qualités personnelles, par l'espoir qu'il donnait d'une sage conduite, par les créatures qu'il se faisait chaque jour dans toutes les classes des citoyens, était parvenu à créer dans la ville une opinion qui lui était très-favorable.

Mais dans le tems qu'il travaillait dans Meschcd à se rendre agréable au peuple et à capter les suffrages des grands, Mir-Alim-Khan et Djaffar-Khan, postés aux environs de Nichapour, se fortifiaient, et se disposaient à s'opposer à toutes ses entreprises. Lorsque Youssef en fut instruit, il fit à ces deux généraux, dont il connaissait la bravoure et l'intelligence, les promesses les plus propres à les séduire; il leur fit espérer les emplois les plus lucratifs, le gouvernement des plus riches provinces et le partage de tout le butin qui tomberait entre leurs mains, s'ils voulaient

se joindre à lui et l'aider à soumettre tout l'Empire au jeune roi.

Mir-Alim et Djaffar, qui avaient déjà une armée très-nombreuse, composée d'Arabes et de Curdes, déclarèrent qu'ils ne consentiraient jamais à aucune proposition tendante à replacer sur le trône un aveugle, et encore moins à ce qu'Youssef les gouvernât au nom de cet aveugle.

Youssef se vit alors obligé de sortir de Meschéd avec toutes ses forces, et d'aller combattre ceux dont il ne pouvait gagner l'amitié. Mir-Alim et Djaffar, pleins de confiance dans la valeur et la bonne discipline de leurs troupes, vinrent au devant de lui, et l'atteignirent à deux journées de Nichapour. Le combat fut long et opiniâtre; la victoire fut long-tems incertaine; mais vers la fin du jour Youssef ayant été blessé, les Turcomans qu'il commandait, le croyant mort, se débandèrent et prirent la fuite. Youssef tomba par ce moyen au pouvoir de ses ennemis, qui lui firent à l'instant crever les yeux.

Après cette victoire, les deux généraux prirent la route de Meschéd, où ils entrèrent sans opposition dans le courant de mai 1750.

Charokh, le malheureux Charokh, tou-

jours en butte à sa mauvaise fortune, fut encore une fois précipité du trône et conduit dans une étroite prison.

Mir-Alim et Djaffar avaient l'un et l'autre trop d'ambition et trop de mauvaise foi pour vivre long-tems en bonne intelligence. Unis d'intérêt contre Youssef tant que celui-ci fut puissant, ils se désunirent lorsqu'il s'agit de partager entr'eux l'autorité ou de la céder l'un à l'autre. Égaux en forces, ils le furent en prétentions; ils ne voulurent point travailler de concert pour soumettre le reste de la Perse, ni en venir à un arrangement amical au sujet du Khorassan, dont ils étaient déjà les maîtres. A peine eurent-ils fait leur entrée à Mesched, qu'ils rompirent leurs liaisons, et qu'ils résolurent de recourir aux armes pour décider à qui resterait le suprême pouvoir.

Ils sortirent de la ville en juin de la même année par deux portes opposées, campèrent quelques jours à deux ou trois lieues des murs, et en vinrent aux mains avec un acharnement tel qu'on peut le supposer entre deux hommes qui ont la perspective du trône ou du cercueil. Les Curdes, plus robustes, plus aguerris, furent un moment sur le point de triompher. Les Arabes plièrent au premier choc et se débandèrent en partie; mais bientôt ils se

rallièrent à la voix de leur chef; ils firent des prodiges de valeur, et fixèrent enfin la victoire. Les Curdes, vivement pressés à leur tour, dans tous les points, cédèrent le champ de bataille. Djaffar fut pris en combattant, et amené aux pieds de son ennemi, qui eut la cruauté de lui faire arracher les yeux.

Mir-Alim, par cette victoire, se voyant maître des trésors de Charokh, d'Youssef et de Djaffar, ainsi que de tous les revenus du Khorassan, put soudoyer toutes les troupes qui se trouvaient éparses dans la province. Les Turcomans qui avaient combattu pour Youssef, les Curdes de Djaffar et quelques Ouzbeqs que ses promesses séduisirent, tous vinrent se ranger sous ses drapeaux : ses forces réunies se montaient à plus de soixante mille hommes.

Déjà il méditait la conquête de la Perse; déjà il se disposait à prendre la route du Mazanderan pour combattre Mohammed-Hassan-Khan qui s'y fortifiait, lorsqu'il apprit qu'un ennemi plus dangereux le menaçait.

Achmed, que nous avons dit être allé dans le Kandahar après la mort de Nadir, et s'y être fait proclamer roi, ne devait pas toujours rester indifférent aux dissentions de ses voisins : il avait à ses ordres une armée aguerrie

qu'il fallait occuper ; il venait d'ériger en royaume une simple province ; il avait l'ambition d'étendre son pouvoir. La Perse était livrée à plusieurs chefs : la famille de Nadir se détruisait entr'elle ; celle de Chah-Hussein était depuis long-tems éteinte. Jamais il ne pouvait se présenter une plus belle occasion de réunir encore une fois le Kandahar à la Perse, et de ne faire qu'un seul et même Empire de tous les pays compris entre le Tigre et l'Indus, entre la Caspienne et le golfe Persique.

Achmed n'avait pas tous les talens de Nadir, mais il était dévoré de la même ambition : il ne savait pas, comme lui, faire plier toutes les volontés et maîtriser en quelque sorte tous les événemens ; mais c'était un général habile, un chef audacieux. Chéri de ses soldats, à la tête desquels il combattait toujours, il pouvait compter sur leur zèle et sur leur dévoûment.

Après avoir bien affermi son pouvoir et l'avoir confié à un de ses plus proches parens, il avait quitté Kandahar dans le courant de l'année 1749, avait soumis le Ségestan sans combattre, et était venu mettre le siége devant Hérat à la fin de la même année.

Cette ville n'avait pas alors une forte gar-

nison ; néanmoins elle était en état de résister ; elle était pourvue de vivres : ses murailles avaient été réparées, et les habitans s'étaient armés, et avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de leurs maisons, plutôt que de passer sous un joug étranger. D'ailleurs Charokh, qui avait regardé cette place comme une digue propre à arrêter les Afghans, s'était empressé d'envoyer à son secours un de ses meilleurs généraux. Achmed se serait vu forcé de lever le siége, et de porter ses forces ailleurs si le malheureux événement qui avait rappelé Youssef n'eût laissé cette ville sans défense.

Après son départ, le gouverneur, réduit à ses propres forces, résista encore quelque tems, et ne songea à se rendre que lorsqu'il eut consommé tous ses vivres : il fallut alors céder à la nécessité, et se mettre à la merci de ses ennemis. Les Afghans entrèrent dans Hérat à la fin du printems 1750, en prirent possession et s'y fortifièrent : ils ne maltraitèrent point les habitans ; ils n'en firent périr aucun, mais ils en exigèrent une somme d'argent assez forte.

Mir-Alim avait vu sans inquiétude les Afghans se répandre dans la province de la Perse la plus voisine du Kandahar ; il avait regardé Hérat comme devant être le terme de l'am-

bition d'Achmed ; mais lorsqu'il apprit que ce guerrier se disposait, après la prise de cette ville, à pénétrer dans le Khorassan, il se hâta d'approvisionner Mesched, et de mettre cette place dans un bon état de défense.

Rassuré de ce côté, Mir-Alim vint à la rencontre de son ennemi vers la fin de l'été, avec des forces à peu près égales aux siennes par le nombre ; mais Achmed commandait aux meilleures troupes que Nadir avait eues. Son armée, toute composée d'Afghans, n'avait jamais combattu sous d'autres généraux : accoutumée à vaincre sous les ordres d'Achmed, pouvait-elle ne pas être supérieure à celle de Mir-Alim, qui était formée à la hâte, de diverses tribus qui différaient entr'elles quant aux opinions religieuses, qui se haïssaient, et dont quelques-unes n'aimaient ni n'estimaient assez leur chef pour lui obéir aveuglément.

Mir-Alim avait sans doute autant de courage et autant de talent que son ennemi ; mais à quoi servent le courage et le talent d'un chef lorsqu'il n'est point secondé, lorsque ses troupes n'attendent que le signal du combat pour quitter ses drapeaux. Mir-Alim, au premier choc, se vit abandonné des Turcomans et des Ouzbeqs ; il fit en vain tous ses efforts pour

les ramener au combat; en vain il leur promit tout le butin de l'ennemi, il ne put les gagner; ils refusèrent avec obstination de tirer le sabre contre un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter, qui les avait commandés, qui les avait conduits plusieurs fois à la victoire sous le règne de Nadir.

Les Arabes et les Curdes, bien plus nombreux que les Turcomans et les Ouzbeqs, tinrent bon et se battirent avec le plus grand courage. Mir-Alim, à la tête des premiers, fit mordre la poussière à un grand nombre d'Afghans; il combattait encore vers le milieu du jour, et tenait la victoire incertaine lorsqu'il fut atteint dans la poitrine par le fer d'une lance. Sa mort fit cesser aussitôt le combat: les Arabes et les Curdes se retirèrent en bon ordre. Achmed ne jugea point à propos de les poursuivre : content de les voir céder le champ de bataille, il leur fit seulement promettre de quitter le Khorassan et de se rendre dans leurs provinces respectives.

Lorsqu'il se fut assuré que ses ennemis se retiraient par des chemins divers, il prit la route de Meschéd, et arriva au pied de ses murs en octobre de la même année 1750.

Cette ville avait alors sept ou huit mille hommes de garnison, tous de la secte d'Ali,

tous ennemis des Afghans, tous décidés à périr plutôt que de se rendre.

Achmed fit diverses tentatives pour prendre la ville d'assaut, mais il fut toujours repoussé avec perte ; ce qui l'obligea à se contenter de la bloquer étroitement pour l'empêcher de recevoir aucun secours.

Cependant il détacha une partie de ses forces pour détruire ou soumettre tous les partis qui se trouvaient dans la province, lever partout des contributions et lui faire passer des subsistances.

Après cette opération, jugeant que la ville ne pouvait pas tarder à se rendre, il envoya un corps de dix-huit à vingt mille hommes dans le Mazanderan pour combattre Mohammed-Hassan-Khan, et s'ouvrir par cette province la route de l'Irak-Adjem et de la capitale de la Perse.

Mohammed-Hassan-Khan, instruit des mouvemens d'Achmed, vint attendre les Afghans au défilé de Kéramly, situé à l'orient d'Aster-Abad, les repoussa, en fit un grand carnage, et les poursuivit jusqu'au-delà du défilé.

Au retour de cette armée, Mesched tenait toujours : la garnison avait fait plusieurs sorties où elle s'était signalée ; elle était même

parvenue à enlever quelques vivres aux assiégeans ; mais à la fin, se voyant réduite de moitié par les maladies ou le fer de l'ennemi, n'ayant plus rien à manger, ne pouvant compter sur aucun secours, pressée d'ailleurs par les habitans, que la faim tourmentait, elle ouvrit ses portes après huit mois de résistance, et se mit à la merci de son vainqueur.

Achmed se contenta de faire périr quelques chefs, de faire enfermer quelques habitans, et de lever sur les autres une forte contribution; il fit sortir Charokh de sa prison, le reçut avec les plus grands égards, et le fit loger à côté de lui dans le même palais.

Mohammed-Hassan-Khan, que nous devons faire connaître plus particuliérement, était de la tribu des Kagiars (1). Son père, Fetah-Ali-Khan, un des généraux de Chah-Tahmas, fut nommé en 1723 gouverneur du Mazanderan, et envoyé avec un corps de Turcomans et de Kagiars pour chasser les Afghans de Téhéran, dont ils s'étaient emparés : ceux-ci vinrent au devant de Fetah-Ali-Khan,

(1) Fetah-Ali-Khan, qui règne aujourd'hui en Perse, et qui a succédé à son oncle Méhémet-Khan, est le petit-fils de Mohammed-Hassan-Khan.

le rencontrèrent à Ibrahim-Abad, le battirent, et le forcèrent de se retirer à Aster-Abad.

Lorsque Tahmas-Kouli-Khan eut chassé les Afghans d'Ispahan et de toute la Perse, le Mazanderan, sous les ordres de Fetah-Ali-Khan, était en rebellion. Tahmas-Kouli-Khan y envoya son frère Ibrahim avec des forces considérables : celui-ci battit Fetah-Ali, s'empara de lui et le fit mourir.

Mohammed-Hassan-Khan son fils fut nommé quelque tems après, par Nadir-Chah, gouverneur d'Aster-Abad ; il commandait en 1743 un corps de troupes au siége de Mossul. En 1744, les principaux de la tribu des Kagiars s'étaient joints à la tribu de Yémout, race de Turcomans, et étaient séditieusement entrés à Aster-Abad. Le vice-gouverneur, nommé *Hussein*, fils aîné de Mohammed-Hassan, fit quelques efforts pour les faire rentrer dans le devoir et punir les plus coupables, mais il ne put en venir à bout ; il fut même obligé de quitter la ville et de se sauver avec sa garde. Mohammed-Hassan, qui se trouvait alors au camp impérial, obtint la permission de marcher avec quelques corps de troupes au secours de son fils ; il battit les rebelles et les punit d'une manière très-sévère, mettant à mort un grand nombre d'ha-

bitans, et confondant ainsi l'innocent avec le coupable (1).

Quant à la tribu des Kagiars, voici ce que j'ai pu recueillir à son égard.

Sous le règne de Chah-Abbas Ier., il s'était formé sur les frontières de la Perse, du côté de l'Arménie, un très-grand rassemblement de déserteurs et de fugitifs turcs, qui vinrent lui demander du service. Chah-Abbas les accueillit, leur assigna la même paie qu'à ses autres troupes, et les employa dans les guerres qu'il entreprit. Mais craignant ensuite que ces étrangers n'excitassent des troubles après sa mort s'ils restaient réunis, il les divisa en plusieurs corps; il en envoya un grand nombre dans le Mazanderan pour faire tête aux Turcomans et aux Tartares ouzbeqs; il en fit passer dans le Kermesir, situé le long du golfe Persique, pour contenir les Arabes; il porta les autres aux environs de Candjea et d'Urmia. Ces étrangers furent nommés *Kadchiars*, d'un mot turc qui signifie *fugitif*. La prononciation s'étant ensuite altérée, on les a nommés *Kaggiars* ou *Kagiars*. Comme ils étaient très-nombreux dans le Mazande-

---

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, traduite du persan par M. Jones, 2e. partie, pag. 162.

ran, ils purent y former une tribu qui devint bientôt fort nombreuse. Sous Chah-Hussein et sous Chah-Tahmas, Fetah-Ali, dont nous avons parlé, se trouva en être un des chefs.

Les Kagiars, moins nombreux, moins puissans dans les autres provinces, se fondirent avec le reste de la population, et n'eurent bientôt plus d'existence propre.

Après la mort d'Adel et d'Ibrahim, Mohammed-Hassan s'était rendu à son gouvernement d'Aster-Abad, et y avait levé des troupes dans l'intention d'attaquer le gouverneur du Mazanderan, nommé *Mahum*, qu'il avait à cœur de détruire ou de mettre en fuite; ce qui devait lui fournir les moyens d'essayer si la fortune lui serait favorable pour arriver au suprême pouvoir, ou se former au moins un État indépendant autour de la Caspienne.

Dès qu'il se vit à la tête de cinq ou six mille hommes, il marcha vers Sarou, livra bataille auprès de cette ville à Mahum-Khan, le battit et dissipa son armée. Mahum fut pris en fuyant et livré à son ennemi, qui eut la cruauté de le faire périr.

Maître, par cette victoire, de tout le Mazanderan, Mohammed-Hassan s'empressa de se procurer de l'argent et de lever de nouvelles troupes; il fit mettre en bon état toutes les

les places fortes, et garder soigneusement les défilés qui y aboutissent à l'orient et au midi.

Lorsque les troupes d'Achmed vinrent l'attaquer, il avait déjà à ses ordres plus de quinze mille cavaliers. La victoire qu'il remporta sur les Afghans qui passaient alors pour les meilleures troupes de la Perse, attira sous ses drapeaux un grand nombre de Turcomans, de Curdes et de Kagiars ; ce qui le mit en état d'étendre ses conquêtes, comme nous le dirons bientôt.

Pendant que divers partis cherchaient à se détruire dans le Khorassan, et que Mohammed-Hassan se fortifiait dans le Mazanderan, toutes les provinces à l'occident de la Caspienne étaient dans la plus vive agitation. Les Lezguis, maîtres du Daghestan et du Tabesseran, s'étaient plusieurs fois avancés jusqu'à Chamaki et Candjea, et en étaient venus aux mains avec les divers gouverneurs de ces contrées.

Teymouras, prince de Géorgie, jaloux d'agrandir ses États et de se soustraire pour toujours au tribut et à l'hommage qu'il doit au roi de Perse, s'était emparé d'une partie du Chyrvan, et avait pris ensuite à son service un corps de dix mille Afghans, avec lequel il avait soumis la province d'Érivan.

Ce corps, avant la mort de Nadir, avait été envoyé vers les frontières de l'Arménie pour y observer les Turcs. Révolté, comme tous ceux de sa nation, de la conduite d'Adel-Chah, il s'était soumis en apparence à ce nouveau roi, mais il l'avait abandonné bientôt après pour se ranger sous les drapeaux d'Ibrahim. Mécontent d'Ibrahim, qui ne paya pas ses services autant qu'il l'avait espéré, il s'était uni contre lui avec Émir-Aslan. Lorsque celui-ci fut tué, ces Afghans se dirigèrent vers Urmia, s'y emparèrent de cette place et de quelques villages, et se rendirent redoutables à la contrée. C'est là que Teymouras les avait pris à sa solde.

Ils n'étaient pas restés long-tems au service du prince de Géorgie : soit amour du pillage, soit desir de conquérir la Perse pour leur propre compte, ils avaient quitté les drapeaux sous lesquels ils venaient de combattre, et s'étaient emparés de Tauris. Héraclius, fils de Teymouras, avait marché contre eux, et les avait obligés d'abandonner la ville dans laquelle il était entré à son tour.

En 1751, les Afghans s'étant unis avec les Lezguis, ceux-ci attaquèrent le prince de Géorgie par le Chyrvan, tandis que les premiers, ayant alors Azad-Khan à leur tête,

obligèrent Héraclius d'évacuer Tauris et toute la province d'Érivan. Azad, après ce succès, se rendit maître de tout l'Aderbidjan, et travailla de tous ses moyens à attirer sous ses drapeaux des soldats de toutes les tribus; ce qui porta bientôt son armée à plus de vingt mille hommes.

Azad-Khan, afghan, était né aux environs de Kaboul, et était entré au service de Nadir avec le corps de troupes que sa nation avait offert à ce conquérant lorsqu'il revenait de l'Inde. Jeune alors et simple cavalier, il n'avait pas tardé de se faire remarquer et d'obtenir de l'avancement: il était dans la province d'Érivan, et y commandait mille hommes sous les ordres d'un général divisionnaire lorsque Nadir fut tué.

Azad, dans des tems ordinaires, n'eût été qu'un bon officier toujours soumis à quelque chef; dans ces tems de troubles, il devait se distinguer et atteindre aux premiers rangs. Doué, comme il l'était, d'une ame forte, d'un caractère ardent, d'une imagination vive, il ne pouvait rester tranquille spectateur des événemens qui se passaient et se succédaient avec rapidité. Véhément dans ses desirs, impétueux dans ses actions, familiarisé avec les dangers, à peine est-il à la tête d'une

troupe de révoltés, qu'il ne met plus de bornes à son ambition : il voit la carriere du trône ouverte ; il s'y élance avec audace, et y marche d'un pas rapide et assuré.

Si, en dernier résultat, il dût quitter l'arêne et céder la palme à un autre, c'est que les Persans ayant une répugnance invincible pour les Afghans, il ne pouvait se recruter que du rebut de la nation, tandis que ses ennemis lui opposaient toujours de nouvelles troupes tirées des tribus les plus guerrieres et les plus considérées.

Nous verrons bientôt que, malgré ces obstacles, il fut un moment sur le point d'obtenir un triomphe complet.

Telle était la situation de la Perse, au nord, dans les deux années qui suivirent la mort d'Adel et d'Ibrahim.

Au midi, les montagnes du Loristan n'étaient pas plus tranquilles. Ali-Merdan-Khan, un des chefs de la tribu des Bakhtiaris, race de Curdes, travaillait de toutes ses forces à s'y faire un parti. C'était un homme d'un âge avancé : il s'était trouvé, en 1722, au combat de Gulnabad, et avait été ensuite nommé par Chah-Hussein, généralissime des troupes qui devaient venir au secours de la capitale, assiégée par Mahmoud ; il avait tou-

jours combattu sous Nadir, à la tête d'un corps plus ou moins nombreux. Nous avons vu que, mécontent de la conduite d'Adel, il avait quitté Mesched avec trois ou quatre mille hommes qu'il commandait, pour se rendre dans sa patrie.

Le crédit qu'avaient tous ses parens parmi les Curdes du Loristan et de Péria, la considération personnelle dont il jouissait, les grandes richesses qu'il possédait, l'anarchie dans laquelle l'Empire était plongé, tout lui avait inspiré le desir de profiter des circonstances qui lui paraissaient très-favorables pour s'emparer, sinon du trône, du moins pour régner au nom d'un souverain qui y fût appelé par sa naissance.

Il y avait alors sur ces montagnes un jeune seigneur, nommé *Ismaël*, dont la mère, fille de Chah-Hussein, avait épousé, après le départ des Afghans, Seyd-Moustapha, officier distingué par sa naissance et le rang qu'il avait eu à la cour.

Cet officier, dans les dernières années du règne de Nadir, avait jugé prudent de quitter la capitale, et de venir chercher auprès des Bakhtiaris un asyle pour lui et pour sa famille. Il était mort peu de tems après, laissant

deux fils qu'il avait recommandés à ces braves montagnards.

Que cet Ismaël, âgé alors de huit ou neuf ans, fût réellement le fils de Seyd-Moustapha ou non, il importe assez peu : Ali-Merdan le fit passer pour tel, le prit sous sa protection, publia partout qu'il était petit-fils de Chah-Hussein, et que c'était à ce prince qu'appartenait l'Empire. Ses émissaires, répandus en grand nombre parmi les diverses tribus de sa nation, tâchaient de leur persuader qu'il en résulterait de grands avantages pour elles si, par un généreux dévoûment de leur part, un prince issu du sang royal montait sur un trône auquel il ne pouvait espérer de parvenir si elles lui refusaient leur secours. Les Curdes se laissèrent entraîner ; ils prirent les armes en faveur d'Ismaël, et s'engagèrent de marcher vers Ispahan sous les ordres d'Ali-Merdan.

Un Curde de la tribu de Zend, nommé *Mohammed-Kérim*, qui par sa force, ses talens et son courage s'était fait une grande réputation, et qui, dans ces tems d'anarchie, se trouvait à la tête de deux ou trois mille hommes aussi braves, aussi entreprenans que lui, parut à Ali-Merdan un secours dont il

ne devait pas se passer. Il lui fit proposer de venir le joindre, lui promettant toute la faveur du nouveau roi, et le partage du butin en proportion du nombre des troupes qu'il fournirait.

Kérim était né à Péria, capitale du district de ce nom ; il avait fait la guerre sous Nadir, et quoiqu'il n'eût jamais commandé en chef, Ali-Merdan, sous les yeux duquel il avait plusieurs fois conduit de faibles détachemens, l'avait jugé capable de devenir un des premiers capitaines.

Kérim avait trop de pénétration pour ne pas entrevoir qu'il dépendait de lui de jouer un grand rôle : Ismaël était encore enfant ; Ali-Merdan avait atteint le dernier âge de la vie. Le premier ne pouvait se passer d'un tuteur lorsque l'autre cesserait d'être. La Perse, livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, devait tendre les bras à celui qui paraissait le plus propre à rétablir l'ordre : le peuple était trop mécontent des Afghans pour favoriser Azad ou Achmed ; il ne pouvait voir dans Mohammed-Hassan qu'un khan rebelle : Ismaël, quoique jeune, devait réunir, comme petit-fils de Hussein, les suffrages de tous les hommes de bien, de tous ceux qui n'auraient pas intérêt de prolonger le désordre. Kérim

accepta donc avec empressement l'offre d'Ali-Merdan, et vint se ranger avec sa petite troupe sous les drapeaux de ce chef. L'armée, forte alors d'environ dix mille hommes, prit le nom d'*armée royale*. Ismaël fut proclamé chah dans le camp, et reconnu pour tel dans tout le Loristan.

Ali-Merdan se présenta, en mars 1750, aux portes d'Ispahan; elles lui furent fermées. En vain il prétexta qu'il n'avait pas d'autre intention que de placer sur le trône un petit-fils de Chah-Hussein, et de mettre fin par-là aux troubles qui désolaient sa patrie; en vain il promit de respecter une ville qui, la première en rang, serait aussi la première à donner l'exemple de la soumission que tout Persan devait à son souverain légitime. Sélim-Khan, nommé depuis peu par Charokh ou par Youssef, gouverneur d'Ispahan, ne voulut se prêter à aucun arrangement ni écouter aucune proposition. Charokh vivait : on disait même qu'il n'avait pas entiérement perdu la vue; cette ville, la plus importante de l'Empire, devait lui être religieusement conservée, ou devait être remise à celui-là seulement que la nation aurait reconnu comme chah. Sélim engagea donc Ali-Merdan à se retirer et à congédier ses troupes s'il ne voulait s'expo-

ser à perdre la vie sur un champ de bataille ou sur un échafaud.

Ali-Merdan, trop ambitieux pour renoncer à ses projets, trop faible pour entreprendre quelqu'attaque contre une ville immense et populeuse, prit le parti de s'établir à Gaza, village situé à trois lieues d'Ispahan, et de continuer de là ses négociations, tant avec le gouverneur, qu'avec les principaux habitans. Il espérait venir à bout de les gagner, ou tout au moins de faire passer chaque jour dans la ville quelques nouveaux émissaires qui travailleraient à lui faire des amis, et qui l'instruiraient, à tout événement, de ce qui pourrait être tenté contre lui.

Sélim, qui pénétra les desseins de cet ambitieux, et qui ne voulut pas d'ailleurs lui donner le tems de se fortifier, sortit avec ses troupes et un grand nombre de seigneurs, et vint l'attaquer dans ses retranchemens.

Ali-Merdan s'y défendit pendant dix jours avec courage; mais craignant à la fin d'être forcé, il fit proposer à l'ennemi une suspension d'armes pour traiter de la paix, et arrêter par-là, disait-il, le sang qui coulait malgré lui. Il retint de cette manière le bras des assiégeans, et au moment où il fallait conclure et signer un traité, il s'échappa de nuit, et

prit avec son armée le chemin des montagnes, où il ne resta pas long-tems. Il reparut en mai, avec une armée beaucoup plus nombreuse et des prétentions beaucoup plus fortes. Il menaça cette fois d'assiéger la ville, et de la livrer au pillage si on ne lui en ouvrait les portes à l'instant même.

Le gouverneur, qui s'était attendu à son retour, y avait fait entrer des vivres; il avait réparé les remparts, mis l'artillerie en bon état, et enrôlé tous ceux des habitans qui avaient voulu se ranger sous ses drapeaux. La plupart des seigneurs, indignés de l'arrogance de ce Curde, ou secrétement liés avec ses ennemis, offrirent volontairement leurs services à Sélim; de sorte que celui-ci se vit en état de sortir de la ville à la tête de vingt-cinq mille hommes, et de livrer bataille aux Curdes qu'il était urgent d'éloigner, attendu qu'ils ravageaient la campagne et qu'ils interceptaient toutes les subsistances.

Ali-Merdan, averti du jour où le gouverneur devait sortir, se disposa à le bien recevoir. Il se posta à cinq ou six lieues des murs, vers l'occident, sur un terrain favorable, et plaça quelques corps de troupes à portée de la ville, avec ordre, dès que l'ennemi paraîtrait, de venir le joindre sans engager aucune action.

Cette ruse réussit. Les troupes de Sélim, se persuadant qu'il fuyait, coururent sur lui à toute bride, et l'attaquèrent avant de s'être ralliées : elles furent repoussées, mises en déroute et vivement poursuivies. Leur exemple entraîna celles qui s'étaient moins avancées; elles rentrèrent toutes précipitamment, abandonnant leur artillerie et laissant sur la place un grand nombre de morts.

Ali-Merdan se servit des canons qu'il avait pris pour attaquer la ville sur plusieurs points. Il en pressa vivement le siége, et ne cessa de menacer les habitans de tout détruire s'ils faisaient une plus longue résistance.

Ispahan, plus qu'aucune autre ville de la Perse, était depuis long-tems livrée à toutes les factions. Tous les ambitieux qui n'avaient pu, dans les provinces, se mettre à la tête d'une armée ou d'une troupe de gens armés, étaient venus dans cette capitale avec l'intention de favoriser par leurs intrigues, l'élévation de celui auprès de qui ils espéraient obtenir des emplois.

Le parti de Mohammed-Hassan-Khan était peut-être alors le plus nombreux : c'était celui qui avait engagé deux fois les habitans à prendre les armes. Ceux qui tenaient pour Achmed avaient montré le même empressement;

ils avaient les uns et les autres trop à cœur d'empêcher que les Curdes ne se rendissent maîtres de la capitale, pour n'avoir pas cherché à les repousser.

Charokh avait aussi son parti; mais il s'affaiblissait de jour en jour. Les ministres de la religion et tous les zélés Persans le haïssaient comme hérétique et comme descendant d'un homme dont la mémoire était encore en horreur. On savait d'ailleurs qu'il était aveugle, et comme tel exclu du trône.

Ali-Merdan comptait dans la ville plusieurs amis, et un grand nombre de partisans très-empressés à chanter ses louanges et à faire valoir les avantages qu'on retirerait de l'exécution de ses projets : mais ce qui plaida le mieux en sa faveur, ce fut sa victoire; ce fut la terreur que son nom inspirait; ce furent ses menaces. Les habitans d'Ispahan le connaissaient irascible, vindicatif; ils se déterminèrent à le recevoir dans leur ville, de crainte qu'il ne se portât à tous les excès de rage et de vengeance s'il y entrait de vive force.

Les portes lui furent ouvertes le 31 mai 1750, malgré l'opposition d'un grand nombre de seigneurs qui craignaient pour leur vie, et à qui il ne resta d'abord que la ressource de s'enfermer dans la citadelle. Ali-Merdan fit

entrer ses troupes et leur livra la ville : elles se répandirent en un moment dans tous les quartiers, et y commirent pendant deux jours les plus horribles désordres ; elles ne massacrèrent point les habitans ; cela leur était très-expressément défendu ; mais elles les dépouillèrent ; elles les maltraitèrent ; elles les tourmentèrent de toutes les manières pour leur arracher tout ce qu'ils avaient de précieux. Le pillage fut au point, qu'aucune maison de la ville ne fut exempte de recherches ; aucune personne, quels que fussent son rang, son âge et son sexe, ne fut respectée. Julfa, le plus grand et le plus riche des faubourgs, fut le seul épargné : Kérim-Khan en avait obtenu le commandement, et s'y était établi. Jaloux d'obtenir l'estime des Arméniens et des Persans, il n'avait pas permis que ses troupes commissent le moindre désordre, ni qu'elles enlevassent la moindre chose.

Les seigneurs qui s'étaient enfermés dans la citadelle obtinrent une honorable capitulation, et en sortirent le premier juin. Ali-Merdan fit son entrée le 2, et fut loger avec le jeune Ismaël dans le palais des rois. Dès ce moment tout rentra dans l'ordre ; les troupes furent casernées, et soumises à la surveillance des chefs. Les marchands purent ouvrir leurs

boutiques, et les ouvriers se livrer au travail sans plus rien craindre.

Ali-Merdan ne se vit pas plutôt maître de la capitale, qu'il assembla dans son palais tous les seigneurs, tous les hommes constitués en dignité, tous les chefs de tribus qui se trouvaient à portée de la ville; il se rendit en grande pompe au milieu d'eux, et leur parla des malheurs de l'État, suite inévitable de l'anarchie qui régnait depuis la mort de Nadir, depuis surtout qu'Adel et Ibrahim avaient allumé les torches de la guerre civile. Le tableau qu'il en fit, ne pouvait manquer de produire un grand effet sur ceux qui desiraient sincérement le bonheur de leur patrie.

Le Kandahar, séparé de l'Empire et érigé en royaume par les Afghans, donnait à toutes les provinces un exemple d'autant plus dangereux, qu'il était séduisant et d'une facile exécution. Ces Afghans, ayant leur nouveau roi à leur tête, s'étaient rendus maîtres du Ségestan; ils attaquaient Hérat, et menaçaient de s'avancer jusqu'à l'Oxus et la Caspienne. Le Khorassan était le foyer de toutes les intrigues, et le théâtre des plus affreux désordres. Le gouverneur d'Aster-Abad était en rebellion; il s'était emparé du Mazanderan, du Tabéristan, et il se disposait à porter

la guerre parmi tous ses voisins. Le prince de Géorgie avait pris les armes et avait pénétré dans le Chyrvan, dans Érivan, dans Nacsivan, et avait même traversé l'Araxe pour entrer dans l'Aderbidjan. Les Lezguis, toujours avides de pillage, occupaient et ravageaient le Daghestan, le Tabesseran, le Haut-Chyrvan. Une troupe de brigands, leurs alliés, portait la désolation, l'épouvante et la mort dans Urmia, dans Tauris, dans Ardebil. Le Guilan, en proie à diverses factions, voyait s'élever des chefs dont l'existence était éphémère, et dont la chute n'avait lieu qu'à travers des cadavres et des ruines. Les Arabes s'étaient rendus indépendans à l'embouchure du Schat-el-Arab et dans tout le Kermesir. Le Laarestan, depuis Taron jusqu'à Gomron, était soumis à un gouverneur qui s'y était placé de vive force à la mort de Nadir, et s'y était maintenu malgré les efforts qu'Adel, Ibrahim et Charokh avaient faits pour l'en chasser. Le Kerman était de même gouverné par un rebelle qui s'en était emparé les armes à la main. Dans l'intérieur, Sultanie, Casbin, Téhéran, Kom, Cachan, Yesd, Chiras, Néhavend, Amadan, Kermanchah; en un mot, toutes les villes, tous les districts, étaient en rebellion, ou n'obéissaient qu'à des chefs tou-

jours prêts à soulever les habitans et à les armer les uns contre les autres.

Dans cet état déplorable, Ali-Merdan ne voyait d'autre parti à prendre, Charokh étant aveugle et Suleyman ayant été tué, que de placer sur le trône un petit-fils de Chah-Hussein ; il ajouta qu'il avait réuni en divan les grands de l'Empire pour reconnaître les droits d'Ismaël, et lui nommer un régent jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner. Ceux-ci n'avaient rien à objecter à un homme qui tenait leur destinée dans ses mains. Qui d'entre eux aurait osé contredire celui qui, d'un mot, d'un signe, pouvait leur arracher la vie, leur ravir la liberté, ou les plonger dans la plus affreuse misère ?

Tous les seigneurs, toutes les personnes qui se trouvaient dans l'assemblée, non-seulement applaudirent aux propositions d'Ali-Merdan, mais plusieurs d'entre eux élevèrent la voix pour offrir la couronne à celui, disaient-ils, qui la méritait à tant de titres, et qui avait la modération de ne vouloir se placer qu'au second rang lorsque la victoire lui avait assigné le premier.

Ali-Merdan était trop clairvoyant pour ne pas juger que, dans les circonstances présentes, le moyen le plus sûr et le plus prompt d'arriver

d'arriver à la première place et de s'y maintenir, c'était par l'intermède d'un enfant dont les droits seraient reconnus légitimes. Il rejeta donc l'offre qui lui était faite, en disant qu'on ne parviendrait à déjouer toutes les prétentions, et à ramener la paix et la tranquillité dans tous les points de l'Empire, qu'en plaçant sur le trône celui que la naissance y appelait.

Toute l'assemblée applaudit à cet avis : Ismaël fut unanimement proclamé roi, et la régence conférée à Ali-Merdan.

Pendant plus d'un an Ispahan et tout le midi de la Perse jouirent de la plus grande tranquillité. Presque tous les khans se soumirent, et reconnurent solennellement la légitimité des droits d'Ismaël. Les Arabes promirent de payer le tribut auquel ils sont soumis. Le peuple, persuadé que les promesses du régent étaient sincères, se flattait de jouir enfin, sous un gouvernement stable, du repos et du bonheur après lesquels il soupirait depuis long-tems. Ali-Merdan, quoique dur et sévère, passait pour juste, et Kérim, qu'on regardait comme son lieutenant, comme le principal exécuteur de ses ordres, se faisait également chérir et des grands et du peuple, par sa douceur, son affabilité, sa générosité,

son désintéressement : gouverneur de Julfa, il avait pris plus particuliérement sous sa protection les Arméniens qui l'habitaient, non à cause de leur religion, mais parce que plus opprimés ils lui avaient inspiré plus de pitié. Il plaida fortement en leur faveur, comme il le faisait également à l'égard des Persans toutes les fois que le régent voulut exiger de leur faubourg des contributions extraordinaires. Il s'intéressa de même pour les cultivateurs des environs de la capitale, et chercha, autant qu'il le put, à alléger le fardeau qui pesait sur eux d'une manière effrayante.

Ali-Merdan ne prit d'abord aucun ombrage de la conduite de Kérim : il le laissa gouverner à son gré le faubourg de Julfa; il le laissa plaider, comme il voulut, la cause des opprimés ; il n'en suivit pas moins ses plans. Tout occupé de faire la guerre à tous les prétendans, de soumettre toutes les provinces à ses lois et de conserver l'Empire dans son intégrité, il ne lui vint jamais dans l'idée que les sources de la prospérité publique sont toutes dans les mains de celui qui gouverne ; que le meilleur moyen pour lui de se procurer de l'argent, c'est d'augmenter tous les produits du sol et de l'industrie, de leur donner un débouché certain. Dans son ignorance,

il crut n'avoir rien de mieux à faire, pour venir à bout de ses desseins, que de frapper les propriétés, l'industrie et le commerce par des taxes exorbitantes : il voulait promptement une armée; il fallait avant tout se procurer l'argent nécessaire à son entretien.

A peine se vit-il à la tête de quarante ou cinquante mille hommes, qu'il résolut d'en laisser une partie dans la capitale, et d'aller avec l'autre à Tauris afin d'en chasser les Afghans.

Azad venait de faire sa paix avec le roi de Géorgie. Lassés de se battre sans pouvoir se détruire, ils avaient fixé leurs limites à l'Araxe à la fin de l'année 1751, et s'étaient engagés à ne jamais passer le fleuve pour piller ou ravager les possessions l'un de l'autre.

Maître, par ce traité, d'Urmia, de Tauris, d'Ardebil et de tout l'Aderbidjan, Azad vint aussitôt s'emparer de Sultanie et de Casbin : il se préparait à entrer dans le Guilan afin d'arracher cette riche province au gouverneur du Mazanderan, avec lequel il voulait se mesurer avant de porter ses pas vers la capitale.

Mohammed-Hassan venait de s'en emparer (1), et en avait confié le gouvernement à Hidéat, fils de Hadschi-Schamal, l'un des

(1) Il y était entré au commencement de l'année 1752.

plus riches habitans du Guilan. Cet Hadschi-Schamal, après la mort d'Ibrahim, avait entrepris de se former un parti à Reicht, et de se rendre maître de toute la province; mais il avait été assassiné quelques mois avant l'arrivée de Mohammed-Hassan, par un ambitieux qui avait voulu l'imiter, et que Mohammed-Hassan fit mourir à son tour.

Après la prise de Mesched en juin 1751, Achmed resta encore quelque tems dans le Khorassan, tant pour s'assurer la possession de cette vaste province, que pour observer ce qui se passait à Ispahan et dans tout le reste de l'Empire. Son intention, en quittant le Kandahar, ne pouvait être douteuse : la conquête de la Perse, après la mort d'Adel et d'Ibrahim, l'avait tenté, et lui avait paru d'une facile exécution. Mais l'état de trouble et d'agitation dans lequel il voyait tout le royaume, l'esprit de révolte qui s'était introduit partout, le firent hésiter quelque tems sur le parti qu'il prendrait. Son armée était fort affaiblie par les différens combats qu'elle avait soutenus : il voyait toute la répugnance que les Persans devaient naturellement avoir pour un joug étranger. Une région plus riche, plus populeuse s'offrait à ses regards : il se décida à y porter ses forces, et à ne garder de ses

conquêtes sur la Perse, que Hérat et le Ségestan; mais avant de partir il exigea de tous les seigneurs et chefs de tribus du Khorassan, que Charokh, quoiqu'aveugle, fût proclamé roi, et qu'il régnât sur la province où son aïeul avait reçu le jour, et qu'il avait conquise la première; ce qui fut unanimement adopté avec des transports de joie.

Il fut donc convenu que le Khorassan, avec toutes ses dépendances, serait détaché de la Perse, et qu'il resterait comme apanage à Charokh, lequel prendrait le titre de chah ou de roi, battrait monnaie, leverait des troupes, jouirait à son gré de tous les revenus appartenans à la couronne, percevrait les impôts, et ne serait jamais, sous aucun prétexte, tributaire de la Perse ni d'aucun autre État. Il fut convenu, en un mot, d'ériger pour lui et pour sa postérité cette province en royaume indépendant.

Les seigneurs jurèrent de prendre les armes et de défendre leur roi toutes les fois qu'ils en seraient requis, et Achmed promit de voler à son secours s'il en avait jamais besoin.

Après ces dispositions, le roi de Kandahar laissa une partie de ses forces à Hérat et dans le Ségestan qu'il venait d'acquérir, et il se

rendit dans sa capitale avec l'autre dans le courant de l'année 1752.

Nous ne le suivrons pas dans ses expéditions à l'orient du Kandahar, où il porta la guerre pour reculer les limites de son Empire. Nous ne dirons rien non plus de son entrée à Delhi qu'il pilla en 1762, à l'imitation de Nadir. On trouvera quelques détails sur la vie de ce prince dans un ouvrage anglais publié par M. Vansitart (1), et dans le *Voyage* de M. Foster (2).

Ali-Merdan ne s'était point encore permis de mettre des impositions extraordinaires sur le faubourg de Julfa ; mais se trouvant sur le point de quitter la capitale pour l'expédition qu'il méditait, et Kérim étant sorti par son ordre, dans le courant de l'hiver 1752, avec un petit corps de troupes pour battre la campagne et contenir quelques tribus qui paraissaient s'agiter à l'orient de la ville, Ali-Merdan profita de cette absence pour exiger des Arméniens du faubourg une somme d'argent très-considérable. L'ordre portait de

---

(1) *History of Ahmed-Schah king of abdallies, translated from a persian biography.*

(2) *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, traduit de l'anglais par M. Langlés, de l'Institut national.

payer le jour même si on ne voulait s'exposer aux plus rudes traitemens.

Lorsque Kérim apprit ce qui s'était passé à Julfa, il ne put retenir sa colère : dans sa juste indignation, il laissa échapper des propos qui offensèrent celui qui en était l'objet. Sa perte dès-lors fut jurée : le régent ne vit plus dans Kérim l'homme qu'il avait élevé et que la reconnaissance devait lui attacher ; il le regarda, dès ce moment, comme un rival d'autant plus dangereux, qu'à une douceur, une affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs, il joignait de la bravoure, de l'énergie et une persévérance dans ses résolutions, qui lui faisaient ordinairement surmonter tous les obstacles.

Les troubles qui avaient forcé Kérim à quitter la capitale, étant appaisés, il revint à son poste. On s'attendait dans la ville et dans l'armée, à une rupture entre lui et le régent, et chacun prenait parti en faveur de l'un d'eux. Leur caractère bien connu ne permettait pas de supposer qu'ils feindraient l'un pour l'autre des sentimens qu'ils n'avaient plus. L'entrevue qu'ils eurent fut telle qu'on l'avait prévue. Kérim, après avoir rendu compte du résultat de sa mission, voulut se plaindre des ordres qui avaient été donnés à l'égard d'un

faubourg qui lui était échu en partage. Ali-Merdan parla en maître, et ajouta qu'il agirait dorénavant comme tel. Kérim se retira sans dire mot.

Cependant le peuple, mécontent du régent, prenait parti en faveur de Kérim ; l'armée elle-même se divisait. Ali-Merdan, informé des progrès que son rival faisait sur l'opinion, donna ordre de l'arrêter ou de le tuer s'il résistait. Cet ordre ne put être exécuté. Kérim, averti du danger qui le menaçait, disparut à propos, et le jour même un de ses amis, Mohammed-Khan, poignarda le régent dans son palais et au milieu de sa garde, sans que personne songeât à l'arrêter et à punir cet attentat.

Cette mort, arrivée à la fin de l'hiver 1752, n'excita aucun trouble dans la ville. Kérim n'eut qu'à se présenter pour qu'à l'instant l'armée se soumît à ses ordres. Quelques officiers-généraux que leurs liaisons avec Ali-Merdan pouvaient rendre suspects, voulurent se soustraire par la fuite au châtiment qu'ils redoutaient : Kérim leur fit dire de revenir à leur poste sans rien craindre ; ils cédèrent à cette invitation, et servirent leur nouveau chef avec fidélité.

Les parens du régent se retirèrent à Chi-

ras ou dans le Loristan, sans qu'ils fussent inquiétés. Quelques-uns même eurent part dans la suite aux bienfaits de celui qu'ils avaient d'abord regardé comme leur plus redoutable ennemi, mais qui ne pouvait leur en vouloir puisqu'ils n'avaient en aucune manière contribué à l'ordre qu'Ali-Merdan avait donné de l'arrêter.



CHAPITRE II.

Dispositions de Kérim : il va combattre Mohammed-Hassan ; il est battu ; il répare ses pertes, et marche contre Azad ; il ne peut s'emparer de Casbin, où celui-ci s'est retiré ; il y revient un an après, est battu et poursuivi jusque dans le Kermesir. Les Arabes viennent à son secours. Pertes d'Azad ; il se retire à Ispahan, puis à Tauris. Mohammed-Hassan et Kérim veulent s'emparer d'Ispahan. Kérim, abandonné par les Arabes, se retire à Chiras ; il y est attaqué par Mohammed-Hassan ; il le repousse : celui-ci entre dans l'Aderbidjan, et s'en empare. Azad se retire en Géorgie. Mohammed-Hassan veut prendre Chiras ; il est abandonné de ses troupes, attaqué à son tour dans le Mazanderan, vaincu et tué.

Kérim, se voyant par la mort d'Ali-Merdan, à la tête de toutes les forces qui se trou-

vaient réunies à la capitale, ne voulut pourtant rien entreprendre qu'il n'eût gagné entiérement la confiance de tous les habitans; qu'il ne les eût tous forcés en quelque sorte à approuver le choix que l'armée venait de faire. Les trésors que son prédécesseur avait amassés, lui permirent de modérer un peu les impôts, et de faire même quelques sacrifices en faveur de l'agriculture et du commerce qu'il était urgent de ranimer. Il réprima la licence des troupes, dont le peuple se plaignait avec raison; il établit dans Ispahan une police très-active, et il eut soin de faire publier qu'il n'avait accepté le commandement de l'armée que pour réunir à la couronne les provinces qui s'en étaient séparées, désarmer tous les rebelles qui n'imploreraient pas la clémence du roi, et ramener dans tout l'Empire la tranquillité dont tous les citoyens avaient besoin.

Il ne négligea pas non plus de se rendre favorables les habitans de Chiras et de tout le Farsistan. Il savait que ce pays, un des plus productifs et des plus peuplés de la Perse, pouvait, dans toutes les occasions, lui faire passer beaucoup de subsistances, et lui fournir, en cas de défaite, un grand nombre de gens de guerre.

Les Arabes du Kermesir pouvaient aussi

lui être utiles : il envoya auprès d'eux un de ses frères (1) pour tâcher de les ramener à l'obéissance, ou tout au moins pour en tirer, dans le besoin, des secours en hommes et en argent.

Les gouverneurs du Kerman et du Laarestan fixèrent aussi son attention : il chercha à gagner leur amitié, en attendant qu'il pût les réduire ou de gré ou de force.

Lorsqu'il crut avoir assez fait dans le midi pour y établir son crédit et s'y ménager des ressources, il tourna ses regards vers le nord. Il prit avec son armée la route de Cachan, Kom et Téhéran, et se rendit à Damegan sans rencontrer un ennemi. Mohammed-Hassan-Khan était venu l'attendre sur les bords de la petite rivière de Méhmandost, au même lieu où Nadir autrefois avait triomphé des Afghans.

Ces deux rivaux desiraient depuis long-tems d'en venir aux mains ; ils regardaient la bataille qu'ils allaient se livrer, comme devant être décisive, comme devant assurer le pouvoir au vainqueur.

L'armée de Mohammed-Hassan, forte de

---

(1) Il en avait trois : Sadek-Khan, Zéki-Khan et Sagdiani-Khan.

trente-cinq à quarante mille hommes, était composée de Kagiars, de Turcomans, d'Ouzbeqs et de quelques Persans levés dans le Guilan et dans le Mazanderan. Il y avait dans celle de Kérim environ vingt-cinq mille Curdes et Bakhtiaris du Loristan, cinq ou six mille Arabes du Kermesir, et sept ou huit mille Persans tirés du Farsistan et de l'Irak-Adjem.

On avait rarement vu deux armées si égales par le nombre et la bravoure des troupes, par l'habileté et le courage des chefs. Mohammed-Hassan, plus âgé que son rival, avait sur lui l'avantage d'être plus exercé dans l'art de commander; il connaissait mieux les ressources de la guerre; il savait mieux tirer parti de la disposition d'un terrain, mais Kérim avait un courage plus soutenu; il conservait mieux, dans le danger, sa présence d'esprit; il savait mieux s'attacher le soldat.

Les deux armées s'étant trouvées en présence à la fin du jour, elles passèrent la nuit à s'observer. Le lendemain, elles attendaient avec impatience le signal du combat : Kérim le donna au moment où le soleil parut sur l'horizon. Toutes ses troupes y répondirent par le cri terrible de guerre, et se disposèrent aussitôt à passer la rivière : elle n'était pas assez considérable pour les arrêter; en un

moment elles furent à l'autre bord, et le combat s'engagea. Les Curdes du centre se battirent avec tant de courage, ils chargèrent plusieurs fois avec tant d'impétuosité, qu'ils renversèrent enfin tout ce qu'ils rencontrèrent; ils crurent la bataille gagnée. L'aile gauche, où combattaient les Bakhtiaris, venait d'obtenir le même succès; mais l'aile droite, où se trouvaient les Arabes, fut repoussée avec perte par un corps plus nombreux de Turcomans et d'Ouzbeqs, et obligée de repasser en désordre la rivière.

Cet échec qu'éprouva l'aile droite, n'aurait pas eu lieu, et la victoire se serait probablement décidée en faveur de Kérim si une division de six mille Persans qu'il avait détachée pendant la nuit, avec ordre de passer la rivière, et de tomber sur l'ennemi dès que le combat serait engagé, avait pu exécuter ponctuellement ses ordres. Arrêtée dans sa marche par quelques ruisseaux, et obligée ensuite de tourner des champs inondés, elle ne put arriver assez tôt pour soutenir les Arabes, et faire subitement pencher la balance de leur côté.

Ce contre-tems, qu'il était sans doute difficile de prévoir, fut fatal à Kérim. Le centre où il combattait, ne put conserver ses avan-

tages; Mohammed-Hassan y avait porté l'élite de ses troupes. Les Turcomans et les Ouzbeqs, qui venaient de culbuter les Arabes, se joignirent, pour la plupart, aux Kagiars du centre, et tombèrent de toutes leurs forces sur les Curdes. Ceux-ci résistèrent quelque tems; mais à la fin, ne se voyant pas soutenus, ils plièrent à leur tour: les Bakhtiaris en firent bientôt autant.

Kérim apprenait dans le même moment, que les six mille Persans qu'il avait détachés durant la nuit, venaient d'arriver. Cette nouvelle, en lui donnant l'espérance d'une utile diversion, le porta à faire les plus grands efforts pour retenir ses troupes et les ramener au combat. Ce fut en vain: l'épouvante s'en était emparée. Il eut de la peine à rallier autour de lui les plus braves, et empêcher la ruine totale de son armée. Pendant plus d'une heure qu'il combattit encore après la perte de la bataille, il assura à divers corps, et entr'autres aux six mille Persans, une retraite qu'ils n'auraient pu effectuer sans cela.

Kérim arriva à Téhéran sans connaître toute l'étendue de ses pertes: il attendit quelques jours dans cette ville les fuyards; il ne put réunir que quinze mille hommes avec les-

quels il prit la route d'Ispahan, où il arriva à la fin de mai 1753.

Mohammed-Hassan le poursuivit deux ou trois jours; mais il n'osa pas sortir de sa province, encore moins s'avancer jusqu'à la capitale : il avait appris qu'il allait avoir sur les bras un autre ennemi tout aussi redoutable que le premier.

Azad était entré dans le Guilan par le défilé de Pyl-Rubar, à la tête de vingt-cinq mille hommes, un peu avant que Kérim pénétrât dans le Haut-Mazanderan par le défilé de Guilas. Le gouverneur, qui n'avait pas deux mille hommes à opposer aux Afghans, avait pris la fuite, et était venu joindre l'armée de Mohammed-Hassan-Khan.

Azad, n'éprouvant aucune résistance dans le Guilan, leva partout de fortes contributions, enrôla quelques montagnards, et se disposa à pénétrer dans le Mazanderan, en côtoyant la Caspienne, malgré tous les obstacles que devait lui opposer, dans cette saison, une côte basse et marécageuse.

Il se flattait, quelle que fût l'issue du combat qui allait avoir lieu dans cette province, de pouvoir tomber sur celui qui se trouverait maître du champ de bataille, et de le vaincre alors qu'il serait affaibli par une lutte qu'il

supposait

supposait, avec raison, devoir être très-sanglante entre deux ennemis également braves, également forts, également animés du desir de vaincre ou de périr.

Dans cette attente, il s'était déjà avancé jusqu'aux environs d'Amul lorsqu'il apprit la défaite totale des Curdes, et l'intention qu'avait manifestée Mohammed-Hassan de venir le combattre et le forcer d'évacuer le Guilan. Les avis qu'il recevait en même tems l'informaient du nombre des troupes que son ennemi avait, et de la bonne disposition dans laquelle elles se trouvaient.

Azad ne jugea pas à propos d'aller plus loin, ni de hasarder un combat dans le lieu où il se trouvait. Battu, comme il pouvait l'être, il ne lui restait aucun espoir de salut: il avait à sa gauche la Caspienne, à sa droite de très-hautes montagnes qu'il était impossible de franchir, et derrière lui un peuple guerrier qu'il avait mécontenté par de trop fortes impositions. Il prit donc le parti de se retirer; il évacua assez promptement le territoire de son ennemi, et prit la route de Sultanie, où il vint attendre que la fortune lui fût plus favorable.

Mohammed, qui avait marché sur ses traces, ne crut pas devoir le poursuivre; il replaça à Reicht le même gouverneur qu'Azad

avait mis en fuite, et lui confia huit ou dix mille hommes de troupes, avec ordre de garder soigneusement le défilé, et de se trouver toujours prêt à s'opposer à toute entreprise d'un ennemi qu'il savait être très-actif et très-entreprenant. Lorsque cela fut fait, il retourna dans le Mazanderan, où il continua à se fortifier.

Kérim ne fut pas plutôt rendu à la capitale, qu'il s'occupa à réparer ses pertes. Les trésors qu'Ali-Merdan avait amassés, n'étant pas encore épuisés, il put retenir sous les drapeaux les troupes qui lui restaient, et en tirer d'autres de tous les pays qui lui étaient soumis. Moyennant l'activité qu'il y mit, l'argent qu'il y employa et la bonne volonté des habitans du midi, il eut, à la fin de l'hiver, une armée aussi nombreuse et des troupes tout aussi aguerries que celles qu'il avait perdues; mais sa réputation, comme général, n'était plus la même : il aurait bien desiré la rétablir en prenant sa revanche, en battant à son tour le khan du Mazanderan. Son amour-propre le portait à marcher contre lui, son intérêt l'y invitait : la prudence lui suggéra une autre idée.

Il pensa qu'il lui serait plus facile d'obtenir des succès contre Azad, dont les troupes n'é-

taient pas, à beaucoup près, si nombreuses que celles de Mohammed-Hassan. La conquête de l'Aderbidjan et du district d'Urmia que cet Afghan occupait, lui aurait donné, sur le khan du Mazanderan, une très-grande supériorité; lui aurait permis de se mesurer de nouveau avec lui, et même de lui enlever les provinces qu'il possédait.

Conformément à ce plan, il sortit d'Ispahan en avril 1754, avec environ quarante mille hommes, et se porta sur Casbin, où Azad était venu s'établir à la fin de l'automne précédent.

Casbin n'est point une ville de guerre : elle n'a ni murailles ni citadelle; néanmoins Azad avait trouvé le moyen de la fortifier. Il avait fait creuser des fossés le long des avenues et de tous les lieux accessibles, et avait placé du canon sur des buttes ou des espèces de tours faites en terre, qu'il avait élevées de distance en distance.

Kérim ne connaissait pas mieux que ses officiers et tous les guerriers de l'Orient, l'art d'attaquer les places. Casbin, avec ses buttes et ses fossés, lui parut si difficile à prendre, qu'il fit d'abord quelques tentatives pour attirer l'ennemi en rase campagne; mais il ne put en venir à bout. Azad, qui n'avait pas

trente mille hommes à lui opposer, s'obstina à rester dans Casbin. Kérim fit dresser alors ses batteries, et il commanda diverses attaques contre la ville, qui furent toujours plus ou moins malheureuses. Il essaya d'y faire entrer quelques émissaires; ils furent pris et mis à mort : il voulut intercepter les vivres qu'on y apportait; des sorties faites à propos en favorisèrent toujours l'entrée : il envoya des détachemens pour ravager la campagne; plusieurs d'entr'eux furent battus. En un mot, les assiégés n'avaient éprouvé aucune perte bien sensible, et Kérim avait laissé morts autour de la ville trois ou quatre mille hommes. Désespérant de réduire cette place avant le retour de la mauvaise saison, il abandonna pour le moment son entreprise, et revint passer l'hiver à Ispahan avec toute son armée.

Honteux de ne pouvoir répondre par des victoires au vœu des habitans et au choix de l'armée, Kérim fit tous ses efforts, durant cet hiver, pour soulager les uns du fardeau des impositions, et pour rendre les autres aussi contens de leur sort, que les circonstances le permettaient. Il fit divers réglemens pour faciliter le commerce intérieur : il tourna un moment tous ses regards vers la justice, qu'il tâcha de rendre prompte, impartiale et

digne du beau nom qu'elle porte; il répara les édifices publics qui avaient souffert; il appela aux premières fonctions les hommes les plus éclairés et les plus vertueux; il voulut, en un mot, puisqu'il ne pouvait éblouir par des succès militaires, qu'on n'eût du moins rien à lui reprocher quant à son administration.

Au retour de la belle saison, il reprit son épée, et marcha de nouveau contre Azad. Celui-ci avait eu les moyens et le tems de faire des levées dans tous les pays qui lui étaient soumis. Il avait pris en outre à sa solde un grand nombre de ces mêmes Lezguis avec lesquels il avait combattu, quelques années auparavant, le prince de Géorgie. Son armée, par ce moyen, s'élevait à plus de quarante mille hommes.

Dès qu'il apprit que son ennemi s'avançait, il sortit de Casbin, et vint l'attendre près du village de Membéré. Le combat fut très-sanglant : les deux armées se battirent avec une égale valeur, avec un égal dévoûment. Celle d'Azad à la fin triompha : Kérim se vit forcé de prendre la fuite, et de revenir à Ispahan avec les troupes qu'il put sauver. Azad le poursuivit et le serra de très-près.

Kérim, considérablement affaibli par le nombre de morts qu'il avait laissés sur le champ

de bataille, et encore plus par la désertion qui a toujours lieu en Perse après une défaite, ne jugea pas à propos de s'enfermer dans une ville qu'il ne pouvait défendre long-tems sans exposer les habitans à éprouver les horreurs d'une famine, sans s'exposer lui-même à être pris : il en sortit donc presqu'aussitôt qu'il y fut entré, et prit le chemin de Chiras.

Azad le harcela dans cette retraite, et le força quelquefois à se battre. Il lui tua beaucoup de monde, sans pouvoir néanmoins détruire ou dissiper entiérement les troupes qui lui étaient restées fidelles.

Kérim ne voulut point entrer à Chiras ; il préféra de se rendre dans le Kermesir, où il ne croyait pas que son ennemi osât le suivre, et où il espérait d'ailleurs rétablir plus facilement ses affaires.

Mais rien encore ne pouvait arrêter l'infatigable Azad, rien encore ne pouvait lui faire lâcher prise. Résolu de faire tomber la tête de son adversaire, ou de lui ôter du moins tout moyen de pouvoir jamais reparaître à la tête d'une armée, il marcha toujours sur ses traces, et le serra toujours de très-près : il était sur le point de l'atteindre lorsque les Arabes du Dachistan, petit district du Kermesir, s'armèrent à propos pour le sauver.

Leur exemple fut suivi de tous les autres Arabes de ces contrées. Au seul nom des Afghans, tous coururent aux armes, tous quittèrent leurs tentes ou leurs cabanes pour voler au combat.

En peu de jours ils furent assez nombreux pour forcer Azad à se retirer. Il se rendit à Chiras, y leva à la hâte de très-fortes contributions, enleva tous les vivres qui s'y trouvaient, et vint se fortifier à Ispahan.

Mohammed-Hassan, jusqu'alors, n'avait pas jugé à propos de sortir de sa province; il avait vu s'engager la lutte entre Kérim et Azad sans vouloir la troubler. Les succès de ce dernier, qu'il jugeait le moins redoutable des deux, lui avaient fait plaisir; il avait espéré un moment qu'au lieu de deux ennemis, il ne lui en resterait qu'un, et il s'était bien proposé de tomber sur celui-ci dès qu'il le verrait seul.

Les secours qu'avait obtenus Kérim, ne détruisaient pas les espérances de Mohammed-Hassan. Il pensait bien que les Arabes ne s'étaient armés tous ensemble que pour éviter de passer sous la domination des Afghans, qu'ils abhorraient encore plus que les Persans. Cette conduite, plus intéressée que généreuse, avait empêché la chute de Kérim, mais ne lui avait

pas rendu ses forces. L'armée d'Azad, déjà fort affaiblie par les combats qu'elle avait livrés à l'ennemi, et par les marches forcées qu'elle avait faites en le poursuivant, dut perdre bien plus lorsqu'elle fut repoussée. Au fer des Arabes se joignirent des maladies terribles que la fatigue, la chaleur et la mauvaise nourriture occasionnèrent. Cette armée était réduite à vingt mille hommes lorsqu'elle rentra dans Ispahan à la fin de l'été. Ainsi donc cette lutte, fatale aux deux ennemis, ne pouvait tourner qu'à l'avantage du troisième.

Azad vit bien qu'il ne pourrait pas se soûtenir dans une ville ennemie, s'il ne recevait promptement des secours ; il connaissait les forces que Mohammed-Hassan avait rassemblées dans le Mazanderan, contre la capitale, et il était bien persuadé que Kérim viendrait s'y présenter au retour de la belle saison. Il se hâta donc de donner des ordres pour qu'on levât promptement, dans les provinces qui lui étaient soumises, tous les hommes en état de porter les armes, et qu'on les lui amenât à Ispahan avant la fin de l'hiver ; mais on eut beau employer, à cet effet, les moyens les plus violens, le pays était trop épuisé, et l'émigration avait été trop considérable pour qu'il reçût les renforts qu'il attendait.

Mohammed-Hassan ne doutait pas que le moment de frapper les grands coups qu'il méditait, ne fût arrivé. Abattre Azad et détruire Kérim lui parurent être l'affaire d'une campagne. Azad, selon lui, ne pouvait tenir un mois à Ispahan : cette ville était la moins propre de la Perse à soutenir un siége ; ouverte de toutes parts, on pouvait l'atteindre de partout. D'ailleurs, sa grande population la forçait nécessairement de se soumettre à quiconque était assez fort pour la bloquer. Kérim, de son côté, avait été trop affaibli pour résister long-tems. S'il se renfermait dans Chiras avec le peu de monde qui lui restait, il s'exposait à être pris ; s'il se sauvait dans le Kermesir ou dans le Loristan, il abandonnait la partie, et se mettait dans l'impossibilité de la reprendre. D'ailleurs, rien n'empêchait de l'atteindre et de le forcer jusques dans ses derniers retranchemens.

Ainsi donc, au retour du printems, en l'année 1756, Mohammed-Hassan sortit d'Aster-Abad, et se dirigea vers Ispahan avec toute la confiance que lui inspiraient ses forces et la faiblesse présumée de ses ennemis. Son armée, qu'il avait eu le tems de bien discipliner, de bien équiper, de bien approvisionner, avait été portée à plus de cinquante

mille hommes. Personne, en la voyant, ne pouvait douter que le sort de la Perse ne fût bientôt fixé.

Les calculs que Mohammed-Hassan avait faits sur les forces d'Azad, étaient parfaitement justes; mais ceux à l'égard de Kérim se trouvaient faux, comme on va en juger.

Ce Curde, après la retraite d'Azad, n'avait pas perdu un moment pour se procurer de nouvelles troupes : il avait envoyé un de ses frères dans le Loristan, pour demander du secours aux Zends, aux Bakhtiaris et à toutes les tribus curdes qui habitent cette province; il en avait fait solliciter à Kaseroun et à toutes les villes du Farsistan; il avait parcouru lui-même, durant l'hiver, le Kermesir, pour implorer de nouveau l'assistance des Arabes, sans lesquels il voyait bien qu'il lui était impossible de se remettre sur pied. Partout on s'était prêté de la meilleure grâce à lui procurer l'argent, les vivres et les hommes dont il avait besoin. Les Arabes qui l'avaient secouru quelques mois auparavant, prirent de nouveau les armes, et s'engagèrent à ne pas les quitter qu'ils n'eussent chassé les Afghans de la capitale, et ne les eussent même obligés d'évacuer le territoire persan. Mir-Nasr et Mir-Mahenna, deux frères qui

se disputaient la souveraineté du petit district de Bender-Rik, avaient de même consenti à suspendre leurs querelles, et à le suivre avec leurs troupes, dans l'espoir que l'un d'eux entrerait sans trouble dans la possession qui lui était contestée, et que l'autre obtiendrait le gouvernement d'une riche province.

Toutes les forces de Kérim se trouvèrent réunies à Chiras vers la fin de l'hiver : elles consistaient en dix ou douze mille Curdes qui ne l'avaient pas abandonné, dix ou douze mille hommes de différentes tribus, que le Farsistan lui avait fournis, et vingt mille Arabes du Kermesir. Il les passa tous en revue dans les premiers jours de mars, et le 15 il se mit à leur tête et marcha vers Ispahan.

Azad n'attendit pas l'arrivée de ces deux armées; il évacua promptement la ville à la première nouvelle de leur marche, et se rendit à Tauris, tant pour se refaire que pour attendre l'issue du combat qui ne pouvait manquer d'avoir lieu entre les deux ennemis qui allaient se trouver en présence.

Kérim arriva le premier : il entra sans difficulté dans Ispahan, et en prit de nouveau possession au nom d'Ismaël-Chah qui y était resté sans être inquiété par les Afghans.

Mohammed-Hassan arriva huit jours après ; il établit son camp à quelques lieues de la ville, et fit toutes ses dispositions pour une attaque.

Les Arabes avaient appris en route la fuite d'Azad, et s'en étaient réjouis : ils n'avaient montré aucun desir de retourner dans leur patrie ; bien au contraire, ils avaient continué gaîment leur marche, et avaient même paru décidés à aller faire la guerre dans l'Aderbidjan si Kérim le jugeait à propos. Mais lorsqu'ils virent qu'ils auraient à faire à un autre ennemi plus puissant, soit qu'ils en fussent effrayés, soit qu'ils voulussent mettre leurs services à un plus haut prix, ils demandèrent hautement qu'il leur fût permis de quitter l'armée, et de retourner dans leurs provinces, attendu que leur engagement avait fini.

Kérim eut de la peine à les retenir ; il y parvint néanmoins en caressant beaucoup les chefs, en leur faisant des présens, en leur promettant des récompenses, en répandant quelqu'argent parmi les soldats, en persuadant surtout à ceux-ci que les forces de Mohammed-Hassan étaient inférieures aux siennes.

Dès qu'il crut les murmures appaisés et la

confiance rétablie, il se disposa à sortir de la ville et à livrer bataille; il savait bien que les troupes de l'ennemi étaient dans les meilleures dispositions, et il n'était pas tout-à-fait sûr des siennes; il connaissait les forces qu'il avait à combattre, mais il jugeait que tout retard ne pouvait manquer de lui être funeste; il craignait de ne pouvoir pas retenir long-tems les Arabes, et il avait l'espoir qu'ils feraient, dans ce moment, leur devoir; qu'ils seconderaient ses efforts; qu'ils contribueraient de tous leurs moyens à le faire triompher. Ce qui le déterminait d'ailleurs à tenter le sort d'un combat, c'est qu'il n'avait pas de vivres pour huit jours, et qu'il ne pouvait se dissimuler la difficulté de s'en procurer.

Mohammed-Hassan ayant eu connaissance de la résolution que Kérim venait de prendre, songea à profiter de tous les avantages que lui donnaient le choix du terrain, le nombre de ses troupes et leur bonne volonté; il attendit de pied ferme son ennemi, le laissa avancer jusqu'à la portée du trait, et tomba sur lui avec la plus grande impétuosité. Le combat ne fut ni bien long ni bien sanglant. A peine fut-il engagé, que les Arabes quittèrent tous à la fois le champ de bataille, et qu'ils se retirèrent en bon ordre. Le reste de

l'armée ne fit plus dès-lors aucune résistance; chacun songea à se tirer d'embarras par une retraite précipitée. Kérim se voyant abandonné de toutes parts, dut songer à son salut; il prit le chemin de Chiras, en invitant ses Curdes et ses Persans à venir le joindre dans cette ville.

Mohammed-Hassan poursuivit quelque tems les fuyards, après quoi il entra dans Ispahan, et en prit possession au nom du jeune chah; et comme s'il n'eût été animé que du desir de conquérir l'Empire pour le lui remettre, comme s'il n'eût eu que la noble ambition de terminer glorieusement cette entreprise, il promit solennellement de déposer les armes dès qu'il aurait soumis tous les rebelles. A l'imitation de Nadir, d'Ali-Merdan et de Kérim, il se dit l'esclave de son roi; il ne parut jamais devant lui qu'en se prosternant à ses pieds; il ne donna plus aucun ordre qu'au nom d'Ismaël-Chah.

Pour plaire encore mieux aux habitans, il n'exigea d'eux, pour le moment, rien que des vivres; il fit observer à ses troupes la plus exacte discipline; il punit sévérement tous les délits qu'elles commirent; en un mot, il se conduisit comme un homme qui veut plaire, ou, s'il faut le dire, comme un am-

bitieux adroit qui cherche à endormir ceux qu'il veut charger de chaînes.

Lorsqu'il eut fait, dans les administrations, tous les changemens qu'il crut nécessaires, et que tout fut organisé selon ses desirs, il ne songea plus qu'à porter le dernier coup à Kérim.

Il quitta Ispahan dans le courant de juin, après y avoir laissé dix mille hommes de garnison, et il prit la route de Chiras, dont il espérait de s'emparer facilement. Kérim s'y était enfermé avec le reste de ses troupes, consistant en une vingtaine de mille hommes. Il avait en outre intéressé les habitans en sa faveur, et les avait fait armer; de sorte qu'il se trouva en état de tenir tête à Mohammed-Hassan lorsqu'il parut.

Celui-ci établit son camp à peu de distance de la ville, et se mit bientôt en état de l'assiéger. Il avait une artillerie formidable qu'il éleva sur divers points; mais comme personne, dans son armée, n'était en état de la bien diriger, elle ne fit pas un grand mal aux assiégés : les dommages qu'elle occasionnait aux remparts étaient réparés sur le champ. Les sorties que Kérim ordonna pour détruire ces batteries et se procurer des vivres, furent bien plus meurtrières : on se tua beaucoup

de monde de part et d'autre, sans obtenir pourtant de résultat. Mais vers la fin de l'été, cinq cents Curdes du Loristan étant parvenus à faire entrer dans la ville un convoi très-considérable qu'ils y amenaient, Mohammed-Hassan ne jugea pas à propos de continuer le siége; il se retira avec toutes ses troupes, et vint passer l'hiver à Ispahan.

Au retour de la belle saison, l'an 1757, persuadé que Kérim n'était pas en état de se mettre en campagne, ni de rien entreprendre contre lui pendant son absence, il prit avec son armée la route de Tauris, résolu de ne pas quitter l'Aderbidjan qu'il n'eût soumis cette province, et qu'il n'eût ôté à Azad tout espoir de se relever s'il ne pouvait avoir sa tête.

Le voisinage d'un ennemi aussi actif, aussi entreprenant lui faisait toujours craindre qu'il ne profitât de son éloignement pour tomber sur ses possessions; il craignait surtout pour le Guilan, qu'il avait affaibli en retirant l'année d'auparavant une partie des troupes qui s'y trouvaient.

Ces craintes étaient peu fondées; Azad était réduit aux dernières extrémités : ses troupes, mal payées, menaçaient de le quitter. Les habitans, fatigués de leurs brigandages, appelaient

pelaient à grands cris un libérateur. Les Lezguis, qu'il était dans l'impuissance de solder, lui refusaient toute assistance. Hors d'état de tenter un coup de main, encore moins de se mesurer en rase campagne avec un ennemi très-supérieur en nombre, Azad voulut s'enfermer dans Tauris, mais il n'avait ni les vivres ni toutes les munitions qui lui étaient nécessaires pour soutenir un siége.

Les officiers-généraux de son armée, qui connaissaient son embarras, et qui n'en auguraient rien de bon, n'attendirent pas que Mohammed-Hassan fût aux portes de la ville pour traiter avec lui : la plupart d'entr'eux désertèrent avec leurs troupes, et vinrent se ranger sous les drapeaux du plus fort et du plus riche, avant même d'avoir reçu sa réponse. Mohammed-Hassan les reçut très-bien, et les prit à sa solde.

Azad vit cette désertion sans s'effrayer : Fétah-Ali-Khan son ami, et le plus considéré de ses généraux, lui restait attaché avec sept ou huit mille hommes ; cela lui suffisait. Il l'envoya à Urmia avec ordre d'attendre dans cette place les secours qu'il espérait lui amener bientôt, et avec cent hommes seulement il prit le chemin de Bagdad.

Il s'était flatté de trouver auprès des Turcs

l'assistance dont il avait besoin. Il avait espéré qu'au moyen d'une cession qu'il s'engagerait à faire du côté de Kermanchah ou dans le Haut-Curdistan, Suleyman, pacha de Bagdad, favoriserait sa rentrée dans l'Aderbidjan, et même l'aiderait à conquérir toute la Perse.

Dans cette espérance il fit, pour se rendre auprès de lui, toute la diligence dont sa petite troupe fut capable, et il se trouva dans Bagdad presqu'aussitôt que Suleyman fut informé de sa marche : il avait suivi de très-près les couriers que l'on avait expédiés des frontières, tant il était pressé de mettre ses projets à exécution.

Le pacha ne jugea point à propos de fournir à Azad les secours qu'il demandait; il avait besoin de ses troupes pour contenir les Arabes et les Curdes de son pachalik. D'ailleurs, il lui était très-expressément défendu par la Porte, de prendre jamais aucune part aux querelles de ses voisins.

Azad insista beaucoup sur les avantages que la Porte othomane retirerait de son union avec la Perse; il fit valoir l'uniformité de religion qui en résulterait pour les deux États, et parla longuement des sacrifices qu'il était disposé à faire envers le pacha s'il voulait se

prêter à ses vues. Suleyman opposa toujours les ordres du sultan. Quant aux offres qui lui étaient personnelles, il dit que, satisfait de gouverner en souverain de vastes contrées, il n'avait nullement envie de courir après de nouvelles possessions. Du reste, il invita Azad à quitter le plus tôt possible le territoire othoman, afin de ne pas donner aux Persans le prétexte de faire un jour la guerre aux Turcs.

Azad prit alors le parti de se rendre en Géorgie, et d'essayer s'il ne serait pas plus heureux auprès d'un prince chrétien, dont il avait été l'ennemi, mais avec lequel il avait vécu en assez bonne intelligence depuis la paix qu'ils avaient faite.

Teymouras était mort; Héraclius son fils lui avait succédé: il reçut très-bien Azad, lui permit de vivre comme simple particulier dans Tiflis, lui accorda un revenu honnête, mais il ne voulut jamais écouter aucune proposition tendante à faire la guerre à la Perse.

Les secours qu'Azad demandait au prince de Géorgie seraient probablement venus trop tard. Mohammed-Hassan s'était déjà emparé de tout l'Aderbidjan et des villes de l'Irak-Adjem que son ennemi avait occupées. Casbin, Sultanie, Ardebil, Tauris, Khoï, avaient ouvert leurs portes: la conquête de toute cette

contrée n'avait donné que la peine de la parcourir. Urmia seule avait résisté. Cette ville, nommée *Ouroumi* par les Turcs et les Persans, est peu considérable : elle est située à peu de distance du lac du même nom, vers le sud-ouest ; elle a une citadelle que sa position sur des rochers élevés rend imprenable de vive force, chez un peuple qui ignore l'art d'attaquer les places ; elle fut bloquée par une partie de l'armée, tandis que l'autre courait après quelques corps détachés, qui exerçaient des brigandages dans la province.

Fétah-Ali ne voyant pas arriver, à la fin de l'été, les secours qui lui avaient été promis, ne voulut point attendre d'être réduit à la dernière extrémité ; il traita avec l'ennemi, et lui ouvrit les portes de la ville et de la forteresse.

Fétah-Ali passait pour un des meilleurs généraux qu'il y eût en Perse. Mohammed-Hassan se l'attacha par des présens et par la promesse de lui donner un des premiers gouvernemens du royaume. En attendant, il le laissa à Urmia avec quatre mille Kagiars, dont la fidélité ne pouvait être équivoque, et il emmena toute la garnison qu'il incorpora dans l'armée.

Il ne restait, dans tout le nord de la Perse,

plus d'ennemis à combattre, plus de villes à soumettre, plus de brigands à détruire. Depuis l'Araxe et la mer Caspienne jusqu'aux environs de Chiras, tout était soumis à Mohammed-Hassan. La capitale était à ses ordres : le sort du jeune chah dépendait de lui; ses forces se montaient à plus de cent mille hommes; rien ne semblait devoir lui résister; encore un effort, encore un succès, et toute la Perse ne reconnaissait plus d'autre maître que lui.

L'Aderbidjan était une conquête trop importante pour que Mohammed-Hassan n'y fît pas quelque séjour. Il y passa l'hiver, et employa cette saison à parcourir les villes principales, à mettre en bon état les fortifications, et à s'assurer de la fidélité de tous ceux à qui il confia des troupes et accorda des pouvoirs.

Au retour de la belle saison, en 1758, dès que les routes furent praticables, il se rendit à Ispahan, et y resta quelques jours, moins pour passer en revue son armée, que pour faire étalage de ses forces.

Les succès avaient tellement enflé l'orgueil de ce chef, il marchait à un triomphe si certain, qu'il ne crut pas devoir s'astreindre, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, à tout le

cérémonial qu'il s'était auparavant imposé envers le jeune chah. Que dis-je ? Il ne daigna pas même le voir ; il lui retira la garde d'honneur qu'Ali-Merdan lui avait donnée, que Kérim lui avait conservée, et à laquelle Azad n'avait pas touché, et il en substitua une autre qui ne devait pas le perdre de vue. Ismaël cessa pour lors d'être roi ; il fut son prisonnier.

Les habitans d'Ispahan ne furent pas traités non plus avec la douceur, avec les ménagemens qu'il avait mis jusqu'alors : il en exigea de fortes sommes d'argent, et leur enleva tous les vivres qu'ils avaient ; il fit arrêter plusieurs seigneurs, et les dépouilla de leurs biens, sous prétexte qu'ils entretenaient une correspondance avec ses ennemis. Les Arméniens de Julfa furent plus particuliérement l'objet de ses recherches. Il rançonna fortement tous ceux qu'il crut riches ou seulement dans l'aisance. Ses troupes commirent, sans en être punies, des crimes qui dûrent révolter ; elles exercèrent dans la perception des taxes, des violences qui achevèrent d'irriter tous les esprits.

Cette conduite, à laquelle on ne s'attendait pas, fut très-favorable à Kérim. La comparaison qu'on faisait de ces deux chefs, était toute à l'avantage du Curde. Jamais celui-ci ne s'était

démenti envers le peuple; jamais il n'avait abusé de sa force; jamais aucun de ses officiers n'avait osé commettre une injustice ou exercer une violence sans en être puni.

Mohammed-Hassan sortit d'Ispahan à la fin d'avril 1758, accompagné de toutes les malédictions des habitans; mais il s'en moquait: il était à la tête de quatre-vingt mille hommes; il en laissait dix mille pour contenir la capitale; il en avait dix autres dans l'Aderbidjan, le Guilan et le Mazanderan. Jamais, depuis la mort de Nadir-Chah, on n'avait vu tant de forces réunies dans la même main; jamais on n'avait vu une si belle armée.

Elle arriva, vers la fin de mai, sous les murs de Chiras. L'abondance était partout: hommes et chevaux trouvaient aisément de quoi pourvoir à leurs besoins; les champs étaient couverts de plantes céréales; les orges étaient déjà mûrs; les fromens étaient sur le point de l'être; l'herbe n'avait jamais été si haute ni si touffue. Partout des troupeaux nombreux de moutons, de bœufs, de chameaux rassuraient les soldats sur leurs subsistances. Il n'y avait pas à la vérité d'autres magasins que ceux des champs, mais ils semblaient être inépuisables. Moyennant quelques détachemens envoyés dans tous les vil-

lages de la contrée, les vivres ne pouvaient manquer d'arriver au camp, et d'y procurer l'abondance.

Pendant que quelques chefs s'occupaient de cet objet, Mohammed-Hassan se hâtait de faire toutes les dispositions qu'il jugeait nécessaires pour assiéger la place: il traça son camp à une demi-lieue des remparts; il éleva des batteries sur plusieurs points, et fit menacer les habitans de les exterminer tous s'ils faisaient résistance.

Kérim de son côté, trop faible pour sortir et livrer bataille à l'ennemi, employa, pour le vaincre, un moyen qui réussit presque toujours dans ces contrées, où l'or est la première idole des peuples : il en offrit, par des espions, à ceux des soldats qui déserteraient les drapeaux de Mohammed-Hassan, et viendraient se ranger sous les siens. Les troupes qui avaient servi Azad, et que Mohammed avait depuis peu à sa solde, furent les premières à en donner l'exemple; les Turcomans les imitèrent; les Ouzbeqs, au nombre de trois mille, quittèrent le camp tous à la fois, précédés de leurs chefs.

Ce qui accéléra la désertion, ce fut une sortie qui fut faite de nuit par Scheik-Ali, proche parent de Kérim et le premier de ses

généraux. Scheik-Ali était un de ces hommes qu'aucun danger n'effraie, qui joignent à du courage et de l'audace, une conception prompte, un coup-d'œil juste et une exécution rapide. A la tête de cinq ou six mille cavaliers curdes, il battit et dispersa tous les détachemens que l'ennemi avait envoyés dans les villages voisins; il leur enleva tous les vivres qu'ils portaient au camp; il surprit un grand nombre de chevaux et de chameaux que l'on faisait paître dans une vallée couverte de pâturages, et arrosée par le Bender-Émir (1), et il eut le bonheur de rentrer au bout de neuf jours, sans être pour ainsi dire apperçu des assiégeans.

Scheik-Ali ne s'était pas contenté d'enlever les vivres destinés au camp ennemi: il avait mis le feu aux champs de blé qu'il avait rencontrés; il avait donné ordre aux cultivateurs de détruire toutes leurs moissons, d'enlever tout ce qu'ils avaient de précieux, et de gagner avec leurs troupeaux les montagnes qui se trouvaient le plus à leur portée; il s'était engagé à les faire indemniser par Kérim lorsque le siége serait levé.

Ces ordres furent ponctuellement exécu-

---

(1) Ou l'Araxe des Anciens.

tés. Dans huit ou dix jours presque toute la province fut dévastée, et se trouva déserte; ce qui priva presque subitement les assiégeans des subsistances sur lesquelles ils comptaient.

Pour favoriser encore plus la désertion, Scheik-Ali eut ordre de continuer ses sorties et d'inquiéter le camp : il y fut toujours heureux ; il obtint chaque fois des succès ; il démonta ou détruisit presque toutes les batteries de l'ennemi, et il ne rentra jamais qu'il ne vît grossir sa troupe.

Mohammed-Hassan avait voulu arrêter le mal dans son principe, mais il n'avait pu en venir à bout : c'était une épidémie contre laquelle échouent tous les efforts humains. Elle fut bientôt au point, qu'il dût songer lui-même à décamper s'il ne voulait s'exposer à être pris. Il quitta Chiras à la fin de juin, avec une poignée d'hommes, pour se rendre à Ispahan, où il espérait trouver intacte et saine la garnison qu'il y avait laissée. Vaine espérance ! La contagion s'y était glissée avec la nouvelle des mauvais succès qu'il avait eus.

Ainsi donc cette armée si nombreuse, si formidable, qui faisait trembler toutes les provinces, qui avait enflé l'orgueil de son chef, au point de lui faire négliger tous les

devoirs, toutes les bienséances, ne put résister à une ruse de guerre ; elle fut mise en pièces sans combattre, et de ses débris elle fut doubler et tripler les forces de celui qu'elle semblait devoir écraser de sa masse.

Mohammed-Hassan ne s'arrêta point à Ispahan. Il y avait trop de danger pour lui de s'enfermer, avec peu de monde, dans une ville qu'il avait mécontentée. Il se rendit, sans perdre de tems, à Aster-Abad avec dix ou douze mille Kagiars qui lui étaient restés fidèles. Là, séparé du reste de la Perse par de très-hautes montagnes, il se flattait de repousser facilement toute attaque que son ennemi voudrait tenter, et de réparer, dans le courant de l'hiver, les pertes qu'il venait d'éprouver.

Kérim, ne pouvant espérer de l'atteindre dans sa fuite, ne se donna pas la peine de le poursuivre ; il resta encore quelque tems à Chiras, et ne se rendit, en septembre, à Ispahan, qu'après avoir organisé son armée, et s'être assuré d'elle par tous les moyens qui étaient en son pouvoir.

A son arrivée à la capitale, les habitans sortirent avec empressement de leurs maisons, et accoururent en foule au devant de lui, témoignant, par des cris de joie, par des

chants d'allégresse, toute la satisfaction qu'ils éprouvaient de le revoir triomphant. Ils apportaient des vivres pour l'armée, et avaient pour le chef des présens de peu de valeur sans doute, mais qui devenaient précieux par la manière dont ils étaient offerts.

Kérim fut très-sensible à ce témoignage unanime et spontané des habitans de la première ville du royaume ; il le regarda comme la plus douce et la plus flatteuse récompense de tout ce qu'il avait fait en leur faveur, et comme un présage certain d'un succès plus glorieux. Pouvait-il, après cela, ne pas redoubler d'efforts pour rendre heureux un peuple qui exprimait ses sentimens de reconnaissance, d'attachement et de fidélité d'une manière si franche, si généreuse ?

A l'exemple de la capitale, toutes les villes que Mohammed-Hassan avait en dernier lieu dépouillées, s'empressèrent d'envoyer des députés à Kérim, et de célébrer son retour par des fêtes. Gulpaïgan, Yesd, Cachan, Kom, Téhéran, Casbin, Amadan, Kermanchah, Néhavend, reconnurent, avec des transports de joie, la souveraineté d'Ismaël, et demandèrent que la régence restât entre les mains de celui qui n'avait cessé de combattre pour son roi. Il n'y eut que Sultanie, Tauris, Ar-

debil et tout le reste de l'Aderbidjan, où Mohammed-Hassan avait des troupes, qui ne purent exprimer leur vœu. Quant au Guilan et au Mazanderan, le pouvoir du gouverneur y était trop bien établi pour espérer de les soumettre autrement que par la force.

Cette entreprise, d'une très-difficile exécution, fut confiée à l'homme qui était sans doute le mieux en état d'en venir à bout.

Vers la fin de l'hiver, l'an 1759, Scheik-Ali eut ordre de s'avancer jusqu'à Téhéran avec dix ou douze mille cavaliers, pour tenter de pénétrer dans le Mazanderan aussitôt que la saison le permettrait. Les premiers efforts qu'il fit pour franchir les portes caspiennes ne réussirent pas; elles étaient gardées par de très-forts détachemens que Mohammed-Hassan y avait envoyés. Pour forcer ces passages, il aurait fallu combattre long-tems, et se résoudre à perdre beaucoup de monde; ce qui aurait ôté à Scheik-Ali les moyens de poursuivre ses opérations dans le Mazanderan.

Ces considérations lui firent prendre le parti d'envoyer secrétement des émissaires, pour tâcher de corrompre ceux qu'il ne pouvait combattre sans danger. Le premier à qui il s'adressa, se nommait *Mohammed*; c'était un homme qui passait pour avoir encore plus

d'ambition que de courage, encore plus de souplesse que de talens; il devait son avancement et sa fortune à Mohammed-Hassan; il avait gouverné la province en son absence; il défendait alors, avec quatre mille hommes, le passage le plus important. Scheik-Ali lui fit offrir une somme d'argent assez forte et le gouvernement en chef de la province, avec le titre de khan, s'il voulait se joindre à lui pour en faire la conquête au nom d'Ismaël ou de Kérim.

Mohammed, attaché à son bienfaiteur par les liens de la reconnaissance, du devoir et de l'honneur, repoussa d'abord avec indignation les propositions qui lui étaient faites; mais réfléchissant ensuite à la position critique dans laquelle il se trouvait, menacé par une armée qui ne pouvait manquer d'être bientôt renforcée, craignant d'être entraîné dans la chute de son chef, desirant aussi de s'avancer plus rapidement et d'une manière plus sûre, il se décida à trahir celui qu'il aurait dû servir et défendre jusqu'à la mort. Il promit aux émissaires d'ouvrir les passages qu'il gardait, et de se joindre à Scheik-Ali dès que celui-ci lui aurait fait passer la somme qui lui était offerte, et aurait pris l'engagement par écrit de l'installer dans le gouvernement de la pro-

vince aussitôt qu'ils en auraient chassé Mohammed-Hassan.

Enchanté d'avoir réussi dans son entreprise, Scheik-Ali n'hésita pas à donner toutes les sûretés qu'on lui demandait. Lorsque tout fut bien arrêté de part et d'autre, Mohammed envoya au devant de Scheik-Ali quelques-uns de ses principaux officiers, tant pour lui servir d'otages, que pour lui montrer les chemins qu'il fallait prendre. Par ce moyen, l'armée arriva sans accident à Firuscuh, d'où elle se dirigea dans le Bas-Mazanderan.

Mohammed-Hassan était alors à Sarou avec huit ou dix mille hommes. Dès qu'il apprit la trahison de son général et la marche de Scheik-Ali, il ne se dissimula pas le danger qu'il courait, mais il n'y avait pas moyen de reculer. Le Khorassan lui était fermé; la route du Guilan était impraticable dans cette saison: il n'avait point de vaisseaux pour traverser la Caspienne; il ne pouvait, avec la cavalerie, gravir les montagnes du Tabéristan; il ne lui restait pas même la ressource de s'enfermer dans une place forte, puisqu'il n'aurait pas eu le tems d'y faire entrer assez de vivres pour soutenir un siége. Il fallut donc se résoudre à combattre malgré l'infériorité du nombre, et malgré la frayeur que la con-

duite de Mohammed avait inspirée à ses troupes.

Sarou n'est qu'à trois journées de Firuscuh (1), où se termine le défilé ; de sorte que Mohammed-Hassan se vit l'ennemi sur les bras presqu'aussitôt qu'il eut connaissance de la trahison de son général.

Avant de se présenter à l'ennemi, il fit, pour ranimer ses troupes, tout ce que la prudence lui dicta ; il employa, pour leur inspirer une confiance qu'il n'avait pas lui-même, tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Caresses, libéralités, récompenses, promesses, faux rapports, fausses annonces, tout fut mis en usage par ce chef intelligent, pour se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé.

Pendant le combat, on le vit commander en habile général, et se battre comme le plus intrépide soldat. On le vit se porter partout où sa présence était nécessaire. Vingt fois il affronta la mort pour soutenir des corps entiers qui chancelaient ; vingt fois il se mit à leur tête pour les ramener à la charge.

Tant d'efforts, tant de courage, tant de présence d'esprit, eussent été couronnés du succès si Mohammed-Hassan eût été un peu

(1) Environ vingt lieues communes.

mieux

mieux secondé par ses officiers, s'il avait pu surtout effacer, dans le soldat, l'impression qu'avaient produite la défection d'un général et l'apparition presque subite d'une armée plus nombreuse, et commandée par l'homme qu'on jugeait le plus redoutable de la Perse.

Scheik-Ali remporta donc sur son adversaire la victoire la plus complète. Mohammed-Hassan, blessé en plusieurs endroits, fut obligé de chercher son salut dans la fuite, accompagné seulement de quelques officiers.

Il prenait la route d'Aster-Abad, et se trouvait déjà aux environs d'Achraf lorsqu'il eut le malheur de s'engager dans des marécages, d'où il ne put sortir assez tôt. Il y fut atteint par une troupe de cavaliers, qui n'avait cessé de le poursuivre, et reconnu par un esclave nègre de Scheik-Ali, qui le somma de se rendre. Comme il fit résistance et qu'il cherchait à se faire jour, il fut tué, et sa tête fut portée en triomphe au vainqueur.

Après cette victoire, Scheik-Ali parcourut le Mazanderan et le Tabéristan sans trouver aucun obstacle : il en prit possession au nom d'Ismaël et de Kérim; il laissa à Aster-Abad, pour gouverneur, l'homme à qui il devait sa conquête ; il s'empara de tous les trésors de Mohammed-Hassan, et emmena à Ispahan

tous ses fils en ôtage. Ils étaient au nombre de sept, et se nommaient Hussein-Khan, Aga-Méhémet-Khan, Djaffar-Kouli-Khan, Ala-Kouli-Khan, Riza-Kouli-Khan, Moustapha-Kouli-Khan, et Morteza-Kouli-Khan.



CHAPITRE III.

Presque toute la Perse se soumet à Kérim. Fétah-Ali-Khan s'empare de l'Aderbidjan; il est assiégé dans Urmia; il se rend auprès de Kérim, et implore sa clémence. Tentatives d'éloigner Kérim de la régence; il convoque un divan, prend le titre de vékil, et enferme Ismaël dans la forteresse d'Abada. Kérim fait bâtir un palais à Chiras, et transfère dans cette ville le siége de l'Empire; il fait la guerre au scheik de Bender-Rik et au scheik Suleyman. Mœurs des Arabes du Kermesir. Siége et prise de Bassora. Mort de Kérim.

La mort de Mohammed-Hassan et la retraite d'Azad en Géorgie semblaient ne plus laisser d'ennemis à Kérim. Charokh, aveugle, ne demandait qu'à vivre en paix dans le Khorassan, et Achmed, satisfait d'avoir enlevé aux Persans le Kandahar, le Ségestan et Hé-

rat, ne songeait plus qu'à porter ses armes à l'orient de ces provinces.

La soumission du Mazanderan devait nécessairement entraîner celle du Guilan. Hidéat, qui était gouverneur de cette dernière province, ne pouvant espérer de s'y maintenir par la force, prit le parti d'envoyer de très-riches présens au vainqueur, et de solliciter la faveur d'être confirmé dans un poste qu'il jurait de conserver fidellement, et de défendre contre tous les ennemis de son nouveau maître, avec le même courage, le même zèle, le même dévoûment qu'il eût mis pour l'ancien s'il eût vécu.

Hidéat obtint ce qu'il demandait moyennant des otages qu'il fut obligé de faire passer à Ispahan.

Les gouverneurs du Kerman et du Laarestan, qui jusqu'alors s'étaient maintenus indépendans, et n'avaient jamais voulu se déclarer pour aucun parti, se décidèrent à faire passer des présens à Kérim, et à reconnaître la souveraineté d'Ismaël ; mais leur soumission était accompagnée de la demande formelle d'être maintenus dans le gouvernement de leurs provinces.

Satisfait de tirer dorénavant de ces deux khans les subsides accoutumés et les troupes

dont il avait besoin, Kérim leur fit passer les diplômes qu'ils demandaient, en leur enjoignant néanmoins de lui envoyer les personnes de leurs familles qu'il leur désignait, et à qui il offrait des grades honorables dans l'armée.

Les scheiks arabes répandus dans les divers districts du Kermesir se soumirent sans difficulté, excepté deux d'entr'eux, Mir-Mahenna et Scheik-Suleyman, à qui le régent fut obligé, par la suite, de faire la guerre.

Mir-Mahenna, qui avait été un des premiers, sous les murs d'Ispahan, à engager les Arabes à quitter les drapeaux de Kérim, et qui était venu s'emparer de Bender-Rik au préjudice de Mir-Nasr son frère, ne refusa pas formellement de se soumettre, mais il prétexta ses propres besoins pour ne faire passer à Kérim ni hommes ni argent.

Scheik-Suleyman, khiabi, dont la tribu habite à l'est du Schat-el-Arab, et qui se trouvait possesseur de toute la contrée qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve et la partie la plus septentrionale du golfe jusqu'aux environs d'Avisa et de Schuster, refusa aussi d'envoyer des subsides et son contingent de troupes, sous prétexte que son pays était épuisé.

Mais un ennemi bien plus dangereux se montrait dans l'Aderbidjan. Fétah-Ali-Khan,

ce général d'Azad, que nous avons dit avoir été laissé à Urmia par Mohammed-Hassan avec quatre mille Kagiars, bien loin de quitter les armes, de congédier ses troupes ou de les mettre à la disposition de Kérim, ainsi que celui-ci l'espérait, travailla au contraire à en lever de nouvelles, et à se fortifier par des alliances. Il s'adressa pour cela au prince de Géorgie, aux Lezguis, au khan du Guilan, à ceux du Kerman et du Laarestan, et à tous les scheiks arabes de la côte maritime. Le refus du premier de se mêler des affaires de la Perse, la lenteur que les Lezguis mirent à se décider, la soumission des trois khans et celle de presque tous les scheiks arabes ne le rebutèrent pas. Il parvint par ses intrigues, par ses menaces et par ses armes, à s'emparer de tout l'Aderbidjan; il se crut assez fort pour ne plus dissimuler ses prétentions.

Kérim avait plusieurs fois sommé ce nouvel ennemi de mettre bas les armes; il lui avait même fait offrir un des premiers grades dans l'armée, ou une des premières places du royaume s'il voulait imiter le gouverneur du Guilan. Fétah-Ali avait toujours fait des réponses évasives; il avait cherché à gagner du tems, afin d'être mieux en mesure de résister s'il était attaqué.

Lorsque Kérim eut perdu tout espoir de ramener ce général par l'appât des bienfaits, il prit le parti de le réduire par la force des armes. Il partit à cet effet d'Ispahan en avril 1761, avec une armée considérable, et se dirigea vers l'Aderbidjan par la route de Cachan, Kom, Sava et Casbin.

Fétah-Ali, qui n'avait guère plus de dix mille hommes à lui opposer, quitta Tauris à la première nouvelle de sa marche, et vint s'enfermer dans Urmia, qu'il avait bien approvisionnée et mise dans un bon état de défense.

Arrivé à Sultanie, Kérim détacha de son armée dix ou douze mille hommes, dont il donna le commandement à Scheik-Ali, avec l'ordre de se porter sur Tauris et Ardebil, et de soumettre ces villes, ainsi que toute la province, pendant qu'il irait lui-même faire le siége d'Urmia.

Scheik-Ali ne trouva aucun obstacle dans sa marche : toutes les villes de l'Aderbidjan lui ouvrirent leurs portes, et le reçurent comme un libérateur ; mais Urmia tint bon, et se défendit avec courage. Kérim ne put ni s'en emparer ni faire des progrès sensibles, malgré toute l'ardeur qu'il y mit, et la nombreuse artillerie qu'il y employa : il perdit beaucoup

de monde dans les diverses attaques qu'il entreprit ; ce qui l'obligea de convertir le siége en blocus.

Pendant que les assiégeans ravageaient les environs pour ôter toute ressource aux assiégés, et que ceux-ci faisaient de fréquentes sorties pour se procurer des vivres et des fourrages, les deux commandans prirent la résolution de se défaire l'un de l'autre par un assassinat.

Fétah-Ali voulait se débarrasser promptement d'un ennemi qui pouvait s'opiniâtrer à rester autour de la place, et Kérim ne voyait que ce moyen de se rendre maître d'une ville qu'il savait être très-forte et très-bien approvisionnée.

Cette étrange manière de se défaire d'un ennemi armé est autorisée dans ce pays par l'usage, les mœurs, l'opinion : on sait qu'elle flétrirait en Europe un militaire qui voudrait y avoir recours. En Perse, on n'a jamais regardé comme un déshonneur ou comme une lâcheté de plonger un poignard dans le sein d'un ennemi qui n'est pas en mesure de se défendre, et de se servir pour cela de la main d'un autre. Celui-là même qui porte le coup, n'est déshonoré que lorsqu'il trahit l'amitié, ou qu'il manque à la reconnaissance. Si c'est un homme du parti ennemi, ou simplement

quelqu'un qui n'a jamais reçu de bienfait, qui n'a point contracté d'engagement, son action n'est pas toujours approuvée ; mais elle n'a en elle-même rien de déshonorant, surtout lorsqu'elle émane d'un ordre qu'on ne peut se dispenser d'exécuter sans risque.

Mais ici ce sont les officiers eux-mêmes qui se chargent de cet attentat : ce sont ceux qui doivent leur grade, leur bien-être à l'homme dont ils veulent percer le cœur.

Celui qui s'était engagé de porter le coup fatal à Kérim, était un de ses généraux : il se nommait Ibrahim-Khan ; il avait, à ce qu'on croit, eu part à l'assassinat de Nadir, et s'y était enrichi ; il espérait cette fois monter au premier rang en abattant celui qui l'occupait.

Obligé, pour l'exécution de son dessein, de se confier à quelques personnes dont l'assistance lui était nécessaire, Ibrahim fut découvert, convaincu, et exécuté à la tête des troupes qu'il commandait.

Fétah-Ali était menacé par trois officiers généraux, qui s'étaient engagés, après l'avoir tué, de rendre la place et de passer au service de Kérim. Il les aurait fait arrêter sans doute et les aurait envoyés au supplice s'ils n'avaient été fortement soutenus par les troupes qu'ils avaient à leurs ordres, et si celles-ci n'avaient

déjà manifesté plusieurs fois leur mécontentement de se battre pour une cause qui leur était devenue étrangère depuis que Mohammed-Hassan n'existait plus. Fétah-Ali, ne doutant bientôt plus que toute la garnison ne fût gagnée, prit le parti de sortir de la ville seul et sans armes, et d'aller se mettre à la merci de son ennemi, qu'il redoutait encore moins que ses propres soldats.

Conduit devant Kérim, il se nomma, et se jeta à ses pieds en lui disant : « Seigneur, je » sais que vous demandez ma tête, je vous » l'apporte : je mérite la mort pour avoir » voulu vous combattre lorsque j'aurais dû » m'empresser de vous servir ; je viens la re- » cevoir de votre main ; frappez, punissez » vous-même le coupable qui a osé vous of- » fenser..... Mais si la générosité vous portait » à me pardonner, si par bonté vous me lais- » siez une vie qu'il ne tient qu'à vous de me » ravir, vous n'auriez pas dans votre armée » de serviteur plus fidèle, de guerrier plus » dévoué. Quels que fussent les dangers qu'il » me fallût affronter pour vous, ils ne se- » raient jamais en proportion de mon zèle et » de mon attachement. Vous m'avez depuis » long-tems commandé l'admiration ; daignez » aujourd'hui me forcer à la reconnaissance.

» Que je vous doive la vie ; elle ne sera plus » employée qu'à mériter votre estime et à » vous faire oublier mes erreurs. »

Kérim était trop généreux, trop bienfaisant pour frapper l'ennemi qui tombait à ses pieds ; il le releva avec bonté, lui pardonna, le reçut dans son armée, et lui donna, peu de tems après, un corps de troupes à commander.

Après le départ de Fétah-Ali, les officiers-généraux, parmi lesquels on remarquait Mir-Kunéh-Khan, Arabe, proposèrent, dans une assemblée qu'ils convoquèrent à cet effet, d'envoyer une députation à Kérim, pour lui faire part qu'ils avaient résolu de lui ouvrir les portes de la ville, et de mettre bas les armes ; ce qui fut généralement adopté. Par cette démarche, officiers et soldats obtinrent la faculté de se retirer chez eux avec leurs armes et leur bagage, ou de prendre du service dans l'armée des assiégeans.

Toutes les provinces persanes situées entre la Géorgie et la Caspienne, depuis le Guilan jusqu'aux environs de Terki et du fleuve Térek, appartenaient pour lors au khan de Kouba, nommé Fétah-Ali-Khan, qu'il ne faut pas confondre avec le général de même nom, dont nous venons de parler.

Kouba est une très-petite ville du Chyrvan,

située sur la petite rivière qui se rend au port de Nizabad ; elle est à cinq ou six lieues de la Caspienne, à quinze lieues sud de Derbent, à dix-huit nord-ouest de Bakou. Sous le règne de Nadir, le khan de Kôuba était sous la dépendance de celui de Bakou ; mais Fétah-Ali, qui avait succédé depuis peu à son père Hussein-Ali, avait trouvé le moyen de s'y rendre puissant, et de soumettre par les armes les khans de Derbent et de Bakou.

Kérim ne fut pas fâché de trouver en lui un homme en état de contenir les Lezguis, qui n'ont jamais cessé d'inquiéter le nord de la Perse, et d'en imposer au prince de Géorgie. Fétah-Ali lui ayant envoyé sa soumission, appuyée sur des présens considérables, il le confirma dans le gouvernement général des provinces du Mogan, du Chyrvan et du Daghestan, après avoir réglé les subsides que ce khan lui ferait passer chaque année, et avoir reçu les otages qui devaient répondre de sa fidélité.

Il restait à soumettre le prince de Géorgie, et ôter à Azad tout espoir de se relever un jour. Kérim fit menacer Héraclius de lui faire la guerre s'il ne se remettait, comme ses aïeux, sous la dépendance de la Perse, s'il n'évacuait promptement Érivan et tous les pays

qu'il avait envahis au nord de l'Araxe, et s'il ne lui envoyait Azad sous bonne escorte; il promettait, à l'égard de celui-ci, de le traiter d'une manière honorable, soit qu'il prît du service dans l'armée, soit qu'il voulût vivre dans Ispahan ou dans Chiras comme un simple particulier.

Héraclius, plus timide ou plus prudent que son père Teymouras n'avait été, préféra de s'affermir dans ses États, en se soumettant à Kérim, plutôt que de risquer de les perdre en lui faisant la guerre; il céda de bonne grace tout ce que son père avait usurpé, sollicita le diplôme qui devait le confirmer dans la dignité de sultan du Kacket et du Karduel, qui forment, à proprement parler, la Géorgie persane, et il engagea Azad à se rendre sans délai auprès du régent qui le réclamait.

Azad obéit sans murmurer, et parut devant Kérim avec ce calme, avec cette noble assurance, avec cette fierté, apanages de l'homme que la crainte ne peut atteindre, que l'adversité ne peut abattre, que le souvenir de ses victoires enorgueillit.

Kérim, en le voyant, l'invita à s'asseoir à ses côtés, et lui tendit la main en signe d'amitié. Azad la baisa respectueusement, et s'assit en lui disant: « Que le ciel favorise toutes

» vos entreprises ; qu'il mette toujours à vos » pieds tous ceux qui, comme moi, voudront » s'opposer à vos desseins. J'ai eu l'ambition » de régner, non pour faire, comme vous, le » bonheur des peuples, mais pour les tour- » menter, pour leur ravir le fruit de leurs » travaux, pour leur arracher le plus cher de » leur bien, leurs enfans ; j'en ai été puni ; » ils ont dû m'abandonner : le ciel a dû met- » tre la couronne sur votre tête, plutôt que » sur la mienne ; je me soumets à ses justes » décrets, et me prosterne à vos pieds. Vous » êtes dès ce moment mon maître et mon roi ; » je ne suis plus que votre esclave : ce nom » me sera doux si vous daignez quelquefois » jeter sur moi un regard de bienveillance, et » m'accorder l'estime et la confiance que je » ne cesserai de mériter. »

Kérim le releva, et lui dit : « Azad, je ne » vous ai appelé auprès de moi que parce » que j'ai espéré de vous procurer un sort » plus doux que vous ne pouviez l'avoir en » Géorgie. Oublions nos querelles, soyons » amis, et croyez que ce n'est pas l'homme le » plus élevé qui est le plus heureux. Le bon- » heur ne va pas ordinairement se placer dans » un cœur que l'ambition ou les desirs tour- » mentent ; il ne saurait pas non plus se fixer

» dans celui qui est dans un état de satiété. Il » ne tient qu'à vous de n'avoir rien à envier » à personne, et de vous mettre dans la po- » sition la plus favorable pour fixer le bon- » heur autour de vous. Vous avez assez fait » pour votre gloire; je me charge de votre » fortune, et soit que vous serviez dans l'ar- » mée, soit que vous preniez place parmi mes » ministres, soit que vous préfériez mener, » dans Ispahan ou dans Chiras, une vie douce » et paisible, mes bienfaits vous atteindront. » Je vous invite pourtant à rester auprès de » moi, vous m'aiderez de vos conseils. »

Azad y resta, et se montra l'ami le plus sincère et le plus dévoué; il refusa tous les emplois, toutes les dignités que Kérim lui offrit, mais il le servit avec zèle et courage dans l'armée, et donna toujours l'avis le plus sage dans le conseil.

Lorsque le régent eut bien établi son pouvoir au nord de la Perse, il retourna à Ispahan, où sa présence était très-nécessaire. Ismaël avait atteint sa vingtième année : quelques seigneurs qui n'aimaient pas Kérim, ou qui avaient intérêt d'affaiblir son pouvoir, voulurent profiter de cette circonstance pour engager le peuple à demander que Kérim se démît de la régence. « Il est bien tems, di-

» saient-ils, qu'il accomplisse ses promesses;
» il est bien tems qu'Ismaël prenne les rênes
» du gouvernement, et qu'il cesse d'être un
» simulacre de roi. »

Cette tentative ne pouvait manquer d'échouer. Les habitans d'Ispahan n'avaient jamais eu à se plaindre du régent; sa conduite avait été aussi sage qu'on avait pu le desirer. S'il gouvernait l'État, s'il disposait de toutes les forces, de tous les revenus de l'Empire, c'était au nom et du consentement d'un prince encore jeune. Pourquoi le peuple aurait-il inquiété celui qui, dans tous les tems, avait paru si disposé à respecter les propriétés et à protéger les personnes; qui, ayant tout le pouvoir en main, en avait bien moins abusé que n'aurait fait tout autre?

Dans un divan que Kérim convoqua peu de jours après son arrivée, et où il appela les seigneurs et les grands dignitaires de la ville, ses partisans firent un tableau de tous les maux qui ne manqueraient pas d'affliger l'État s'il se retirait avant d'avoir consolidé son ouvrage, s'il abandonnait le navire avant de l'avoir conduit au port, s'il livrait Ismaël, encore jeune et sans expérience, à des conseils qui pourraient l'égarer.

Personne n'ignorait que ce prince n'avait

montré

montré jusqu'alors ni énergie, ni talens, ni capacité, ni aucune des qualités qu'un roi doit avoir, surtout lorsqu'il s'agit d'affermir un trône ébranlé jusque dans ses fondemens, et de ramener le calme dans un pays que les factions ont long-tems agité.

Comme personne n'osa ouvertement s'opposer aux vues ultérieures de l'homme qui disposait de toutes les places, qui distribuait les faveurs ou infligeait les châtimens, la tentative que l'on avait faite de soulever le peuple contre lui pour lui enlever le pouvoir, n'aboutit au contraire qu'à le fortifier encore plus. Kérim se fit concéder dans cette assemblée le titre de vékil ou de lieutenant-général du royaume, et peu de tems après il envoya Ismaël à Abada, forteresse située entre Ispahan et Chiras, avec ordre au commandant de le servir et honorer comme roi, et de le faire garder comme un prisonnier dont il répondait sur sa tête.

Ce qui avait fait croire aux ennemis de Kérim qu'ils parviendraient à former un parti redoutable contre lui, c'est que les habitans d'Ispahan et du nord de la Perse voyaient avec regret les constructions qu'il faisait faire à Chiras. On y bâtissait entr'autres, depuis près de deux ans, un superbe palais qui an-

nonçait, de sa part, l'intention d'aller habiter cette ville, et d'y transférer le siége de l'Empire.

Ce palais était moins étendu, moins beau que celui d'Ispahan; mais on jugeait qu'il serait plus élégant, plus commode : les jardins y étaient plantés avec plus de goût; ils devaient être plus arrosés, plus ombragés; ils devaient présenter surtout une plus grande variété d'arbres : les sites y étaient plus pittoresques. On voyait déjà, au milieu d'un carré fort étendu et consacré à la culture des plus belles fleurs et des fruits les plus exquis, un pavillon dans le genre européen, où le corps du vékil devait reposer un jour. Ce pavillon seul avait coûté 30,000 tomans ou à peu près 1,800,000 francs.

Les craintes des habitans d'Ispahan étaient fondées : le vékil vint habiter ce palais avant qu'il fût achevé, et il fixa sa résidence à Chiras pour être plus à portée de la province qui lui était le plus attachée, et d'où il tirait la majeure partie de ses forces. Il s'était approché des Arabes de la côte, qu'il avait à cœur de soumettre entiérement. Cette ville, d'ailleurs plus voisine du golfe, lui paraissait plus propre qu'Ispahan à devenir le point central du commerce de la Perse avec l'Inde.

Il ne quitta pourtant pas l'ancienne capitale sans faire tous ses efforts pour y rappeler les Arméniens, qui, dans les tems d'anarchie ou de tyrannie, avaient porté ailleurs leur industrie et leur commerce. Il donna aux uns des secours en argent; il prêta aux autres des sommes assez considérables; il accorda à tous les mêmes priviléges dont ils avaient joui sous Chah-Abbas Ier. Par ce moyen, le faubourg de Julfa se repeupla en partie; la ville se serait probablement relevée si Kérim y était venu quelquefois durant son règne, ou si après sa mort il n'était survenu de nouveaux troubles qui se prolongèrent, ainsi qu'on verra, durant plusieurs années.

Comme toutes les villes de la Perse, Chiras avait considérablement souffert dans sa population, dans son industrie, dans tous ses édifices. Les remparts étaient en très-mauvais état; les mosquées menaçaient ruine; les plus beaux palais avaient fait place à de chétives maisons, ou avaient disparu au point qu'on n'en retrouvait plus la trace. Kérim engagea les seigneurs qu'il avait fait venir auprès de lui, pour sa sûreté, de tous les points de l'Empire, à reconstruire ces palais ou à en bâtir de nouveaux, et à fournir aux dépenses qu'exigeaient les fontaines, les bains

publics, les besesteins, les caravanserais, les mosquées et les madressés.

Chiras pourtant fut bien loin d'atteindre à ce degré d'opulence, de beauté et d'étendue auquel Ispahan était parvenu sous le règne de Chah-Abbas. La Perse avait trop souffert dans ces derniers tems; elle était trop dépeuplée, trop appauvrie; le malheur avait trop abattu les forces physiques et morales de tous les individus; le ressort de la prospérité publique était trop affaibli, pour que Kérim opérât les grandes choses qui eurent lieu sous Chah-Abbas. D'ailleurs, ces deux hommes ne se ressemblaient pas: Chah-Abbas avait toutes les qualités d'un grand-homme, et Kérim toutes celles d'un homme de bien. Le premier sut imprimer aux Persans ou à ceux de sa religion, ce caractère de grandeur et d'héroïsme dont le royaume avait besoin pour s'affermir et s'étendre; il développa, dans les Arméniens ou les non-Musulmans, cet esprit de trafic, d'industrie et d'ordre qui devait rendre la Perse le pays le plus commerçant et le plus riche de l'Asie. Kérim travailla à étouffer toutes les factions, et à guérir toutes les plaies que l'anarchie avait faites. Avec de l'instruction ou une éducation telle qu'il faudrait la donner à tous ceux qui

doivent un jour avoir dans leurs mains la destinée des nations, Kérim eût été un roi juste et bon; Abbas eût été un grand roi. L'un aurait fait le bien par des moyens doux, lents, approuvés par la droiture et l'équité; l'autre aurait, comme le Tout-Puissant, opéré le bien général lors même qu'il en serait résulté des maux particuliers.

Si la Perse doit à Chah-Abbas tout l'éclat dont elle a brillé durant deux siècles, elle doit à Kérim de n'avoir pas été tout-à-fait démembrée, d'avoir joui pendant près de vingt ans de ce calme, de cette sécurité qui font le bonheur des peuples, et qui contribuent si fort à la prospérité des nations. Les moyens que ce dernier employa pour y parvenir, furent violens sans doute, mais ils étaient conformes aux mœurs du peuple qu'il gouvernait. En tenant auprès de lui les fils ou les plus proches parens de tous les gouverneurs de provinces, en faisant venir à Chiras les chefs de toutes les tribus, c'était les forcer tous à une fidélité qu'ils auraient certainement violée sans cette précaution. Il en résulta encore un autre avantage; c'est que les grands, dans les contrées éloignées de la capitale, n'osèrent jamais se permettre de piller ou de mettre à contribution les caravanes,

Cette tranquillité n'était pourtant pas assez solidement établie, pour qu'on ne fût menacé de tems en tems de la voir troublée par ceux-là même qui avaient le plus grand intérêt à la maintenir.

Kéki-Khan, frère puîné de Kérim, laissé à Ispahan en qualité de gouverneur, osa, avec cinq ou six mille hommes qu'il avait, concevoir le projet, en 1763, de détrôner son frère, et de se mettre à sa place. Quelques liaisons qu'il était parvenu à former avec des seigneurs de la cour, le portèrent à piller Ispahan, et à se rendre, avec son butin, à Shuster, où il espérait être soutenu par les Arabes khiabis et par quelques tribus curdes du Loristan, dont il avait gagné les chefs.

Dès que cette nouvelle parvint à Chiras, Fétah-Ali (1), soupçonné d'avoir pris part à la révolte, fut arrêté. La correspondance qu'on saisit chez lui ne laissant aucun doute sur son crime, il eut la tête tranchée. Quelques autres personnages furent également punis de mort.

Par ces exécutions et les mesures qui furent prises à tems, les projets de Zéki-Khan res-

(1) Celui qui avait défendu la ville d'Urmia.

tèrent sans effet ; lui-même se vit forcé d'implorer la miséricorde de son frère. Il rentra en grace, et revint bientôt à Chiras, où il resta tranquille tant que Kérim vécut.

Le Kerman ayant perdu son gouverneur, le vékil y envoya son beau-frère Mademi-Khan, Charus. Il y fut reçu, et il s'y installa sans que les habitans témoignassent le moindre mécontentement; il s'y conduisit avec beaucoup de prudence ; il montra tout le désintéressement que l'on devait attendre d'un homme que Kérim honorait de sa confiance ; néanmoins, un des riches seigneurs de la province parvint à s'y faire un parti et à lever des troupes ; il lui fut facile de mettre en fuite Mademi-Khan, et de se faire reconnaître par le peuple comme khan du Kerman. Le vékil fut obligé d'envoyer une armée pour mettre à la raison les rebelles, et pour réintégrer son beau-frère.

Dans le Mazanderan, la plupart des seigneurs faisaient des efforts pour soulever le peuple, et chasser le khan d'Aster-Abad. L'éloignement où est cette province du centre du gouvernement, les hautes montagnes qui l'isolent en quelque sorte, la facilité qu'on y a de recruter parmi les Turcomans et les Ouzbecqs, tribus voisines, toujours prêtes à com-

battre pour ceux qui les paient : tout donnait l'espoir à ces seigneurs de se séparer du reste de la Perse, et de former un État qui, comme le Khorassan, aurait son roi particulier.

Scheik-Ali y fut envoyé, en 1764, avec des troupes : il devait faire prisonnier, envoyer au supplice ou mettre en fuite tous les coupables, et ôter au peuple tout prétexte de révolte. Scheik-Ali parut s'acquitter fort bien de sa commission ; il rétablissait la tranquillité dans le pays, et affermissait le pouvoir du vékil quand tout à coup il fut rappelé à Chiras.

On ne sait pas si sa conduite avait fait naître des soupçons à la cour, ou si Kérim avait conçu des craintes en réfléchissant au mérite, à la popularité de ce chef, et surtout à l'affection qu'avaient pour lui tous les soldats. Quoi qu'il en soit, sans entendre la justification de son général, sans avoir en main aucune preuve de crime, il lui fit arracher les yeux, et il se priva par-là du plus ferme soutien de son pouvoir.

Ce trait d'ingratitude envers celui de ses parens à qui il devait tous les avantages qu'il avait obtenus sur le plus puissant de ses ennemis, serait bien fait pour étonner si on ne savait que dans ces régions, où le despotisme

le plus féroce a établi son empire, l'homme puissant fait disparaître à son gré tout ce qui peut lui porter ombrage. N'a-t-on pas vu entr'autres Chah-Abbas Ier., que tant de voyageurs ont honoré du titre de *Grand*, faire mourir son fils aîné, par la seule crainte qu'il ne fût trop pressé de régner? Ne voit-on pas de tems en tems tous les frères, tous les parens de celui qui arrive au trône, tués, aveuglés ou enfermés?

La côte maritime, depuis les environs de Gomron ou Bender-Abassi, jusqu'au Schat-el-Arab ou fleuve des Arabes, est occupée par diverses tribus d'Arabes ordinairement sédentaires, et rassemblés dans de petites villes ou dans des villages qu'ils sont toujours prêts à quitter au moindre danger qui les menace. Tous ces Arabes sont sunnites, et conséquemment ennemis des Persans, avec qui ils évitent de s'allier. On évalue leur population à quatre ou cinq cent mille individus. Ils sont tous soumis au roi de Perse; ils lui paient un tribut annuel, et lui fournissent des troupes lorsqu'ils en sont requis. Du reste, ils se gouvernent à leur guise, et ils n'obéissent qu'à leurs scheiks ou seigneurs, qui sont ordinairement héréditaires, à moins qu'ils ne mécontentent trop fortement la tribu. Dans ce

cas, tous les chefs de famille s'assemblent, les déposent ou les chassent, et en élisent d'autres, qu'ils prennent dans la même famille ou parmi celles qui sont les plus distinguées et les plus riches.

Ces Arabes ont en général peu d'industrie, parce qu'ils ont peu de besoins et très-peu de desirs : ils sont si sobres dans leur nourriture, si simples dans leurs habits, si peu recherchés dans leur ameublement, qu'ils se procurent, presque sans travail, tout ce qui leur est nécessaire ; ils ont cependant quelques faibles navires au moyen desquels ils font un petit commerce avec Mascate, avec Bassora et avec les divers ports du golfe ; quelques-uns se livrent à la pêche des perles, et se rendent pour cela, tous les ans, aux îles de Barrhein ; les autres élèvent des troupeaux ou cultivent la terre.

La tribu Kiab, qui habite la partie méridionale du Shusistan, ou cette partie de la Perse, qui s'étend à plus de vingt lieues à l'est du Schat-el-Arab, cultive plus particuliérement la terre. Le pays qu'elle habite, est plus arrosé, plus fertile que le Kermesir, où se trouvent les Arabes houles. On y récolte du riz, du froment, de l'orge, du doura, du maïs, du coton et des dattes en abondance.

Dans le Kermesir, la terre y est en général si peu fertile, si sèche, que le soleil détruit ou suspend de bonne heure la végétation. La plupart du tems on nourrit le menu bétail avec du poisson séché au soleil, et l'on a recours, pour le chameau, au noyau de la datte qu'on met en poudre.

Tous ces Arabes sont naturellement portés aux armes; ils se font la guerre entr'eux, et se battent pour ou contre les Persans, suivant les circonstances ou les intérêts de leurs scheiks. S'ils étaient unis entr'eux, s'ils n'obéissaient tous qu'à un seul chef, ils résisteraient facilement au roi de Perse; ils pourraient se maintenir indépendans. Mais la jalousie d'une part, et l'ambition de l'autre, font qu'il y a toujours parmi eux quelques scheiks qui recherchent les faveurs de la cour, et qui sacrifient pour cela les intérêts de toute la nation.

Pendant les troubles qui agitèrent la Perse, la plupart des scheiks cessèrent de payer leur tribut, ou ne s'y soumirent que lorsqu'ils se trouvèrent menacés par des forces considérables. Le khan du Laarestan avait fait rentrer dans le devoir ceux qui étaient voisins de Gomron. Kérim était venu à bout de ramener celui de Bender-Abouchir, qui est le port de

Chiras. Il ne songea pas, pour le moment, à inquiéter ceux du Kermesir, à qui il avait de très-grandes obligations ; mais il crut ne devoir pas souffrir que Mir-Mahenna, scheik de Bender-Rik, qui l'avait abandonné sous les murs d'Ispahan, et Suleyman, scheik de la tribu Kiab, qui lui avait refusé des secours dans le tems où il en avait le plus besoin, méconnussent plus long-tems son autorité, et continuassent à se soustraire au tribut qu'ils devaient.

Il se décida à attaquer en même tems ces deux scheiks, et à ne leur accorder aucun repos qu'il ne les eût détruits, ou qu'il ne les eût mis à ses pieds. Néanmoins, avant de rien entreprendre contre eux, il les fit sommer de nouveau de se soumettre, et de lui envoyer toutes les sommes arriérées qu'ils devaient au trésor royal : sur leur refus, il donna, en 1765, le commandement d'une partie de son armée à Mir-Kunéh-Khan, arabe, avec ordre d'agir de concert avec le scheik d'Abouchir, et de se porter sur Bender-Rik ; il marcha avec le reste de ses troupes, contre Scheik-Suleyman.

Kunéh-Khan et le vékil agirent avec tant de lenteur, que leurs ennemis eurent le tems de mettre tous leurs navires en état, et qu'ils

furent prêts à s'y embarquer au premier signal..

Kérim vint établir son camp à peu de distance de Goban, petite ville située sur le bras le plus oriental du fleuve des Arabes, près de son embouchure : c'était le port de Scheik-Suleyman, et le lieu de sa résidence.

Suleyman était alors fort puissant : il avait profité des troubles survenus en Perse pour faire la guerre à tous les scheiks de sa tribu, qui occupaient, comme lui, de vastes domaines dans cette contrée, et était venu à bout de les chasser ou de les soumettre ; de sorte qu'il possédait presque toute la province de Shusistan ou de l'ancienne Susiane. Il avait un grand nombre de petits navires avec lesquels il faisait un assez grand commerce, et dont il s'était servi pour enlever aux Turcs toutes les îles qui sont à l'embouchure du Schat-el-Arab, et même le district de Davasir, situé à la rive occidentale.

Lorsque Kérim parut aux environs de Goban, Scheik-Suleyman passa avec ses troupes et tout ce qu'il avait de précieux, sur les îles, où il continua son commerce, et où il vécut aussi tranquille que s'il eût été en paix avec tous ses voisins.

Kérim ne pouvant le poursuivre faute de

navires, invita le mutselim de Bassora, qui en avait, de se joindre à lui pour détruire leur ennemi commun. Mais le mutselim, soit qu'il ne voulût pas compromettre ses forces navales, soit qu'il fût gagné par les présens de Suleyman, ne se pressa pas de lever des troupes, et de réparer les navires nécessaires pour combattre le scheik; de sorte qu'ennuyé d'attendre inutilement les secours qu'il demandait, Kérim se retira après avoir touché de son ennemi une forte somme d'argent, sous condition expresse qu'il ne ravagerait pas le pays, et qu'il ne détruirait pas les dattiers, qui forment la principale ressource des Arabes kiabis.

Lorsque le pays fut entiérement évacué, Scheik-Suleyman revint à Goban, et continua, comme par le passé, à inquiéter les Turcs, et à braver les Persans.

Kunéh-Khan, de son côté, ne trouva non plus aucun obstacle; il vint à Bender-Rik sans rencontrer un ennemi. Mir-Mahenna s'était également embarqué avec toute sa tribu et toutes ses troupes, et était allé s'établir à une île inhabitée, nommée *Khouéri*, voisine de Bender-Rik.

Le scheik d'Abouchir avait bien quelques petits navires, et l'agent anglais, établi dans

cette ville, avait bien aussi fourni un petit bâtiment de guerre de sa nation; mais ces forces navales réunies ne purent venir à bout de battre celles du scheik de Bender-Rik, attendu que les Anglais se virent abandonnés toutes les fois qu'il fallut en venir à un combat. Kunéh-Khan, voyant qu'il ne pouvait atteindre le rebelle, se retira aussi dans le même tems que Kérim, sans avoir fait d'autre mal à l'ennemi, que de l'avoir mis en fuite, et avoir occupé sa ville et sa forteresse pendant son absence.

Quelque tems après le départ de ce général, Mir-Mahenna retourna à Bender-Rik, et travailla à réparer les dommages que sa ville avait soufferts. Ce qui est assez singulier, c'est que, pendant que ce scheik était à Khouéri, il s'empara de l'île Karek, qu'occupaient depuis long-tems les Hollandais, et où ils s'étaient assez bien fortifiés.

Mir-Mahenna ne jouit pas long-tems du plaisir d'être rentré dans ses domaines, de les avoir même agrandis par la prise de Karek. Ses propres troupes, que sa tyrannie et sa férocité lui avaient depuis long-tems aliénées, résolurent, peu de tems après leur arrivée à Bender-Rik, de se saisir de lui, et de le livrer à Kérim. Instruit de ce complot, il prit la

fuite, et vint à Bassora, où il espérait vivre en paix en attendant qu'il eût pu conjurer l'orage; mais il se trompa : le mutselim, qui le regardait comme un ennemi des Turcs, le fit arrêter et lui fit trancher la tête.

Après la mort de Mir-Mahenna, Bender-Rik et les deux îles de Khouéri et de Karek rentrèrent sous la domination de Kérim.

Pendant plusieurs années la Perse jouit de la plus grande tranquillité. Moyennant les otages que le vékil avait réunis à Chiras et à Kaseroun, ou qu'il avait placés isolément dans l'armée, il n'eut à punir aucune rebellion, ni à réprimer aucune tribu un peu considérable. La précaution qu'il prit de ne jamais congédier ses troupes, et de les tenir sans cesse en mouvement, devait rendre les khans circonspects, et empêcher, parmi les militaires, les complots que l'oisiveté aurait fait naître. On pense bien qu'il ne manquait jamais de prétextes lorsqu'il fallait occuper ses troupes : tantôt il envoyait des détachemens vers les provinces dont les gouverneurs lui paraissaient suspects, ou qui mettaient trop de lenteur à faire passer les sommes d'argent destinées pour le trésor royal; tantôt il ordonnait à divers corps d'aller pour quelques mois dans les contrées les plus abondantes en

comestibles

comestibles ou en fourrages. Si les caravanes paraissaient avoir des craintes d'être pillées, c'était un motif pour détacher cinq ou six mille hommes vers les endroits qui pouvaient être menacés.

Le Mazanderan et l'Aderbidjan furent surtout les provinces où Kérim fit passer le plus fréquemment des troupes. Il fallait contenir, dans la première, les seigneurs qui ne pouvaient s'accoutumer au joug d'un Curde, et se tenir en garde contre les entreprises des Turcomans et des Ouzbeqs, qui pouvaient fondre des diverses contrées du Khorassan. Il fallait, dans la seconde, surveiller les Lezguis, les Géorgiens, les Arméniens et les Turcs, et se tenir toujours prêt à combattre le khan de Kouba s'il s'écartait de ses devoirs.

Mais cet état de paix, qui faisait le bonheur des peuples, excitait de tems en tems le murmure des troupes. Le militaire desirait la guerre, parce que ce n'est que dans le tumulte des armes, et à la suite d'une bataille gagnée ou après la prise d'une ville, qu'il peut espérer de s'enrichir promptement. Le danger n'est rien pour lui; il est toujours prêt à le braver, pourvu qu'il se flatte de pouvoir s'approprier tout ce qui tombera sous sa main,

Kérim résolut de faire cesser ces murmures en faisant la guerre aux Turcs.

Depuis que les Persans sont régis par les lois du Coran, ils n'ont jamais cessé de porter leurs regards vers cette heureuse contrée que le Tigre et l'Euphrate arrosent ensemble de leurs eaux. C'est le berceau de la religion des Chiis; c'est là que reposent les dépouilles mortelles d'Ali et de quelques-uns des imans légitimes que la puissance des califes a opprimés; c'est sur cette terre que les Persans croient devoir se rendre une fois en leur vie, et où ils ordonnent, s'ils le peuvent, que leur corps soit transporté après leur mort. Samarra, Bagdad, Kerbela et Mesched-Ali sont des lieux aussi sacrés, aussi vénérés par eux, que Médine et la Mecque par les Othomans, que Bethléem, Nazareth et Jérusalem par les Chrétiens.

Indépendamment du motif religieux qui devait entraîner une partie de la nation vers cette guerre, Kérim y voyait un motif politique.

Le commerce de la Turquie avec l'Inde, qui donnait autrefois de très-grands bénéfices à la Perse, ne se faisait presque plus que par Bassora. Les marchandises qu'on transportait par terre, sous le règne des Sophis, de l'In-

doustan en Perse, et de la Perse en Turquie, ainsi que celles qu'on déposait à Ormus ou à Gomron, et auxquelles on faisait traverser le Laarestan et le Farsistan pour les porter de là à Ispahan, à Tauris, à Mossul, à Tocat, à Diarbékir, à Alep, venaient presque toutes remonter le Schat-el-Arab, et se rendaient à Damas, à Alep ou à Mossul sans passer par la Perse.

L'ambition dont Nadir avait été tourmenté, les guerres qu'il avait entreprises, la tyrannie qu'il avait exercée, avaient presque subitement tari toutes les sources de la prospérité publique. Les Banians, les Arméniens et les Juifs, par les mains de qui se faisait ce commerce, s'étaient sauvés, avec les débris de leur fortune, dans les différentes villes de l'Inde et de la Turquie. Un grand nombre d'entr'eux étaient venus s'établir à Bagdad et à Bassora, et y avaient attiré directement les marchandises qu'ils recevaient auparavant à Ispahan, à Chiras, à Casbin ou à Tauris.

Kérim n'avait rien négligé, comme nous l'avons dit, pour faire revenir ces négocians dans leur patrie; mais soit qu'ils craignissent de nouveaux troubles après sa mort, soit qu'ils n'espérassent pas reprendre leur commerce avec le même avantage, soit qu'ils fussent

satisfaits de leur sort, il n'était guère rentré que ceux qui se trouvaient sans fortune, sans ressource, et conséquemment hors d'état de faire reprendre aux marchandises leur ancienne route.

Kérim trouva facilement un prétexte de faire la guerre aux Turcs. Quelques démêlés qu'il avait eus avec Omar, pacha de Bagdad, au sujet des pélerins qui se rendent chaque année à Mesched-Ali, au nombre de quatre ou cinq mille, et dont on exige une taxe plus ou moins forte, suivant les circonstances, avaient porté Kérim à demander à la Porte othomane la tête d'Omar, et l'abolition d'un droit que la religion proscrivait, et auquel d'ailleurs le souverain de la Perse ne pouvait souscrire sans déshonneur.

Sur le refus qui lui fut fait, ou sur les explications qu'on lui demanda, le vékil se prépara à la guerre. Il fit armer, en 1775, dans les ports de Bender-Abouchir, de Bender-Rik et de Goban, toutes les galvettes et autres petits bâtimens qui s'y trouvaient, et leur donna l'ordre de se rendre dans le Schat-el-Arab, où il envoya par terre cinquante mille hommes commandés par son frère Sadek-Khan, beyler-bey du Farsistan. La flotte, ainsi que l'armée, se trouvèrent devant Bas-

sora au commencement d'avril, et s'en emparèrent après treize mois de siége, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1).

Sadek-Khan resta jusqu'en septembre 1777 à Bassora, sans que le pacha cherchât à l'inquiéter, ni que la Porte othomane fît aucune disposition pour le forcer d'évacuer cette place. Rappelé auprès de son frère avec une partie des troupes, pour reprendre le gouvernement du Farsistan et maintenir le bon ordre à Chiras, ainsi qu'il s'en était acquitté auparavant, il fut remplacé à Bassora par Ali-Méhémet-Khan, homme vain, présomptueux, facile à tromper, adonné au vin et aux femmes, et peu propre, sous tous les rapports, à l'emploi dont il était chargé.

Immédiatement après la prise de Bassora, les Arabes montefiscs, qui se trouvaient dans la ville et qui avaient fait preuve de courage pendant le siége, eurent la faculté de se retirer dans leurs déserts, ou de demeurer dans la ville s'ils le jugeaient à propos. Ils obtinrent de Sadek le privilége d'apporter leurs denrées à Bassora, et de les y vendre ou échanger comme bon leur semblerait sans payer aucun droit; privilége dont ils ne manquèrent pas

---

(1) Tom. IV, pag. 343.

de profiter, et dont les habitans se trouvèrent bien, attendu qu'ils manquaient de tout, et que leur ville d'ailleurs s'approvisionne en grande partie par la voie des Arabes.

Peu de tems après l'arrivée d'Ali-Méhémet, la tribu toute entière se divisa en deux partis : ceux qui avaient soutenu le siége et un grand nombre d'autres, sous les ordres de Scheik-Touéni, restèrent attachés aux Persans, et continuèrent de fréquenter la ville; les autres, beaucoup plus nombreux, sous les ordres de Scheik-Thamar, se déclarèrent contre, et se disposèrent à arrêter les subsistances et toutes les denrées qu'on portait à la ville, et même à ravager les champs cultivés des environs.

Ali-Méhémet et Touéni, que Thamar menaçait également, s'engagèrent à agir de concert, et à combattre ensemble leur ennemi commun. Touéni faisait espérer à son allié une victoire facile et un butin considérable : il avait, disait-il, des parens et des amis dans le parti ennemi, qui le serviraient lorsqu'il en serait tems; il connaissait le terrain; il devait être instruit de tous les mouvemens de Thamar : tout faisait espérer le succès le plus complet.

Ali-Méhémet, plein de confiance dans ses forces, et rassuré par le ressentiment que Touéni paraissait éprouver contre son adversaire, sortit de Bassora avec cinq ou six mille Persans et trois ou quatre mille Arabes des environs du golfe, et vint joindre son allié qui l'attendait à une journée de la ville avec quatre mille Arabes montefiscs. Dès qu'ils furent réunis, ils entrèrent ensemble dans le désert, et se dirigèrent vers l'endroit où Scheik-Thamar était campé avec douze mille cavaliers.

Les deux armées ne furent pas plutôt en présence, qu'elles en vinrent aux mains. Les troupes d'Ali-Méhémet se battirent d'abord avec courage; mais se voyant tout à coup abandonnées par les Arabes de Touéni, qui prirent la fuite un moment après que l'action se trouva bien engagée, la peur les saisit, et elles n'opposèrent plus qu'une faible résistance. Leurs ennemis, au contraire, redoublant leurs efforts, elles furent battues, dispersées, et obligées de chercher leur salut dans la fuite. Ali-Méhémet fut tué un des premiers : un grand nombre de Persans restèrent sur le champ de bataille. Tous ceux qui, dans leur fuite, se trouvèrent démontés, ou qui n'eurent pas la force de suivre leurs

camarades, furent massacrés. Il ne rentra pas à Bassora la moitié de l'armée qui en était sortie, et tout le bagage, toutes les provisions, tous les chameaux de transport furent perdus.

A la nouvelle de cette défaite, Kérim donna ordre à Sadek de se rendre à Bassora avec de nouvelles troupes. Il lui recommanda de vivre en bonne intelligence avec les Arabes, et de tâcher même de les mettre tous dans son parti, afin de pouvoir poursuivre dans cette contrée les conquêtes qu'il méditait.

Sadek, conformément aux vues de son frère, ne chercha point à découvrir si Touéni avait servi les Persans avec zèle et fidélité, ou s'il les avait trahis : il continua de le voir avec bienveillance ; il fit la paix avec Thamar, et il assura par ce moyen les subsistances aux habitans de Bassora.

Il y avait quelque tems que Kérim avait nommé au gouvernement d'Aster-Abad Hussein-Khan, fils aîné de Mohammed-Hassan-Khan. Ce seigneur avait profité de l'absence d'une partie des troupes du vékil pour se révolter : il était déjà parvenu à entraîner dans son parti la plupart des seigneurs de la partie orientale du Mazanderan, et menaçait de se rendre maître de toute la province. Ké-

rim donna quelques troupes à son frère Zéki-Khan, avec l'ordre d'aller châtier tous les rebelles, et mettre cette province hors d'etat de pouvoir jamais rien entreprendre contre lui. Zéki-Khan parvint à battre le rebelle Hussein, et à le faire prisonnier : il le fit cruellement périr, ainsi que tous les seigneurs qui s'étaient déclarés en sa faveur; mais il laissa vivre Morteza-Kouli-Khan et Moustapha-Kouli-Khan, tous les deux frères du rebelle Hussein, attendu qu'ils n'avaient pris aucune part à la révolte, et qu'ils avaient fait au contraire quelques efforts pour l'empêcher. Le premier même fut nommé par Kérim au gouvernement d'Aster-Abad. Zéki-Khan retourna à Chiras lorsque tout fut bien tranquille dans le Mazanderan.

Telle était la situation de la Perse lorsque Kérim fut atteint tout à coup d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il mourut à Chiras le 13 mars 1779, dans la soixante et quatorzième année de son âge, et dans la dix-neuvième de son règne s'il date du moment qu'il eut détruit Mohammed-Hassan. Il avait perdu, le 18 juillet 1778, Mohammed-Rasin-Khan, le second de ses fils; ce qui lui avait causé assez de chagrin pour altérer sa

santé, et pour lui occasionner peut-être la maladie à laquelle il succomba. Il en laissait deux autres, Aboul-Fétah-Khan, âgé d'environ trente ans, et Mohammed-Ali-Khan, qui pouvait en avoir dix-huit ou dix-neuf.



CHAPITRE IV.

Éloge de Kérim. Zéki-Khan s'empare du pouvoir. Révolte d'Ali-Murad-Khan. Zéki-Khan est tué au milieu de son armée. Aboul-Fétah-Khan en prend le commandement, et se fait reconnaître pour le chef de l'Empire. Sadek-Khan se dispose à succéder à Kérim ; il fait aveugler Aboul-Fétah. Nouvelle révolte d'Ali-Mourad-Khan ; il assiége Chiras, la prend, fait massacrer Sadek et tous ses fils, et s'empare du pouvoir.

Le règne de Kérim n'avait pas été aussi brillant que celui de Nadir ; ses victoires n'avaient pas étonné l'Europe ni fait trembler la Turquie. Le peuple, moins agité, ne s'était pas autant couvert de gloire, mais il avait été plus heureux : il avait pu se livrer sans inquiétude à ses occupations, à ses goûts, à ses plaisirs ; il n'avait pas craint d'être dépouillé de ses biens, d'être transporté de force dans quelque province éloignée, ou obligé d'aller se battre pour des intérêts étrangers

ou contraires aux siens. Les guerres que fit Kérim après s'être emparé d'un trône qui, n'appartenant à personne (1), pouvait être la proie du plus brave ou du plus adroit, avaient pour objet d'assurer la tranquillité de l'Empire, de maintenir les khans dans le devoir, de forcer au tribut les scheiks arabes qui voulaient s'y soustraire. Ses conquêtes ne tendaient pas, comme celles de Nadir, à ravager le Monde pour l'asservir, à dépouiller les peuples pour les subjuguer, à marcher sur des cadavres ou sur des ruines afin d'arriver au pouvoir absolu; elles avaient un but utile. La prise de Bassora, ville qui avait autrefois appartenu à la Perse, assurait à cet Empire un commerce plus étendu. La religion eût été satisfaite si les contrées qui renferment les dépouilles des mortels vénérés des Persans avaient pu passer sous leur domination, ainsi que le projetait Kérim lorsque la mort le surprit.

Réparer les maux que la tyrannie et les troubles civils avaient occasionnés, inspirer de la confiance aux Persans et les engager à se livrer au travail, les faire jouir de la paix

(1) On n'a jamais cru en Perse, qu'Ismaël fût issu de Chah-Hussein : c'était une ruse qu'Ali-Merdan avait imaginée pour capter les suffrages du peuple.

au dehors, et leur assurer la tranquillité au dedans, tel fut le vœu constant de Kérim. Sous son règne, les caravanes ne furent jamais pillées, les caravanserais furent réparés, le commerce fut protégé; le peuple ne fut pas écrasé par des impôts; l'ordre se rétablit partout, la justice fut prompte et sévère, mais impartiale; et pour faire, en deux mots, l'éloge de ce prince, il fut généralement regretté à sa mort, et sa mémoire aujourd'hui est en vénération.

Le respect que cet homme avait imprimé aux Persans pour sa personne, et la certitude que les grands avaient de la supériorité de ses talens, empêchèrent que son règne ne fût troublé; mais à sa mort, tout prestige étant détruit, toute crainte cessant, les ambitieux s'agitèrent de nouveau pour s'emparer du suprême pouvoir.

La race des Sophis était éteinte; celle de Nadir n'existait plus ou était indemnisée par le Khorassan. Kérim venait de régner en Perse avec gloire; il avait cicatrisé les plaies de l'État; à lui devait commencer une nouvelle dynastie; il devait avoir pour successeur celui que la naissance, le vœu du peuple et de l'armée y appelaient. Aboul-Fétah-Khan son fils aîné n'avait pas son génie, sa gran-

deur d'ame, ses talens militaires; néanmoins on lui reconnaissait de l'intelligence, de la droiture, de la bravoure, et une infinité de qualités qui pouvaient faire espérer un règne heureux. Le peuple l'aimait; l'armée avait pour lui de l'estime; les grands, en général, n'étaient pas fâchés de le voir monter sur le trône : rien ne semblait s'y opposer quand tout à coup Zéki-Khan son oncle parut pour le lui disputer.

Depuis que Zéki-Khan était rentré en grace, il avait constamment joui d'un très-grand crédit; il avait plusieurs fois commandé les armées; il était à la tête des troupes qui se trouvaient à Chiras; il ne lui fut pas difficile, sous prétexte de maintenir l'ordre et de veiller à la sûreté des princes, de s'emparer de toute l'autorité.

Son premier soin, dès que Kérim eut expiré, fut d'appeler auprès de lui le commandant de la garde, pour l'empêcher de rien entreprendre en faveur des fils du défunt. Il fit entrer ceux-ci dans le harem de leur père, et fit mettre une forte garde à la porte; il répandit ensuite ses troupes dans la ville, leur ordonna de s'emparer des portes et d'aller occuper la citadelle.

Tout réussit au gré de ses desirs, si ce n'est

que le détachement qui se présenta à la citadelle en trouva les portes fermées. Vingt-deux officiers des plus distingués de l'armée s'y étaient déjà rendus avec deux cents soixante-deux personnes de leur suite, et en avaient pris possession au nom d'Aboul-Fétah-Khan. Ils avaient espéré d'être secondés par la garde du roi et par les troupes; ils avaient cru que le peuple de Chiras s'armerait en faveur du fils de Kérim. Zéki-Khan n'était point aimé; il passait pour un homme avare, cruel et orgueilleux. Les dépenses qu'il faisait depuis quelque tems, ne pouvaient effacer les mauvaises impressions que sa conduite antérieure avait produites. On savait que s'il n'avait pas craint le courroux de son frère, plusieurs fois il aurait trempé ses mains dans le sang. Les grands ne pouvaient lui pardonner son air hautain et dédaigneux; les soldats étaient révoltés de son excessive dureté, et le peuple se croyait offensé du mépris qu'il affectait à son égard.

Cependant comme Aboul-Fétah-Khan se trouva prisonnier avant même qu'on se doutât des prétentions de son oncle, personne ne remua en sa faveur. Zéki-Khan vit même son parti se grossir tous les jours. L'or qu'il répandait à pleines mains attira sous ses dra-

peaux toutes les troupes qui se trouvaient à Chiras et aux environs, et la crainte qu'il sut inspirer au peuple fut si forte, qu'on attendit en silence le résultat de cette lutte.

Zéki-Khan, maître de la personne de son neveu, avait fait investir la citadelle, et avait fait occuper tous les postes importans de la ville. La citadelle ne pouvait résister longtems; mais il se voyait obligé de l'assiéger en règle, ou d'attendre que les provisions qu'elle contenait, fussent épuisées; il avait d'ailleurs à craindre qu'on ne s'armât contre lui, dans les provinces, s'il éprouvait de la résistance dans la capitale. Ces réflexions lui firent prendre le parti d'offrir aux officiers qui s'y étaient enfermés, leur pardon, la conservation de leur grade, et même son amitié s'ils lui remettaient à l'instant même la citadelle. Il leur apprenait qu'Aboul-Fétah-Khan était entre ses mains, que personne ne s'était armé en sa faveur, que Chiras était soumis, et que tout l'Empire allait suivre l'exemple de la capitale.

Les officiers n'eurent pas à délibérer longtems sur le parti qu'ils avaient à prendre. Privés de tout secours et livrés à eux-mêmes, ils dûrent accepter avec empressement les offres qu'on leur faisait; ils ouvrirent donc les

portes

portes à la garde que Zéki-Khan y envoya, et se soumirent sans difficulté à leur nouveau maître; mais dès que celui-ci n'eut plus rien à craindre de leur part, il les fit saisir, se les fit amener, et les fit impitoyablement massacrer les uns après les autres en sa présence; leurs cadavres furent jetés sur la place publique, afin d'intimider ceux qui pourraient être tentés de se déclarer en faveur des fils de Kérim.

Les jours suivans, Zéki-Khan fit périr tous les grands de la ville, qui lui parurent suspects, ou dont il redoutait l'influence. Il s'empara de leurs propriétés, de leurs meubles, de leurs effets, dont il fit distribuer une partie aux soldats, afin de se les attacher.

Lorsqu'il se vit le maître de Chiras, il voulut s'assurer des provinces; il expédia, à cet effet, des couriers à tous les gouverneurs, pour leur notifier la mort de Kérim, pour les instruire de son élévation à la souveraineté, et pour les obliger à lui envoyer leur soumission et les présens d'usage. Ceux qui lui paraissaient suspects furent destitués, et remplacés par des hommes dont il se croyait sûr. Le gouvernement d'Ispahan, le plus important de tous, fut donné à Barstan-Khan,

qui s'y rendit aussitôt avec cinq mille hommes de troupes. Un autre général eut ordre de partir sur-le-champ pour Yesd avec mille hommes. Ali-Murad-Khan fut envoyé à Téhéran à la tête de dix mille hommes, pour s'assurer du nord de la Perse.

Ali-Murad était le fils d'un Curde, cousin-germain de Zéki, de Sadek et de Kérim, et sa mère, veuve de bonne heure, était devenue l'épouse de Sadek : il avait long-tems combattu sous les yeux de ses oncles ; il s'était distingué dans plusieurs affaires importantes ; il était actif, entreprenant, quelquefois téméraire. Doué d'un esprit juste, d'une sagacité profonde, personne n'était plus prompt à se décider que lui. Généreux, magnifique et enclin aux plaisirs, le soldat l'aimait, et la nation entière ne pouvait lui refuser son estime.

Indigné sans doute de la conduite de son oncle envers Aboul-Fétah, qui se trouvait toujours renfermé ; révolté du massacre des officiers et des principaux habitans de Chiras, Ali-Murad ne fut pas plutôt arrivé à son gouvernement, que, bien loin de disposer les esprits en faveur de Zéki, il songea à lui faire la guerre et à placer sur le trône le fils de Kérim.

Il trouva les habitans de Téhéran, de Casbin, de Kom et de Cachan, très-portés à le seconder; car dès qu'ils connurent ses intentions ils prirent les armes, et jurèrent de ne pas les quitter qu'Aboul-Fétah ne fût à la tête du gouvernement. Ils partageaient son indignation contre l'homme qui avait osé charger de chaînes le fils de Kérim; ils étaient, comme lui, outrés de l'attentat commis envers ces vingt-deux officiers qui, par zèle pour leur souverain légitime, s'étaient emparés en son nom de la citadelle, et ne l'avaient cédée ensuite que sur la promesse de Zéki, qu'il ne serait point attenté à leur vie. Le massacre des principaux habitans de Chiras les révoltait; ils craignaient de voir renouveler les scènes sanglantes des dernières années du règne de Nadir. D'ailleurs, tous les Persans devaient à la mémoire de Kérim, à la mémoire de celui qui avait consacré tous les instans de son règne à leur bonheur, de ne pas permettre que son fils fût dépouillé de son héritage.

Ali-Murad se vit, en peu de jours, en état de tenir tête à Zéki, et même de le combattre avec avantage. Douze mille hommes de bonnes troupes, bien aguerries, vinrent joindre celles qu'il avait, et il reçut en abondance de toutes

parts l'argent et les provisions nécessaires à leur entretien.

Informé qu'il y avait, à Ispahan, un parti très-nombreux en faveur d'Aboul-Fétah, il vint s'y présenter au commencement de mai 1779. Barstan-Khan en était sorti avec sa troupe quelques jours auparavant, et avait pris le chemin de Chiras.

Sadek-Khan était, comme nous l'avons dit, à Bassora. Dès qu'il eut appris la mort de Kérim, l'emprisonnement d'Aboul-Fétah, et les prétentions que Zéki-Khan son frère manifestait pour le pouvoir suprême, il se disposa à évacuer la ville et à revenir à Chiras avec toute son armée : il abandonnait par-là sa conquête ; il rendait aux Turcs une ville qui, livrée à elle-même, avait résisté treize mois à des forces très-considérables, et ne s'était rendue qu'après avoir épuisé ses provisions : Bassora d'ailleurs ouvrait à la Perse le chemin de la Babylonie.

Ces considérations n'arrêtèrent pas Sadek : les événemens qui se passaient à Chiras l'intéressaient trop fortement pour qu'il ne songeât pas à tirer parti des troupes qu'il avait à ses ordres. La perte de Bassora n'était rien pour lui si par elle il parvenait à supplanter son frère

Sadek aurait peut-être vu d'un œil tranquille Aboul-Fétah succéder à Kérim ; il n'aurait pas osé se révolter si le peuple et l'armée, les chefs de tribus et tous les gouverneurs de provinces s'étaient soumis au souverain légitime ; mais la conduite de Zéki semblait autoriser la sienne ; elle lui fournissait un prétexte plausible de faire la guerre ; elle lui donnait des espérances qu'il n'aurait pu avoir sans cela. Les droits de Sadek au trône de la Perse n'étaient pas mieux fondés que ceux de Zéki, puisque les lois, les usages et la volonté de Kérim y appelaient Aboul-Fétah ; mais celui-ci était prisonnier ; il pouvait d'un moment à l'autre avoir les yeux crevés, et être par-là exclus de tout gouvernement. Sadek s'étant armé en sa faveur, il avait l'espoir de le remplacer si les circonstances devenaient favorables.

Sadek s'avançait lentement et avec précaution : il sondait pour ainsi dire le terrain ; il avait des amis, des partisans à Chiras, qui l'informaient de ce qui se passait. La haine que le peuple et l'armée avaient pour Zéki lui donnait les plus grandes espérances : la révolte d'Ali-Murad avait ralenti sa marche : il voulait voir le résultat de cette lutte avant de se décider sur le parti qu'il prendrait.

Chemin faisant, il avait appaisé quelques troubles dans le Kermesir, et y avait laissé des troupes. Il avait licencié une bonne partie de son armée afin de ne donner aucun soupçon à son frère, et était venu camper, à deux journées de Chiras, avec trois mille hommes seulement.

Les premiers jours qu'il fut campé se passèrent, entre lui et son frère, en politesses, en témoignages réciproques d'amitié. Zéki envoya son fils Akbar-Khan et plusieurs seigneurs auprès de Sadek pour le complimenter et lui faire quelques présens; celui-ci fit accompagner ces seigneurs, à leur retour, par son fils Djaffar, qu'il chargea de présens encore plus riches. Zéki avait protesté de sa soumission, et avait invité son aîné à se rendre, le plus tôt possible, à Chiras, afin de se mettre à la tête du gouvernement, pour lequel Aboul-Fétah avait montré, disait-il, de l'aversion. Sadek, par ses réponses, avait paru très-éloigné de s'emparer du pouvoir: dégagé de toute ambition, il desirait qu'Aboul-Fétah succédât à son père, et, à défaut, que ce fût Mohammed-Ali, sous la surveillance de son beau-père.

Mohammed-Ali, âgé alors de dix-neuf ans, avait épousé, quelques mois avant la mort de

Kérim, une fille de Zéki-Khan, et avait été nommé commandant-général de la garde de nuit. Zéki avait toujours paru l'affectionner comme son propre fils.

Djaffar ne fut pas plutôt à Chiras, qu'il fut secrétement informé que son oncle ne cherchait à attirer Sadek auprès de lui que pour le faire périr : il sut que les fils de Kérim étaient détenus malgré eux ; il vit les préparatifs que l'on faisait pour attaquer son père s'il s'obstinait à rester éloigné de la ville ; il craignit pour lui-même. Invité à un festin que Zéki donnait à son occasion, il s'échappa furtivement, monta à cheval, et courut à toute bride informer Sadek de tout ce qu'il avait appris.

Zéki, se voyant découvert, ne perdit pas un moment ; il fit courir après Djaffar ; il fit arrêter trois fils de Sadek qui se trouvaient à Chiras, nommés Mataki-Khan, Ali-Nagui-Khan et Hassan-Khan ; il ordonna la démolition de leurs palais et la confiscation de tous leurs biens, et il envoya secrétement dans le camp l'ordre à tout officier et soldat de se rendre sur-le-champ dans la ville, sous peine d'avoir leurs propriétés confisquées et leurs parens maltraités. On ne put atteindre Djaffar ; mais l'ordre produisit son effet : presque tou-

tes les troupes qui restaient à Sadek ayant leurs parens et leurs amis à Chiras, la désertion fut prompte et générale; il ne resta que trois cents hommes, étrangers à cette ville, commandés par Mohammed-Khan, Sistani, qui jurèrent de ne pas abandonner leur général.

Zéki-Khan, qui s'attendait à cette désertion, avait donné ordre à trois ou quatre cents cavaliers d'élite, de tomber à l'improviste sur Sadek, de s'en emparer ou de le faire mourir; mais ce coup de main échoua par la fidélité des Sistanis, qui se battirent bien, et tuèrent même le commandant ennemi.

Sadek se rendit, avec ses trois cents hommes, dans le Kerman, où il trouva Seyd-Mirza-Aboul-Hassan, seigneur très-riche, qui lui fournit 36,000 tomans (2,160,000 liv.), à l'aide desquels il rassembla de nouvelles troupes, et se disposa à reparaître sur la scène.

Zéki n'eut pas plutôt mis en fuite Sadek, qu'il songea à marcher contre Ali-Murad.

Il avait appris, sans en être effrayé, la révolte de ce dernier et les dispositions hostiles de tout le nord de la Perse. Il se flattait qu'en accélérant son départ, il lui serait aisé de dissiper une armée qui n'aurait pas eu le tems de s'organiser, qui devait manquer de tout, et qui d'ailleurs, par le nombre, ne pouvait

se mesurer avec la sienne. Il ne lui fallut pas huit jours pour être en état de se mettre en campagne, et de marcher vers Ispahan. Il laissa à Chiras un de ses fils avec fort peu de troupes, et il emmena avec lui Aboul-Fétah, Mohammed-Ali, ses trois nouveaux prisonniers, Mataki-Khan, Ali-Nagui-Khan, Hassan-Khan, et tous ceux des habitans qui, par leurs liaisons avec Sadek ou avec Ali-Murad, pouvaient lui faire craindre quelqu'entreprise contre son fils.

Il arriva, le septième jour de son départ, à Yesdekast, ville peu étendue, mais assez bien fortifiée, et il y séjourna le huitième, afin de laisser reposer ses troupes; il n'avait plus que trois ou quatre jours de marche pour se rendre à Ispahan. Informé qu'il y avait à Yesdekast une somme de trois cents tomans (18,000 liv.) qui appartenait au fisc, et dont l'envoi à Chiras avait été retardé à cause de la mort de Kérim, il demanda cette somme. On lui répondit qu'Ali-Murad l'avait exigée de vive force, et qu'on la lui avait remise. Sur cela il entra en fureur, accusa la ville d'avoir voulu favoriser le rebelle, fit saisir les principaux habitans au nombre de vingt-huit, et les fit précipiter du haut des murailles de la citadelle; il fit ouvrir le ventre à un

scheik ou émir, parent de Mahomet, et vénéré, dans toute la contrée, comme un saint personnage : son crime était d'avoir assisté à la délibération qui avait été prise au sujet de ces trois cents tomans, et d'avoir été d'avis qu'on ne pouvait se dispenser de les donner à Ali-Murad qui les réclamait impérieusement.

Zéki-Khan ordonna en même tems la démolition de la citadelle et des maisons qui y sont enfermées, et dans sa rage il fut plusieurs fois sur le point de raser la ville, et d'en égorger tous les habitans.

Tant de cruauté, tant de scélératesse dans l'homme qui voulait usurper le pouvoir, révoltèrent si fort tous ceux qui en furent les témoins, qu'à l'instant même une partie de sa garde prit la résolution de purger la Terre de ce monstre. Le complot ne fut ni long à ourdir, ni difficile à exécuter : la nuit suivante, dès que les courtisans de Zéki furent sortis de sa tente et qu'il s'y trouva seul, les gardes, à un signal convenu, en coupérent à la fois toutes les cordes qui la soutenaient, et l'abattirent sur lui. Embarrassé, comme il dût l'être, et ne pouvant se défendre, il fut percé de mille coups et laissé mort sur la place.

L'effet que cette nouvelle produisit le lendemain sur l'armée, fut tel qu'on devait l'es-

pérer. A la pointe du jour le camp retentit de mille cris de joie ; on n'entendit de toutes parts que des chants d'allégresse : il n'y eut personne qui n'applaudit au coup qui venait de frapper l'homme qu'on regardait déjà comme le plus méchant, le plus cruel, le plus féroce de la Terre. Tous les soldats se portèrent en foule à la tente de leur général ; tous voulurent jouir du spectacle qu'offrait le tyran abattu : c'était à qui maudirait le plus sa mémoire ; c'était à qui pourrait arracher un lambeau de sa chair. La prise d'un grand convoi lorsqu'on manque de subsistances ; la reddition d'une place importante après un siége long et meurtrier ; une victoire complète obtenue avec très-peu de perte ou une paix honorable à la veille d'un combat, rien de tout cela ne sera jamais aussi agréable à une armée, que la mort de Zéki ne le fut à la sienne. Ce qui est digne de remarque, c'est que, parmi ce grand nombre d'hommes accoutumés à le servir, prêts à braver pour lui tous les dangers, on ne vit couler aucune larme, on n'entendit aucun soupir : pas un regret ne fut donné à sa mémoire ; pas le moindre remords ne tourmenta jamais les gardes qui avaient trempé leurs mains dans son sang.

Ces cris de joie, ces témoignages d'indigna-

tion, ces mouvemens désordonnés, ne furent pas de longue durée; un sentiment plus doux rendit bientôt à elle-même cette armée. Aboul-Fétah était chargé de chaînes, et personne n'avait encore songé à les briser. A la première réflexion qu'on en fit, au premier mot qu'on entendit à ce sujet, tous les soldats, par un mouvement spontané et unanime, se portèrent vers l'endroit où les prisonniers étaient détenus, et demandèrent à grands cris Aboul-Fétah. Qu'il soit, disaient-ils, notre général et notre chah; il est le digne fils de Kérim; il sera, comme lui, bon, généreux et brave.

Aboul-Fétah ne tarda pas à paraître, et à témoigner à l'armée combien il était sensible aux démonstrations d'estime et d'attachement qu'elle lui donnait; il en prit à l'instant même le commandement, fit appeler tous les officiers-généraux, en obtint avec enthousiasme le serment de fidélité, passa l'armée en revue, lui fit quelques largesses, et lui permit de célébrer, comme elle le jugerait à propos, l'événement qui venait d'avoir lieu.

Pendant quatre ou cinq jours qu'elle resta campée auprès de Yesdekast, ce ne furent que fêtes, que plaisirs, que divertissemens. Il n'était plus question d'aller se battre contre des parens, des amis, des concitoyens, et de

se faire égorger pour servir l'ambition effrénée d'un maître dur, inhumain, incapable de reconnaissance. Aboul-Fétah avait fait publier qu'on prendrait la route de Chiras au retour du courier qu'il avait expédié à Ispahan, et qu'il accorderait pour quelque tems, à tous les soldats, la liberté de se rendre dans leurs familles.

Par sa réponse, Ali-Murad témoigna au fils de Kérim toute la satisfaction qu'il éprouvait de la mort de Zéki. « Mes vœux sont remplis, lui disait-il; je n'avais pris les armes » que pour vous placer sur le trône : les habitans de l'Irak ne s'étaient armés que pour » en éloigner celui qui vous le ravissait. Nous » rendons mille actions de graces aux braves » qui vous ont délivré quelques jours plus tôt » de votre ennemi; nous l'aurions vaincu, cet » ennemi; nous vous aurions arraché de ses » mains, ou nous aurions tous péri sous ses » coups. A présent dites-nous s'il faut remettre l'épée dans le fourreau, ou attendre que » tout l'Empire vous soit soumis. Je ne doute » pas que tous les Persans, que toutes les tribus ne tombent à vos pieds; je suis persuadé que le fils de Kérim, le successeur légitime du plus grand de nos rois, ne trouvera » plus aucun obstacle à ceindre un diadême

» que son père a conquis avec tant de gloire,
» et qu'il a conservé avec tant de grandeur.
» S'il en était autrement, de quelque part que
» vînt la résistance, vous me trouveriez tou-
» jours prêt à voler à votre secours, à com-
» battre vos ennemis. Que dis-je? vos enne-
» mis; ils le seraient de la nation entière;
» ils le seraient du bonheur de leur patrie; ils
» le seraient de leur propre repos. »

Satisfait de cette lettre, Aboul-Fétah prit la route de Chiras, et vint s'y faire reconnaître, le 21 juin 1779, pour le chef de la nation. A l'exemple de son père, il ne voulut pas avoir le titre de roi ou de chah qué les flatteurs, cette vermine des cours, ne manquèrent pas de lui conseiller de prendre, afin d'affermir par-là son autorité, et d'en imposer aux puissances voisines. Je le prendrai, leur dit-il, lorsque je l'aurai mérité; lorsque, par mes soins assidus, la Perse sera tranquille et heureuse.

Elle le fut pendant plus de deux mois. Déjà presque tous les Khans lui avaient fait passer leur soumission; toutes les villes l'avaient fait complimenter; le pacha de Bagdad lui avait fait demander son amitié au nom du sultan son maître; le peuple était au comble de ses desirs : tout semblait promettre un règne long

et heureux, lorsque tout à coup ce crépuscule de bonheur s'obscurcit. Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours sur la Terre des hommes travaillés de la manie de commander aux autres, lorsqu'ils ne savent pas commander à eux-mêmes?

Sadek, ainsi que nous l'avons dit, avait trouvé dans le Kerman, des amis qui étaient venus à son secours, et lui avaient donné l'espérance de se relever; il avait déjà réuni environ quatre mille hommes lorsqu'il apprit la mort de Zéki et l'élévation d'Aboul-Fétah. A cette nouvelle, dont il parut très-satisfait, il contremanda tous les ordres qu'il avait donnés relativement à ses projets de guerre, et ne songea plus qu'à se rendre à Chiras: et pour que son neveu fût bien tranquille sur son compte, et ne lui soupçonnât aucune mauvaise intention, il lui expédia promptement un courier pour le complimenter, et lui témoigner toute la part qu'il prenait à son heureux avénement au trône; il lui envoyait en même tems sa soumission, et mettait à ses ordres les quatre mille hommes qu'il avait levés dans le Kerman.

Aboul-Fétah ne prit aucune précaution contre son oncle, quoique sa conduite antérieure eût dû lui paraître suspecte: il lui permit

d'entrer dans la ville avec ses troupes ; il lui en laissa même le commandement ; il le reçut comme le plus cher de ses parens, et le traita comme le plus fidèle et le plus dévoué de ses sujets ; il fut bientôt puni de cet excès de confiance. Peu de jours après son entrée à Chiras, Sadek parvint à surprendre son neveu, et à le faire enfermer le 26 août 1779.

Cet événement plongea les habitans de Chiras dans la consternation. Sadek-Khan jouissait jusqu'alors d'une réputation de bonté, de probité, de magnificence, qui l'avait généralement fait aimer. La conquête de Bassora, quoiqu'elle n'eût offert rien de remarquable, l'avait cependant fait regarder comme un grand-homme de guerre, et lui avait acquis l'affection du soldat ; mais sa conduite envers son neveu et son souverain indigna contre lui la nation. Quelles que fussent ses qualités, personne ne voulait pour roi celui qui, pour parvenir à l'être, avait eu recours à une perfidie.

On peut dire néanmoins que Sadek borna là tous ses crimes. La déposition de son neveu s'opéra sans troubles, sans effusion de sang. Il est même probable, avec les qualités dont il était doué, que, ni l'agriculture, ni l'industrie, ni le commerce ne se seraient res-

sentis de cette révolution si personne ne se fût opposé à ses desseins, si Ali-Murad n'eût pris une seconde fois les armes, et n'eût entraîné dans son parti quelques-unes des provinces situées au nord et à l'ouest de la Perse.

Après la mort de Zéki, Ali-Murad avait congédié les troupes qui étaient venues se ranger volontairement sous ses drapeaux, et s'était rendu à Téhéran avec celles qu'il avait en premier lieu amenées de Chiras. Tout le nord de la Perse, si nous en exceptons le Mazanderan, dont nous parlerons bientôt, s'était soumis au fils de Kérim, et jouissait d'un repos qui paraissait ne devoir plus être troublé, quand tout à coup la nouvelle de l'emprisonnement d'Aboul-Fétah plongea de nouveau ce pays dans l'agitation et le désordre.

Selfékar-Khan, Kamsaï, qui se trouvait pour lors gouverneur de Casbin, prit le prétexte de cet emprisonnement pour lever des troupes, ravager les provinces voisines, et menacer la capitale. Dans moins d'un mois il eut à sa solde une armée de plus de vingt mille hommes, avec laquelle il marcha vers Cachan, dont il voulait, avant tout, se rendre maître.

Ali-Murad, qui connaissait l'audace et la bravoure de cet homme, n'eut rien de mieux à faire que d'appeler à son secours le khan de Kermanchah, le khan d'Amadan et le prince de Caracciolan, intéressés, comme lui, à s'opposer aux entreprises de ce rebelle. Les deux premiers lui fournirent chacun quatre mille hommes, le troisième lui amena trois mille cavaliers curdes. Lorsque ces forces l'eurent joint, il marcha droit à son ennemi. Les deux armées se trouvèrent en présence l'une de l'autre, dans la belle plaine de Cachan, au commencement de décembre 1779.

Selfékar brûlait d'envie de se battre : une victoire le rendait maître dans peu de Cachan, de Kom, de Téhéran et de tout le nord de la Perse; il est vrai que, vaincu, il ne lui restait pour retraite que Casbin, ville ouverte, et peu propre à résister à un ennemi supérieur en forces.

Ali-Murad était dans une position plus favorable : victorieux, toute la Perse devait bientôt lui être soumise; vaincu, il se repliait sur Ispahan, où il trouvait une garnison nombreuse qui l'aurait soutenu. Il avait un autre avantage sur son ennemi. Selfékar, rebelle, ne pouvait entretenir son armée que par des contributions forcées et par le pillage; Ali-Mu-

rad, combattant pour le souverain légitime, touchant les revenus de plusieurs provinces, devait avoir dans son parti tous ceux qui étaient intéressés au maintien de l'ordre. Le militaire d'ailleurs devait se ranger plus volontiers sous les drapeaux des chefs qui combattaient pour le successeur de Kérim, que sous ceux d'un étranger.

Cette dernière conjecture ne tarda pas à se réaliser. Dès que le signal du combat fut donné, Ali-Beg, un des généraux de Selfékar, passa, avec six mille hommes qu'il commandait, du côté d'Ali-Murad. Le reste de l'armée du rebelle, découragé par cette défection, fut taillé en pièces : six cents hommes restèrent sur le champ de bataille, cinq mille furent faits prisonniers, le reste fut entièrement dispersé. Selfékar se sauva, mais il fut pris peu de tems après et mis à mort.

Après cette victoire, Ali-Murad tourna ses vues vers Ispahan. Sadek y avait envoyé son fils Djaffar avec sept mille hommes ; Djaffar était le frère utérin d'Ali-Murad : soit qu'il ne se crût pas en état de résister aux forces qui le menaçaient, soit qu'il ne voulût pas combattre un frère auquel il était attaché, il sortit d'Ispahan aux premières sommations qui lui furent faites, et vint camper à deux

lieues de la ville, d'où il se rendit ensuite à Chiras.

Ali-Murad fit son entrée dans la capitale vers la fin de décembre 1779, et en prit possession au nom d'Aboul-Fétah.

Sadek-Khan s'était d'abord flatté qu'Ali-Murad verrait avec plaisir succéder à Kérim l'homme qui lui avait toujours servi de père, qui l'avait traité, dans toutes les occasions, comme le plus cher de ses fils. L'opposition que ce fils avait manifestée pour Zéki, était trop conforme aux intérêts de Sadek pour qu'il ne la regardât pas comme très-raisonnable; mais lorsqu'il vit, après la défaite de Selfékar, qu'Ali-Murad en voulait à Ispahan, il ne se dissimula plus qu'il allait avoir sur les bras presque toutes les provinces situées au nord et à l'ouest de la Perse. Il comptait, à la vérité, sur celles du midi. Les Arabes de Kermesir prenaient ses intérêts, et avaient promis de venir, dans toutes les occasions, à son secours. Le Farsistan, qu'il avait gouverné du vivant de son frère, lui était toujours fidèle: sa tribu, établie à Péria et aux environs de cette ville, lui était dévouée. Mohammed-Khan, Sistani, qui avait été nommé gouverneur du Kerman, devait lui assurer cette province: il avait envoyé à Yesd son fils Ali-Nagui-Khan, avec

douze mille hommes ; Bagher-Khan, avec trois mille, était parti pour le Laarestan ; son fils Mataki-Khan s'était rendu avec quatre mille dans le Shusistan. Maître du trésor de Kérim et de tous les joyaux de la couronne, reconnu sans opposition pour le chef suprême de l'Empire à Chiras et dans tout le midi, il se croyait bien en état de tenir tête à Ali-Murad. Un événement qui se passa à Ispahan vers la fin de janvier 1780, lui fit croire qu'il était délivré pour toujours de ce dangereux ennemi.

Ali-Murad avait rassemblé dans cette ville environ cinquante mille hommes des meilleures troupes : soldats et officiers paraissaient être très-portés à se battre pour lui ; les uns et les autres attendaient avec impatience le retour de la belle saison pour se rendre à Chiras, en faire le siége, et soumettre tout le midi au fils de Kérim. Rien ne manquait à cette armée : les provisions étaient abondantes, et la paye du soldat n'était point en retard ; ni Ali-Murad, ni aucun de ses généraux, ne lui avait donné sujet de plainte ; néanmoins tout à coup, et sans qu'on ait pu en pénétrer la cause, la révolte s'y manifesta subitement, et tous les soldats, par un mouvement spontané et unanime, se portèrent au pillage : en peu de tems le désordre fût à son

comble; la vie du général et de tous les officiers fut menacée, et celle de tous les habitans se trouva dans le plus grand danger.

Ces révoltes ne sont pas rares en Perse; elles sont ordinairement le résultat de quelque nouvelle très-fâcheuse, qui circule rapidement dans l'armée; quelquefois c'est le défaut de paye ou le manque de subsistances qui les produit. Mais, quelle qu'en soit la cause, si aux premiers symptômes qui se manifestent, le général ne montre sur-le-champ de la vigueur, et ne sévit avec force, il n'a plus, le moment d'après, le pouvoir de le faire; il faut qu'il cède au torrent, et qu'il ne songe plus qu'à mettre sa personne en sûreté.

Ali-Murad, qui ne fut prévenu de rien, qui n'eût connaissance d'aucun mécontentement, qui n'entendit aucune plainte, aucun murmure de la part des soldats; qui n'apprit, en un mot, cette révolte que lorsqu'il n'était plus tems de l'arrêter, se vit obligé, pour n'en être pas la victime, de sortir précipitamment de la ville avec ceux de ses soldats, de ses officiers et de ses amis qui voulurent le suivre.

Dès qu'il fut hors des murs, il résolut de se rendre auprès du khan d'Amadan, dont il était l'ami, et dont il avait reçu naguère des secours; il ne doutait pas que ce gouverneur

ne lui ouvrît ses trésors et ne lui prêtât ses troupes. Assez grand pour se conduire ainsi, il se persuadait que son ami s'empresserait, dans cette occasion, de lui tendre une main secourable, et qu'il le tirerait promptement du mauvais pas où il se trouvait engagé. Le khan n'avait pas l'ame aussi généreuse : il avait secondé les efforts d'Ali-Murad tandis qu'Ali-Murad était puissant ; il l'abandonne, il refuse de le voir alors qu'il le sait aux prises avec l'adversité ; il répond au courier qu'on lui a expédié, qu'il ne doit pas s'exposer à se brouiller avec Sadek, et qu'il invite son maître à prendre une autre route s'il ne veut pas être arrêté et livré à son ennemi. Cette réponse lui coûta la vie.

Au retour du courier, Ali-Murad et tous ceux de sa troupe jurèrent de périr ou de mettre à leurs pieds le lâche qui osait les menacer : dans leur indignation, ils accélérèrent leur marche, et se trouvèrent aux portes d'Amandan, alors même qu'on les croyait encore bien loin.

Le khan, qui n'avait autour de lui qu'une faible garde, et qui ne croyait pas d'ailleurs que la troupe d'Ali-Murad fût si forte et si résolue, ne lui opposa, lorsqu'elle parut, qu'une faible résistance : son palais fut forcé

avant qu'il eût réuni ses forces; lui-même fut pris et mis à mort.

Ali-Murad se servit du trésor du khan pour solder tous les militaires qui se trouvaient dans la ville : il en tira un grand nombre de Néhavend, d'Oulou-Guerd, de Kermanchah et de toute la contrée, et lorsqu'il en eut réuni environ quinze mille, il revint à Ispahan, qui se trouvait occupé par un des fils de Sadek.

Ali-Nagui-Khan, qui était, comme nous l'avons dit, aux environs de Yesd, instruit de la révolte qui avait eu lieu à Ispahan, s'y était rendu, avec ses troupes, vers la fin de février 1780, et en avait pris possession. Il avait mis à contribution les habitans déjà épuisés par le pillage précédent, et s'y était conduit, à tous égards, de manière à se les aliéner pour toujours. Le retour d'Ali-Murad, qu'il n'avait pas prévu, ne lui permit pas de rester plus long-tems dans une ville qu'il ne pouvait défendre ; il l'évacua donc aux premières nouvelles de la marche de son ennemi, et il prit le chemin du Kerman, où il fallait contenir les ennemis de son père.

Maître une seconde fois de la capitale, Ali-Murad eut bientôt rétabli son crédit et réparé ses pertes. La plupart des gouverneurs s'empressèrent de lui faire passer des troupes :

presque toutes celles qui s'étaient révoltées, vinrent de nouveau lui offrir leurs services; elles jurèrent de lui être plus fidelles que par le passé, et toutes promirent de ne pas l'abandonner avant qu'il ne se fût emparé de Chiras et qu'il n'eût soumis tout le midi.

Cependant on apprit que Sadek s'était déterminé à faire arracher les yeux aux deux fils de Kérim, afin de leur ôter tout espoir de monter sur le trône de leur père, et afin surtout de paralyser la bonne volonté de ceux qui s'armaient en leur faveur.

Cette conduite de Sadek produisit un effet contraire à celui qu'il avait espéré. Ali-Murad, qui jusqu'alors n'avait tiré l'épée que pour rétablir le souverain légitime, ne songea plus qu'à travailler pour son propre compte. Reconnu avec enthousiasme, par son armée, pour le chef suprême de l'Empire et le successeur de Kérim, il ne tarda pas à l'être par toutes les villes et par toutes les provinces qui avaient pris le parti d'Aboul-Fétah. Yesdekast, Cachan, Ghulpaïgan, Kom, Téhéran, Sava, Casbin, Amadan, Néhavend, Oulou-Guerd, Kermanchah, lui firent passer leur soumission. Le Guilan, le Curdistan et le Loristan déclarèrent ne vouloir pas d'autre maître. Quant au Mazanderan et Aster-Abad,

ils étaient sous la dépendance d'Aga-Méhémet-Khan, Kagiar, fils de Mohammed-Hassan-Khan. L'Aderbidjan ne reconnaissait point de maître, et voulait attendre, pour se déclarer, que le sort eût prononcé. Le Chyrvan, le Mogan et le Daghestan étaient toujours gouvernés par le khan de Kouba.

Sadek-Khan possédait Chiras et tout le Farsistan, le Laarestan, le Kerman, le Kermesir et le Shusistan, encore son pouvoir était-il faiblement établi dans quelques-unes de ces provinces.

Mohammed-Hassan-Khan, Sistani, nommé khan du Kerman par Aboul-Fétah, et maintenu par Sadek, mécontent de la conduite d'Ali-Nagui-Khan, s'était d'abord retiré dans son ancien fort de Cala-Aga, et avait fini par prendre parti pour Ali-Murad. Il avait combattu, en dernier lieu, les habitans du Kerman, qui tenaient pour Sadek, et avait vaincu, en bataille rangée, Ismaël-Khan, Barstan-Khan et Novoroug-Ali-Beg, trois des généraux de Sadek.

Le Beyban ou Shusistan était fort mécontent de Mataki-Khan, parce qu'il avait mis de trop fortes impositions, et enlevé tous les vivres qui s'y trouvaient, sous le prétexte de substanter son armée.

Le Kermesir avait été pressuré de toutes les manières, et avait reçu depuis peu l'ordre de faire passer à Chiras tous les hommes en état de porter les armes; ce qui avait déplu aux Arabes.

Le Farsistan se serait, dans ces derniers tems, volontiers déclaré pour Ali-Murad s'il n'avait craint d'être pillé et dévasté par les troupes de Sadek.

C'est dans cet état des choses que, vers la fin du printems de 1780, Ali-Murad prit le parti d'aller assiéger Chiras avec toutes les forces dont il crut pouvoir disposer. Son armée fut divisée en cinq corps. Murad-Khan, Sandassara, eut ordre de s'avancer avec six mille hommes, et d'aller mettre à contribution les villages qui se trouvent aux environs de Chiras, et leur enlever tous les vivres. Jokar-Khan eut ordre de le suivre avec six mille hommes, et de se conduire de même. Riza-Kouli-Khan, Miquieri, et Mir-Aslan-Khan, Curde, marchaient après eux, et commandaient chacun quatre mille hommes. Akbar-Khan, fils de Zéki, à qui un des fils de Sadek avait voulu enlever de force un cheval d'un grand prix, et qui était venu joindre à cette occasion Ali-Murad, commandait un corps de dix mille hommes; il s'arrêta quel-

que tems à quatre ou cinq journées d'Ispahan pour amasser des vivres, et pour attendre Ali-Murad, qui était à la tête de quinze mille cavaliers.

Outre ces forces, Ali-Murad avait vingt-cinq mille hommes divisés en cinq autres corps; savoir : cinq mille à Ispahan et cinq mille à Téhéran, commandés par Seyd-Murad-Khan; cinq mille dans le Loristan, sous Mohammed-Khan, Seyli; cinq mille dans le Kerman, au secours de Mohammed-Hassan-Khan, Sistani, et cinq mille au fort d'Amadan, pour contenir la ville et toute la contrée.

Sadek n'avait à opposer à toutes ces forces que treize ou quatorze mille hommes qu'il avait à Chiras; douze mille dans le Kerman, commandés par Ali-Nagui-Khan; quatre mille avec Mataki-Khan dans le Beyban; trois mille avec Bagher-Khan dans le Laarestan, et cinq mille avec Hassan-Khan son troisième fils, qui était sorti de la ville pour observer l'ennemi, et pour favoriser l'entrée des vivres qu'on attendait de toutes parts.

Les premières divisions ennemies se trouvèrent, à la fin de juin 1780, aux environs de Chiras. Sadek avait eu avis de leur marche; il en connaissait exactement les forces; il savait qu'elles avaient reçu l'ordre de ravager le

pays, et il n'osa s'avancer pour les combattre; il s'enferma dans la ville, quoiqu'il eût au moins dix-huit mille hommes à ses ordres, et ses ennemis vingt mille tout au plus. Mais le crime ôte au cœur toute son énergie; l'homme coupable a peur à l'aspect du danger. Sadek d'ailleurs s'était apperçu du mauvais effet qu'avait produit sur les habitans de Chiras, et sur les troupes mêmes, l'attentat commis en la personne d'Aboul-Fétah : il craignait qu'en allant au devant de son ennemi, les habitans ne se révoltassent et ne prissent le parti d'Ali-Murad; il savait que celui-ci n'avait qu'une mauvaise artillerie; il ne le croyait donc pas en état de forcer une ville défendue par une garnison nombreuse, par un large fossé, et par des remparts que Kérim avait fait réparer avec soin; il comptait aussi sur les secours que devaient lui amener ses fils et les Arabes de la côte.

Lorsque les divisions d'Akbar et d'Ali-Murad furent arrivées, toutes les troupes s'avancèrent, et vinrent s'établir à une petite distance de la ville; elles y tracèrent un camp qu'elles entourèrent d'un fossé, et qu'elles fortifièrent par quelques tours en terre, où elles placèrent du canon. Lorsque cette opération fut terminée, elles élevèrent quelques

batteries contre la ville; mais elles s'appliquèrent surtout à arrêter les subsistances et à favoriser la désertion. Ali-Murad ne négligea rien pour se faire un parti dans l'intérieur, et pour s'attacher, par des libéralités et des promesses, tous les seigneurs qui tenaient au parti de Sadek.

Néanmoins, comme la ville était plutôt bloquée qu'assiégée, et que l'armée de l'intérieur était assez nombreuse pour faire des sorties, celle-ci trouvait toujours les moyens de faire entrer des vivres. Il y avait eu diverses affaires, qui n'avaient produit aucun résultat important. Déjà les trois fils de Sadek étaient entrés l'un après l'autre, et avaient successivement amené des secours en tout genre. Déjà huit mois s'étaient écoulés sans qu'on eût fait aucun progrès par la force des armes. Des sorties fréquentes de la part des assiégés; des attaques partielles, toujours infructueuses, de la part des assiégeans; quelques escarmouches pour favoriser l'entrée d'un convoi, d'un corps de troupes, ou pour s'y opposer; quelques coups de canon tirés de tems en tems de loin, contre les remparts, sans pouvoir les endommager suffisamment; des désertions que les deux partis tâchaient de favoriser, et qui devenaient tous les jours plus

fréquentes, voilà à quoi se réduisait ce siége.

Sadek se flattait toujours que l'ennemi se consumerait en efforts impuissans, et qu'il finirait par se retirer, quand tout à coup l'heure du châtiment sonna (1). Ali-Murad parvint, à l'aide des habitans, à corrompre les gardes de la porte Bagh-Chah, située au sud de la ville, et la plus voisine de la citadelle, et à faire entrer, par ce moyen, un corps de troupes d'élite commandé par Akbar-Khan.

Sadek ne fut pas plutôt informé que l'ennemi était dans l'intérieur, qu'il donna tous les ordres nécessaires pour s'opposer à ses progrès; il monta lui-même à cheval, et, à la tête de sa garde, il courut à la porte Bagh-Chah; mais déjà Akbar avait pénétré dans la ville, et s'était emparé de plusieurs postes sans avoir éprouvé la moindre résistance. Quelques corps de troupes l'avaient suivi; d'autres venaient après, et personne ne s'était présenté pour les combattre.

Sadek n'arriva en présence d'Akbar, que pour être témoin de la mauvaise volonté que mirent les siens à seconder ses efforts. Les ordres qu'il avait donnés, n'avaient point été exécutés ou l'avaient été fort mal; les troupes

(1) A la fin de février 1781.

qu'il avait amenées de Bassora, et qui l'avaient déjà quitté une fois, quoiqu'elles eussent toujours eu le plus de part à ses largesses, mirent bas les armes les premières. Sa propre garde, sur laquelle il devait compter le plus, l'abandonna en partie et passa du côté de l'ennemi. Dans cette extrémité, le seul parti qu'il avait à prendre, c'était de mourir les armes à la main ou de s'enfermer dans la citadelle. Il prit le dernier; il parvint, quoique difficilement, à y entrer accompagné de son ministre, de tous ses fils, et de quelques personnes qui lui étaient attachées.

En un instant toute la ville se trouva occupée par les troupes d'Ali-Murad. Celles de Sadek demandèrent à passer au service du vainqueur; ce qui leur fut accordé. La citadelle fut étroitement investie, et la tranquillité maintenue partout avec le plus grand soin.

Sadek se trouvant hors d'état, avec une poignée d'amis ou de parens, de tenir longtems dans la citadelle, prit le parti de se rendre, et d'implorer la miséricorde de son ennemi : il lui écrivit, pour le fléchir, la lettre la plus touchante, la plus propre à émouvoir son cœur; il lui rappelait les soins qu'il avait pris de son enfance, les caresses qu'il lui avait prodiguées

prodiguées dans les bras de sa mere, les efforts qu'il avait faits pour lui obtenir les faveurs de Kérim; il prenait le ciel à témoin, qu'il avait toujours eu pour lui des entrailles de père, qu'il l'avait chéri comme ses propres fils; il faisait des vœux pour que la fortune lui fût plus favorable qu'à lui; il jurait de lui obéir et de lui être fidèle comme le meilleur et le plus dévoué de ses sujets. « Si » mes sermens, ajoutait-il, ne peuvent éloi» gner de vous les soupçons, j'irai vivre au » fond de telle province que vous me désigne» rez; je laisserai auprès de vous mes fils en » otage; ma fortune, ma vie, seront tou» jours entre vos mains et vous répondront » de ma conduite. »

Ali-Murad ne fit dire autre chose à Sadek, si ce n'est de se rendre, et de faire ouvrir les portes de la citadelle, sans quoi il verrait égorger sous ses yeux tous ceux qui s'y trouvaient enfermés. Sadek les fit ouvrir, et se mit à la merci de son vainqueur. Celui-ci se contenta, pour le moment, de le charger de chaînes, ainsi que ses fils et ses petits-fils, au nombre de vingt-six, et de leur faire crever les yeux à tous. Quelques jours après, Akbar reçut l'ordre de les faire périr; ce qu'il exécuta avec d'autant plus de plaisir et de promp-

titude, que c'était d'après ses conseils et ses pressantes sollicitations que cet ordre avait été donné.

Djaffar-Khan fut le seul épargné : il avait été joindre son frère au commencement du siége, et ne l'avait plus quitté; il avait toujours désapprouvé l'ambition de son père, et avait blâmé sa conduite envers Aboul-Fétah. Quelques jours après la prise de la ville, Ali-Murad lui renouvela ses protestations d'amitié, lui fit de très-riches présens, le nomma gouverneur de Shuster, avec la promesse de le placer plus convenablement dès qu'il se verrait solidement établi sur le trône.

La mort d'Akbar suivit de près celle de Sadek. L'une avait été ordonnée par une politique barbare; l'autre fut une juste punition d'un crime qui ne peut être conçu que par le plus scélérat des hommes.

Akbar, fils de Zéki, jouissait depuis quelque tems de la plus grande faveur auprès d'Ali-Murad : il en était, durant le siége, le premier général, le confident et l'ami; il venait d'être nommé premier ministre, et réintégré dans tous ses biens, et Akbar méditait la plus noire trahison. Aussi ambitieux, aussi cruel que son père, mais plus dissimulé, il avait fui Chiras et s'était rendu à Ispahan, moins pour

se soustraire à la colère de Sadek et aux outrages de ses fils, que pour être plus à portée, auprès d'Ali-Murad, de lui plonger le poignard dans le sein lorsqu'il en serait tems.

Ali-Murad, comme tous ceux que le mérite ou la faveur porte aux premières places, avait des envieux, des jaloux, peut-être même des ennemis: Akbar s'attacha à les connaître; il en sonda quelques-uns, s'ouvrit à eux, et leur proposa de se joindre à lui, de seconder ses efforts, de lui faire un parti assez puissant pour le conduire au trône après qu'il aurait abattu celui qu'il accusait d'être l'auteur de la mort de son père.

Ce complot fut découvert presqu'aussitôt que la confidence en eut été faite, et Akbar, convaincu de son crime, fut condamné à mort. Djaffar, qui avait à venger celle de son père et de ses frères, fut chargé de cette exécution; il lui plongea le poignard dans le sein, et fit exposer son corps durant trois jours sur la place publique.

Nous ne devons pas oublier de dire que, durant le siége de Chiras, le fameux Azad-Khan mourut dans son palais, de mort naturelle, à l'âge de soixante-six ans. La veille de sa mort, il avait fait appeler Hadgi-Bakher, nazir de Sadek, lui avait remis une lettre pour

son maître, et l'avait prié d'obtenir que son corps fût déposé dans la mosquée de Seyd-Ali-Hussein, jusqu'à ce que ses femmes, ses enfans et ses esclaves pussent l'emporter à Kaboul. A la lecture de la lettre d'Azad, Sadek avait promis de remplir les intentions du malade, et à sa mort il avait chargé Ali-Nagui-Khan de ne rien épargner pour ses funérailles. Elles furent célébrées en octobre 1780, avec beaucoup de pompe.

Mais ce ne fut qu'après le siége, que la dernière partie des volontés d'Azad put être remplie : ce ne fut qu'alors, et après en avoir obtenu la permission du vainqueur, que les femmes, les enfans et les esclaves purent se rendre, avec leur dépôt et leurs richesses, à Kaboul.



CHAPITRE V.

Révolte d'Aga-Méhémet-Khan. Ali-Murad envoie contre lui Scheik-Veis, et obtient des succès. Désertion des troupes de Scheik-Veis. Mort d'Ali-Murad. Troubles à Ispahan. Le gouverneur veut s'emparer de l'autorité. Djaffar-Khan le met en fuite, et se fait nommer régent. Guerre entre lui et Aga-Méhémet-Khan. Troubles au nord et au midi. Djaffar est mis à mort par une troupe de seigneurs conjurés.

La prise de Chiras fit mettre bas les armes dans le midi, à tous ceux qui tenaient pour le parti de Sadek. Toutes les villes du Kerman, du Laarestan et du Shusistan s'empressèrent d'envoyer leur soumission à Ali-Murad, et d'implorer sa clémence : les scheiks arabes du Kermesir lui firent passer des présens, et la promesse de payer à l'avenir, plus exactement que par le passé, les subsides aux-

quels ils sont assujettis. Dans le nord, l'Aderbidjan, l'Érivan, ainsi que le Mogan, le Chyrvan et le Daghestan, qui n'avaient jamais voulu se prononcer en faveur de Zéki ou de Sadek, le reconnurent formellement pour le chef de l'Empire. Ainsi, de toutes les provinces qui avaient été soumises à Kérim, il n'y eut que le Mazanderan et le Guilan qui refusèrent d'adhérer au vœu général, et qui déclarèrent ne vouloir obéir qu'à Aga-Méhémet-Khan.

C'était le second des fils de Mohammed-Hassan-Khan. Retenu comme otage à Chiras, durant le règne de Kérim, il s'était enfui à la mort de ce prince, avec ses frères Djaffar-Kouli-Khan et Ala-Kouli-Khan, et s'était rendu à Aster-Abad, qu'il était venu à bout d'enlever à son frère Moustapha, et de soumettre à son autorité particulière.

Maître d'Aster-Abad, Aga-Méhémet-Khan avait levé des troupes parmi les Kagiars de sa tribu et les Turcomans qui habitent les frontières occidentales du Khorassan, et s'était emparé du Tabéristan et de tout le reste du Mazanderan.

Hidéat, khan du Guilan, n'avait pas attendu qu'il vînt l'attaquer pour se soumettre; il lui avait fait hommage de sa province dès

qu'il l'avait su à la tête d'une armée, et lui avait fait passer les mêmes troupes et les mêmes subsides qu'il s'était obligé de fournir à Kérim.

Pendant le siége de Chiras, Ali-Murad avait donné ordre à Seyd-Murad-Khan de réunir toutes les troupes qu'il avait mises à ses ordres, et d'aller attaquer Méhémet; mais il avait été impossible à ce général de franchir les Portes Caspiennes; il avait été repoussé avec perte, et il était revenu à Téhéran.

Méhémet, à la tête de vingt mille hommes, l'y avait suivi de très-près, et lui avait enlevé cette ville; il s'était porté de là sur Casbin, dont il s'était également rendu maître. Seyd-Murad, qui n'était pas assez fort pour s'opposer aux entreprises de cet ennemi, s'était replié sur Kom et Cachan, et avait informé Ali-Murad de ce qui se passait.

Ce fut peu de tems après son entrée à Chiras, que celui-ci reçut le courier que son général lui envoyait. Il n'avait pas de tems à perdre s'il voulait empêcher que l'Aderbidjan, l'Érivan, le Mogan, le Chyrvan et le Daghestan ne tombassent au pouvoir d'un homme dont les prétentions n'étaient que trop évidentes, et dont les forces prenaient chaque jour un accroissement considérable. Il détacha

donc sur-le-champ de son armée trente mille hommes, dont il donna le commandement à Scheik-Veis son fils, avec ordre d'aller joindre Seyd-Murad, de se concerter avec lui et de tomber ensemble sur Méhémet.

Scheik-Veis partit en toute diligence, et arriva sous les murs de Téhéran dans le courant de juin 1781.

Ali-Murad ne resta pas long-tems à Chiras. Conduit par une sage politique, il transféra, dès la fin de l'été, le siége du gouvernement à Ispahan. Plusieurs motifs l'engagèrent à cette démarche : il se rapprochait par-là du théâtre de la guerre; il se mettait à portée de diriger les opérations de son fils; il témoignait sa reconnaissance à la ville qui avait pris plusieurs fois les armes en sa faveur; il se plaçait au centre de ses États, et sur le point le plus favorable à ses intérêts; car malgré les pertes énormes et les dommages très-considérables qu'Ispahan avait éprouvés, c'était toujours la première ville de la Perse, et celle qui avait le plus d'influence sur l'opinion, tant à cause de sa population et de ses richesses, que parce qu'elle renfermait encore dans son sein les hommes les plus instruits et les plus considérés du royaume.

Scheik-Veis obligea Méhémet d'évacuer

Téhéran et Casbin, et de repasser les monts Caspiens avec toute son armée.

C'est pendant cette campagne, que Moustapha-Kouli-Khan, chassé par Méhémet de son gouvernement d'Aster-Abad, vint offrir ses services à Scheik-Veis, et qu'il amena avec lui Morteza-Kouli-Khan son frère. Ces deux guerriers furent très-bien accueillis, et obtinrent du commandement.

Durant l'hiver il ne fut rien entrepris, mais au printems suivant (1782) Scheik-Veis, contre l'avis de son général, voulut diviser ses forces, et les porter en même tems dans les deux provinces ennemies. Seyd-Murad, avec quinze mille hommes, eut ordre de forcer le défilé qui conduit dans le Guilan, tandis que Scheik-Veis, avec environ vingt mille hommes, devait entrer dans le Mazanderan par celui de Guilas.

Cette double entreprise manqua des deux côtés : les deux armées, malgré leurs efforts réitérés, furent constamment repoussées ; elles perdirent beaucoup de monde par la désertion et par le fer de l'ennemi ; ce qui obligea Scheik-Veis de venir passer l'hiver à Téhéran pour se refaire et attendre des secours.

Ali-Murad, qui voulait terminer promptement cette guerre, ne se contenta pas de faire

passer de nouvelles troupes à son fils, il voulut, à quelque prix que ce fût, gagner le khan du Guilan afin de n'avoir plus qu'un ennemi à combattre, et un seul point à attaquer. Il fit promettre à Hidéat de le combler d'honneurs, et de le confirmer dans son gouvernement s'il voulait abandonner Méhémet, et imiter le reste de la Perse. Hidéat était trop faible pour ne pas s'empresser de faire la paix avec celui qui tenait déjà presque tout l'Empire sous sa main. Aux premières propositions qui lui furent faites, il se soumit, et fit passer trois ou quatre mille hommes qu'il avait à sa solde.

Méhémet n'eut pas plutôt connaissance de la défection du khan du Guilan, qu'il envoya contre lui, vers la fin de l'été 1783, un corps nombreux de Kagiars, avec ordre de le tuer et d'enlever tous ses trésors. Ces Kagiars côtoyèrent la Caspienne, et tombèrent sur Reicht au moment qu'on ne s'y attendait pas. A peine Hidéat eut-il le tems de se sauver avec sa famille au port d'Enzelli, et d'emporter ce qu'il avait de plus précieux. Reicht fut pillé, et le palais du gouverneur devint la proie des flammes.

L'année 1784 fut beaucoup plus favorable que les précédentes aux armes de Scheik-Veis.

Ce jeune prince entra dans le Mazanderan avec toutes ses troupes, après avoir forcé tous les passages, et après avoir partout battu son ennemi; il lui enleva successivement toutes les villes de cette province, et le poursuivit jusqu'aux environs d'Aster-Abad, où il l'obligea de s'enfermer.

Les succès qu'avaient obtenus les armes d'Ali-Murad, donnèrent lieu, dans toute la Perse, à des fêtes magnifiques. Les habitans d'Ispahan entr'autres se livrèrent à la joie avec cet abandon, avec ce délire que produisait chez eux l'espoir d'un avenir plus heureux. Suivant un témoin oculaire (1), tous les besesteins furent tapissés en brocard d'or ou en étoffes de soie, et illuminés pendant les trois nuits que durèrent les fêtes : on voyait partout des bateleurs et des musiciens; les rafraîchissemens étaient offerts gratuitement à tous les passans qu'on inondait d'eau de rose, et partout retentissait le nom d'Ali-Murad.

La destruction de presque toute l'armée de Méhémet, la soumission du Guilan et de presque tout le Mazanderan ne faisaient plus douter que le calme ne succédât enfin à la violente

(1) M. de Ferrières-Sauvebœuf, *Mémoires historiques, politiques et géographiques*, tom. I, pag. 291.

agitation qui venait d'avoir lieu. Tout le monde se flattait de jouir bientôt et pour long-tems de cette paix après laquelle on soupirait, et dont on avait si grand besoin. On se flattait surtout que le règne d'Ali-Murad serait pour le moins aussi long, aussi paisible, aussi glorieux que celui de Kérim, et que les actes de tyrannie y seraient aussi rares.

Mais la Perse n'était pas encore parvenue au terme de tous ses maux; Méhémet n'avait pas encore renoncé à semer le trouble et le désordre dans son pays.

Aster-Abad tenait toujours : cette ville, bien approvisionnée et dans un bon état de défense, avait reçu plusieurs fois des secours de divers seigneurs turcomans; ce qui faisait craindre à la cour, que le siége ne traînât en longueur, et ne finît par dégoûter le soldat, qui d'ailleurs avait à se plaindre de la mortalité qui régnait dans l'armée depuis qu'elle avait mis le pied dans le Bas-Mazanderan. Divers détachemens que Scheik-Veis avait envoyés à l'orient et au midi de cette ville pour se procurer des vivres, avaient été battus, et on apprenait que les Turcomans, enhardis par ces succès, se renforçaient de plus en plus.

Ces considérations portèrent Ali-Murad à sortir d'Ispahan, le 24 juillet 1784, avec en-

viron soixante mille hommes qui lui restaient, et à se rendre à Téhéran afin d'être plus à portée de faire passer des secours à son fils, et de diriger ses opérations.

Dix ou douze mille hommes que Scheik-Veis reçut, le mirent en état d'enlever, avant la fin de l'été, Aster-Abad à son ennemi, de pénétrer ensuite dans le Tabéristan, de se rendre maître de Semnan et de Damegan, et de venir bloquer Bostan, où Méhémet s'était réfugié avec ses frères Djaffar-Kouli et Ala-Kouli. Cette ville, patrimoine de la famille, renfermait tout ce que Méhémet avait de précieux. Riza-Kouli-Khan, un de ses frères, y était détenu depuis plus d'un an pour des raisons qu'on ignore (1). Forte par sa position, bien pourvue de vivres et de munitions de guerre, elle était en état de résister long-tems, et l'on s'attendait bien que Méhémet ne se rendrait pas à moins qu'il ne fût réduit aux dernières extrémités.

C'en était fait cependant de cet ambitieux si Scheik-Veis n'eût mécontenté mal-à-propos

---

(1) Riza-Kouli était un des premiers officiers d'Ali-Murad lorsque la révolte de l'armée de ce chef éclata à Ispahan; il se rendit, avec huit cents Kagiars qu'il commandait, à Chiras, et il y resta durant le siége.

son armée, et ne l'eût portée à la révolte en la faisant manquer des objets les plus nécessaires : il tenait Bostan étroitement bloquée ; il était campé depuis deux mois autour de cette ville. Les pluies d'automne avaient fait murmurer les troupes qui étaient trop légérement vêtues, et qui avaient des tentes si usées, que l'eau passait à travers. Le froid qui survint après les pluies, et auquel il leur était bien plus difficile de résister, leur fit prendre la résolution de quitter leurs drapeaux, et même de tuer leur général et de s'emparer de la caisse militaire.

Il faut observer que presque toutes les troupes de Scheik-Veis étaient des Lors, des Bakhtiaris et autres Curdes du Loristan, de Péria et des environs de Néhavend et de Kermanchah. Ils avaient pour la plupart laissé en otage leurs femmes et leurs enfans à Ispahan ; mais ils comptaient les reprendre avant de gagner leurs montagnes ; ce qui leur était facile en l'absence d'Ali-Murad.

Scheik-Veis n'eut rien de mieux à faire pour éviter d'être tué, que de se sauver à Téhéran avec sa garde et trois ou quatre mille hommes du Farsistan, qui n'avaient pris aucune part à ce complot.

Ali-Murad fut vivement affecté de cette dé-

sertion : il perdait en un moment le fruit de quatre ou cinq années de travaux et de combats ; il voyait la guerre se prolonger, toutes ses ressources s'épuiser, et les maux de sa patrie s'aggraver de plus en plus. Cependant il ne perdit pas courage ; il fit passer sur-le-champ dans le Mazanderan Moustapha-Kouli-Khan et Morteza-Kouli-Khan, frères de Méhémet, avec douze mille hommes ; il y joignit un corps de quatre mille Géorgiens qu'il avait à sa solde, et dont il connaissait la bravoure, la fidélité et le dévoûment ; il laissa à Téhéran Scheik-Veis avec quatre mille hommes seulement, et avec le reste de son armée il marcha vers Ispahan afin d'atteindre les révoltés, son intention étant de les détruire s'il ne parvenait à les faire rentrer dans le devoir.

Cette marche fut pénible : l'armée éprouva un froid très-rigoureux ; les chemins étaient couverts de neige ; il en tombait de tems en tems. Ali-Murad, faible et maladif, fut attaqué d'une fluxion de poitrine, à laquelle il succomba, le 11 de février 1785, au village d'Aga-Kamal, situé à trois petites journées d'Ispahan. Myrza-Rebbi, son premier ministre, avait fait d'inutiles efforts pour l'engager à se reposer à Cachan, et attendre que sa santé fût rétablie. Ali-Murad avait trop à

cœur de punir la désertion de l'armée de son fils, et de prévenir les désordres qu'elle allait occasioner à Ispahan pour s'arrêter à Cachan; il s'était contenté de prendre une litière et de ralentir sa marche.

Myrza-Rebbi crut ne devoir pas divulguer cette mort qu'il ne se fût concerté avec le gouverneur d'Ispahan et les autres seigneurs de la ville; il voulait les engager à porter au trône, d'un commun accord, le fils aîné ou le frère d'Ali-Murad, et à prévenir par-là les troubles que cette mort inattendue ne pouvait manquer d'occasioner.

Les projets du ministre ne réussirent point: le gouverneur, nommé Bagher, homme vain, présomptueux, irréfléchi, ne fut pas plutôt instruit de ce qui venait de se passer, qu'il eut l'ambition de succéder à Ali-Murad. Bagher était très-riche et avait en main les joyaux de la couronne. La place qu'il occupait, le rendait maître de toutes les forces de la capitale: il comptait sur un parti nombreux que son crédit devait lui procurer; il espérait prendre à sa solde l'armée royale, et celle qui avait abandonné les drapeaux de Scheik-Veis.

L'arrivée subite à Ispahan de Djaffar-Khan rompit les mesures de Bagher. Djaffar avait quitté son gouvernement, et avait marché

vers

vers la capitale, à la tête des troupes qu'il avait pu se procurer, sans qu'on ait su s'il venait au secours de son frère, ou s'il méditait de lui enlever la couronne.

Il y avait alors à Ispahan plus de cinquante mille hommes de troupes, tant de l'armée d'Ali-Murad, que de celle de Scheik-Veis, qui ne recevaient plus de paye, qui n'obéissaient plus à aucun chef, et qui se livraient à tous les excès, à tous les crimes que produisent ordinairement, chez les gens de guerre, l'indiscipline et l'anarchie. Bagher était venu à bout, par ses libéralités et ses promesses, d'en prendre un grand nombre à sa solde; mais comment compter sur des hommes corrompus, que la crainte du châtiment ne retient pas? Ces hommes abandonnèrent Bagher dès qu'ils surent que Djaffar était aux portes de la ville, et même la plupart d'entr'eux, après avoir dissipé l'argent qu'ils avaient reçu du gouverneur, conçurent le criminel dessein de le saisir et de le livrer à son ennemi.

Bagher, instruit à tems de ce complot, parvint à sortir de la ville avec une partie de ses gens, et à se sauver dans un village des environs, dont il était le seigneur.

Cette soldatesque, n'étant plus retenue par aucun frein, se porta alors à tous les désor-

dres imaginables : ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, rien ne fut respecté. Ispahan présenta, durant trois jours, toutes les scènes d'horreur d'une ville prise d'assaut et livrée à la vengeance, à la cupidité, au cynisme d'un ennemi aussi cruel que corrompu.

Djaffar était campé, à deux lieues de la ville, avec sept ou huit mille hommes seulement. Les habitans accouraient en foule auprès de lui, et le conjuraient de mettre un terme à tant de maux. Il céda enfin à leurs instances : il entra le 18 dans Ispahan, et fit cesser tous les désordres qui y régnaient ; il parvint à faire arrêter Bagher et à le faire enfermer ; il fit aussi arrêter quelques seigneurs soupçonnés d'avoir voulu favoriser la rebellion du gouverneur.

Avant d'entrer dans la ville, Djaffar avait envoyé à Téhéran un courier, afin d'instruire Scheik-Veis de ce qui se passait, le prier de lui transmettre ses ordres, et l'engager à venir promptement à la capitale pour y occuper le trône de son père.

Scheik-Veis était parti de Téhéran à la première nouvelle qu'il avait reçue de la mort d'Ali-Murad ; il avait laissé en arrière sa faible armée, et n'avait pris avec lui que quelques officiers de sa maison. Ayant appris en

route que Djaffar était le maître d'Ispahan, et ne lui supposant, d'après ses dépêches et sa conduite antérieure, aucune mauvaise intention, il était entré dans Ispahan vers la fin de février, sans précaution comme sans méfiance. Il avait envoyé la veille un courier à son oncle pour lui annoncer son arrivée, et il allait descendre dans le palais royal quand tout à coup il se vit entouré par une multitude de gens de guerre, et chargé de chaînes avant même qu'il fût revenu de son étonnement.

Djaffar fit saisir en même tems tous les fils et tous les parens d'Ali-Murad, ainsi que les deux ministres Myrza-Rebbi et Myrza-Anadolla, et les fit enfermer dans les prisons royales; il y envoya aussi Bagher-Khan, qui était à ses yeux, non pas le plus dangereux, mais le plus coupable de tous.

Lorsqu'il se fut assuré de tous les hommes qui pouvaient mettre obstacle à ses desseins, et qu'il eut donné à l'armée des chefs qui paraissaient dévoués à sa personne, il leva le masque; il prit, comme Kérim et comme Ali-Murad, le titre de lieutenant-général du royaume, et se transporta, vers le milieu de mars, en grande pompe, dans le palais royal, où il reçut le serment de fidélité de tous les grands de la ville.

L'armée de Djaffar était devenue très-nombreuse, et les revenus de l'Empire diminuaient tous les jours. La Perse, déjà considérablement appauvrie, ne payait les impôts qu'avec beaucoup de peine, et dès qu'il survenait des troubles à la capitale, la plupart des villes suspendaient totalement l'envoi des sommes qu'elles devaient verser dans les coffres du fisc. D'ailleurs, quelques provinces du nord ne payaient que lorsqu'elles y étaient forcées; d'autres étaient en rebellion. Djaffar, pressé par le besoin, crut trouver un bon moyen de se procurer de l'argent en faisant mettre sous le bâton Bagher-Khan, les ministres Myrza-Rebbi et Myrza-Anadolla, ainsi que les seigneurs qu'il tenait dans les fers, et les obligeant à lui payer de très-fortes sommes pour racheter leur vie. Il se conduisit de la même manière à l'égard de son cousin-germain Ismaël-Khan, fils de Soggiadi-Khan, frère de Kérim (1); mais c'était envers Bagher, comme le plus riche de tous, qu'il se montra le plus cruel : il ne cessa de le faire bâtonner qu'il n'en eût reçu des sommes très-considérables.

Bagher voyait dans sa prison les habitans des villages qui lui appartenaient : il avait eu

(1) Soggiadi-Khan mourut avant le vékil.

besoin de traiter avec eux afin de se procurer, par leur moyen, de quoi fournir aux demandes qui lui étaient faites; il en profita pour écrire à Aga-Méhémet-Khan, et l'inviter instamment à venir délivrer la Perse de l'homme le plus inepte et le plus cruel qui l'eût jamais gouvernée; il l'assurait dans ces lettres, que l'armée était déjà très-mécontente de Djaffar; que le peuple d'Ispahan, trompé dans son attente, était indigné de la conduite de ce chef; que les grands le détestaient, parce qu'il les rançonnait, et les menaçait de les faire périr les uns après les autres sous le bâton s'ils ne rendaient compte exactement de tous les deniers qu'ils avaient illégalement prélevés sur le peuple depuis la mort de Kérim.

Méhémet se trouvait délivré de tous ses ennemis. Après la désertion de l'armée de Scheik-Veis, les troupes qui étaient à Aster-Abad et dans quelques villes du Bas-Mazanderan avaient tenu bon, mais elles s'étaient retirées dès qu'elles avaient appris la mort du roi. Celles qui avaient été confiées à Moustapha-Kouli-Khan et à Morteza-Kouli-Khan s'étaient également retirées, de sorte que toute la province avait passé de nouveau au pouvoir de Méhémet.

Dès qu'il eut reçu les lettres de Bagher, il

se décida à sortir de sa province; il pourvut à la hâte à la défense des principales villes, et avec cinq cents hommes seulement il osa s'avancer jusqu'à Téhéran. Là il réunit sous ses drapeaux plusieurs milliers de soldats qui s'y trouvaient. Rassuré par d'autres lettres qu'il reçut, et plein de confiance dans sa bonne fortune, il prit la route d'Ispahan. Son armée s'augmentait tous les jours des débris de celles de Scheik-Veis et d'Ali-Murad, de sorte qu'en arrivant à Cachan il se trouva avoir des forces assez considérables.

Djaffar, qui ne jugea pas son adversaire bien redoutable, qui le méprisa même un peu trop, ne daigna pas le combattre en personne; il se contenta d'envoyer contre lui la majeure partie de ses troupes : mais il arriva que les Curdes qui avaient déserté les drapeaux de Scheik-Veis et emporté la caisse militaire, et qu'on avait eu le tort de ne pas désarmer et punir, furent à peine à quelques lieues de la ville, qu'ils quittèrent l'armée et marchèrent vers leurs montagnes. Les autres troupes, n'étant pas assez nombreuses pour résister à celles de Méhémet, ou découragées peut-être par la désertion des Curdes, refusèrent de combattre, et se débandèrent.

Djaffar, se voyant, par la perte de son ar-

mée, menacé d'être bloqué dans Ispahan, sortit de cette ville le 4 de mai 1785, avec cinq ou six mille hommes qui lui restaient, et se rendit à Chiras, où il espérait de rétablir ses affaires; il emmena les fils d'Ali-Murad, à qui il fit bientôt crever les yeux, et emporta des sommes considérables, et tout ce que le trésor royal renfermait de plus précieux.

Ce trésor, malheureusement pour lui, le devançait de quelques heures. Confié à une garde de cinq cents hommes, il fut attaqué et pillé par les gens de Bagher, qui s'étaient réunis, à quelques lieues d'Ispahan, au nombre de douze ou quinze cents. Djaffar avait mis en liberté, la veille de son départ, le malheureux Bagher, après lui avoir fait prêter serment de fidélité sur la porte de la mosquée royale, comme si un serment arraché de force pouvait lier celui à qui on a fait subir les plus cruels traitemens.

Méhémet entra le 6 dans Ispahan (1); il mit

(1) M. de Ferrières-Sauvebœuf dit que Méhémet entra dans Ispahan le 2 de mai, et il place à cette époque le pillage qui eut lieu les 15, 16 et 17 de février. *Mémoires historiques, politiques et géographiques*, tome I, pag. 297. Nous préférons suivre les notes que nous avons recueillies dans cette ville. Il nous paraît que Méhémet, qui voulait régner sur les Persans, ne pouvait permettre

sur les habitans une forte contribution, augmenta son armée par les largesses qu'il lui fit, et marcha le 15 de juin vers les montagnes de Péria et du Loristan, dans l'intention de soumettre ces contrées.

Il ne fut pas aussi heureux dans cette guerre, qu'il l'avait espéré ; il fut battu par les Lors et les Bakhtiaris réunis, et obligé de se retrancher pour éviter une déroute. Après la bataille la dissention s'étant mise parmi les habitans de ces montagnes, à l'occasion du trône qu'on regardait déjà comme vacant, et Méhémet, par des promesses et de l'argent, étant venu à bout de se faire un parti, il obtint à son tour des succès ; il s'empara de quelques chefs qui voulurent lui résister, et les fit cruellement périr. Les villages qui leur appartenaient, furent détruits, et les habitans, maltraités et réduits à la plus affreuse misère, virent, pour comble de maux, leurs femmes et leurs enfans devenir la proie du soldat.

Après cette expédition, aussi impolitiquement conçue que mal-adroitement terminée, Méhémet résolut d'aller se présenter à Oulou-

à son armée le pillage de la capitale, lorsque d'ailleurs cette capitale renfermait un parti très-nombreux qui lui tendait les bras.

Guerd, Amadan et Kermanchah, afin de soumettre ces villes et y lever des contributions. Il était dans la seconde lorsqu'il apprit que les Lors et les Bakhtiaris, réunis de nouveau, marchaient vers lui, résolus de le combattre, et de lui faire payer cher les dégâts qu'il avait faits dans leur pays. Il vint aussitôt au devant d'eux, et les rencontra à quelques lieues de Néhavend. Les deux armées se battirent avec acharnement : celle des montagnards, quoiqu'inférieure par le nombre, remporta la victoire, et mit l'autre en pleine déroute. Méhémet se sauva à Téhéran avec les débris de ses troupes, s'établit dans cette ville, s'y fortifia, et en fit dès-lors le centre de ses opérations.

Pendant que les Lors et les Bakhtiaris, à l'occident de la Perse, occupaient l'un des concurrens au trône, l'autre levait des troupes au midi, et se préparait à revenir dans la capitale. Djaffar n'apprit pas plutôt la défaite de son ennemi, qu'il partit de Chiras en toute diligence, le 18 d'août, et se trouva à la fin du même mois sous les murs d'Ispahan.

Bagher avait été rétabli par Méhémet dans le gouvernement de cette ville : c'était en effet l'homme qui devait être le plus disposé à ré-

sister à Djaffar, mais il lui eût fallu plus de troupes qu'il n'en avait. Cinq ou six mille hommes que son maître lui avait laissés, ne lui permettant pas d'aller au devant de l'ennemi pour le combattre, ni de soutenir un siége dans une place fort étendue et ouverte de toutes parts, il prit le parti de s'enfermer dans la forteresse nommée *Tabarok*, qui est située vers le nord de la ville, et là de s'y défendre jusqu'à ce que Méhémet vînt le dégager. Il avait eu la précaution de la réparer, d'y faire passer des vivres, et de la munir de plusieurs pièces de canon.

Djaffar entra dans Ispahan sans éprouver de résistance; mais il ne put d'abord forcer la citadelle, ni engager le gouverneur à la livrer, malgré les offres séduisantes qu'il lui fit. Bagher se défendit avec courage, et ne voulut souscrire à aucune proposition que son ennemi put lui faire. Cette conduite était prudente et conforme à la situation dans laquelle il se trouvait; il ne pouvait se fier à la parole de Djaffar, et il avait tout à attendre de Méhémet. Les habitans de la ville penchaient pour celui-ci, et il y avait lieu d'espérer qu'on le verrait paraître d'un instant à l'autre. D'ailleurs, Bagher ne pouvait pardonner à Djaffar le traitement barbare qu'il

en avait reçu, sans être le plus vil des hommes.

Les premières tentatives que fit Djaffar pour s'emparer de la citadelle, n'ayant pas réussi, il se détermina, le 26 octobre de la même année, à faire un dernier effort, et à l'attaquer en même tems de tous côtés. En effet, dès la pointe du jour toutes les troupes furent sur pied; partout on dressa des échelles, et partout on combattit avec une égale fureur. Djaffar animait ses troupes, et leur promettait des récompenses; Bagher se portait dans tous les lieux où sa présence était nécessaire, avec un courage, une activité, une présence d'esprit dont on ne le croyait pas capable. Ses troupes firent des prodiges de valeur; plusieurs fois elles parvinrent à terrasser des pelotons ennemis qui avaient franchi le mur; plusieurs fois elles renversèrent sur le mur même des compagnies entières. Mais à la fin celles de Djaffar vinrent à bout de se maintenir sur plusieurs points, et bientôt elles pressèrent de toutes parts les assiégés. Bagher, vivement combattu par un grand nombre d'ennemis, se défendit long-tems, et fit mordre la poussière à plusieurs avant de succomber. Presque tous ses amis moururent les armes à la main : ceux que le fer du soldat n'atteignit pas, implorèrent en vain la miséri-

corde du vainqueur ; Djaffar leur fit trancher la tête, et leurs biens furent confisqués au profit de l'armée.

Ismaël-Khan, dont nous avons déjà parlé, était depuis long-tems rentré en grace, et avait même obtenu le commandement d'une partie des troupes ; il avait pénétré un des premiers dans la forteresse, et avait beaucoup contribué, par son courage, au succès de cette journée. Djaffar ne crut pouvoir lui donner une plus grande marque d'estime, qu'en lui confiant un corps de deux mille hommes, et le chargeant d'aller auprès des Lors et des Bakhtiaris, qui avaient vaincu Méhémet, afin de les engager à se soumettre et à venir se ranger sous ses drapeaux ; il les faisait aussi inviter à le reconnaître solennellement pour régent, et à lui envoyer des otages, ainsi qu'ils avaient fait sous Kérim et sous Ali-Murad.

Ismaël avait trop peu d'estime pour son cousin, et il avait encore trop sur le cœur l'indigne traitement qu'il en avait reçu, pour le servir dans cette occasion avec le même zèle qu'il avait mis à la prise de la citadelle. En combattant Bagher, il avait cru travailler pour son propre compte ; il avait jugé très-urgent d'empêcher qu'Ispahan ne restât entre

les mains de Méhémet, qu'il regardait déjà comme plus redoutable que Djaffar. Les forces qu'il se vit en mains, et la mission dont il fut chargé, en lui donnant l'espoir de mettre dans ses intérêts les habitans du Loristan, lui donnèrent aussi celui de se défaire tour-à-tour des deux rivaux qui se disputaient le trône.

Comme, dans toutes les entreprises de ce genre, la première chose qu'il faut avoir c'est de l'argent, Ismaël en emprunta autant qu'il put dans la capitale; il dépouilla sur la route quelques riches caravanes, et il mit à contribution un grand nombre de villages. Arrivé à sa destination, on juge bien qu'au lieu d'agir en faveur de son parent, il chercha à gagner pour lui-même, par des largesses et par tous les moyens possibles, les Lors, les Bakhtiaris et toutes les tribus guerrières de ces contrées; il leur représenta Djaffar comme un homme cruel, avare, aussi incapable de diriger les opérations d'une armée, que de gouverner un Empire. Adonné au vin, aux femmes et à toutes sortes de débauches, il laissait tout le soin des affaires à son ministre Mirza-Hussein, et la direction des armées à ses généraux. Ismaël fit ensuite valoir les droits qu'il avait lui-même

au trône : il était, comme Djaffar, neveu germain de Kérim ; il etait né sur les montagnes du Loristan, parmi les tribus auxquelles il s'adressait ; elles pouvaient bien compter, d'après cela, sur un attachement inviolable de sa part, et sur une reconnaissance sans bornes.

Plusieurs de ces tribus, également mécontentes de Méhémet et de Djaffar, se décidèrent à prendre parti pour Ismaël, et à s'avancer vers Néhavend, Amadan et Kermanchah, afin de surprendre ces villes, et pouvoir de là menacer également les deux compétiteurs. Méhémet, selon eux, était pour le moment hors d'état de rien entreprendre, et Djaffar ne pouvait être fâché qu'on s'emparât des villes qui appartenaient à son ennemi. Ces deux conjectures se trouvèrent également fausses : Méhémet était sur le point de partir pour le Guilan avec des forces assez considérables, ainsi que nous le verrons plus bas ; et Djaffar, qui suivait les mouvemens de son cousin, qui faisait éclairer sa conduite, n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il résolut de marcher contre lui, et de le combattre avant que son parti ne grossît ; il sortit en conséquence d'Ispahan le 18 décembre 1785, après avoir pourvu à la défense de cette ville.

L'armée, forte d'environ vingt mille hommes, s'avança jusqu'à Amadan avec peine et avec lenteur, à cause du froid excessif qu'elle éprouva, et de la neige qui tomba en abondance plusieurs jours de suite : elle fut obligée, en s'éloignant de la capitale, de sonder le terrain, et de se frayer la route à travers cette neige ; elle marcha néanmoins en bon ordre. A son approche, celle d'Ismaël se dissipa, et lui-même se sauva dans le Curdistan. Cosrof, prince du Carracciolan, chez qui il vint se réfugier, l'aurait peut-être livré à Djaffar si le premier ministre, Mirza-Hussein, ne l'eût fait demander avec une arrogance et des menaces qui révoltèrent Cosrof, et qui l'engagèrent même à s'armer pour le malheureux qu'on poursuivait. Ali-Khan, Kamsaï, et Mohammed-Hussein-Khan, Gragosli, ainsi que d'autres seigneurs curdes, s'étant réunis à Cosrof, vinrent à Amadan, et présentèrent, le 2 mars 1786, le combat à Djaffar. L'armée des alliés éprouva d'abord quelques pertes dans le centre, parce que Djaffar y avait porté l'élite de ses troupes ; mais Cosrof et Ismaël parvinrent à soutenir tous ses efforts ; bientôt après ils le repoussèrent ; ils furent même plusieurs fois sur le point de se mesurer corps à corps avec lui. Dans le même tems,

Ali-Khan et Mohammed-Hussein-Khan tombaient sur l'aile droite et sur l'aile gauche, et renversaient tout ce qui se trouvait devant eux. Les Persans, pressés de toutes parts, plièrent à leur tour et abandonnèrent le champ de bataille. Leur perte en hommes fut considérable ; leur artillerie et tout le bagage tomba au pouvoir des Curdes. Djaffar prit la fuite des premiers, et arriva le 8 à Ispahan avec un petit nombre de seigneurs qui ne l'avaient point quitté. Le reste de l'armée rentra les jours suivans, et se trouva réduit à dix ou douze mille hommes.

Les deux frères de Méhémet, Morteza-Kouli-Khan et Moustapha-Kouli-Khan, n'ayant pu conserver l'armée dont Ali-Murad leur avait donné le commandement, s'étaient séparés. Le premier avait passé dans le Guilan, et avait engagé Hidéat, qui gouvernait encore cette province pour Méhémet, à méconnaître une seconde fois son autorité, et à profiter des troubles qui agitaient l'Empire, pour se rendre indépendant. En effet, Hidéat, après la dernière défaite de Méhémet, avait refusé de lui envoyer des troupes et de l'argent, et s'était préparé à faire résistance en cas d'attaque.

Moustapha était resté dans le Mazanderan ; il

il s'était enfermé, avec trois cents hommes, dans une forteresse à l'orient de cette province, parce qu'il craignait que son frère ne marchât contre lui ; mais dès que celui-ci eut pris la route d'Ispahan, Moustapha s'était mis en campagne, avait levé quelques troupes, et avait menacé d'envahir tout le Mazanderan.

Méhémet, après sa défaite, s'était retiré, comme nous l'avons dit, à Téhéran, avec les débris de son armée. Il l'avait un peu renforcée, et avait marché contre Hidéat, l'avait battu et mis en fuite. Morteza, craignant avec raison le courroux de son frère, s'était sauvé chez Fétah-Ali, gouverneur de Kouba, et avait passé peu de tems après à Astracan.

Dans le même tems que Méhémet s'était porté dans le Guilan, il avait envoyé son frère Djaffar-Kouli avec des troupes, pour arrêter les progrès de Moustapha, pour l'amener à un accommodement, ou pour le combattre s'il s'obstinait à vouloir séparer ses intérêts de ceux de ses frères. Les deux armées s'étaient trouvées en présence aux environs de Semnan. Djaffar-Kouli, avant d'en venir aux mains, s'était avancé seul à cheval vers Moustapha, lui avait tendu les mains, et l'avait conjuré de remettre l'épée dans le

fourreau. « Si les liens du sang, lui avait-il
» dit, ne sont pas assez forts pour nous unir,
» que l'intérêt du moins nous rapproche.
» Vous le savez : l'Empire est réservé à celui
» qui pourra réunir le plus de forces ; il est
» à nous si nous agissons de concert ; il nous
» échappe si nous sommes divisés. Allons
» joindre Méhémet à Téhéran ; que nos trois
» armées n'en fassent qu'une ; marchons à la
» capitale ; nous y avons des amis ; Djaffar-
» Khan ne peut nous empêcher de la prendre ;
» vous en serez gouverneur ; mon frère m'en
» a donné sa parole ; je vous garantis qu'il
» n'y manquera pas. Il me réserve à moi le
» gouvernement de Casbin ; je m'en contente
» et lui abandonne tout l'Empire ; il établira
» sa demeure à Téhéran lorsqu'il aura soumis
» toutes les provinces qui ne reconnaissent
» dans ce moment aucune autorité légitime. »

« Je veux bien me réunir à vous, à Méhé-
» met, répondit Moustapha, si vous me pro-
» mettez l'un et l'autre le gouvernement d'Is-
» pahan. Comme vous, à ce prix, j'abandonne
» l'Empire à Méhémet. Je jure de l'aider de
» tous mes moyens s'il exécute sa promesse,
» et de le combattre jusqu'à la mort s'il y
» manque. »

A ces mots Djaffar et Moustapha s'embras-

sèrent, et firent annoncer aux deux armées, qu'il n'y avait plus de motifs de guerre, que la paix était faite, et que dorénavant elles allaient marcher sous les mêmes drapeaux.

Elles célébrèrent, pendant trois jours, par des fêtes cet heureux événement; après quoi elles se mirent en marche, et arrivèrent à Téhéran vers le milieu de mars 1786.

Méhémet reçut ses frères avec tous les témoignages de la plus sincère affection; il leur renouvela la promesse de donner à l'un le gouvernement d'Ispahan, et à l'autre celui de Casbin. Ala-Kouli, qui avait toujours été attaché à Méhémet, et qui se trouvait alors présent, eut aussi l'assurance d'un gouvernement. Tout étant ainsi réglé, et les trois armées étant réunies et bien pourvues de tout, les quatre frères, à leur tête, prirent le chemin d'Ispahan, où ils arrivèrent le 22 avril 1786.

Djaffar-Khan en était sorti le 19; il avait évacué cette ville qu'il n'était plus en état de défendre, et avait pris la route de Chiras avec quinze ou dix-huit mille hommes qui lui restaient.

Un autre motif qui le détermina à évacuer Ispahan et à se porter vers le midi, c'est que Hadgi-Ala-Kouli, gouverneur de Kazeroun,

ville située entre Chiras et Abouchir, avait profité de son éloignement et du mauvais état de ses affaires, pour arborer l'étendard de la révolte. Il s'était secrétement lié d'intérêt avec le scheik arabe Nassir, émir ou prince d'Abouchir, tributaire de la Perse.

Djaffar, rendu à Chiras, se hâta de lever des troupes : il mit la ville en état de résister à Méhémet si toutefois il se présentait pour en faire le siége, et marcha contre le rebelle ; il le rencontra près du village de Desterdgin, le battit, et l'obligea à prendre la fuite. Hadgi-Ala-Kouli se rendit quelque tems après à Chiras, sur la parole qui lui avait été solennellement donnée, qu'il obtiendrait son pardon s'il venait le demander, et qu'il serait même réintégré dans son gouvernement s'il faisait de bonne grâce sa soumission ; mais à peine fut-il arrivé, qu'il fut chargé de chaînes et enfermé dans la citadelle.

Cette victoire fut doublement utile à Djaffar : il avait détruit un ennemi qui pouvait devenir redoutable ; il avait confisqué ses biens ; il avait incorporé son armée dans la sienne, et il avait levé des contributions à Kaseroun et dans toute la province ; ce qui le mettait en état de résister à Méhémet.

Quant à celui-ci, il perdit à Ispahan un tems

infiniment précieux. Au lieu de poursuivre son ennemi, et d'aller l'assiéger à Chiras avant qu'il eût pourvu de vivres cette place, il s'arrêta pour organiser les diverses administrations, et pour donner le tems de revenir à des émissaires qu'il avait envoyés dans le Loristan. Méhémet avait à cœur, avant tout, de gagner les tribus militaires qui se trouvent à l'occident de la capitale; il avait craint peut-être de se les mettre à dos en allant à Chiras, ou de se voir couper la retraite s'il était repoussé. Rassuré à la fin à cet égard, il se décida à aller faire le siége de cette ville dans le mois de septembre; mais il n'était plus tems: Djaffar y était rentré avec des forces assez considérables pour n'avoir rien à craindre. En effet, après quelques tentatives infructueuses, Méhémet, voyant qu'il ne pourrait en aucune manière forcer cette ville à lui ouvrir ses portes, prit le parti de retourner à Ispahan.

Durant l'hiver et le printems, Djaffar fit de très-grands préparatifs: il porta son armée à plus de soixante mille hommes, et la pourvut abondamment de vivres et de munitions de toute espèce; il en laissa sept ou huit mille à Chiras, et il sortit avec tout le reste, le 25 juin 1787, pour se porter à Yesd, ville assez considérable et très-marchande, située à

soixante et quinze lieues à l'orient d'Ispahan. Yesd ne fit point de résistance, et ouvrit ses portes dès qu'elle eut l'assurance que le bon ordre n'y serait pas troublé. Jaghi-Khan, à qui elle appartenait, ou qui la gouvernait pendant cet interrègne, s'était réfugié dans la forteresse nommée *Yaft*, qui est voisine de la ville, et s'y était mis en état de soutenir un siége.

Cette expédition, que Djaffar sans doute n'aurait dû entreprendre qu'après s'être emparé de la capitale et avoir détruit son compétiteur, n'eut lieu, dans cette circonstance, que parce que Jaghi-Khan avait formellement refusé de se déclarer en faveur d'aucun prétendant, et qu'il entretenait une correspondance avec les khans du Kerman et de Laar, dont l'objet était de se liguer entr'eux pour se rendre indépendans.

Lorsque les portes d'Yesd lui furent ouvertes, Djaffar promit de ne pas inquiéter les habitans, et de ne lever sur eux aucune taxe extraordinaire. Fidèle pendant quelques jours à sa parole, il fit observer une bonne discipline à ses troupes, les fit camper hors des murs, et il ne vint dans la ville qu'avec sa garde, ses ministres et les seigneurs attachés à sa personne; il fit inviter les habitans à se

livrer à leurs travaux, et fit dire aux négocians qu'ils pouvaient, sans rien craindre, faire venir des marchandises et expédier celles qu'ils avaient. Malgré ces assurances, il exigea, peu de tems après et sous divers prétextes, de très-fortes sommes, tant de la ville que de la province; il augmenta tout à coup les douanes, et fit arrêter quelques riches particuliers. Les violences qu'on se permit à leur égard pour avoir de l'argent, celles qu'on exerça envers ceux qui se trouvaient hors d'état de payer les taxes qu'on leur demandait, excitèrent l'indignation de tous les habitans, au point qu'ils résolurent de secouer le joug. Pour y parvenir, ils s'adressèrent secrétement à Jaghi, l'instruisirent de ce qui se passait, et l'engagèrent à venir à leur secours, promettant de prendre tous les armes s'il pouvait attirer Djaffar hors des murs.

Jaghi-Khan ne balança pas à se prêter à leurs vues. Quoique bloqué, il trouva le moyen de correspondre réguliérement avec les principaux d'entr'eux; il leur fit passer ses ordres, et fit tenir prêts à agir au premier signal, non-seulement les habitans de la ville, mais ceux de toute la province; et lorsque tout fut disposé ainsi qu'il l'avait ordonné, il sortit durant la nuit de sa forteresse avec une bonne

partie de ses troupes. Djaffar, se flattant de l'atteindre et de le battre, se mit à sa poursuite; mais étant informé, deux ou trois jours après, que tous les habitans de Yesd s'étaient armés, et que ceux de la province accouraient en foule auprès de leur prince, ou se rendaient dans la ville, il prit le parti de se retirer; il rentra à Chiras, en octobre de la même année, sans avoir entrepris autre chose.

Méhémet avait travaillé, pendant ce tems, à affermir son pouvoir dans tout le nord de la Perse. Depuis Yesdecast et Ispahan jusqu'à la mer Caspienne, et depuis Érivan, Tauris et Ardebil jusqu'à Mendeli, Kermanchah et Néhavend, tout lui était soumis. Fétah-Ali, khan du Daghestan, du Chyrvan et du Mogan, lui faisait hommage de ces provinces. Amadan était rentré sous sa domination depuis qu'il s'était emparé de la capitale, et Hidéat avait une seconde fois obtenu son pardon et envoyé des otages pour garant de sa fidélité. Ismaël-Khan, n'étant plus soutenu par les Curdes qui avaient traité avec Méhémet, et craignant d'être livré, avait erré quelque tems dans ces contrées, et avait fini par se faire derviche pour échapper à la mort et à toute recherche.

Djaffar était maître de tout le midi : le Farsistan, le Loristan et le Shusistan lui étaient dévoués; mais les Arabes du Kermesir et de toute la côte étaient prêts à secouer le joug au moindre revers qu'il éprouverait. Le Kerman lui obéissait à peine, et le Laarestan, tantôt soumis et tantôt rebelle, venait de lui refuser les subsides, et se disposait à combattre pour son indépendance.

Le mauvais succès de sa dernière campagne devait faire craindre à Djaffar, que l'esprit de révolte ne se propageât, et ne finît par entraîner tout le midi ; aussi n'eut-il rien de mieux à faire en rentrant à Chiras, que d'envoyer son fils Lutf-Ali dans ces contrées avec des troupes, pour forcer tous les khans et tous les scheiks à l'obéissance, et faire rentrer dans le devoir la ville de Laar, dont il était très-important de s'assurer la possession.

Lutf-Ali, âgé alors de vingt ans, né avec les plus heureuses dispositions, avait appris le métier des armes sous Ali-Murad et sous son père. Doué d'une belle figure, d'une taille avantageuse, d'une force musculaire peu commune, il avait un courage qui lui faisait braver tous les dangers, et une grandeur d'ame qui le mettait toujours au dessus de tous les évé-

nemens. Aussi actif qu'intelligent, aussi passionné pour la gloire, que jaloux d'acquérir l'estime de la nation et l'attachement de ses troupes, il était déjà, par sa conduite, l'idole du soldat, et, par ses qualités, il faisait l'admiration de tous ceux qui s'étaient trouvés à portée de le connaître.

Son père ne mit à ses ordres qu'une armée de dix mille cavaliers; mais c'était l'élite des troupes; c'était le corps sous les yeux duquel il avait le plus souvent combattu; c'était celui qui lui était le plus dévoué.

Le Kermesir, où Lutf-Ali se porta d'abord, ne fit aucune résistance : toutes les villes se soumirent; tous les scheiks lui envoyèrent des présens; tous versèrent le produit des impôts, ou payèrent le tribut auquel ils étaient assujettis : le gouverneur de Laar fut le seul qui refusa de se soumettre. Lutf-Ali marcha pour l'y forcer.

Laar est une ville grande, riche et très-marchande; elle est bâtie dans une plaine autour d'un rocher très-élevé, sur le sommet duquel est une citadelle que ni les généraux de Nadir ni ceux de Kérim ne purent jamais prendre de vive force. On n'y monte que par un chemin étroit, pratiqué dans le roc. Lutf-Ali, au bout de trois mois, força le khan à lui ouvrir

les portes et à se rendre; il lui fit grace de la vie à cause du courage qu'il avait montré, mais il s'assura de sa personne. La ville reçut un nouveau gouverneur, et se soumit, ainsi que toute la province.

Lutf-Ali se rendit de là dans le Kerman, afin d'y étouffer tout germe de rebellion, et s'assurer de la fidélité du gouverneur.

Dans le tems que le fils faisait rentrer dans le devoir les provinces du midi, le père faisait ses dispositions pour se porter vers le nord. Il sortit à cet effet de Chiras dans le courant de mai 1788, avec une armée de cinquante mille hommes, et se dirigea vers la capitale. Il fut obligé, sur la route, d'attaquer les places qui appartenaient à Méhémet, et que celui-ci avait fortifiées avant de se rendre à Téhéran, où il faisait sa résidence. Yesdecast et Abada ne l'arrêtèrent pas longtems; mais Komché résista, et soutint, pendant plus de deux mois, tous ses efforts. Ala-Kouli, que son frère avait laissé à Ispahan avec environ vingt mille hommes, vint au secours de la ville menacée, et tenta plusieurs fois d'y faire entrer des vivres et des munitions sans pouvoir réussir : les détachemens qu'il chargea de cette opération furent taillés en pièces; lui-même se vit dans le plus grand

danger : il fut sur le point d'être enveloppé par des forces très-supérieures ; ce qui l'obligea à se sauver de nuit, et à abandonner ses tentes et une partie de son bagage. Komché, par cette retraite, ayant perdu tout espoir d'être secouru, ouvrit ses portes peu de jours après, et se soumit. Six mille Kagiars qui s'y trouvaient, furent faits prisonniers, et les habitans fortement imposés.

Après ce succès, Djaffar, ne trouvant plus aucun obstacle, se porta vers la capitale, où il entra le 21 octobre 1788. Ala-Kouli l'avait évacuée depuis quelques jours, et avait pris, avec toute son armée, la route de Téhéran.

Dans ces entrefaites, Lutf-Ali était revenu triomphant à Chiras : il avait expédié, en arrivant, un courier à Djaffar, pour lui demander la permission d'aller le joindre ; il attendait le retour de ce courier lorsqu'il apprit que son père abandonnait, pour la troisième fois, Ispahan à son ennemi, et qu'il revenait à Chiras.

Djaffar en sortit en effet le 2 novembre, sur le bruit qui se répandit qu'Ismaël-Khan approchait avec une armée considérable, dont Méhémet lui avait confié le commandement.

Ce qui avait donné lieu à ce bruit, c'est

qu'Ismaël, ennuyé de la vie trop monotone de derviche, était venu, quelque tems auparavant, se jeter aux pieds d'Ala-Kouli, et l'avait conjuré d'écrire en sa faveur à Méhémet, de l'assurer qu'il était prêt à se dévouer à son service, et à marcher contre son cousin Djaffar, à qui il ne pourrait jamais faire trop de mal pour l'outrage qu'il en avait reçu.

Ala-Kouli s'était empressé d'accueillir Ismaël : il lui avait fait quelques présens, et l'avait envoyé à son frère comme un homme qui pouvait, par ses talens et ses rapports, lui rendre de très-grands services.

Méhémet reçut Ismaël avec tous les témoignages d'estime, de considération et de bienveillance que méritait le guerrier distingué, le neveu de Kérim, l'ennemi de Djaffar : il le questionna beaucoup sur les moyens de soumettre le midi de la Perse ; il voulut connaître les ressources de son ennemi ; il voulut savoir quelle impression cet ennemi faisait sur l'esprit des peuples qui lui étaient soumis. Satisfait des réponses d'Ismaël, il le retint à la cour, lui assigna un traitement considérable, et lui fit bientôt espérer le commandement d'une partie de l'armée.

Dès qu'on sut à Téhéran l'accueil favorable que Méhémet lui avait fait, tous les seigneurs

s'empressèrent de lui faire leur cour : ce fut à qui pourrait obtenir ses bonnes grâces ; ce fut à qui lui donnerait la fête la plus brillante, ou l'inviterait au festin le plus somptueux.

Ismaël était dans l'âge des plaisirs : il les aimait, et s'y livrait avec une sorte d'abandon ; il était libéral dans ses dépenses, magnifique, fastueux dans ses goûts ; il avait de l'esprit, de la gaîté, et une amabilité qui le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Adroit dans tous les exercices du corps, personne ne maniait mieux un cheval, ne lançait plus loin sa djerid, ne décochait une flèche avec plus de justesse. Toujours le premier dans les combats, le dernier dans les retraites, il animait les troupes du geste et de la voix ; il leur montrait l'exemple d'un courage emporté, ou d'une bravoure intrépide.

Les fêtes qu'on lui donnait, les brillantes qualités dont il était doué, les traits de bienfaisance et de bravoure qu'on se plaisait à rappeler, quelques anecdotes singulières et plaisantes qu'on racontait à son égard, tout attira sur lui les regards de la nation. Partout on parlait d'Ismaël avec éloges, partout on publiait qu'il allait prendre le commandement des armées, et déjà on faisait des vœux pour

ses succès, déjà les guerriers accouraient en foule se ranger sous ses drapeaux.

Méhémet, attentif à ce qui se passait, conçut tout à coup de l'inquiétude : il craignit d'avoir un jour à combattre dans Ismaël un rival bien plus dangereux que Djaffar; il le savait ambitieux quoique livré aux plaisirs; il ne pouvait se dissimuler qu'il n'eût des droits au trône ; il n'ignorait pas que les tribus militaires du midi lui étaient attachées ; il était bien persuadé que la nation entière aurait toujours plus de penchant pour un neveu de Kérim, que pour un simple gouverneur de province. Toutes ces considérations le portèrent à arracher Ismaël à ses plaisirs, et à lui faire crever les yeux dans le moment même où l'on s'attendait à lui voir prendre le commandement de l'armée.

Cet événement eut lieu à peu près dans le même tems que Djaffar évacuait Ispahan. Djaffar, qui avait déjà ressenti les effets du courroux d'Ismaël, qui connaissait toute l'étendue de son courage et de ses ressources, qui craignait qu'une partie de l'armée ne prît parti pour lui, n'avait pas voulu l'attendre ni hasarder un combat.

Qu'on juge de l'étonnement de Lutf-Ali en apprenant le retour de son père ! en appre-

nant que ce retour n'avait pas pour cause une défaite, mais seulement la crainte de se voir attaquer par un ennemi qui ne pouvait pas avoir des forces supérieures ! Quelle dût être l'indignation de ce jeune homme plein d'ardeur, tout bouillant de courage, de voir fuir un vieux guerrier sans combattre, de lui voir manquer une si belle occasion de se délivrer d'un rival ! Son premier mouvement fut de sortir de Chiras, et d'aller avec ses troupes au devant de son père, pour l'engager à retourner à Ispahan, ou pour lui permettre d'y aller à sa place. Il était persuadé que le nombre des troupes qu'ils avaient à leur solde, devait suffire pour forcer Méhémet à évacuer la capitale de la Perse s'il y était déjà entré, et même pour le poursuivre jusqu'au fond du Mazanderan.

Djaffar avait déjà appris qu'Ismaël était à jamais hors d'état de lui nuire : il savait déjà que les forces de Méhémet n'étaient pas supérieures aux siennes ; néanmoins il persista dans le dessein qu'il avait pris de remettre à une autre fois de se mesurer avec son ennemi. Malgré les vives instances de Lutf-Ali, il ne voulut jamais ni retourner sur ses pas ni permettre à son fils de suivre les mouvemens de son cœur ; seulement il lui promit qu'ils iraient ensemble

ensemble attaquer Méhémet au retour de là belle saison : en attendant il lui ordonna de se porter sur Taron, ville située entre le Kerman et le Laarestan, pour y appaiser quelques troubles qui y étaient survenus.

Après le départ de Lutf-Ali, Djaffar résolut de se faire maigrir, attendu qu'étant extrêmement gras et d'une taille fort élevée, il ne trouvait pas de chevaux en état de le porter long-tems ; ce qui le privait souvent, dans un combat, d'aller là où sa présence pouvait être nécessaire.

Les médecins auxquels il s'adressa, remplirent si bien ses intentions moyennant la diète qu'ils lui firent observer et les drogues qu'ils lui firent prendre, qu'il maigrit excessivement en peu de tems, et qu'il ne tarda même pas à se trouver si faible, si exténué, si souffrant, qu'on craignit pour sa vie. On suspendit alors le traitement auquel il avait eu l'imprudence de se soumettre ; mais il n'était plus tems : son état devint de jour en jour plus fâcheux malgré tous les anodins, tous les restaurans et tous les balsamiques auxquels on eut recours. La science des médecins échoua dans cette seconde entreprise : rien ne put calmer l'irritation que les premières drogues avaient produite, ou arrêter l'érosion qu'elles avaient oc-

casionnée. Le malheureux Djaffar, bien plus victime de l'ignorance de ses médecins, que de son imprudence, touchait au moment où il allait rendre le dernier soupir, lorsqu'un événement qu'il était bien loin de prévoir vint accélérer le moment de sa destruction.

Il y avait dans l'intérieur du palais trente seigneurs, princes ou khans, qui s'y trouvaient prisonniers. Ils étaient parvenus, à la faveur de la maladie du régent et de l'absence de son fils, à nouer des intrigues dans la ville, et bientôt après à ourdir une conspiration qui avait pour but de se défaire de Djaffar avant le retour de Lutf-Ali. Il ne leur fut pas difficile, moyennant de l'argent et des présens, de suborner quelques eunuques et quelques jeunes pages, et de se faire ouvrir les portes du harem, qui se trouvaient à portée d'une terrasse sur laquelle ils avaient la permission de se promener. Lorsque tout fut disposé au gré de leurs desirs, ils descendirent, vers le milieu de la nuit, avec une échelle qu'on leur procura, et s'introduisirent dans le corps-de-logis où le régent était couché.

La première chose qu'ils firent en y entrant, ce fut d'enfermer dans leurs chambres les femmes qui s'y trouvaient, avec menace de les tuer si elles poussaient un cri. Ils pénétrè-

rent après cela sans difficulté dans la chambre de Djaffar, lui tranchèrent la tête, et la jetèrent du haut de la terrasse aux conjurés, ainsi qu'il était convenu entr'eux. Cet événement eut lieu à Chiras le 22 janvier 1789.



CHAPITRE VI.

Lutf-Ali parvient à s'emparer du pouvoir, et à faire mourir les conjurés. Guerre entre lui et Méhémet : conduite de ces deux rivaux. Lutf-Ali est pris par trahison, et livré à son ennemi, qui le fait périr.

Les mesures avaient été si bien prises, que tous les postes importans, la citadelle même, se trouvèrent au pouvoir des conjurés avant que les habitans de Chiras eussent appris la mort du régent. Ils en furent affligés : Djaffar était en général aimé, quoiqu'il eût usurpé le pouvoir, et traité le fils d'Ali-Murad et plusieurs seigneurs avec trop de cruauté : on avait même oublié, en faveur de sa popularité, des crimes qui de jour en jour devenaient moins révoltans par leur fréquence. Ce n'était certainement pas son mérite qui le faisait aimer : on savait qu'il n'était ni intrépide guerrier, ni administrateur profond, ni politique adroit. Son règne n'avait été remarquable ni par des entreprises utiles, ni par des conquê-

tes brillantes, ni par des batailles décisives. Ce qui le rendait cher au peuple, c'est qu'il l'avait traité avec douceur, c'est qu'il ne l'avait pas accablé d'impôts; il avait préféré puiser dans la bourse des grands, plutôt que de vider celle des malheureux; il avait cru plus convenable, plus juste de faire restituer les sommes que ces grands avaient extorquées, et de les employer à solder son armée et à la mettre au complet; mais il usa trop souvent de ce moyen: il y eut recours quelquefois injustement, et toujours d'une manière révoltante; il en fut puni. Cette conduite maladroite le mit quelques jours plus tôt dans la tombe, et elle fut la cause ou le prétexte des malheurs de son fils.

Le mérite de ce jeune prince était pour les grands, un reproche qu'ils ne pouvaient lui pardonner. Être à vingt ans l'idole de la nation, surpasser à cet âge les guerriers les plus expérimentés, inspirer à l'armée un enthousiasme qui décuplait ses forces, avoir pour principe de soulager les pauvres, d'alléger leur fardeau, de faire supporter aux riches, aux opulens, les charges de l'État, c'était à leurs yeux un crime capital. Presque tous d'ailleurs avaient des prétentions au trône: il était donc bien important pour eux que Djaf-

far expirât avant le retour de Lutf-Ali, sauf à se défaire de celui-ci lorsqu'il en serait tems.

Assemblés le même jour pour élire un chef, ils ne purent s'entendre, ils se séparèrent sans avoir fait un choix. Ils en seraient peut-être venus aux mains si Seyd-Murad n'eût pris depuis long-tems ses précautions, s'il ne se fût mis, au sortir de l'assemblée, à la tête d'un corps de troupes, et n'eût forcé en quelque sorte la plupart de ses co-associés à se déclarer en sa faveur.

C'était un neveu d'Ali-Murad et de Djaffar; c'était lui que Scheik-Veis était venu joindre à Kom en 1781. Il fut pendant trois ans, sous le règne de son oncle, gouverneur de Chiras et de tout le Farsistan. Lorsque, peu après la mort d'Ali-Murad, Djaffar vint à Chiras avec les débris de son armée, Seyd-Murad fut un moment sur le point de lui refuser l'entrée de la ville, et il ne se décida à l'y laisser entrer que lorsqu'il apprit que Scheik-Veis était prisonnier et hors d'état de régner. Djaffar avait dissimulé son ressentiment; il avait même toujours traité avec distinction ce neveu, mais il avait fini, sous prétexte de conspiration, par le faire arrêter le 23 avril 1787, et le faire conduire dans les prisons du palais.

Lorsque Lutf-Ali apprit la mort de son père, et la conjuration à laquelle tous les prisonniers d'État et la plupart des grands de la ville avaient pris part, il ne se crut pas en sûreté au milieu de son armée; il craignit que l'esprit d'insubordination et de révolte ne s'y manifestât : on lui marquait de se tenir sur ses gardes; on l'assurait que la plupart des chefs qu'on ne lui désignait pas, étaient gagnés, et s'étaient engagés à le faire périr. Ces avis étaient fondés, mais est-il certain qu'on eût pu attenter à ses jours alors qu'il était instruit de ce qui se tramait? Est-il certain qu'il ne pût reconnaître les coupables, et les punir ou les éloigner du moins de l'armée? Quoi qu'il en soit, il partit secrétement avec Mohammed-Khan, fils de Zéki-Khan, Mirza-Seyd-Mohammed son conseiller, quelques esclaves et quelques cavaliers, et il vint à Abouchir, chez le scheik arabe Nassir, qui l'accueillit, et lui promit de l'aider de tous ses moyens pour rentrer à Chiras, et punir les assassins de son père.

Dès qu'on le sut à Abouchir, quelques seigneurs et un grand nombre de gens de guerre vinrent le trouver et lui offrir leurs services. Il eut bientôt, par ce moyen, cinq ou six mille hommes prêts à tout entreprendre. Scheik-

Nassir lui fournit deux mille cavaliers arabes et l'argent nécessaire à l'entretien de cette faible armée.

Lutf-Ali, qui comptait bien plus sur la bravoure et la fidélité des troupes, que sur leur nombre, ne balança pas à marcher sur Chiras. Il y entra le 6 mai 1789, sans que les conjurés pussent s'y opposer; car le peuple et presque tous les militaires qui s'y trouvaient, se déclarèrent ouvertement pour lui. Seyd-Murad et tous ceux qui, comme lui, avaient participé au meurtre de Djaffar, furent arrêtés et punis de mort. On se contenta de crever les yeux aux moins coupables, et de bâtonner les agens qu'ils avaient employés.

Aux premières nouvelles des préparatifs que Lutf-Ali faisait à Abouchir, Seyd-Murad, qui ne se croyait pas en état de résister à un adversaire aussi redoutable, s'était décidé à appeler à son secours Aga-Méhémet-Khan; il lui avait envoyé plusieurs couriers, au nom des principaux habitans de Chiras, pour l'engager à venir s'emparer de la ville, et soumettre tout le midi de la Perse avant que Lutf-Ali pût avoir une armée.

Méhémet ne se trouva prêt qu'au milieu de mai : il partit de Téhéran à la tête de cinquante mille hommes, et arriva vers la fin de

juin aux environs de Chiras; il avait avec lui ses frères Djaffar-Kouli et Ala-Kouli. Moustapha était aveugle depuis un an : Méhémet avait toujours différé de lui donner le gouvernement d'Ispahan; il s'était même décidé, en l'absence de Djaffar-Kouli et d'Ala-Kouli, à lui faire crever les yeux. Ce fut à peu près dans le même tems que Riza-Kouli, que nous avons dit avoir été enfermé dans une citadelle du Mazanderan, trouva le moyen d'en sortir, et de se rendre dans le Touran.

Méhémet avait appris en route la rentrée de Lutf-Ali dans Chiras, et la mort de tous les conjurés. Ce contre-tems, auquel il ne s'était pas attendu, le rendit très-circonspect; il n'osa rien entreprendre contre la ville; il se contenta de camper à quelques lieues des murs, afin d'observer ce qui se passait, et de connaître la disposition des habitans à son égard.

Pendant ce tems, Lutf-Ali organisait son armée; il parvint à réunir environ trente mille hommes bien armés, bien aguerris, bien disposés à se battre; il osa, avec des forces aussi inférieures, sortir de Chiras le 7 d'août 1789, et aller présenter le combat à son ennemi.

Les deux armées en vinrent aux mains dans une plaine, à deux lieues de Chiras : celle de

Méhémet, postée sur une légère éminence, fut attaquée sur tous les points avec tant d'impétuosité, qu'elle céda au premier choc, et s'ébranla de tous les côtés. Les trois frères firent tous leurs efforts pour la rallier et la ramener au combat; mais Lutf-Ali soutenant, par son exemple, l'ardeur des siens, acheva bientôt de rompre entiérement le centre. L'aile gauche et l'aile droite parvinrent à en faire autant. La bataille était gagnée : on allait poursuivre l'ennemi quand tout à coup les affaires changèrent de face. Mohammed-Khan, qui commandait l'aile gauche de l'armée victorieuse, soit par jalousie, soit par ambition, abandonna tout à coup le champ de bataille avec six mille Lors et Curdes qu'il commandait, et prit la route du Loristan; ce qui occasionna un grand désordre dans le reste de l'armée.

Lutf-Ali fit courir après son parent, sans qu'on pût l'engager à revenir sur le champ de bataille; il fit tous ses efforts pour détruire la mauvaise impression que ce départ avait produite dans l'armée, sans pouvoir non plus y parvenir. Ses troupes, découragées, n'obéirent plus à leurs chefs : bien loin de poursuivre l'ennemi et l'empêcher de se rallier, elles prirent à toutes jambes le chemin de la ville.

Méhémet, revenu de sa première frayeur, ne perdit pas un moment pour annoncer à ses troupes ce qui se passait, et pour les ramener à la charge ; il en vint facilement à bout ; mais il leur ordonna en vain de se faire jour et de pénétrer dans la ville. Lutf-Ali se retirait en bon ordre avec quelques escadrons auxquels il avait su inspirer son courage, et renversait tout ce qui se présentait devant lui ; il combattit de même à la porte de la ville jusqu'à ce que tous les siens fussent rentrés. La perte qu'il éprouva, fut peu considérable ; mais il fut extrêmement sensible à la trahison de Mohammed ; il ne pouvait pardonner à un proche parent de lui avoir fait perdre une si belle occasion de détruire son ennemi, et par-là de ramener la paix et le bonheur dans tout l'Empire.

Après ce succès, l'armée de Méhémet vint occuper le camp retranché qui se trouve à une portée de canon des remparts : c'était celui qu'Ali-Murad avait fait construire, et qui se trouvait encore en bon état. Elle tenta, pendant plus de quarante jours qu'elle resta dans ce lieu, plusieurs attaques contre les parties les plus faibles de la ville ; elle fut toujours repoussée avec une très-grande perte. A la fin, Méhémet désespérant de réduire la

place tant qu'elle serait défendue par un ennemi aussi brave et aussi actif, craignant même d'être bloqué à son tour s'il demeurait plus long-tems dans ce camp, il le quitta la nuit du 19 au 20 septembre, et se retira à Téhéran, abandonnant à l'ennemi ses tentes et une partie de son bagage.

Ce qui le détermina à se retirer avec tant de précipitation, c'est qu'il venait de recevoir l'avis que les Bakhtiaris, indignés de la conduite de Mohammed-Khan, s'étaient armés en faveur de son neveu, et qu'ils marchaient pour délivrer Chiras. Ils rentrèrent dans leurs foyers dès qu'ils apprirent que le siége était levé. Lutf-Ali profita, bientôt après, de la bonne disposition de ces montagnards envers lui, pour mettre en fuite son oncle, et punir la plupart de ceux qni l'avaient si indignement abandonné.

Lorsqu'il se fut pleinement satisfait à cet égard, il songea à se rendre maître d'Ispahan par un coup de main. Il sortit à cet effet de Chiras, vers la fin de novembre de la même année, avec dix mille cavaliers d'élite, n'emportant avec lui ni tente, ni bagage, ni rien qui pût arrêter sa marche. Il comptait, pour la nourriture du soldat, sur les villages qu'ils rencontreraient, et sur quelques livres de riz

que chacun avait ordre de porter : l'herbe des champs devait suffire aux chevaux lorsque l'orge leur manquerait.

Cette entreprise, toute hardie qu'elle était, eût réussi sans doute, car Lutf-Ali avait des amis à Ispahan, et Méhémet n'y avait laissé que douze ou quinze mille hommes pour sa défense. Malheureusement un froid très-vif qui survint tout à coup le second jour, et qui incommoda beaucoup l'armée, porta les officiers-généraux à se rendre tous ensemble chez leur chef, pour le conjurer de remettre cette entreprise à un autre tems, et d'attendre surtout qu'ils eussent des forces assez considérables pour leur assurer un succès plus certain. Lutf-Ali céda à leurs instances, et rentra à Chiras avec la résolution de ne rien négliger pour se procurer une armée aussi nombreuse que celle de son ennemi; il en avait bien les moyens, puisque tout le midi, depuis le Schat-el-Arab jusqu'aux confins du Kerman et du Laaristan, lui était soumis, et que Yesd, qui avait toujours été rebelle à son père, venait de lui envoyer des députés chargés de lui faire agréer sa soumission.

Rentré à Chiras, il profita des momens de repos que l'hiver lui laissait, pour se faire rendre compte de tous les détails d'adminis-

tration. Son but étant de mettre de l'ordre dans les finances, de ranimer, par de bons réglemens, l'industrie et le commerce, et de remédier, par des encouragemens et des récompenses, aux maux que les troubles civils avaient faits à l'agriculture. La petite vérole le surprit au milieu de ses travaux, mais ne les ralentit pas. Quoiqu'elle n'annonçât aucun danger, le peuple lui donna, à cette occasion, les témoignages les plus éclatans de son estime et de son affection; et ces témoignages dûrent le flatter d'autant plus, qu'ils ne furent provoqués ni par lui ni par aucune des autorités de la ville.

Le printems suivant, 1790, Méhémet vint à Ispahan, ainsi qu'il avait coutume de faire chaque année. Il n'entreprit rien contre Chiras, et Lutf-Ali continua de gouverner paisiblement le midi. Le premier, toujours inquiet, toujours soupçonneux et méfiant, fit rappeler auprès de lui, vers la fin de l'été, son frère Djaffar-Kouli, qui l'avait quitté dans un moment d'humeur et de dépit, pour se rendre dans le Mazanderan. Djaffar refusa d'obéir; il se plaignit amérement de Méhémet, lui reprocha de n'avoir jamais rien fait pour ses frères, d'avoir toujours manqué de parole à leur égard; d'avoir même obligé, par ses injus-

tices, par ses persécutions, Morteza à se réfugier chez les Russes, Riza-Kouli chez les Ouzbeqs; d'avoir fait crever les yeux à Moustapha, au lieu de lui donner le gouvernement d'Ispahan qu'il lui avait solennellement promis. « Que veut-il faire de moi, ajouta-t-il? » Veut-il tenir les engagemens qu'il a pris, » ou veut-il me traiter comme Moustapha? » Veut-il m'envoyer à Casbin, ou m'arracher » les yeux? Quand cessera-t-il de voir un en- » nemi dans chacun de ses frères? Il a oublié » que sans eux il ne se fût jamais fait un parti » dans sa tribu; sans leur secours, il n'eût » jamais acquis ce degré de puissance auquel » il est parvenu. Mais qu'il craigne d'en des- » cendre; qu'il craigne de se voir enlever » de force ce qu'il lui eût été si avantageux » de me concéder de bonne grâce. »

Méhémet craignit effectivement que Djaffar-Kouli ne soulevât le Mazanderan, et ne lui enlevât cette province : il connaissait sa bravoure; il savait qu'il était aimé de sa tribu et de tous les gens de guerre; il n'eut donc rien de plus pressé, au retour des émissaires qu'il avait envoyés auprès de lui, de s'y rendre lui-même. Il prit le prétexte d'une chasse qu'il avait coutume de faire chaque année sur les monts Caspiens, pour s'approcher de Bostan,

forteresse où Djaffar s'était retiré, et pour aller s'y présenter sans suite, et avec la confiance d'un homme qui n'a aucun reproche à se faire, ou qui desire bien sincérement de réparer ses torts.

Djaffar, en le voyant, l'accabla de reproches; il lui rappela toutes ses perfidies, et parut surtout fort sensible aux malheurs de Moustapha. Le rusé Méhémet n'opposa rien aux reproches de son frère; mais il se montra d'abord si repentant, il employa ensuite si à propos les caresses, il eut recours avec tant d'art aux louanges, il le supplia, avec tant d'instances, de venir prendre le commandement d'Ispahan, attendu que personne n'était mieux en état que lui de défendre cette ville contre toutes les entreprises de Lutf-Ali, qu'il le calma, et l'engagea même à le suivre à Téhéran.

L'honnête homme est confiant : incapable de méditer un crime, il ne peut soupçonner de mauvaises intentions à celui qui prend le masque de la vertu.

Djaffar-Kouli, militaire généreux et sensible, ne vit dans Méhémet qu'un frère qui voulait réparer ses torts, un ami tendre et sincère que le devoir, autant que le cœur, devait lui attacher : il le suivit donc sans méfiance,

fiance, et même avec plaisir ; il lui en avait trop coûté de retirer son amitié et son estime à un frère, pour qu'il n'éprouvât pas de la satisfaction à les lui rendre.

Arrivés à Téhéran, il fut d'abord traité avec tous les honneurs qu'il était en droit d'attendre, et avec toutes les apparences d'une réconciliation complète ; mais quelques jours après, dans le moment où, appelé dans le cabinet de Méhémet, il prenait congé de lui pour se rendre à son poste, et où il lui jurait fidélité et dévoûment, il fut assailli par deux hommes armés, et massacré sous ses yeux d'une manière aussi atroce que perfide.

Lutf-Ali, pendant ce tems, ne s'était pas borné à réformer des abus, à faire de bonnes lois dans les provinces méridionales : il avait songé à se rendre maître de celles du nord ; il avait appelé les Bakhtiaris qui avaient si généreusement pris les armes pour lui lorsque Méhémet assiégeait Chiras ; il avait fait venir quelques Arabes de la côte, et avait réuni tous les guerriers de la ville et des provinces ; il s'était procuré, par ce moyen, plus de cinquante mille hommes bien armés, bien équipés. Jamais il n'avait eu à ses ordres une armée aussi formidable, aussi bien pourvue de vivres et de munitions de guerre de toute es-

pèce ; jamais il n'avait cru appercevoir plus de bonne volonté dans ses troupes ; jamais il n'avait plus compté sur des succès. Son but était d'enlever Ispahan, de se porter de là en toute diligence à Téhéran, et de ne cesser de poursuivre son ennemi, qu'il ne l'eût détruit ; ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, car Méhémet, aussi avare que cruel, aussi haineux que fourbe, était justement en horreur dans tout l'Irak. Les habitans d'Ispahan, honteux d'être gouvernés par cet eunuque, attendaient avec impatience Lutf-Ali, dont les qualités, aussi solides que brillantes, étaient bien faites pour capter les suffrages des gens de bien, ainsi que ceux de la multitude.

Avant de se mettre en campagne, Lutf-Ali avait nommé gouverneur de Chiras et de tout le Farsistan, Hadgi-Ibrahim son beau-père ; il avait eu l'attention de placer à la tête des diverses administrations ceux de ses parens qu'il laissait dans la ville, ou des personnes dont il connaissait la fidélité, et il avait pris avec lui les frères de Hadgi-Ibrahim, afin de lui servir en quelque sorte d'otages. Ces précautions avaient dû lui paraître nécessaires, comme elles l'étaient en effet, ainsi qu'on le verra bientôt.

Lorsqu'un trône, tel que celui de la Perse,

est devenu la proie du plus hardi ; lorsque des siècles n'en ont pas sanctionné la possession, tout ambitieux croit pouvoir y prétendre. Hadgi-Ibrahim l'était plus que tout autre. Né à Chiras, il était riche, et jouissait d'une très-grande considération : il avait un grand nombre de parens riches comme lui ; il avait des amis et des créatures ; il se voyait, en l'absence du maître, investi de tout le pouvoir ; une partie de la ville lui était par conséquent dévouée, et l'autre était à ses ordres. Hadgi-Ibrahim avait beaucoup d'esprit, beaucoup de facilité dans le travail, des connaissances administratives très-étendues ; mais, plus politique que guerrier, plus versé dans les affaires qu'habile à manier l'épée, plus rusé que vaillant, plus homme de cour qu'honnête homme, il se flatta que si Lutf-Ali était tué, il écarterait facilement du trône ceux qui pourraient y avoir des prétentions, et qu'il garderait pour lui le pouvoir qui venait de lui être confié.

Conformément à ces idées, il fit promettre à ses frères d'assassiner Lutf-Ali dans le même tems qu'il ferait main-basse à Chiras sur les amis et les parens de ce jeune prince.

Lorsqu'on se trouva précisément au milieu de la route d'Ispahan, en avril 1791, les

frères d'Ibrahim, qui jouissaient d'un grand crédit dans l'armée, et d'une grande faveur auprès du chef; eux qui se trouvaient à la tête d'un corps nombreux tout formé de gens de leur tribu, trouvèrent facilement le moyen de s'approcher de Lutf-Ali, et de l'assaillir tout à coup au moment qu'il ne s'y attendait pas. Le premier coup qu'on lui porta se trouva heureusement paré; il lui fut aisé alors de se dégager, et de mettre en fuite, avec sa garde, tous ceux qui s'étaient approchés de lui pour le tuer. Délivré de ce premier danger, il voulut se mettre en mesure pour les faire investir; mais il ne fut pas assez tôt obéi, ou le fut très-mal; ils lui échappèrent, et prirent le chemin de Chiras au nombre de quelques mille.

Lutf-Ali envoya promptement des couriers à ses proches parens, avec ordre de faire arrêter Hadgi-Ibrahim et ses partisans, ou de s'en défaire s'ils ne pouvaient les prendre vivans. Ses couriers furent arrêtés. D'ailleurs, le gouverneur s'était déjà assuré de tous les seigneurs zends, parens ou créatures de Lutf-Ali, et les avait fait soigneusement garder. A l'heure convenue, et sans attendre des nouvelles de ses frères, il s'était mis en mesure de résister à son gendre, quel que fût le ré-

sultat du complot qu'il avait formé avec eux.

Le départ précipité de tant de militaires, et le motif qui y avait donné lieu, excitèrent de la rumeur dans l'armée, et la plongèrent dans une sorte de découragement. La crainte qu'il n'y eût encore des traîtres parmi eux, faisait demander hautement à tous les corps la permission de se retirer. Lutf-Ali, qui en fut instruit, crut ne devoir rien tenter, pour le moment, contre Méhémet; il avait d'ailleurs à prévenir les suites de cette désertion, et empêcher qu'Ibrahim ne soulevât la ville contre lui; il prit donc le parti de retourner à Chiras avec son armée, afin de punir les coupables ou déjouer leurs complots.

Arrivé aux portes de Chiras, il les trouva fermées : il fit sommer le gouverneur de les ouvrir; celui-ci répondit par des coups de canon. Lutf-Ali se disposait à l'assiéger quand tout à coup il se vit sans armée. Ibrahim y avait envoyé des émissaires chargés d'en gagner une partie, et de désorganiser l'autre; il faisait menacer les uns de massacrer leurs femmes et leurs enfans s'ils ne rentraient dans la ville; il faisait offrir aux autres de l'argent s'ils voulaient retourner sur leurs montagnes ou dans leurs provinces.

Cette ruse lui réussit : tous les soldats qui

avaient leur famille à Chiras, s'empressèrent d'y rentrer ; les autres acceptèrent les offres qu'on leur faisait, et abandonnèrent l'armée.

Lutf-Ali, avec un petit nombre d'hommes qui lui restèrent attachés, prit la route de Bender-Rik, où il passa un an entier occupé à lever des troupes et à former une autre armée.

Hadgi-Ibrahim voulut en vain s'y opposer : maître de Chiras, il ne put venir à bout de soumettre le Farsistan, ni même de se faire un parti dans les autres provinces. Ses troupes, qui consistaient alors en huit ou dix mille habitans, n'étaient pas du tout disposées à combattre pour lui hors des murs de la ville. Lui-même n'était pas un habile guerrier : dès qu'il sut que son gendre levait des troupes, et que les Arabes étaient prêts à passer de nouveau sous ses enseignes, il se hâta d'écrire à Méhémet, et de le supplier de venir à son secours, promettant de lui livrer Chiras, et de lui remettre le trésor royal qu'il avait en son pouvoir. Méhémet ne manqua pas de répondre favorablement à cette invitation, et de faire espérer promptement les secours qu'on lui demandait. Mais il fut prévenu encore une fois par Lutf-Ali. Celui-ci n'eut pas plutôt rassemblé dix-huit ou vingt mille hommes, qu'il vola à Chiras ; il en faisait déjà le siége,

et ne donnait aucun moment de relâche au traître Ibrahim quand Méhémet parut à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Sans s'effrayer du nombre, Lutf-Ali l'attaqua plusieurs fois avec quelque succès; il ne put pas la mettre en déroute, mais il l'empêcha d'entrer à Chiras, et de communiquer avec le rebelle; et même, pendant plus d'un mois qu'il la tint en échec à quelques lieues de la ville, il lui tua tant de monde, il lui occasionna une si grande désertion, qu'elle se trouva réduite de moitié.

Lorsqu'elle fut dans cet état, Lutf-Ali jugea que le tems était venu de la détruire entiérement. Pour céla, il fallait que ses troupes, dont le courage ne s'était pas démenti jusqu'alors, fissent un dernier effort, et le secondassent de toutes leurs forces. Il savait tout ce que peut dans ces occasions un général habile qui a la confiance de son armée; il savait combien sont grandes ses ressources; il voulut y avoir recours; il voulut ne rien négliger pour vaincre son ennemi et rentrer à Chiras. Après avoir fait part à tous les chefs assemblés de l'intention qu'il avait d'engager une affaire générale et décisive, et leur avoir ordonné de tenir les troupes prêtes, il parcourut tous les rangs, en donnant à chaque corps

et à chaque tribu les éloges qu'ils méritaient, en leur exprimant toute la satisfaction qu'il éprouvait de leur bonne conduite ; il leur recommanda, pour le lendemain, de faire aussi bien qu'ils avaient fait jusqu'alors ; il leur dit que l'ennemi, plusieurs fois repoussé et battu, était découragé, et par conséquent facile à vaincre ; il leur étala les richesses qui se trouvaient dans le camp des Kagiars, et leur permit de s'en emparer s'ils parvenaient à remporter une victoire complète. Tous les chefs et tous les soldats promirent de faire leur devoir, et de ne pas poser les armes qu'ils n'eussent mis en fuite l'ennemi.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils l'attaquèrent avec tant de courage, ils fondirent sur lui, à plusieurs reprises, avec tant d'impétuosité ; ils continuèrent à combattre avec tant d'acharnement, qu'ils furent, vers le milieu de la journée, maîtres du champ de bataille.

Lutf-Ali donna ordre de poursuivre l'ennemi ; mais ses troupes, au lieu de lui obéir, se livrèrent au pillage avec encore plus d'ardeur qu'elles n'avaient combattu. Il sentit la faute qu'il avait faite, et il voulut en vain la réparer : ni lui ni les chefs de l'armée ne purent venir à bout d'arrêter ce désordre. Mé-

hémet en profita ; il rallia à la hâte une partie de ses troupes, et tomba sur ces hommes qui se trouvaient alors hors d'état de se défendre. Il lui fut aisé de les tuer : déjà ils succombaient sous le poids des effets qu'ils voulaient emporter ; déjà la plupart d'entr'eux avaient quitté leurs armes pour piller plus à leur aise : en un moment, cette armée, qui avait remporté auparavant une victoire complète, fut dissipée ou détruite à son tour, sans qu'il fût possible à Lutf-Ali de l'empêcher. Lui-même se vit forcé à prendre la fuite avec quelques centaines de cavaliers qu'il eut bien de la peine à réunir et à sauver. Il prit la route de Yesd, et il s'avança jusqu'à Tabas, ville considérable et très-forte, entre le Couhestan et le Ségestan, dont il s'empara, et où il s'établit en attendant qu'il pût trouver le moyen de réparer ses pertes.

Méhémet prit possession de Chiras, et s'y conduisit de manière à faire regretter aux habitans d'avoir abandonné leur chef : il se fit amener tous ceux qui restaient de la famille de son ennemi, et les envoya en prison ; il fit impitoyablement massacrer tous les grands de sa tribu, et tous ceux qui lui étaient attachés par des bienfaits, il livra leurs femmes aux soldats, fit esclaves leurs filles, aveugla leurs

fils, s'empara de tous leurs biens, et mit ensuite une forte contribution sur la ville. Hadgi-Ibrahim, pour prix de sa trahison, fut confirmé dans son gouvernement. Méhémet lui donna cinq ou six mille Kagiars, pour défendre la ville contre toute entreprise du dedans et du dehors; et afin d'avoir une garantie de la fidélité de cet agent, il prit avec lui ses fils, et les emmena à Téhéran.

Lutf-Ali, de son côté, se fit des amis à Tabas: tous les habitans s'intéressèrent à son sort; tous lui offrirent leurs services. Il leva parmi eux cinq ou six mille hommes de bonnes troupes, et il vint, en mars 1793, à Kerman, qui lui ouvrit ses portes et le reçut avec transport. Un grand nombre de personnes, tant de la ville que de la province, passèrent sous ses drapeaux, et il fit un appel à tous les gens de guerre du midi; il comptait se procurer, par ce moyen, une armée assez forte pour lui permettre de marcher sur Chiras, et de s'en emparer avant les plus fortes chaleurs de l'été.

Méhémet ne lui donna pas le tems d'exécuter ses projets; il partit de Téhéran en avril, et se trouva en mai sous les murs de Kerman avec trente mille hommes. Lutf-Ali, surpris de son arrivée, ne jugea pas à propos de sou-

tenir un siége ; il n'avait pour cela ni les vivres ni les munitions qui lui étaient nécessaires. D'ailleurs, en s'enfermant, il perdait l'espoir d'augmenter ses forces, et de battre son ennemi. Il sentait bien qu'il ne pourrait tenir long-tems ni dans la ville ni dans la citadelle, et qu'il faudrait finir par un combat s'il voulait se dégager ; ainsi donc, quoiqu'il n'eût pas dix mille hommes, il résolut de sortir sur-le-champ, et de hasarder une bataille.

Il parvint facilement à s'ouvrir un passage à travers l'armée de Méhémet ; il se battit même plusieurs jours avec un courage qui souvent alarma son ennemi ; mais à la fin il fallut se résoudre à céder une victoire qu'il ne pouvait disputer plus long-tems sans courir le risque d'être pris ; il fallut se décider à ordonner à ses troupes d'abandonner de nuit le champ de bataille, et de venir le joindre, comme elles pourraient, à Tabas, où il allait se rendre une seconde fois ; il ne prit avec lui qu'un de ses oncles, et ceux de sa tribu qui ne l'avaient jamais quitté.

Lorsqu'il fut à quelques journées de Kerman, son oncle, qui le voyait sans armée et sans argent, qui ne le croyait pas en état de se soutenir à Tabas, qui craignait d'être

enveloppé dans tous les maux qui allaient pleuvoir sur la tête de ce fugitif, crut pouvoir se tirer d'embarras, et obtenir même les bonnes graces de celui qui en était resté le seul distributeur, en commettant un de ces crimes qu'on ne voit que dans les guerres civiles; il résolut de saisir vivant son neveu, et de le livrer à Méhémet, afin qu'il en disposât à son gré. Pour venir à bout de ce dessein, il en fit part à ceux de la troupe qui lui parurent les plus mécontens de leur sort, et se les associa par l'espoir d'une très-grande récompense. Lorsqu'il en eut gagné un certain nombre, et qu'il se fut bien concerté avec eux, il attaqua à leur tête Lutf-Ali, tua d'abord son cheval, et parvint à le charger de chaînes sans que le reste de la troupe osât s'y opposer. Dans cet état il lui fut facile de l'emmener à Chiras, où il avait jugé que Méhémet devait se rendre.

Méhémet y était retourné en effet après avoir mis Kerman à contribution, et y avoir placé une forte garnison : il reçut le présent qu'on lui fit avec des transports immodérés de joie, qui annonçaient toute la bassesse de son ame, et faisaient voir combien il avait craint un ennemi si brave et si entreprenant; il ne manqua pas, comme on l'avait espéré, de récompenser généreusement tous ceux qui

avaient pu se souiller de ce crime; il accorda à l'oncle de Lutf-Ali toutes les faveurs qu'il lui demanda. Quant à ce malheureux jeune homme, il se hâta de lui faire arracher les yeux ; il l'aurait sans doute privé à l'instant même de la vie s'il n'avait voulu insulter plus long-tems à ses malheurs, et le faire servir à son triomphe.

Cet événement mit aux pieds de Méhémet toutes les tribus du midi, qui tenaient pour le parti de Lutf-Ali. Toutes les villes s'empressèrent de reconnaître le vainqueur pour lieutenant-général du royaume; tous les khans lui firent leur soumission, et lui envoyèrent des présens; les Arabes de la côte lui payèrent par la suite, avec exactitude, le tribut accoutumé ; les Lors, les Zends, les Bakhtiaris, qui avaient toujours été ses ennemis, se décidèrent aussi à lui envoyer des députés. Méhémet exigea des otages de toutes les villes et de toutes les tribus : il obligea tous les grands dont il pouvait craindre l'influence, ou dont il redoutait l'ambition, à se rendre à Téhéran; il fit des levées d'hommes dans toutes les provinces, pour les incorporer dans sa garde; il prit, en un mot, toutes les mesures qu'il jugea nécessaires pour s'assurer la paisible possession de l'Empire.

En septembre de la même année il se rendit à Téhéran, emmenant avec lui son prisonnier, et l'exposant, partout où il passait, à l'avide curiosité de la populace. Il nomma Hadgi-Ibrahim son premier ministre; il envoya à Chiras son neveu Baba-Khan, fils de son frère Hussein, et lui donna des troupes afin de contenir toutes les provinces du midi. Lutf-Ali fut mis à mort dans le courant de l'hiver 1794, avec tous ceux de ses parens qui se trouvaient enfermés avec lui.

Ainsi périt, à la fleur de son âge, ce malheureux prince dont la Perse déplore les malheurs, dont elle regrettera encore long-tems la perte. Il eût sans doute détruit le féroce Méhémet et pris son rang parmi les grands-hommes, c'est-à-dire, parmi les bienfaiteurs du genre humain si Djaffar eût vécu quelques années de plus, et surtout s'il n'eût pas, par sa timidité envers son ennemi, et ses injustices envers les grands, préparé les malheurs de son fils, et par-là prolongé les troubles de la Perse.



CHAPITRE VII.

Division géographique des Etats compris entre la mer Caspienne et la Mer-Noire. Traité conclu entre l'impératrice de Russie et le prince de Géorgie. Sac de Tiflis. Les Russes s'emparent de Derbent, de Bakou, de Chamaki. Méhémet soumet le Khorassan. Mort de Charokh-Chah. Méhémet marche contre les Russes; il est assassiné dans son camp. Baba-Khan lui succède sous le nom de Fétah-Ali-Khan.

TOUT l'espace compris entre la mer Caspienne et la Mer-Noire est divisé en divers États et provinces, qui appartiennent à la Porte othomane et à la Perse, ou qui dépendent de ces deux Empires. La Mingrelie et le Guriel sur la Mer-Noire, ainsi que l'Imirette, qui se trouve dans l'intérieur des terres, sont gouvernés par des princes tributaires de la Porte. Le Daghestan, le Tabesseran, le Chyrvan, le Mogan et le Guilan, provinces si-

tuées sur la rive occidentale de la Caspienne, font partie de la Perse, et sont gouvernées par des khans. La Géorgie persane, qui se trouve au milieu, et qui comprend les royaumes de Kacket et de Carduel, n'a qu'un seul roi, tributaire de la Perse. La partie de l'Arménie, qui s'étend depuis Trébizonde jusqu'au-delà de Kars et d'Akalsiké, appartient à la Porte, et est gouvernée par des pachas qu'elle y envoie.

La Russie, qui depuis long-tems paraît vouloir reculer les limites de son vaste Empire à l'occident et au midi, a réuni peu à peu à ses États, la Circassie et tous les pays situés entre la mer d'Azof et l'embouchure du Volga : elle n'avait pas pourtant dépassé le Caucase il y a quelques années ; elle s'était bornée à former des établissemens solides au pied de cette chaîne de montagnes et le long du fleuve Térek, qui se jette dans la Caspienne, à deux degrés ou environ au dessus de Derbent.

Mais sans parler des tentatives qu'elle avait faites en différens tems pour s'emparer des provinces occidentales de la Caspienne, tentatives qui n'avaient jamais eu qu'un succès éphémère, la convention conclue en 1783, entre Catherine et Héraclius, a dû ne laisser

aucun

aucun doute sur les projets ultérieurs de cette puissance. On a dû voir par cette convention, qu'elle songeait aussi depuis long-tems à étendre son influence et même sa domination sur tous les pays situés entre les deux mers. En voici un extrait :

ARTICLE PREMIER.

Le czar de Carduel et de Kacket renonce à jamais, pour lui et pour ses successeurs, à toute espèce de dépendance de la Perse ou de quelqu'autre puissance que ce soit, et il déclare par la présente, à la face de l'Univers, qu'il ne reconnaît au dessus de lui et de ses successeurs aucun autre pouvoir supérieur, si ce n'est le pouvoir et la protection suprême de sa majesté l'impératrice de toutes les Russies et de ses augustes successeurs au trône de Russie, auquel trône il promet d'être fidèle, et de lui donner toute l'assistance dont il sera requis.

ART. II.

Sa majesté accepte la promesse sincère de S. A., et s'engage de son côté, pour elle et pour ses successeurs, d'accorder constamment sa grace et sa protection aux sérénissimes czars de Carduel et de Kacket, et de leur garantir

la conservation, non-seulement de toutes les possessions actuelles du sérénissime czar Héraclius Teimurasowitch, mais aussi toutes celles qui pourront encore à l'avenir lui tomber en partage.

ART. III.

Le czar qui succédera au gouvernement par droit héréditaire, devra d'abord informer de son avénement la cour de Russie, et solliciter par l'envoyé qu'il lui députera à cet effet, la confirmation impériale dans la dignité de régent. Aussitôt qu'on lui aura fait parvenir les marques de son investiture, savoir : un diplôme, un drapeau avec les armes impériales de Russie, un sabre, un bâton de commandement et un manteau doublé d'hermine, le czar, à la réception de ces marques, devra prêter solennellement, en présence du ministre de Russie, le serment de reconnaître le pouvoir suprême et la protection du monarque de Russie, ainsi que celui de sa fidélité et de son zèle pour sa personne, selon la formule qui lui sera prescrite.

ART. IV.

Son altesse le czar promet de n'entretenir aucune communication quelconque avec au-

cun des régens voisins, sans le consentement et l'aveu préalable tant du principal commandant sur les frontières, que du ministre accrédité de sa majesté impériale; et en cas qu'il vînt, de la part de ces voisins, des députés ou des lettres, il prendra l'avis dudit commandant et du ministre impérial de Russie, tant sur l'admission ou la non-admission desdits députés, que sur la réponse à faire à de pareilles lettres.

ART. V.

Comme son altesse desire de tenir à la cour de sa majesté impériale un ministre ou résident de sa part, sa majesté veut bien l'admettre et lui donner le même rang qu'ont les ministres de même caractère, des princes régnans, et elle veut tenir aussi elle-même un ministre ou résident à la cour de son altesse.

ART. VI.

Sa majesté impériale promet, pour elle et pour ses successeurs, 1°. qu'elle regardera les peuples des royaumes susdits comme si étroitement liés avec l'Empire de Russie, qu'elle tiendra leurs ennemis pour les siens; que par conséquent lesdits peuples seront compris dans toute pacification qui pourra se conclure

avec la Porte othomane ou avec quelqu'autre puissance que ce soit;

2°. Qu'elle maintiendra pour toujours et invariablement le sérénissime czar Héraclius Teimurasowith, ses héritiers et la postérité de sa Maison, dans le gouvernement des royaumes de Carduel et de Kacket;

3°. Qu'elle laissera absolument et uniquement au sérénissime czar le maintien de l'administration intérieure du pays, l'imposition et la levée des taxes. . . .

ART. VII.

Le sérénissime czar promet, pour lui et pour ses successeurs, 1°. d'être toujours prêt avec ses troupes pour le service de sa majesté impériale;

2°. De prendre, pour ce qui concerne le service principalement de sadite majesté, l'avis des commandans en son nom; de se prêter à leurs réquisitions, et de garantir les sujets de sa majesté contre toute injustice et toute oppression;

3°. D'avoir, dans les promotions et avancemens qu'il fera des personnes à son service, principalement égard à celles qui ont bien mérité de l'Empire de Russie, vu que de cet Em-

pire dépendent la sûreté et le bien-être des royaumes de Carduel et de Kacket.

ART. VIII.

Il a plu aussi à sa majesté impériale d'accorder que le premier archevêque des susdits royaumes aura un rang égal avec les métropolitains de la huitième classe, nommément le rang après celui de Tobolsk, et elle lui donnera très-gracieusement pour jamais le titre de membre du très-saint Synode.

ART. IX.

Que la noblesse de Carduel et de Kacket jouira, dans toute l'étendue de l'Empire russe, des mêmes prérogatives et des mêmes avantages que la noblesse de Russie.

ART. X.

Tous les natifs de Carduel et de Kacket pourront s'établir dans la Russie, s'en retirer, et y fixer de nouveau leur demeure. Les prisonniers qui auront été remis en liberté par le moyen de la Russie, soit par les armes ou par capitulation, pourront s'en retourner librement chez eux, toutes les fois qu'ils le desireront, en payant seulement l'argent déboursé pour leur rançon et leurs frais de voyage. Son altesse le czar promet de son côté, de la manière la plus sacrée, d'en agir

de même à l'égard des sujets russes qui seraient tombés en captivité chez ses voisins.

ART. XI.

Les marchands de Carduel et de Kacket pourront passer librement en Russie avec leurs marchandises et effets ; ils y jouiront de tous les mêmes droits et prérogatives que les sujets nés russes, et le czar promet de procurer, de concert avec les commandans russes, ou avec les ministres de sa majesté impériale, une plus grande facilité générale pour le commerce russe dans son pays, ou par ce pays, vers d'autres contrées.

ART. XII.

La présente convention sera observée inviolablement et à perpétuité.

ART. XIII.

Les ratifications de la présente convention seront échangées dans le délai de six mois ou plus tôt s'il se peut.

Dans la forteresse Georges, le 24 juillet 1783.

Signés, PAUL POTEMKIN, *prince* IVAN-BAGRATION ; *prince* GARSEWAN-TSCHAWTS-CHAWDSEW.

Cette convention, conclue quatre ans après

là mort de Kérim-Khan, dans le tems que les divers prétendans au trône se faisaient la guerre entr'eux, devait être tôt ou tard un motif de guerre entre la Perse et la Russie. Celle-ci devait s'attendre que, dès que les troubles de la Perse seraient appaisés, et qu'il y aurait sur le trône un roi qui s'y croirait bien affermi, la guerre ne pouvait manquer d'avoir lieu. Mais peut-être espérait-elle que les troubles se prolongeraient, que cet Empire finirait par être divisé, et serait conséquemment hors d'état d'inquiéter la Géorgie. Cette espérance ne s'est pas réalisée; la Perse n'a point été divisée. Aga-Méhémet-Khan, comme nous venons de le dire, se trouva, en 1793, maître absolu de cet Empire, et à la tête d'une armée considérable et aguerrie.

Un des premiers actes de Méhémet, lorsqu'il eut détruit Lutf-Ali-Khan, et reçu la soumission de toutes les provinces du midi, fut d'exiger que la Géorgie rentrât sous la domination de la Perse, et payât, comme auparavant, le tribut auquel elle était soumise. Héraclius, comme feudataire de l'Empire, fut sommé de se rendre à la cour avec les présens d'usage, pour y prêter serment de fidélité, et recevoir son firman d'investiture: Héraclius, qui comptait sur un puissant se-

cours, chercha à gagner du tems par des réponses évasives. Sommé de nouveau et d'une manière très-pressante, il refusa d'obéir, et fit répondre qu'il ne reconnaissait au dessus de lui d'autre souverain que Catherine.

Ce refus détermina Méhémet à faire la guerre au roi de Géorgie, pour le réduire à l'obéissance ou le chasser de ses États. Il ne pouvait sans se déshonorer et sans se rendre indigne de la couronne qu'il avait usurpée, renoncer aux droits que la Perse avait sur la Géorgie. D'ailleurs, en y souffrant un prince qui s'était mis sous la dépendance de la Russie, il s'exposait à se voir enlever, d'un moment à l'autre, les provinces situées sur la rive occidentale de la Caspienne.

Dès la fin de l'année 1794, Méhémet donna des ordres à tous les khans, à tous les chefs de tribus, de faire passer des troupes à Téhéran, et de les faire arriver au plus tard à la fin de l'hiver; ce qui fut ponctuellement exécuté. Il les passa en revue au commencement d'avril 1795 : elles s'élevaient à plus de quatre-vingt mille hommes. Il se mit à leur tête à la fin du même mois, et prit la route de Casbin.

Arrivé à Ardebil, il divisa son armée en trois corps; il en envoya un dans le Mogan, le Chyrvan et le Daghestan pour en imposer

à tous les khans de ces provinces, lever les contributions arriérées, et recevoir des chefs de tribus le serment de fidélité. Ce corps d'armée n'éprouva aucune résistance. Tous les chefs de tribus, tous les khans, s'empressèrent de se rendre auprès du souverain, et de lui offrir des présens. Ils approvisionnèrent en outre son armée, et versèrent dans ses coffres le revenu de leurs provinces.

Un second corps de troupes eut ordre de marcher sur Érivan. Le khan de cette province, nommé *Mahmet*, soutenu par Héraclius, n'avait pas voulu se soumettre au nouveau roi : il avait environ quinze mille hommes à sa solde, et aux premières nouvelles de la marche de Méhémet, le fils d'Héraclius était venu à Érivan avec quinze mille Géorgiens.

Le roi de Perse, avec le reste de son armée, s'était porté sur Chutche, ville peu grande, bien fortifiée, située au sommet d'une montagne escarpée, à vingt lieues de l'Araxe, dans la Haute-Arménie. Ibrahim-Khan, qui y commandait, et qui comptait sur les secours d'Héraclius, opposa à Méhémet une résistance à laquelle il ne s'attendait peut-être pas.

Après quelques tentatives infructueuses qu'il fit pour s'emparer de cette place, il eut recours à un autre moyen; il fit offrir à Ibra-

him de très-riches présens; il lui promit son pardon et un gouvernement plus étendu, plus productif s'il voulait se soumettre et livrer la ville. Ibrahim ne voulut se prêter à aucune proposition.

Méhémet, qui n'avait ni artillerie ni aucun des moyens propres à réduire par la force une place que sa position seule rendait presqu'imprenable, se décida à y laisser assez de troupes pour l'investir, et pour s'opposer à la garnison si elle tentait quelque sortie, après quoi il vint joindre le corps d'armée qu'il avait envoyé à Érivan.

Ce corps avait été vivement repoussé : il s'était retiré avec perte, et il avait pris une position avantageuse en attendant qu'il pût être renforcé. Moyennant les troupes que Méhémet lui amena, il se rendit bientôt maître de toute la province, et marcha de nouveau contre la ville. Le khan, qui se croyait assez fort pour le battre une seconde fois, en sortit avec le fils d'Héraclius.

Les deux armées se rencontrèrent à quelques lieues d'Érivan, et en vinrent aux mains au lever du soleil. Les Géorgiens, sous les ordres du fils d'Héraclius; un corps d'Afghans à la solde du khan, ainsi que les kisil-baches de sa garde, firent des prodiges de valeur, et se

battirent avec un acharnement qui mit plusieurs fois en danger les troupes de Méhémet. Deux fois celles-ci plièrent, et furent sur le point de prendre la fuite ; mais le régent, qui combattait en personne à la tête de ses Kagiars, vint à bout deux fois de les rallier. A la fin la valeur dut le céder au nombre ; les Persans triomphèrent complétement, et poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes de la ville.

Après cette victoire, Méhémet ayant fait bloquer Érivan, et pris avec lui un petit corps de troupes, vint joindre à Candjea l'armée qu'il avait envoyée dans le Chyrvan et le Daghestan, et se porta sur Tiflis.

Héraclius, qui ne s'attendait pas à être attaqué dans sa capitale avant la prise de Chutche et d'Érivan, et qui avait d'ailleurs fait passer dans la dernière de ces places presque toutes ses troupes, ne se croyant pas en état de soutenir un siége, abandonna Tiflis et se retira à Kacket. La majeure partie des habitans suivirent l'exemple du roi ; ils sortirent précipitamment de la ville, et emportèrent avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux.

Méhémet entra sans résistance dans la capitale de la Géorgie en octobre de la même

année. Tous les habitans qui s'y trouvèrent encore furent ou massacrés ou faits esclaves; tous les effets précieux qui n'avaient pu être emportés, furent pillés: on mit ensuite le feu aux maisons, on démolit le château, après quoi l'armée se retira.

Les khans d'Érivan et de Chutche n'eurent pas plutôt appris le sort de Tiflis et la soumission de tous les khans de ces contrées, qu'ils demandèrent à capituler; ce qu'ils obtinrent en remettant leur ville, et passant avec leurs troupes au service de Méhémet.

Le fils d'Héraclius obtint la permission de se retirer en Géorgie, après s'être engagé, tant pour lui que pour son père, de reconnaître formellement Aga-Méhémet-Khan pour légitime souverain de la Perse, de lui prêter serment de fidélité, et de payer à l'avenir, comme par le passé, le tribut annuel auquel son royaume est soumis.

Après avoir ainsi réduit à l'obéissance tout le nord-ouest de la Perse, Méhémet renvoya une partie de son armée, et se rendit à Téhéran, où il passa l'hiver.

Héraclius n'avait pas négligé, aux premières sommations qui lui avaient été faites, d'en donner avis au général russe, nommé *Goudovicht*, gouverneur du Caucase, et de lui recomman-

der fortement d'en avertir l'impératrice, afin qu'elle fît passer quelques troupes en Géorgie, ou qu'elle les envoyât sur la frontière, avec ordre de voler à son secours s'il était attaqué.

Le gouverneur, qui ne crut probablement pas que les menaces de Méhémet fussent si promptement suivies de leur effet, avait négligé d'en faire son rapport, ou l'avait fait de manière à ne pas faire craindre que le prince de Géorgie fût attaqué ; ce qui fit que celui-ci ne reçut aucun secours de la Russie, et qu'il fut obligé d'abandonner sa capitale.

Mais dès que Catherine apprit ce qui venait de se passer, elle ordonna sur-le-champ à un petit corps de troupes qui se trouvait sur la frontière, sous les ordres du général Savelief, de marcher sur Derbent et de s'en emparer. Ces ordres furent exécutés ; mais la ville ne voulant pas se rendre aux sommations qui lui furent faites, et Savelief n'ayant pas assez de troupes pour l'attaquer dans les formes, il se contenta de l'investir, en attendant de nouveaux ordres et les renforts qu'il demandait. Les Russes passèrent l'hiver sous les murs de la ville, sans qu'il fût rien entrepris de leur part, et sans que les Persans, de leur côté, osassent tenter quelque sortie.

Pendant l'hiver, le comte Valerien Soubof

ent ordre de réunir toutes les forces disponibles qui se trouvaient vers le Caucase, et de venir joindre à Derbent le corps de Savelief, dont il devait aussi prendre le commandement. L'armée passa la rivière Térek en avril 1796, et s'avança jusqu'à Derbent en longeant la Caspienne. Forte alors de trente à trente-cinq mille hommes, elle s'empara facilement de quelques ouvrages avancés, et menaça le khan d'un assaut général s'il ne livrait la ville. Le khan ouvrit les portes et se rendit prisonnier.

Les Russes occupèrent Derbent, y mirent garnison, et marchèrent sur Bakou en suivant le rivage de la mer.

Dans le même tems, une flotte sur laquelle étaient quatre mille hommes de débarquement, vint menacer le Guilan, et établir son quartier-général à l'île Sara, située à quelques lieues des côtes, entre Enseli et Bakou. Elle fit, dans le courant de l'été, quelques tentatives pour s'emparer d'Enseli, ville et port à quelques lieues de Reicht, mais elle fut repoussée ; elle revint à Sara sans avoir entrepris autre chose.

Le comte Valerien Soubof n'éprouva aucune résistance dans sa marche. Toutes les villes, bourgs et villages qui se trouvèrent sur

sa route, lui ouvrirent les portes. Bakou se rendit à la première sommation qui lui fut faite par un corps de six mille hommes que le général y avait envoyé. Les Russes occupèrent la ville, et n'inquiétèrent ni le gouverneur ni les habitans.

Vers la fin de juin, les chaleurs qui se faisaient déjà vivement sentir, déterminèrent le général à faire camper l'armée sur les montagnes qui se trouvent à dix ou douze lieues des côtes; il choisit à cet effet une vallée fraîche, agréable, située près des sources de l'*Atchaï*, ruisseau qui se jette dans la Caspienne à douze lieues au nord-ouest de Bakou.

Soubof quitta son camp vers la fin d'août, et s'avança jusqu'au vieux Chamaki, où il passa le reste de l'été. Mais dès que les chaleurs furent passées, c'est-à-dire, à la fin d'octobre, il vint se présenter devant le nouveau Chamaki, situé hors des montagnes, à cinq ou six lieues de l'autre. Le khan se sauva, et les Russes occupèrent la ville.

Le comte Valerien Soubof détacha un corps de troupes aux ordres du lieutenant-général Korsakof, pour s'emparer de Candjea et occuper la Géorgie, en remontant le Kur jusqu'à Tiflis. L'armée, se dirigeant au sud, vint camper sur la rive gauche du fleuve, à

douze lieues de son embouchure : l'avant-garde passa le fleuve, et se trouva dans le Mogan, au même lieu où Nadir-Chah, en 1735, avait été proclamé roi par tous les députés de la nation.

Les troupes étaient campées, et elles attendaient le retour de la belle saison lorsqu'elles reçurent, en décembre 1796, la nouvelle de la mort de Catherine et l'ordre de se retirer ; ce qu'elles exécutèrent en bon ordre et sans être inquiétées.

Pendant cette campagne des Russes, Méhémet était dans le Khorassan, occupé à détrôner Charokh-Chah : nous étions, Bruguière et moi, à Téhéran.

Nous avons dit plus haut, qu'en 1752 le Khorassan fut érigé en souveraineté indépendante en faveur de Charokh. Méhémet, aussi empressé de faire rentrer cette province sous la domination de la Perse, que d'en expulser les descendans de Nadir, dont il connaissait tous les droits au trône qu'il occupait, se disposa, après avoir ravagé la Géorgie, à s'emparer du Khorassan. Il ne pouvait cependant ignorer que les Russes bloquaient Derbent, et il devait bien s'attendre qu'ils y seraient en plus grand nombre au printems suivant. Il est donc bien surprenant qu'il ait

songé

songé à porter toutes ses forces à l'est de la Caspienne, pour occuper une province qui ne pouvait en aucun tems lui résister, plutôt que d'aller au secours de celles que les Russes menaçaient à l'occident. A-t-il cru que Catherine n'enverrait pas d'autres troupes que celles du général Savelief, et, dans cette supposition, a-t-il jugé que les khans étaient bien en état de se défendre?

Quoi qu'il en soit des motifs de cette conduite, la partie de l'armée, qui avait été congédiée avec ordre de se trouver de nouveau sous les armes vers la fin de mars, ayant rejoint ses drapeaux, Méhémet prit la route du Mazanderan dans le même tems que le comte Valerien Soubof passait le Térek. Il s'arrêta quelque tems aux environs d'Aster-Abad pour laisser reposer ses troupes et faire des provisions, après quoi il tira droit à Mesched.

Charokh vivait encore : il avait été témoin de toutes les révolutions qui avaient eu lieu en Perse, sans y prendre jamais aucune part; il avait vu, sans s'y opposer, tous les efforts que Mohammed-Hassan-Khan et son fils Aga-Méhémet-Khan avaient faits pour s'emparer du suprême pouvoir. Tranquille au milieu de sa province, qu'il gouvernait par le

moyen de son fils aîné, il vivait en paix avec ses voisins; il protégeait, contre les seigneurs du pays et les hordes errantes, les peuples confiés à ses soins; il cherchait à cicatriser les plaies que les guerres de Nadir, les troubles qui avaient suivi sa mort, et les ravages des Ouzbeqs et des Turcomans, avaient occasionnées. L'apparition de Méhémet dans le Mazanderan, et sa marche vers le Khorassan, ne laissèrent à Charokh aucun doute sur les desseins de cet usurpateur. Hors d'état de résister, il conseilla à ses fils de se mettre en lieu de sûreté. Quant à lui, il prit le parti de la soumission. Il sortit de Mesched, et vint à deux journées de chemin, au devant de l'armée persane, suivi seulement de sa garde et des principaux seigneurs de sa cour. Il apportait de très-riches présens en chevaux, en armes et en divers objets précieux.

Méhémet le reçut d'abord avec tous les égards que méritaient son âge, son rang et sa naissance; il accepta les présens, et il demanda qu'il fût pourvu aux besoins de son armée, tant en vivres qu'en argent.

Charokh donna sur-le-champ tous les ordres nécessaires pour que l'armée ne manquât de rien : il fit venir de toutes parts des chevaux pour la remonte de quelques cavaliers;

il procura les armes et les habits dont on manquait, mais il s'excusa relativement aux sommes d'argent qu'on lui demandait. Il motiva son refus sur la modicité des revenus de ses États, et sur les dépenses excessives qu'il avait faites depuis qu'il était monté sur le trône; il avait peu à peu rétabli les mosquées, les caravanserais, les besesteins, les fontaines publiques, que les guerres civiles avaient détruits; il avait toujours entretenu beaucoup de troupes, afin de pouvoir contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, et il n'avait pas dû prélever de forts impôts sur un peuple qui avait été entiérement ruiné par les violences de Nadir et les extorsions de ses agens.

Charokh se flattait d'ailleurs que le nouveau roi de Perse respecterait en lui le petit-fils de Nadir, élevé au trône par la volonté suprême de tous les seigneurs et de tous les chefs de tribu du Khorassan; qu'il aurait pour lui les mêmes égards qu'avaient eus Kérim-Khan, régent de Perse; Ahmed, roi de Kandahar; Timur-Chah son fils, ainsi que les rois de Balkhe, de Bokhara, de Samarcande, et le prince afghan qui régnait à Hérat; mais Charokh ignorait qu'il n'y a rien de sacré pour celui que l'ambition tourmente.

Lorsqu'ils furent rendus à Mesched, Méhé-

met fut s'établir dans le palais royal : il retint Charokh auprès de lui, et le constitua en quelque sorte son prisonnier ; il exigea qu'il lui remît à l'instant le sceau de l'État, le trésor royal et toutes les richesses qu'il possédait.

Il ordonna en même tems à tous les khans et seigneurs du Khorassan de venir auprès de lui, et à tous les ministres du culte de faire en son nom la prière publique du vendredi.

Tous obéirent : les premiers, ne pouvant opposer une armée capable de résister à celle du roi de Perse, se rendirent à Mesched avec les présens dont ils étaient redevables.

Charokh se dépouilla de toutes les marques de souveraineté : il mit sur-le-champ Méhémet en possession de tout ce qui appartenait à la couronne, mais il nia toujours qu'il eût en main d'autres richesses que celles qu'on avait trouvées dans son palais. Cette obstination fit entrer en fureur l'avide Méhémet. Se doutant bien que le petit-fils de Nadir avait encore quelques restes des trésors enlevés aux Indiens, il le fit saisir, lui fit donner des coups de bâton sous la plante des pieds afin d'en obtenir l'aveu ; il poussa même la barbarie jusqu'à lui faire appliquer des fers ardens sur différentes parties du corps.

Charokh, qui ne pouvait se résoudre à

priver ses fils de la dernière ressource qu'ils avaient pour se faire un parti et rentrer dans leurs droits, souffrit d'abord avec beaucoup de courage et sans se plaindre, les tourmens qu'on lui fit endurer; mais à la fin, accablé sous le poids de la douleur, et dans le délire d'une fièvre ardente, il déoouvrit son trésor à son bourreau, et le lui abandonna: il consistait en or, en argent, en joyaux, en objets d'arts, et surtout en diamans.

Méhémet s'en saisit avec avidité, et se hâta de le faire emballer : il prit possession, dans l'intervalle, de toute la province; il reçut la soumission de tous les khans, de tous les seigneurs, de tous les chefs de tribus; il se fit donner un grand nombre d'otages, et il partit de Mesched vers la fin d'août, laissant dans cette ville douze mille hommes pour contenir les habitans, et s'opposer à tout ce que pourraient entreprendre les fils de Charokh.

Ce malheureux prince était encore malade: n'importe, il fut arraché de son lit, et emmené dans une litière: tout le reste de sa famille le suivait sous bonne escorte. Les chaleurs étaient très-fortes, et la saison dangereuse : l'armée souffrit beaucoup en traversant le Mazanderan; un grand nombre de soldats furent attaqués de fièvres putrides

et de dyssenterie. Charokh, âgé alors de soixante-trois ans et quelques mois (1), ressentit, aux environs d'Aster-Abad, des douleurs d'entrailles violentes; il resta quelques heures dans cet état, après quoi il expira sans qu'on ait su si cette mort avait été provoquée par son ennemi, ou si elle était une suite naturelle des mauvais traitemens qu'il avait endurés.

Méhémet fit son entrée à Téhéran le 20 septembre; il congédia, comme l'année d'auparavant, presque toute son armée, et il ne la réunit de nouveau sous les drapeaux qu'au printems suivant. Ce fut donc à la fin de mars 1797, qu'il quitta Téhéran pour marcher une seconde fois sur Tiflis, et reprendre les villes de Bakou et de Derbent, que les Russes paraissaient vouloir garder. Ils avaient évacué Candjea, Chamaki et toutes les villes et forteresses de l'intérieur, mais ils n'avaient pas retiré les troupes qu'ils avaient envoyées à Tiflis.

L'armée avait passé l'Araxe, et était campée près de Chutche; elle était dans le meilleur état possible, et ne demandait qu'à combattre. Déjà Méhémet avait fait ses dispositions pour

(1) Il était né le 11 mars 1733.

envoyer trente mille hommes contre Tiflis, en remontant le Kur ; il devait passer le fleuve avec plus de soixante mille hommes, aux environs de Berda, et entrer dans le Chyrvan pour se mesurer avec les Russes, lorsqu'un de ces événemens que la prudence humaine ne peut prévoir, vint détruire ces projets et dissoudre cette armée.

Le 14 de mai à la pointe du jour, Méhémet sortit de la tente où il avait couché, et passa dans une autre qui était à côté. Il avait pris l'habitude de faire sa prière dans celle-ci, d'y fumer le narguil, et de s'y livrer pendant quelques heures à l'examen des papiers qu'on lui avait remis la veille. Personne autre que le premier ministre et les généraux ne pouvait espérer de lui parler dans cette tente, et il n'avait ordinairement qu'un ou deux officiers autour de lui pour le servir : ce jour-là il ne s'y en trouva qu'un seul ; il se nommait Pitch-Hesmet. Après la prière, et au moment que le roi tenait des deux mains le narguil que l'officier venait de lui présenter, celui-ci lui porta dans la poitrine deux coups de poignard qui le firent expirer à l'instant sans pousser aucun cri.

Le motif qui avait, dit-on, engagé cet officier à commettre un crime pareil, fut que

son frère, l'année d'auparavant, avait péri d'une mort cruelle par ordre du roi (1), quoiqu'il fût depuis long-tems à son service, qu'il lui eût donné les preuves les plus certaines de dévoûment, et qu'il n'eût commis aucune faute un peu grave : l'ordre avait été donné dans un moment de mauvaise humeur, et révoqué trop tard. Ce fait était vrai ; mais il est bien certain que Pitch-Hesmet n'aurait pas songé à tirer vengeance de ce supplice ; il n'aurait pas eu l'idée de sacrifier le roi aux mânes de son frère s'il n'avait été sûr d'échapper à la mort.

On eut bientôt la certitude que la main de ce scélérat avait été dirigée par un homme puissant, qui crut par-là se frayer un chemin au trône. Sadek-Khan, de la tribu Chakaki, un des généraux de l'armée, avait promis à Pitch-Hesmet de favoriser son évasion ; il lui avait même fait espérer une forte récompense s'il réussissait dans son entreprise. Sadek-Khan, en sa qualité de général, entrait librement dans la tente du roi. Dès qu'il fut instruit de sa mort, il s'y rendit avec quelques personnes qui lui étaient dévouées ; il s'empara du trésor, et sortit quelque tems après,

---

(1) On lui avait ouvert le ventre et arraché les entrailles.

en faisant paraître un firman muni du sceau royal, portant l'ordre à lui Sadek de partir sur-le-champ, pour une opération, avec le corps qu'il commandait, consistant en dix mille hommes.

On ignorait, dans le camp, la mort du roi. Sadek-Khan sortit donc sans obstacle, emportant avec lui, non-seulement la caisse militaire et les riches et nombreux diamans de Méhémet, mais même une partie des vivres. Son objet, en s'éloignant, était d'éviter le premier mouvement de l'armée et le ressentiment que pouvait faire naître, dans le cœur du soldat, l'idée d'un assassinat. Il savait bien que tous les mécontens viendraient se joindre à lui; il espérait d'ailleurs que cette armée, sans vivres, sans argent et sans chef, se dissoudrait bientôt. C'est ce qui arriva peu de jours après. Il se forma plusieurs partis, dont quelques-uns furent joindre Sadek-Khan. Le peu de personnes attachées au roi, ou qui craignaient d'être sacrifiées à l'ambition de son meurtrier, retournèrent à Téhéran sous la conduite de Hadgi-Ibrahim, premier ministre. Les autres se rendirent dans leur tribu pour tâcher d'y jouer un rôle ou s'y mettre à l'abri des persécutions.

Lorsque nous quittâmes Constantinople,

en mai 1798, on comptait quatre principaux prétendans qui allaient de nouveau déchirer ce malheureux Empire. C'étaient, 1°. Baba-Khan, fils de Hussein-Khan, frère aîné d'Aga-Méhémet-Khan. Il était, comme nous l'avons dit, gouverneur de Chiras. A la première nouvelle de la mort de son oncle, il avait volé à Téhéran, et s'y était fait reconnaître régent; il avait laissé à Chiras son frère Couchouk-Khan, avec dix ou douze mille hommes pour contenir le midi.

2°. Ala-Kouli-Khan, frère de Méhémet. Il avait cherché à se faire un parti à Téhéran, à Ispahan et dans le Mazanderan.

3°. Sadek-Khan. Il se rendit à Tauris en quittant l'armée, et se trouva bientôt maître de tout l'Aderbidjan.

4°. Enfin Mohammed-Khan, fils de Zéki-Khan, le même qui avait abandonné Lutf-Ali-Khan au moment où il venait de battre Méhémet. Il avait levé quelques troupes dans le Loristan et parmi les Arabes, et avait marché sur Chiras; il avait d'abord obtenu quelques avantages sur Couchouk, mais il ne put s'emparer de la ville.

Parmi ces quatre prétendans, celui qui était le plus digne du trône, celui que le vœu du peuple y appelait, fut, heureusement pour

la Perse, celui qui eut d'abord le plus de troupes, et qui réunit le plus de moyens pécuniaires. Maître de Téhéran, d'Ispahan et de Chiras, Baba-Khan faisait espérer de ramener tôt ou tard, par sa bravoure et sa bonne conduite, les provinces qui tenaient à un autre parti. Néanmoins la lutte eût été longue et le résultat incertain si Hadgi-Ibrahim ne fût venu à bout de gagner Sadek-Khan, et de le faire renoncer à ses prétentions. Il l'engagea même à céder à Baba-Khan tout l'or, tous les diamans qu'il avait enlevés à son oncle, et à réunir ses forces aux siennes. Dès-lors le trône fut assuré à ce dernier. Ala-Kouli, abandonné des siens, fut arrêté et rendu aveugle. Mohammed, pareillement abandonné, fut réduit à se réfugier chez les Arabes de la côte pour échapper au châtiment qu'il méritait.

Baba-Khan prit alors le nom de Fétah-Ali-Khan. Il paraît avoir gouverné jusqu'à présent la Perse avec justice, et avoir déployé, tant au dedans qu'au dehors, toute l'énergie qui convient à sa position.

CHAPITRE VIII.

Départ d'Ispahan. Retour à Bagdad par Kengaver et Kermanchah. Femmes de Mikr-Abad. Douane de Sarpil. Curdes qui attaquent la caravane. Divers moyens de quitter Bagdad et de faire route. Aventurier qui prend le nom d'un des frères du roi de Perse.

Lorsque nous quittâmes Téhéran pour nous rendre à Ispahan, notre projet était de traverser toute la Perse, d'aller nous embarquer dans un des ports du golfe, pour Bassora, et de remonter l'Euphrate ou le Tigre jusqu'à Hellé ou Bagdad.

Cette route nous paraissait devoir compléter nos observations sur le sol et le climat de la Perse, sur les mœurs et les coutumes des habitans, et nous procurer, en minéraux, plantes et animaux, une récolte encore plus abondante que toutes celles que nous avions faites dans ce pays.

La santé de mon collègue dérangea une seconde fois tous nos plans. Vingt jours de repos dans la ville la plus saine de cet Empire, et dans la saison de l'année la plus douce, n'ayant pu le rétablir ni lui donner la moindre espérance d'une amélioration prochaine, nous jugeâmes qu'il fallait se hâter de quitter un climat qui ne pouvait lui convenir, et de prendre, pour revenir en France, le chemin le plus court et le moins fatigant.

Nous nous joignîmes donc à une caravane qui partait pour Kermanchah, et nous sortîmes d'Ispahan le 15 novembre 1796, pour aller coucher à un caravanserai situé à quatre ou cinq milles de distance.

La caravane, composée d'environ cent chevaux, portait des mousselines et des toiles de l'Inde, des schals de Kachemire et de Kerman, des tapis, et diverses étoffes fabriquées à Yesd et à Ispahan ; elle avait aussi quelques ballots de tabac, quelques ballots de garance, un peu d'opium, de musc, d'ambre, et autres drogues du midi de la Perse ou des contrées plus orientales, le tout destiné pour Kermanchah, Amadan et Bagdad.

Vers le milieu de la nuit, quelques cavaliers se présentèrent au caravanserai avec un ordre du gouverneur : ils venaient enlever de force

tous les chevaux qui s'y trouvaient, pour transporter d'Ispahan à Cachan les officiers, serviteurs, esclaves et effets de Baba-Khan, neveu du roi, qui se rendait de Chiras à Téhéran, où il était appelé. Les gens de la caravane firent un vacarme horrible; ils disputèrent, et crièrent tous à la fois pendant plus d'une heure, pour empêcher qu'on ne leur prît tous les chevaux; ils en furent quittes pour en livrer dix, qu'on ne devait rendre que dans huit jours. Les nôtres, comme les plus beaux et les plus fringans, avaient été pris les premiers; mais ils furent remis à leur place dès qu'on sut qu'ils nous appartenaient. On ne toucha non plus à aucun de ceux destinés à porter nos effets.

Nous séjournâmes le 16, pour attendre qu'on eût remplacé les chevaux qu'on avait emmenés, et le 17 nous vînmes passer la journée dans un caravanserai situé à trois lieues du premier, et à un quart de lieue du petit village d'*Anichirvoun*. On semait partout du froment sur les terres que l'on avait arrosées quelques jours auparavant : il était déjà levé en plusieurs endroits.

Le 18, nous ne fîmes que quatre lieues. Nous marchâmes d'abord en plaine; nous côtoyâmes ensuite des montagnes peu élevées,

très-arides ; nous traversâmes un coteau schisteux, en partie volcanique, et nous nous arrêtâmes dans un très-beau caravanserai situé au milieu d'une plaine inculte. Nous vîmes ramasser partout, dans cette plaine, une espèce d'anabase, plante de la famille des soudes ; elle y était très-abondante. Séchée et mise en poudre, on s'en sert, dans toute la Perse, pour décrasser le linge : on la brûle, en quelques endroits, pour faire du savon avec les cendres.

Le 19, nous nous rendîmes dans dix heures à Déhak, village fort étendu, mais presque tout détruit : il est situé entre deux montagnes peu élevées, moins arides que celles du jour précédent. Les environs nous parurent fort beaux ; les eaux y étaient abondantes et assez bonnes.

Le 20, nous nous trouvâmes entre des montagnes schisteuses et granitiques ; nous en vîmes une à notre gauche, beaucoup plus élevée que les autres, sur laquelle il était déjà tombé beaucoup de neige ; nous la jugeâmes à deux ou trois lieues. Bientôt après nous en découvrîmes de très-hautes devant nous, dont le sommet était également couvert de neige. Nous logeâmes, après sept heures et demie de marche, dans un caravanserai qui tombait

en ruine, près d'un mauvais village presque détruit, nommé *Durri-Areban.*

Le vent fut ce jour-là à l'ouest ; le ciel se couvrit de nuages, et nous fûmes menacés de pluie ; il en était tombé beaucoup, à ce qu'on nous dit, les jours précédens ; nous n'en avions pas eu pourtant, et nous n'en avions pas vu de traces sur notre route avant les trois dernières lieues.

Le sol nous parut s'être beaucoup élevé depuis notre départ d'Ispahan.

Le 21, nous fûmes encore quelque tems entre des montagnes granitiques ; elles s'éloignèrent ensuite un peu, et nous entrâmes dans une plaine fertile et arrosée. Nous logeâmes, après huit heures et demie de marche, au bourg de Khougué, que nous trouvâmes en grande partie détruit.

Nous n'eûmes pas de pluie : le vent passa à l'est ; la nuit fut froide, et la journée fort belle.

Le 22, à une lieue de Khougué, nous passâmes, sur un pont en mauvais état, une petite rivière nommée *Fak-Soun ;* nous montâmes ensuite quelque tems, et nous côtoyâmes une montagne qui nous parut en partie volcanique. Nous entrâmes, en la quittant, dans une plaine assez étendue, et nous nous arrêtâmes,

arrêtâmes, après huit heures et demie de marche, au village de Khouméï. Nous y vîmes un grand nombre de maisons détruites. Nous étions entourés de montagnes fort élevées; nous en avions laissé une à droite, à quelques lieues de distance, dont le sommet présentait beaucoup de neige.

Le même jour nous montâmes à cheval vers les neuf heures du soir, et marchâmes toute la nuit et une partie de la matinée sans nous reposer. Nous vîmes sur la route quelques villages détruits : nous nous trouvâmes quelque tems entre deux montagnes, dont l'une, à gauche, avait beaucoup de neige au sommet; nous entrâmes ensuite dans un vallon fort agréable, et nous nous arrêtâmes le 23, après treize heures de marche, à un village nommé *Aphté*.

Nous remarquâmes qu'il avait beaucoup plu les jours précédens : le sol nous parut s'être encore élevé : les nuits devinrent très-froides; il faisait pourtant assez beau le jour, et l'air était assez tempéré.

Le 24, la vallée s'élargit, et nous conduisit dans une plaine fort agréable, fort bien cultivée, et entourée de montagnes couvertes de neige. Nous logeâmes au fond de cette plaine, dans un village nommé *Hissar*.

Le 25, nous arrivâmes, par une vallée plus ou moins étroite et une plaine assez bien arrosée, au village de *Zenguené*. Nous retrouvâmes ce jour-là le rosier à feuilles simples, que nous avions vu en allant à Amadan.

Les femmes de ce village ont un voile fort petit, qui leur cache à peine le visage; les jeunes semblent ne le porter que pour la forme, ou pour avoir l'air de se conformer à l'usage général.

Dans tous les villages où nous nous sommes arrêtés, nous avons pu nous procurer des melons, des pastèques, des raisins. On garde ces fruits presque tout l'hiver : le raisin surtout se conserve jusqu'à ce qu'il fasse un peu chaud.

Le 26, la nuit fut belle, un peu moins froide que les précédentes. Le vent souffla faiblement de l'est, et le ciel fut très-pur. Nous côtoyâmes une montagne schisteuse et granitique; nous nous trouvâmes ensuite dans une vallée qui s'élargit insensiblement; nous y vîmes quelques cultures; nous y rencontrâmes quelques troupeaux; nous traversâmes un village assez grand, presque tout détruit, et, après sept heures de marche, nous arrivâmes à Mikhr-Abad (1).

---

(1) Population de l'amour ou de l'amitié.

La caravane campa auprès du village, comme elle avait toujours fait lorsqu'elle n'avait pas trouvé de caravanserai. Quant à nous, le kiervan-baschi s'étant obligé par écrit de nous conduire chaque jour dans un caravanserai ou dans tout autre bâtiment qui nous mît à l'abri du froid et de la pluie, il nous logea dans une maison du village, où nous trouvâmes entr'autres deux femmes fort jeunes, qui n'étaient pas du tout voilées, et qui ne firent aucun mouvement pour se dérober à nos regards; elles se montrèrent même fort empressées à nous servir, et elles firent, durant toute la journée, la conversation avec nous.

Surpris de trouver, au milieu de la Perse, un usage si contraire aux mœurs du pays et aux préceptes de la religion de Mahomet, nous demandâmes si nous étions avec des Musulmans ou avec des Guèbres. Sur la réponse qu'on nous fit, que tous les habitans du village suivaient la religion de Mahomet, et qu'ils étaient, comme les autres Persans, de la secte d'Ali, nous voulûmes savoir pourquoi les femmes jouissaient, à Mikhr-Abad, d'une liberté qu'elles n'avaient pas ailleurs; mais nous ne pûmes avoir, à ce sujet, de ré-

ponse satisfaisante. On nous dit que l'usage, dans cette contrée, dispensait les femmes de se voiler dans leur maison, et même hors de chez elles. En effet, toutes celles que nous rencontrâmes dans le village et aux environs, ne portaient presque pas de voile, et ne faisaient, en nous appercevant, aucun mouvement pour cacher leur visage.

Elles nous parurent assez bien faites : nous en vîmes même quelques-unes qui passeraient pour de très-jolies femmes dans les contrées les plus favorisées de l'Europe. Elles avaient en général les cheveux noirs ou châtains, les yeux bleus, le teint blanc, et la carnation vive et colorée des montagnards.

Les hommes sont robustes et d'une assez belle taille ; ils sont tous pasteurs, agriculteurs et guerriers ; ils appartiennent à la tribu des Bakhtiaris, race de Curdes.

Cette route n'est point celle que les voyageurs européens ont prise. Otter s'est rendu de Sahaneh à Néhavend, et de Néhavend à Ispahan par Khonsar ; il a été conséquemment un peu plus à l'occident. En revenant, il a fait la même route que nous jusqu'à Khougué : là il a pris à droite, et est venu à Périspé ou Périsbé par Sari et Dizabad.

Pietro della Valle a été d'Amadan à Ispahan par Sari ou Sarou, Dizabad, Gulpaïghan et Dehak.

Il y a, à l'occident de Mikhr-Abad, une montagne qui nous parut couverte de beaucoup plus de neige que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors : nous la jugeâmes être à cinq ou six lieues de distance.

Le 27, nous eûmes douze heures et un quart de marche sur un terrain inégal, schisteux, granitique, comme celui de la veille, ensuite dans une plaine arrosée et fertile. Nous logeâmes dans un caravanserai bâti au dessus de Périspé, village assez étendu, mais en partie détruit. La nuit fut bien froide, et le ciel très-beau. L'élévation du sol nous parut se soutenir : nous vîmes partout le joli rosier à feuilles simples.

Le 28, nous marchâmes sept heures et demie. Le terrain fut quelque tems inégal, jusqu'à ce que nous fussions dans la belle plaine de Kengaver, où nous passâmes le reste de la journée.

Le 29, nous nous rendîmes dans sept heures à Sahaneh, et le lendemain 30, dans six, au caravanserai de Sheher-Nou. Le premier décembre, nous vînmes dans sept heures à Kermanchah, où nous restâmes deux jours,

afin de donner le tems à la caravane de remplacer quelques marchandises qu'elle y devait laisser.

Nous quittâmes Kermanchah le 4 décembre, et nous vînmes dans six heures au caravanserai bâti dans la vallée de Mahideschf.

Le 5, nous nous rendîmes à Haroun-Abad, et le 6 au caravanserai qui se trouve au dessous de Krent.

Nous eûmes, ce jour-là, pour la première fois depuis que nous étions en Perse, une pluie très-forte qui dura toute la journée ; elle fut accompagnée, pendant plus de deux heures, d'éclairs et de tonnerres qui se succédaient sans interruption.

Les montagnes des environs de Kermanchah, ainsi que le mont Elvind et le mont Bissoutoun, avaient fort peu de neige à leur sommet lorsque nous les revîmes ; mais il en tomba beaucoup le 6 et la nuit suivante, sur une cime très-élevée que nous avions à notre gauche.

Le 7 nous séjournâmes, et le 8 nous vînmes dans douze heures à Sarpil. La caravane logea, comme elle put, dans un assez mauvais caravanserai. Quant à nous, des Curdes étant venus nous offrir l'hospitalité, nous nous laissâmes conduire dans leur maison,

ou plutôt dans leur cabane. Nous y fûmes servis par deux femmes voilées, aussi bien que nous pouvions l'espérer : on nous procura, à très-bas prix, des œufs, des poules, du laitage, et le lendemain on refusa l'argent que nous offrîmes pour notre logement; nous ne pûmes faire accepter une pièce de cent paras, qu'en la donnant en paiement de quelques tasses de lait que nous prîmes avant de monter à cheval.

Le 9, nous fûmes arrêtés, en partant, par les douaniers, qui exigèrent, comme ils avaient fait huit mois auparavant, les droits qu'ils prélèvent sur les voyageurs au nom du pacha de Bagdad. La première fois, sur un seul mot que nous avions écrit à ce sujet à M. Rousseau, l'argent que nous avions donné lui avait été remis, et on lui avait bien dit que les commis de ce bureau seraient punis pour ne s'être pas conformés aux ordres dont nous étions porteurs. Nous l'avions appris par une lettre de M. Rousseau; nous devions donc nous attendre qu'au retour les commis de Sarpil seraient plus honnêtes ou plus circonspects envers nous, puisque, arrivés à Bagdad, nous avions bien plus de moyens de nous faire rendre justice, que pendant notre séjour en Perse. Mais telle est, en Turquie,

l'insubordination et la cupidité des agens éloignés du centre du gouvernement, qu'ils n'ont presque jamais égard aux ordres qu'ils reçoivent lorsque ces ordres contrarient leurs intérêts. Ce n'est jamais que par la crainte d'un châtiment très-prochain, qu'on peut les faire agir. Toutes les fois qu'ils peuvent se flatter de n'être pas punis, ils éludent ou exécutent très-mal les ordres de leurs chefs.

Le teskéré du pacha portait exemption pour nous, nos domestiques et nos effets, de tous droits, impôts, taxes, péages, etc. qui se prélèvent dans sa province. Cet ordre était précis, et conçu de manière à ne laisser aucune ambiguité; néanmoins les commis prétextèrent qu'il ne pouvait plus avoir de valeur: délivré, selon eux, pour une fois seulement, il nous avait dû exempter en allant en Perse, mais non pas à notre retour.

Nous eûmes recours alors au firman du Grand-Seigneur, qui nous exemptait de même de tous droits, impôts et taxes dans toute l'étendue de l'Empire. On nous répondit que de pareils ordres étaient bons tout au plus aux environs de Constantinople et dans les ports de mer, mais qu'à Sarpil on n'en exécutait pas d'autres que ceux émanés du pacha de la province.

Nous n'avions plus aucune observation à faire; nous comptâmes onze piastres qu'on nous demandait, en menaçant les commis de ne pas quitter Bagdad qu'ils ne fussent punis bien plus sévérement qu'on n'avait fait la première fois.

Ces débats, qui avaient duré quelques minutes, furent cause que nous nous trouvâmes parmi les derniers de la caravane.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, on vint nous dire de nous tenir sur nos gardes, parce qu'on avait apperçu des voleurs. Quelques minutes après, nous vîmes effectivement cinq ou six Curdes qui s'étaient emparés, sur les derrières, de deux chevaux chargés, et qui bataillaient à coups de pierre avec huit servadars, pour tâcher de les emmener. Les chevaux furent bientôt repris, et les servadars rejoignirent, en courant, la caravane, qui ne s'était point arrêtée, et qui, au lieu de se serrer et de marcher en bon ordre, avait accéléré sa marche, et paraissait fuir, en occupant un quart de lieue d'étendue, quoiqu'elle n'eût guère plus de cent trente chevaux.

Les voleurs, qui ne se tenaient pas pour battus, nous suivaient de très-près, épiant le moment de tomber sur quelqu'un de nous

afin de le dépouiller, ou afin tout au moins d'enlever quelque charge.

Ce qui est bien surprenant, et ce qui peut donner une idée de la poltronerie des marchands dans ces contrées, c'est que les voleurs n'étaient que cinq, le père âgé d'environ cinquante ans, et ses quatre fils âgés de vingt à trente. Ils étaient à la vérité très-grands, très-robustes, très-adroits, mais ils n'avaient d'autre arme que la massue et le bouclier; le père seul portait un yatagan à la ceinture.

Il y avait, à la caravane, une trentaine de servadars ou valets sans armes, cinq chefs à cheval armés de sabres et de carabines, trois ou quatre marchands peu armés, et quelques femmes qui n'avaient probablement point d'armes; mais notre domestique, notre drogman et nous, aurions bien dû suffire pour mettre en fuite ou terrasser cinq hommes qui se présentaient avec tant de désavantage. Le drogman, jeune et fort, avait un sabre et un fusil muni de sa baïonète; le domestique, aussi jeune et beaucoup plus fort que le drogman, portait un autre fusil à baïonète; Bruguière, faible et malade, n'avait pu se charger que d'un pistolet à deux coups.

Nous marchions, mon collègue et moi, presque toujours à côté l'un de l'autre : un

seul instant que nous fûmes séparés ce jour-là, faillit à nous être funeste.

Comme il avait beaucoup plu, le chemin était, en quelques endroits, fort mauvais; souvent nous étions obligés d'aller les uns après les autres, ou de faire des sinuosités qui donnaient de l'espoir aux voleurs. Dans cette marche irrégulière, le cheval de Bruguière, passant sur un terrain argileux, trop au bord d'un endroit creusé par les eaux, glissa, et s'y précipita avec son cavalier. Ni l'un ni l'autre ne purent d'abord se relever; ce qui donna le tems aux voleurs de s'en approcher. Ils étaient sur le point de les saisir lorsque, aux cris d'appel que poussa Bruguière, je me retournai et voulus menacer les voleurs. J'avais alors un fusil de chasse à deux coups, un pistolet d'arçon à deux coups que je tenais devant moi sur la selle, et un petit pistolet de poche que je portais à la ceinture. Je couchai les voleurs en joue avec mon fusil, pour les effrayer et les obliger de s'éloigner, tandis que sept ou huit valets, de leur côté, engageaient avec eux un nouveau combat à coups de pierre.

Bien loin d'effrayer les voleurs, comme je l'avais espéré, ils firent pleuvoir sur moi une grêle de pierres qu'ils lançaient avec une force

et une précision extraordinaires : je n'étais qu'à quinze pas d'eux. Atteint d'un coup à la cuisse droite, et d'un autre qui emporta un morceau de mon habit, je poussai mon cheval sur celui de ces Curdes qui m'avait frappé; je fus à l'instant sur lui, quoiqu'il se fût éloigné à toutes jambes. Il cherchait à se garantir avec son bouclier; ce qui n'empêcha pas que je lui lâchai mes deux coups de pistolets à bout touchant : ni l'un ni l'autre ne partirent; la poudre était pourtant fort bonne; elle avait été renouvelée à Kermanchah, et la pierre mise à neuf. Je n'eus pas plutôt lâché les deux détentes, que je voulus revenir sur mes pas; mais je me vis, dans un instant, entouré de ceux qui, ayant lâché Bruguière, étaient venus au secours de leur camarade; ils menaçaient de m'assommer de leurs massues. J'allais me défaire de celui qui d'une main était prêt à me frapper, et de l'autre à prendre la bride de mon cheval, quand je fus atteint à la tête de deux coups de pierre à la fois. Je perdis un moment connaissance, et je tombai de cheval en tirant un coup de fusil qui heureusement ne tua personne, car j'aurais infailliblement été tué à mon tour.

La chute me remit; je me levai subitement, et portai ma main au pistolet que j'avais à la

ceinture, mais il n'y avait point d'ennemis autour de moi; ils s'étaient jetés sur mes armes. Je les vis prendre mon fusil et mon pistolet à deux coups, ainsi que mon bonnet, et s'enfuir précipitamment; ils n'avaient pu s'emparer de mon cheval : ma chute et le coup de fusil lâché en tombant l'avaient fait s'élancer vers la caravane.

Cependant les servadars avaient relevé Bruguière, et se disposaient à venir à mon secours : c'est sans doute à leur présence et au pistolet qui me restait, que je dois attribuer la fuite des Curdes. Le gain qu'ils avaient fait, était de trop peu de valeur pour ne pas desirer encore mes dépouilles.

J'eus de la peine à joindre la caravane; j'étais couvert de sang, et je boîtais du premier coup que j'avais reçu à la cuisse. Je montai pourtant à cheval, et je mis moi-même, et sans aucun secours, sur mes deux blessures de la tête, un premier appareil au moyen d'un flacon d'eau de Cologne que j'avais dans ma valise.

Nous fîmes, ce jour-là, sept lieues; nous vînmes loger dans le caravanserai de Khasri-Schirin.

Le même soir on nous remit, de la part du pacha curde qui commande la contrée,

une lettre pleine d'excuses et de complimens, et les onze piastres qu'on avait exigées de nous au bureau de Sarpil. Nous profitâmes du retour de l'exprès pour faire part au pacha de ce qui venait de nous arriver, et pour le prier de vouloir bien faire arrêter les voleurs que nous lui désignions, attendu qu'ils étaient bien connus des chefs de la caravane. Nous finissions notre lettre par lui dire que nous emploîrions tout le crédit dont nous jouissions auprès de Suleyman-Pacha, pour tirer vengeance de cet assassinat.

Notre lettre fit tout l'effet que nous pouvions en attendre. Deux jours après notre arrivée à Bagdad, un officier de Suleyman vint nous remettre, de la part de son maître, les armes qu'on nous avait prises, et nous annoncer l'emprisonnement des cinq voleurs, tant il est aisé, dans ce pays, à ceux qui ont le pouvoir en main, de réprimer le brigandage quand ils le veulent.

Nous séjournâmes, le 10, au caravanserai de Khasri-Schirin, afin de laisser reposer les chevaux, et le 11 nous vînmes dans sept heures à Kharnaki.

A mesure que nous nous éloignions des montagnes qui séparent la Perse de l'Empire othoman, l'air devenait de plus en plus tem-

péré : le jour il faisait un peu chaud, et la nuit nous n'éprouvions pas le plus léger sentiment de froid.

Nous revîmes avec bien du plaisir les orangers et les dattiers. La récolte des dattes venait d'être finie ; elle avait été partout très-abondante.

Le 12, nous vînmes dans sept heures à Kesel-Abad. Un seigneur curde, campé aux environs, nous envoya, à l'entrée de la nuit, deux officiers pour nous prier d'aller le voir. Bruguière s'y rendit avec le drogman ; j'étais encore trop malade pour le suivre. Ce seigneur le reçut dans sa tente ; il était entouré d'une quarantaine de personnes, et avait à ses côtés un Persan qui se disait médecin. Après quelques complimens, et après avoir fait distribuer du café et des pipes, tous les assistans se retirèrent, et il fut question alors de donner son avis sur une maladie vénérienne que ce Curde avait depuis son adolescence. Bruguière prescrivit ce qu'il crut convenir au malade, après quoi il se retira. Demi-heure après on vint nous offrir, de la part de ce seigneur, deux agneaux et quelques fruits. Nous répondîmes à cette politesse par quelques livres de sucre et de café qui nous restaient.

Le 13, nous nous rendîmes dans sept heures

à Cheraaban, et le 14, dans dix, à Bakouba. On semait partout le froment au moyen d'une charrue semblable à l'araire de Provence; elle était attelée de deux bœufs.

Le 15, nous partîmes, à la pointe du jour, de Bakouba, avec un brouillard fort épais et fort humide, qui se dissipa peu à peu au lever du soleil. Nous passâmes la Diala sur un bateau, et nous vînmes, dans six heures, nous reposer à un caravanserai nommé *Orta-Kan*: nous en partîmes à une heure après minuit, et vers les sept heures du matin nous entrâmes dans Bagdad.

Nous n'avions pas l'intention de faire un long séjour dans cette ville : nos affections nous entraînaient vers notre patrie ; nos familles, nos amis, nous réclamaient; notre intérêt nous prescrivait de nous rendre promptement en France; le devoir nous appelait à Paris. Comment résister à de si puissans motifs?

Nous avions bien assez vu, pour notre instruction, des contrées qui ne sont belles que dans le passé, qui ne donnent pas grand espoir de bonheur pour l'avenir, et qui montrent, pour le présent, l'espèce humaine sous le jour le plus défavorable.

Nous avions eu assez long-tems devant les

yeux

yeux les Turcs, les Arabes, les Persans, et les peuples opprimés qui végètent honteusement parmi eux.

Nous avions bien assez observé jusqu'à quel point l'homme peu instruit, peu accoutumé à réfléchir, abuse de tout lorsque la naissance ou une heureuse audace lui a mis en main le pouvoir. Il était tems de nous éloigner d'un pays d'orages et de tourmentes, et de jouir enfin du repos qui était devenu absolument nécessaire à l'un de nous.

Les maux que l'homme sensible éprouve à chaque pas en parcourant des contrées où la tyrannie corrompt tout ce qui l'environne, où le fanatisme aiguise sans cesse ses poignards, où la force n'agit que pour détruire, et la crainte que pour enfouir ou laisser perdre; ces maux, dis-je, ne peuvent pas être appréciés par ceux qui n'ont vu que l'Europe, ou qui n'ont voyagé que dans les climats où la force cède assez ordinairement à la raison.

Et ces maux que l'ame éprouve, le corps les partage bien aussi. Comment ne pas souffrir en voyageant dans un pays où l'on n'a pour gîte que la tente ou une chambre sans cheminée et sans aucune sorte de meubles, pour lit qu'un tapis ou un mince matelas posé à terre, pour nourriture que des fruits ou

des mets grossiers et mal apprêtés ! un pays où l'on ne trouve souvent rien à manger, et où l'on est obligé, après une longue course, de faire soi-même la cuisine ! où l'on n'a d'autres serviteurs que ceux que l'on mène avec soi, et d'autres secours, en cas d'accident ou de maladie, que ceux qu'on se donne soi-même ou qu'on peut espérer d'un ami qui partage nos périls !

Nous ne manquions pas de moyens de continuer notre route. Nous pouvions revenir, comme nous étions allés, par Kerkouk, Mossul, Nisibis et Alep, ou nous rendre directement à Constantinople par Mossul, Gezireh et Diarbequir ; nous pouvions nous joindre aussi à une caravane d'Arabes, et traverser avec eux le désert du nord de l'Arabie.

Il part chaque année de Bagdad une caravane pour Alep, et une pour Damas : quelquefois il en part deux pour Alep. Elles ont lieu durant l'hiver ou au commencement du printems.

Il part en outre chaque année de Bassora, une caravane formée d'Arabes de la tribu de Neldj ; ils ont depuis trois jusqu'à cinq mille chameaux : mille ou quinze cents seulement sont chargés de marchandises prises à Bassora et à Bagdad. Ces Arabes remontent la rive droite

de l'Euphrate jusqu'à Hellé, d'où ils envoient prendre les marchandises de Bagdad ; de Hellé ils se rendent à Alep par le petit désert de l'Arabie. Ils vendent leurs chameaux dans cette dernière ville, ne réservant que ce qui leur est absolument nécessaire pour leur retour. S'il arrive qu'ils ne puissent pas les vendre tous, ils tâchent alors de prendre des marchandises, et de former une petite caravane pour Bassora ou même pour Bagdad.

Outre ces grandes caravanes, toutes de chameaux (dromadaires ou chameaux à une bosse), il se forme, deux ou trois fois par mois, de petites caravanes pour Mossul, composées de trente ou quarante ânes ; elles y portent des marchandises qui se répandent de là dans le Haut-Curdistan, dans l'Arménie et dans toute l'Asie mineure.

Il part encore chaque année deux caravanes de cent cinquante ou de deux cents mulets pour Constantinople ; elles sont plus de quatre mois en route.

Indépendamment de ces moyens de transport, les étoffes les plus fines de l'Inde, les plus belles mousselines, les schals de Kachemire ; les perles, les pierres précieuses, sont presque toujours envoyés à Constantinople par les Tartares, attendu que les frais de

transport ne sont guère que de cinq ou six piastres l'ocque.

On n'expédie jamais moins de cinq ou six Tartares chaque année, mais il en part souvent un bien plus grand nombre. Les voyageurs un peu protégés obtiennent assez facilement du pacha un ordre pour qu'il leur soit délivré sur la route un ou plusieurs chevaux. Le voyage est dès-lors gratuit, même en ce qui regarde la nourriture; mais on donne au Tartare cinq ou six cents piastres, et quelquefois davantage, pour les soins qu'il prend, et pour les gratifications qu'il est censé donner sur la route par rapport au voyageur qui s'est joint à lui.

Après nous être reposés quelques jours, nous résolûmes de profiter de la première caravane qui se formerait pour Alep ou pour Damas, où nous voulions nous rendre. Nous préférâmes cette route, parce qu'elle nous parut la plus courte, la moins fatigante et la moins dangereuse. Rendus sur la côte de Syrie, nous nous flattions de pouvoir nous embarquer pour l'Italie, sur quelque navire ragusais, allemand, prussien ou danois.

Nous n'attendîmes pas long-tems : vers le milieu de janvier, il s'en forma une pour Damas. Dès que nous l'apprîmes, nous nous

empressâmes de traiter avec un des chefs, pour qu'il nous fournît les chameaux dont nous avions besoin. Il s'obligeait de nous faire passer par Palmyre, et d'y séjourner, afin de nous donner le tems de bien voir les ruines de cette ville. Tout était réglé et définitivement arrêté dans les premiers jours de février, de sorte que nous n'attendions plus que l'ordre de partir.

Malheureusement nous avions été engagés à traiter le janissaire-aga d'une maladie vénérienne qu'il avait depuis plus de vingt ans, et contre laquelle un grand nombre de médecins arabes et persans avaient échoué. La guérison était très-avancée lorsqu'il fut question de notre départ. Les soins du malade devaient être confiés au médecin français qui se trouvait à Bagdad ; ainsi nous ne doutions pas que le mal, quelqu'invétéré qu'il fût, ne cédât au traitement que nous avions établi, et qui serait continué tout le tems nécessaire après notre départ ; mais le malade ne jugea pas de même. Comme il avait été manqué plusieurs fois, il craignit de l'être encore s'il nous perdait. Cette crainte lui fit prendre le parti de nous entourer de manière que l'on nous faisait toujours espérer de partir avec la caravane de Damas lorsqu'elle était déjà bien avant

dans le désert. Nous n'apprîmes cette supercherie que lorsque le janissaire-aga se vit complétement guéri.

Pendant que nous le traitions, on annonça la prochaine arrivée de Morteza-Kouli-Khan, que nous avons dit s'être sauvé en Russie, pour éviter de tomber entre les mains de son frère Méhémet. Il avait écrit de Kerkouk au pacha de Bagdad, pour le supplier de lui donner un asyle en attendant qu'il fît sa paix avec son frère, et qu'il rentrât dans tous ses droits. Il disait, dans sa lettre, qu'il avait préféré s'exposer à mille dangers en traversant des déserts, le pays des Lezguis et l'Arménie, plutôt que de rester plus long-tems parmi des infidèles.

Dénué de tout, et n'ayant avec lui que deux esclaves, il disait avoir été dépouillé par des Curdes : tous ses gens avaient été tués ou dispersés. Heureusement il avait rencontré un ancien serviteur de son père, qui lui avait procuré quelques habits, trois chevaux et deux esclaves, et fourni les moyens de se rendre sur la frontière de Turquie.

Le pacha, en donnant l'ordre qu'il fût fourni à cet étranger une garde d'honneur et les secours dont il avait besoin pour se rendre à Bagdad, ne lui avait pas dissimulé que, vi-

vant en bonne intelligence avec le roi de Perse, il ne pourrait se refuser de lui livrer son frère s'il le réclamait, et aussitôt il avait expédié un Tartare en Perse, pour prévenir Méhémet de ce qui se passait.

Le prétendu Morteza avait souscrit à toutes les conditions que le pacha avait voulu mettre à sa réception, et il s'était rendu en diligence à Bagdad, où il arriva le 4 mars 1797.

Le pacha le reçut avec tous les honneurs dus au frère d'un souverain ; il lui fit présent de plusieurs chevaux de prix ; il le revêtit d'une superbe pelisse ; il lui envoya de très-riches vêtemens et une somme d'argent assez considérable ; il le logea chez le masraf-effendi, un de ses principaux officiers, et l'admit à son audience avec toutes les marques d'honneur usitées dans ces contrées.

Quelques jours se passèrent sans qu'on se doutât de rien, et sans qu'on cherchât à nuire à l'étranger. On se plaignit pourtant de lui voir affecter un ton de hauteur et de dédain qui ne convenait guère à un homme qu'on savait n'être que le fils d'un gouverneur de province, et le frère disgracié d'un usurpateur ; à un homme qui vivait aux dépens du pacha, et à qui l'on supposait l'intention secrète de détrôner Méhémet pour se mettre à

sa place. Mais cette conduite, qu'on blâmait parce que la position de Morteza semblait lui prescrire l'obligation de chercher à gagner la confiance des seigneurs qui se trouvaient à Bagdad, était précisément celle qui devait écarter les soupçons. Ainsi, comme le pacha ne pouvait supposer qu'on l'eût voulu tromper, l'étranger eût pu jouer son rôle jusqu'au retour du courier qu'on avait envoyé en Perse, si un incident ne l'eût fait découvrir plus tôt.

Ali-Aga, gendre et kiaya de Suleyman, piqué de ce que Morteza, affectant à son égard le même orgueil, avait formellement refusé de lui faire une visite, sous prétexte qu'un homme de son rang n'en devait tout au plus qu'au pacha; Ali-Aga, dis-je, qui croyait bien valoir un seigneur persan fugitif et suppliant, conçut le projet de lui faire perdre les bonnes grâces du pacha, en semant quelques soupçons sur sa naissance. Il avança donc hardiment, et avant d'en avoir des preuves, que l'étranger n'était qu'un aventurier qu'on devait envoyer en Perse sous bonne escorte, afin que Méhémet en fît justice.

Malheureusement pour le Persan, les perquisitions qu'on fit, se trouvèrent confirmer ce

qu'on avait avancé sans le croire ; elles conduisirent à découvrir que le prétendu Morteza-Kouli-Khan n'était qu'un cordonnier d'Amadan, absent depuis cinq ou six ans de cette ville. Dès-lors il ne fut pas difficile au kiaya d'obtenir un ordre qui enjoignait à tous les Persans qui se trouvaient à Bagdad, d'aller vérifier si l'étranger était réellement celui qu'il se disait être, ou s'il n'était qu'un aventurier.

Tous ceux qui avaient personnellement connu Morteza, se rendirent auprès de lui sans que personne le reconnût pour tel ; et, au contraire, plusieurs Persans nés à Amadan certifièrent l'avoir vu travailler à son état de cordonnier.

D'après cela, le pacha le fit charger de fers le 13 du même mois, et conduire chez le janissaire-aga. Il expédia en même tems un second courier à Méhémet.

Nous avons vu cet homme ; il avait une très-belle tête, une taille avantageuse, beaucoup d'expression dans le regard et dans toute la figure : son âge pouvait être d'environ quarante-cinq ans. Il paraissait avoir reçu une éducation très-soignée ; il avait de l'esprit, et bien plus de connaissances que son premier état ne comportait. Quoique chargé de fers, et sur le point d'être convaincu d'imposture,

il soutenait ce qu'il avait avancé avec tant d'assurance; il mettait dans sa conduite tant de hauteur, et dans ses propos tant de fierté, qu'on n'osait trop se livrer à l'idée que ce n'était qu'un cordonnier déguisé.

Dans une visite que nous faisions au janissaire-aga, celui-ci crut porter à son prisonnier un coup impossible à parer. Il se le fit amener, et quand Morteza fut en notre présence, le janissaire-aga lui dit en turc, langue que le Persan savait très-bien : « Puisque tu as » passé plusieurs années chez les Russes, sans » doute tu as appris à parler comme eux; voilà » deux médecins de cette nation, raconte-leur » comment tu as quitté Astracan pour te rendre » à Bagdad. » Comme le Persan gardait le silence, nous lui adressâmes la parole en français; il nous regarda alors avec un air de mépris, et se tournant ensuite vers le janissaire-aga, il lui dit : « Peux-tu penser qu'un Musulman apprenne la langue des infidèles? » Sans doute j'ai resté long-tems avec eux pour » soustraire ma tête au fer d'un ennemi, mais » mon cœur était en Perse, et mon ame avec » Ali et Mahomet. Dis à ces infidèles, que lors » même que je saurais leur langue, je ne leur » adresserais pas la parole, ni ne daignerais » répondre à leurs questions : c'est assez que

» je m'abaisse à te parler à toi. » Sur ce le prétendu Morteza fut renvoyé dans sa prison, d'où il n'est sorti qu'au retour des couriers expédiés à Méhémet.

Suleyman ne voulut pas punir un homme qu'il avait un moment traité avec honneur; il se contenta de lui ordonner de sortir promptement de Bagdad, et de prendre le chemin de la Perse.

Ces sortes d'aventures sont devenues très-fréquentes depuis que la Perse a perdu ses souverains légitimes, et qu'elle est de tems en tems livrée à l'anarchie et à tous les désordres qui en sont la suite.



CHAPITRE IX.

Départ de Bagdad par la Mésopotamie et la rive gauche de l'Euphrate. Séjour près d'un puits. Insectes incommodes. Arabes campés. Description de Hit. Peuplier singulier. Passage du fleuve sous Anah : description de cette ville. Manière de voyager des Arabes de ces contrées. Tortue de l'Euphrate.

La caravane destinée pour Damas ne fut pas plutôt partie, qu'il fut question d'en former une seconde beaucoup plus considérable pour Alep. Dès que nous en fûmes instruits, nous traitâmes par écrit avec un des chefs, pour qu'il nous fournît quinze chameaux dont nous avions besoin pour six personnes que nous étions. Bruguière, trop faible encore pour monter à cheval, préféra de s'enfermer dans un maphé, espèce de cage que l'on met de chaque côté d'un chameau ou d'un fort mulet, et où l'on est dans une attitude fort gênée,

car on ne peut y être autrement qu'accroupi. Un religieux napolitain, qui devait nous servir d'interprète, occupa l'autre côté du maphé. Le cheval de Bruguière fut monté, tantôt par un domestique arménien pris à Bagdad, et tantôt par un cuisinier vénitien qui retournait dans sa patrie. Un jeune Français, né à Bagdad, que nous amenions à Paris pour faire ses études en médecine et en chirurgie, était comme moi à cheval. Tous les chameaux, hors celui de Bruguière, devaient porter nos caisses, nos effets, notre tente, nos provisions de bouche, nos outres, de l'avoine pour nos chevaux, et un des deux domestiques.

Une caravane comme la nôtre, composée de deux mille chameaux, de cent cinquante Arabes, de cinquante fusiliers et d'une vingtaine de marchands ou voyageurs, est lente à se former, encore plus lente à se mouvoir. Elle devait être prête à la fin de mars; à peine put-elle se mettre en marche au commencement de mai.

Elle partit enfin le 2 de ce mois, et vint camper dans l'enceinte du faubourg, près la porte *Scheik-Marouf* : elle ne fut pas plus loin, afin de donner le tems aux paresseux de terminer leurs affaires et de faire leurs

adieux ; elle y passa le 3, et fit route le 4 au matin par la Mésopotamie.

Nous passâmes à côté de la mosquée d'Iman-Moussa, située à une lieue de Bagdad. Elle est fort belle, et l'une des plus vastes de la contrée : on y remarque surtout deux dômes fort grands, recouverts de plaques de cuivre bien doré, et un minaret fort élevé, recouvert de briques vernissées, de diverses couleurs. Il y a deux autres minarets qui ne paraissent pas de dehors.

Après trois heures et demie de marche, nous campâmes sur un terrain inculte, couvert de chardons, de graminées, de liciets et de mimeuses.

Le vent passa, ce jour-là, du nord-est au sud-ouest. La chaleur fut très-forte et l'air un peu embrumé, ainsi qu'il l'est toujours, dans cette saison, avec les vents qui soufflent de la partie du sud. Le thermomètre de Réaumur, qui n'était, les jours précédens, qu'à 24 degrés, monta subitement à 30.

Le 5, nous marchâmes cinq heures dans la même direction que la veille, c'est-à-dire, au nord-ouest. La matinée fut fraîche et calme, mais vers neuf heures le vent souffla encore du sud-ouest. Nous vîmes, en passant, des buttes de terre et des décombres qui nous pa-

rurent être les restes d'une ville peu étendue: nous la jugeâmes à dix ou onze milles nord-ouest de Bagdad.

Nous ferons remarquer que notre route, évaluée au moins à une lieue ou 2500 toises par heure lorsque nous faisions partie d'une caravane de chevaux, ne peut être évaluée tout au plus, de Bagdad à Alep, qu'à deux milles par heure, tant le chameau marche lentement en caravane.

Le 6, après deux heures de marche, nous quittâmes les terres d'alluvion; le terrain s'éleva tout à coup de quelques toises, et nous présenta du sable et du cailloutage; nous y prîmes beaucoup de plantes; un liseron épineux à petites fleurs blanches et à feuilles velues, une pallasie différente de celle d'Égypte, et ce beau buphtalme (1) que M. Ventenat a décrit et figuré dans l'ouvrage que nous avons plusieurs fois cité.

Nous fîmes encore douze milles en nous dirigeant un peu plus à l'ouest, et nous vînmes camper près d'un puits dont l'eau était saumâtre et désagréable à boire. Nous y restâmes huit jours, pour attendre cinq ou

---

(1) *Buphtalmum flosculosum. Description du jardin de Cels*, pag. 25, tab. 25.

six cents chameaux qui devaient venir nous joindre.

Nous eûmes beaucoup à souffrir tout le tems que nous fûmes campés autour de ce puits. L'eau nous purgea constamment et nous affaiblit beaucoup ; elle agit sur les Arabes avec presqu'autant de force que sur nous. Le vent se soutint, jusqu'au 13, au sud-ouest, et la chaleur devint insupportable. Le thermomètre, sous la tente, monta, le 12 et le 13, jusqu'à 33 degrés, et s'y soutint une grande partie de la journée. De petits criquets, que nous avions remarqués en arrivant, furent excessivement abondans ces jours-là : la terre en était pour ainsi dire couverte ; ils venaient dans notre tente, sautaient sur nous par milliers, nous mordaient quelquefois lorsque nous voulions les écarter, et se précipitaient sur nos alimens ou se noyaient dans nos boissons. Nous les regardâmes comme le produit d'une nuée de ces insectes que nous avions vu passer à Bagdad les premiers jours d'avril, et dont la plupart étaient tombés sur la ville ou s'étaient répandus sur les champs d'alentour. Nous en avons dit un mot dans le chapitre XIV du tome IV.

Le soir ces petits criquets étaient remplacés par

par un autre insecte non moins incommode et plus désagréable à voir ; il appartient au genre que j'ai établi, dans l'*Encyclopédie méthodique*, sous le nom de *galéode*. Les Arabes le regardent comme très-venimeux, et voulaient d'abord nous empêcher d'y toucher. Lorsqu'ils nous virent prendre des précautions pour n'en être pas mordus, ils se contentèrent de nous faire une infinité de contes plus effrayans les uns que les autres. Selon eux, l'endroit mordu s'enfle considérablement, noircit bientôt, et est promptement suivi de la gangrène et de la mort.

Cette opinion est également établie en Égypte et au midi de la Perse. M. Pallas rapporte plusieurs faits dont il dit avoir été témoin, qui semblent prouver que le venin de cet insecte est mortel si on n'y apporte remède à tems. Il regarde l'huile et tous les corps gras comme les meilleurs à appliquer.

Nous avouerons que malgré l'assertion des Arabes, des Égyptiens et de tous les habitans chez lesquels se trouvent les galéodes, malgré l'assertion de M. Pallas lui-même, nous doutons que ces insectes soient aussi venimeux qu'on le dit. N'a-t-on pas fait une semblable réputation, en Perse, au scorpion ; en Italie, à la tarentule ; dans presque tout l'Orient et

au midi de l'Europe, aux diverses espèces de geckos, qui vivent dans les maisons ou dans les vieilles masures? En Égypte et en Crète, les scinques ne sont-ils pas également regardés comme venimeux?

Nous avons trouvé le galéode fort commun en Perse, dans le désert de la Mésopotamie et dans celui de l'Arabie : tous les soirs il courait sur nous, sur nos effets, sur notre table, sur nos lits, avec la plus grande célérité, sans jamais s'arrêter : personne n'a été mordu, et nous n'avons jamais pu recueillir un fait bien constaté, qui prouvât que cet insecte est aussi dangereux qu'on le dit.

La morsure du galéode doit être sans doute fort douloureuse, à en juger par les deux fortes pinces dont la bouche est armée; mais est-il bien certain que cette morsure soit accompagnée d'un épanchement de venin, comme dans les vipères? L'inspection de la bouche de l'animal semble ne pas le prouver.

Cet insecte se cache assez ordinairement durant le jour, et ne sort guère que la nuit. Il paraît qu'il est attiré par la clarté d'une bougie ou d'une chandelle allumée, car c'était plus particuliérement dans notre tente, la seule qui fût éclairée, que venaient les ga-

léodes. Nous en vîmes moins dans la suite, parce que nous n'eûmes plus besoin de lumière.

L'espèce qui courait avec le plus de célérité, et qui se montrait le plus communément (*pl.* 42, *fig.* 3), paraît devoir se rapporter à celle que Pallas a observée au nord de la Caspienne, et qu'il a décrite sous le nom de *phalangium araneoides* (1). Les pattes sont très-longues, et tout le corps est velu, d'une couleur cendrée, un peu rousseâtre; les mandibules (*fig. a*) sont entiérement ciliées, et armées de fortes dents (2).

Nous en prîmes une seconde espèce (*pl.* 42, *fig.* 4), qui se présentait moins fréquemment, et qui courait avec bien moins de célérité. Celle-ci a ses pattes une ou deux fois plus courtes. Le corps est velu et de la même couleur que celui de la précédente; mais ses mandibules (*a*) sont d'un rouge ferrugineux; elles sont moins dentées, et on remarque au côté interne de la pièce supérieure, un cro-

---

(1) *Spicilegia. Zoolog.* Fascic. 9, pag. 37, tab. 3, fig. 7, 8 et 9.

(2) *Galeodes* araneoides, *chelis dentatis*; *villosis*, *simplicibus*; *corpore villoso*, *cinereo*. *Encyclop. méthod.* INSECTES, tom. VI, pag. 580, n°. 1.

chet arqué, recourbé, mobile, qui manque au galéode aranéoïde (1).

Nous vîmes aussi, aux environs de notre tente, deux autres galéodes qui offrent entr'elles peu de différence, et qui pourraient bien, comme les deux précédentes, n'être pas deux espèces, mais les deux sexes de la même espèce. L'une (*pl.* 42, *fig.* 5) a le corps très-noir, les pattes courtes, velues, et un crochet arqué, recourbé, mobile à la partie interne des mandibules (2).

L'autre (*pl.* 42, *fig.* 6), qui est évidemment une femelle, a les pattes très-courtes, velues, et le corps d'un noir de velours ; ses mandibules sont dentées et sans crochet latéral (3).

Le 14, le vent passa à l'ouest, et souffla toute la journée avec tant de force, que nous ne pûmes ni quitter la tente, ni faire de cuisine. La chaleur n'était pas aussi grande que

---

(1) *Galeodes* phalangium, *chelis unidentatis, mandibulis dente laterali arcuato, erecto, mobili; corpore cinereo, rufescente. Pl.* 42, *fig.* 4.

(2) *Galeodes* melanus, *chelis unidentatis, mandibulis dente laterali arcuato, corpore atro. Pl.* 42, *fig.* 5.

(3) *Galeodes* arabs, *chelis dentatis, villosis; pedibus brevioribus, corpore atro. Pl.* 42, *fig.* 6.

les jours précédens, néanmoins le thermomètre marqua encore 30 degrés.

Le 15, nous continuâmes notre route, et marchâmes deux heures et demie sur un terrain un peu inégal, tout formé de cailloutage. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau était presqu'aussi mauvaise que celle du premier.

Le 16, nous nous dirigeâmes à l'ouest, comme le jour précédent. Après avoir fait environ neuf milles, nous apperçûmes l'Euphrate dans le lointain, et nous campâmes à peu de distance d'un ancien canal. Le terrain au-delà du fleuve paraissait coupé et un peu plus élevé que nous; nous l'évaluâmes à sept ou huit milles de distance.

Des Arabes campés aux environs vinrent offrir à la caravane, du lait, du beurre et du fromage.

Nous passâmes deux jours dans cet endroit, pour attendre quelques balles de marchandises qui étaient restées à Bagdad, et qu'on n'avait pu transporter jusqu'alors faute de chameaux; elles arrivèrent le 18 au soir, et le 19 nous continuâmes notre route, et fîmes environ neuf milles.

Le 20, nous en fîmes huit, et campâmes à demi-lieue d'un ancien canal.

Là où finissent les terres d'alluvion, et où

commence cette partie de la Mésopotamie que nous avons dit former la troisième zône, l'Euphrate coule dans une vallée qu'il paraît avoir creusée pour y asseoir son lit. Elle est d'abord assez large, mais elle se rétrécit à mesure qu'on remonte le fleuve ; elle n'a plus guère que quatre ou cinq milles de largeur en approchant de Hit.

Cette vallée est couverte partout d'une terre grasse, très-fertile, provenant du limon que le fleuve y a déposé. Au-delà, les terres sont, comme nous l'avons dit ailleurs, stériles ou point du tout propres à la culture ; elles sont peu compactes, peu profondes, blanchâtres, fortement chargées de sélénite, et elles posent, presque partout, sur du gypse. Le sol est en général assez uni ; il ne présente ni montagnes ni collines, à moins qu'on ne se trouve dans la vallée du fleuve ; car alors on croit être entre deux coteaux ou deux collines parallèles. Au reste, ces déserts ne sont pas assez stériles pour qu'on n'y trouve beaucoup de plantes. Il y croît des graminées, des chardons, et surtout beaucoup de plantes grasses, telles que des soudes, des salicornes.

Le 21, nous marchâmes cinq heures sur la lisière du désert, et vînmes camper à une demi-lieue de l'Euphrate, près d'un bois de

tamaris : c'est le même que nous avions vu en Égypte ; il s'élève en arbre, et fait un assez joli effet. A peu de distance de nous était une prairie naturelle, émaillée de mille fleurs : nous n'y trouvâmes pourtant pas beaucoup de plantes qui pussent nous intéresser : le désert était pour nous bien plus riche que la vallée arrosée par le fleuve.

Nous séjournâmes en cet endroit le 22 et le 23, parce que le scheik de la caravane s'était absenté depuis le 21, pour aller acheter quelques chameaux dont on avait besoin pour le transport de l'eau. Nous profitâmes de cette circonstance pour aller voir une horde d'Arabes soumis au pacha de Bagdad, qui se trouvait campée aux environs.

Elle n'était guère qu'à demi-lieue. En nous avançant, nous distinguâmes, à sa grandeur, la tente du scheik, et nous y fûmes droit. Des serviteurs se présentèrent à l'entrée, pour prendre nos chevaux et en avoir soin. La tente était fort spacieuse, et faite d'une grosse toile de laine noire ; elle était ouverte au nord, et relevée de trois ou quatre pieds à l'orient et à l'occident. Les femmes se trouvaient du côté du midi ; une cloison les séparait du reste de la tente : le scheik était assis sur un tapis près d'un pilier qui la soutenait ; il avait der-

rière lui, tout près de la cloison, sa jument, sa lance et quelques harnois.

Nous le saluâmes en entrant ; il nous rendit, sans se déranger, le salut, et nous invita à nous asseoir sur les tapis qu'on avait étendus pour nous vers l'entrée de la tente. Assis, nous nous saluâmes une seconde fois. Après un instant de silence, un Arabe qui nous accompagnait, ayant annoncé qui nous étions, le scheik nous salua de nouveau, et se disposa à nous recevoir avec tous les honneurs qu'il croyait nous devoir. Un mot qu'il fit passer dans le harem, mit toutes les femmes sur pied. Elles nous envoyèrent d'abord un grand pot de lait de brebis qu'on venait de traire, et bientôt après des pipes. Cependant elles allumèrent du feu, rôtirent du café, firent du pain, égorgèrent et mirent en pièces un jeune mouton pour nous donner à dîner.

Le café ne se fit pas long-tems attendre, mais le dîner ne put être de si-tôt prêt.

Pendant qu'on y travaillait, les vieillards de la horde vinrent successivement dans la tente ; ils s'y trouvèrent réunis, au bout d'un quart-d'heure, au nombre de dix-huit ou vingt. Ils portaient une longue barbe ; ils avaient plusieurs schals de toile de coton autour de la tête, un anteri croisé qui descen-

dait au dessous du gras de jambe, et leur habba par-dessus; les pieds étaient nus, ainsi que les bras. Ceux-ci auraient pu être couverts par les manches de la chemise, qui étaient fort larges; mais elles étaient repliées pour laisser les bras libres. Ils avaient leur cangeard à la ceinture, et leur longue pipe à la main. Nous jugeâmes qu'ils avaient fait toilette à notre occasion, avant de se présenter chez le scheik.

En entrant, ils saluèrent, et furent se placer sur les deux faces de la tente, qui se trouvaient relevées, ainsi que nous l'avons dit; ils saluèrent de nouveau lorsqu'ils furent assis, en s'adressant d'abord au scheik, et ensuite à nous; ils parlèrent fort peu, firent de tems en tems, et en peu de mots, l'éloge du pacha, remercièrent plusieurs fois Dieu et Mahomet de ce que sa santé était entiérement rétablie; ils demandèrent plusieurs fois si nous nous portions bien, si nous resterions long-tems à Alep, si nous trouverions facilement les remèdes dont le pacha avait besoin.

Ces dernières questions nous furent faites parce qu'on nous regardait, dans la caravane, comme les *hakims-baschis* ou médecins en chef de Suleyman-Pacha, et qu'on croyait que nous ne nous rendions à Alep que pour

prendre diverses drogues européennes dont il avait besoin pour sa santé.

Lorsque nous eûmes passé deux heures environ avec eux, on nous servit pour dîner un pilau fort copieux de riz et de viande, une sorte d'étuvée de mouton coupé en morceaux, et fort bien apprêtée; un plat de fort bonnes dattes, du pain tout chaud qui venait d'être cuit sous la cendre, un vase d'eau, et quelques cuillers de bois, le tout sur un cuir rond d'un pied et demi de diamètre, qu'on avait étendu sur un des tapis.

Le repas ne fut pas long : nous mangeâmes peu, ne parlâmes point, et portâmes nos mains aux plats, afin de nous conformer entiérement à l'usage du pays. Lorsque nous eûmes fini, on vint nous présenter de l'eau et un linge, pour laver et essuyer nos mains et notre bouche. On servit du café et des pipes, et nous nous retirâmes bientôt après.

Le soir nous envoyâmes au scheik quelques livres de café et de sucre, qui parurent lui faire grand plaisir.

Cette horde n'était pas bien nombreuse ni bien riche. Nous comptâmes tout au plus une trentaine de tentes, et nous ne vîmes pas d'autre bétail que des moutons. A peine pouvait-elle mettre sur pied cinquante hommes

en état de manier la lance, et parmi eux quinze ou vingt cavaliers montés. Elle appartient à la tribu de Beni-Lam, qui occupe une assez grande étendue dans la partie déserte de la Mésopotamie, et qui s'avance même sur la gauche du Tigre.

Le 24, nous marchâmes trois heures, et le 25 trois heures et demie. Nous étions à peu de distance de la plaine qui s'étend du désert jusqu'au fleuve; elle a, de ce côté, tantôt plus, tantôt moins d'une lieue. Nous y apperçûmes les restes d'un ancien canal fort large, que nous jugeâmes être le même que celui des jours précédens. Comme nous le perdîmes de vue, et que nous ne le retrouvâmes plus les jours suivans, nous dûmes présumer qu'il ne s'avançait pas jusqu'à Hit.

Le fleuve, que nous distinguions fort bien du terrain un peu élevé sur lequel nous marchions, se divise ici, et forme une île assez étendue.

Lorsqu'il fut question de camper, nous descendîmes dans la plaine par un endroit où l'on a exploité autrefois du très-beau gypse, et nous nous arrêtâmes à un quart de lieue de l'Euphrate, et à une lieue et demie de Hit.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer que la pierre à plâtre se trouve presque

partout, à peu de profondeur, dans toute la partie inculte de la Mésopotamie, que nous avons placée dans la troisième zône, ainsi que dans toute celle que nous avons traversée à l'occident de l'Euphrate. Cela explique pourquoi tous les puits du désert sont salés ou saumâtres.

Hit, où nous nous rendîmes, dans la soirée, avec quelques marchands de la caravane, n'est pas aussi considérable qu'il paraît l'avoir été autrefois. Situé sur une éminence en forme de calotte, au bord occidental du fleuve, on voit qu'il s'étendait considérablement autour de cette éminence, et on juge qu'il a été réduit à l'état où il est lorsque, à la suite des guerres que les Musulmans se firent entre eux, la plupart des villes de ces contrées disparurent ou furent très-endommagées. On y compte à peine aujourd'hui mille habitans, tous Arabes domiciliés et cultivateurs. Ses maisons, chétives et de mince apparence, n'ont guère que le rez de chaussée; elles sont bâties en cailloux liés entr'eux avec de la terre.

Nous vîmes peu de dattiers dans le territoire de cette ville, mais beaucoup de champs, sur l'une et l'autre rive du fleuve, destinés aux plantes céréales et à quelques plantes potagères. Les orges étaient moissonnés depuis

plus de dix jours, et les fromens étaient mûrs: hommes et femmes étaient occupés à les couper et à les battre avec le fléau.

Les terres sont arrosées au moyen d'une très-grande roue que l'eau du fleuve met en mouvement. On y voit des godets de distance en distance, qui puisent l'eau, et la versent, à la partie supérieure, dans un aqueduc qui la porte dans les champs.

Il y a, sur le fleuve, un grand bacq destiné à passer les habitans de l'une à l'autre rive.

Les femmes de Hit vont puiser de l'eau à l'Euphrate avec des cruches de paille ou de jonc enduites de bitume; elles n'en ont pas d'autres dans leur ménage : ces cruches durent très-long-tems, et elles conservent bien les liqueurs qu'on y met.

Le vêtement de toutes les femmes que nous avons rencontrées, tant à la ville qu'à la campagne, consistait en une chemise bleue qui descendait au dessous des genoux, et en un voile blanc qui leur couvrait le dessus de la tête, le menton et la bouche, et leur laissait à découvert le reste du visage; il passait autour du cou, était arrêté en arrière avec une longue épingle, et descendait jusqu'au milieu du corps.

Le vêtement ordinaire des hommes est aussi

simple que celui des femmes. L'été, ils ont une chemise blanche de toile de coton, qu'ils retroussent jusqu'à mi-cuisse, et un schal autour de la tête. L'hiver, ils portent un surtout qui descend jusqu'au gras de jambe, et même un peu plus bas. Dans leur parure, ils mettent l'habba au dessus des autres vêtemens.

Le 26, nous continuâmes notre route, et vîmes, à une lieue au-delà de Hit, et à un quart de lieue du fleuve, un terrain où se trouvait du bitume semblable à celui que l'on retire en abondance des environs de cette ville : nous rentrâmes, après cela, dans le désert, et nous vînmes camper ensuite à deux cents pas du fleuve, après avoir fait environ douze milles.

Le 27, nous marchâmes pendant trois heures et demie, et nous campâmes près d'un coteau à base gypseuse. Le terrain du désert devenait de plus en plus inégal, et la vallée de l'Euphrate plus étroite et plus profonde.

Le 28, nous marchâmes deux heures dans la vallée, et nous nous arrêtâmes au bas d'un coteau calcaire qui resserre l'Euphrate de ce côté. Nous vîmes, ce jour-là, pour la première fois, un très-beau peuplier inconnu aux botanistes. Nous l'avons représenté (*pl.* 45 *et pl.* 46).

Il forme, en quelques endroits, des buissons fort serrés, qu'on prendrait pour des saules si on ne remarquait parmi eux des arbres qui s'élancent autant que nos peupliers d'Europe, et qui prennent, en se développant, des feuilles qui ne ressemblent plus aux premières. Les unes (*pl.* 45, *fig.* 1) sont entières, oblongues, étroites, un peu pointues par les deux bouts, avec un pétiole assez court. A mesure que l'arbre s'élève, les feuilles (*pl.* 45, *fig.* 2) deviennent de plus en plus larges; leur pétiole s'alonge, et le bord est plus ou moins sinueux ou denté. Enfin, les feuilles, dans l'arbre (*pl.* 46), sont deltoïdes, avec le bord denté dans quelques-unes, sinué dans d'autres, et entier dans le plus petit nombre.

Le fruit est une capsule à trois valves, qui paraît n'avoir point de loges ou cloisons intérieures. Les graines y sont très-petites, ovales, un peu aplaties, entourées à leur base d'un duvet cotoneux qui se prolonge et remplit tout l'intérieur de la capsule; elles étaient mûres à la fin de mai (1).

Le 29, nous marchâmes neuf heures sur

---

(1) *Populus* euphratica, *foliis deltoidibus, sinuatis aut dentatis, utrinquè glaucis. Pl.* 45 *et* 46.

un terrain très-inégal ; nous vîmes partout du très-beau gypse, semblable à celui que l'on exploite aux environs de Mossul. Nous trouvâmes beaucoup de plantes rares, un caprier à feuilles cotoneuses, une espèce de pastel : l'armoise ou absynthe odorante du désert était partout très-abondante.

Le 30, le gypse fut remplacé par de la pierre calcaire, crétacée et tendre. Après quatre heures de marche, nous nous rapprochâmes du fleuve, et campâmes à cent pas de distance.

Le 31, nous marchâmes cinq heures moins un quart sur des coteaux calcaires, crétacés, qui s'avançaient jusqu'au bord de l'eau : après les avoir dépassés, nous entrâmes dans une plaine assez étendue, inculte, et nous campâmes à trois cents pas du fleuve.

Le premier de juin, nous traversâmes un autre coteau semblable à ceux de la veille, et nous campâmes, après quatre heures de marche, à un quart de lieue du fleuve. Nous vîmes quelques cultures sur ses bords. Les fromens n'étaient pas si avancés qu'à Hit ; à peine commençait-on à les couper.

Le 2, nous ne fîmes que cinq milles ; nous campâmes au bord même de l'Euphrate ; il était, en cet endroit, large, profond et tranquille. On fit venir deux grands bateaux de

Anah,

Anah, dont nous n'étions éloignés que de deux lieues, et le 3 la caravane commença à traverser le fleuve : dix jours furent employés à cette opération.

Le 8, nous allâmes passer toute la journée à Anah. Cette ville est bâtie en plaine, sur la rive droite ou occidentale du fleuve. On n'y voit qu'une seule rue de cinq ou six milles de long. Les maisons qui se trouvent de chaque côté, sont pour la plupart isolées et distantes de quelques pas l'une de l'autre. Toutes ont, sur leur derrière, un champ à cultiver, plus ou moins large, plus ou moins long, suivant que les maisons voisines sont plus distantes, et qu'elles se trouvent à la partie orientale ou à la partie occidentale. Du côté de la Mésopotamie, il n'y a pas cinquante toises des maisons au fleuve ; du côté de l'Arabie, il y a trois ou quatre cents pas de distance des maisons à la roche calcaire qui termine la plaine, et où commence le désert.

Anah est beaucoup mieux bâti que Hit : les maisons sont en maçonnerie, et ont presque toutes un ou deux étages. Nous n'avons pu savoir quel est le nombre des habitans qui se trouvent encore en cette ville, mais nous ne l'avons pas évalué à plus de trois mille. Elle se dépeuple, nous a-t-on dit, tous les

jours, parce qu'elle n'est pas assez protégée, et qu'elle ne saurait résister seule aujourd'hui aux Arabes du désert, qui viendraient l'attaquer. Elle n'a ni remparts ni aucunes fortifications, et est soumise à un émir ou prince arabe qui dépend du pacha de Bagdad, et qui n'a pas vingt-cinq hommes à son service.

Aux deux tiers d'Anah on voit, au milieu du fleuve, une île assez étendue, sur laquelle on remarque les ruines d'une forteresse que les Grecs avaient fait bâtir, que Julien fit détruire, que les Arabes avaient reconstruite, et qui a été détruite de nouveau. Elle était vers l'extrémité septentrionale de l'île : plus loin, il y a quelques rochers ou îlots qui s'élèvent à quelques toises au dessus de l'eau.

Le fleuve est très-resserré et très-rapide devant cette ville. La roche calcaire, du côté de la Mésopotamie, s'avance jusqu'au bord de l'eau. On voit une autre colline calcaire du côté de l'Arabie, parallèle et semblable à la première; mais en avant on apperçoit une lisière de terrain ou une petite plaine sur laquelle la ville est bâtie, et où sont les jardins et les champs cultivés, que nous avons dit être contigus aux maisons. Cette lisière est beaucoup plus haute que le fleuve, et n'est point exposée à être inondée, même dans les plus fortes crûes.

Les champs et les jardins d'Anah sont destinés aux plantes céréales et aux plantes potagères : on y coupait les fromens lorsque nous y passâmes. On y cultive aussi des dattiers, des figuiers, des abricotiers, des grenadiers, quélques pruniers, et fort peu d'orangers. On y introduit l'eau, comme à Hit, au moyen de grandes roues à godets, placées sur le bord du fleuve.

Les femmes d'Anah portent une grande chemise blanche ou bleue, et une robe longue à manches par-dessus. Elles ont une espèce de voile blanc de coton, qui s'avance un peu au-devant de la tête, vient couvrir la bouche, le menton, une partie des joues; fait le tour du cou, et va pendre derrière les épaules. Elles ont presque toutes un grand anneau d'or entre les deux narines, et des mouchetures bleuâtres sur le visage; du reste, elles sont très-bien faites; leur figure est fort brune, mais leurs traits sont assez réguliers.

Tout le tems que nous fûmes campés sur les bords de l'Euphrate, nous vîmes passer au milieu du fleuve des familles arabes qui allaient faire leur moisson. Le mari, la femme et les enfans étaient appuyés sur des outres enflées, et se laissaient emporter par le courant; ils nageaient des pieds et de l'une ou

l'autre main lorsqu'ils voulaient accélérer leur marche, ou se diriger à droite ou à gauche. Les enfans à la mamelle, et ceux qui n'avaient pas encore la force et l'adresse d'aller seuls, étaient liés sur les épaules de la femme ou sur celles de l'homme. Nous avons vu jusqu'à sept enfans suivre de cette manière leurs parens. Les provisions pour le voyage étaient enfermées dans l'une des outres, et les vêtemens étaient liés autour de la tête.

C'était ainsi qu'on nous apportait chaque jour des provisions de la ville. Comme nous en étions à deux lieues, et qu'il eût été trop fatigant de venir à pied, des hommes remplissaient à moitié une ou plusieurs outres, d'abricots, de beurre, de fromage et même de pain; ils les enflaient bien, se mettaient sur l'une d'elles, et nageaient jusqu'à nous: il ne leur fallait pas une heure pour faire ces deux lieues. Lorsque les provisions étaient vendues, ils retournaient à pied avec leurs outres vides.

Les Arabes domiciliés de ces contrées ne connaissent pas d'autre manière de voyager, lorsqu'ils veulent se transporter à Hit, à Hellé et à Bagdad. En arrivant dans cette dernière ville, dont ils se sont rapprochés par l'Euphrate le plus qu'ils ont pu, et où ils se sont

rendus ensuite à pied, ils vendent leurs outres à cinquante ou à soixante pour cent de bénéfice ; ce qui leur donne le moyen de subsister en attendant qu'ils se soient procuré du travail.

Ces voyages n'ont lieu que dans la belle saison, et lorsque les eaux sont basses : il n'y a pour lors aucun danger à courir, puisqu'il est très-aisé d'éviter les roches, les troncs d'arbres, et tout ce qui pourrait crever ou endommager l'outre ; et l'on sait qu'il n'y a, sur ce fleuve, ni crocodile ni poisson dangereux. D'ailleurs, l'eau de l'Euphrate, l'été, est beaucoup moins trouble que celle du Tigre.

Depuis long-tems nous avions remarqué, tant sur le Tigre que sur l'Euphrate, une grosse tortue que nous n'avions jamais pu nous procurer. Comme elle ne venait que rarement à la surface de l'eau, qu'elle ne montrait que le bout de la tête, et qu'elle se trouvait presque toujours à une grande distance du rivage, je fus obligé d'entrer bien avant dans le fleuve, pour l'atteindre d'un coup de fusil. Elle est représentée (*pl.* 41, *fig.* 1 *et fig.* 2).

Les Arabes la nomment *rascht*. Ils prétendent que sa chair n'est pas bonne à manger,

mais que sa graisse est excellente pour guérir les dartres et autres éruptions cutanées.

La longueur de tout l'animal était de trois pieds. La carapace ou la partie supérieure du test (*fig.* 1) avait un pied sept pouces six lignes de long, et un pied deux pouces de large. Elle était lisse, peu convexe, ovale, plus large en arrière qu'en avant, et d'un vert foncé-obscur. Le milieu était corné, solide, avec les bords latéraux et la partie postérieure mous et coriaces.

Le plastron ou la partie inférieure du test (*fig.* 2) n'avait que dix pouces six lignes de long. Il était corné, solide, et avait, sur les côtés, un prolongement cartilagineux qui allait joindre la carapace.

La tête pouvait rentrer entiérement dans le test, ou se prolonger d'un pied ou environ; elle était terminée en forme de museau. La mâchoire supérieure dépassait un peu l'inférieure; celle-ci pourtant s'y emboîtait avec beaucoup de justesse : elles n'avaient ni l'une ni l'autre point de lèvres, mais elles étaient armées d'une crête osseuse, très-solide, arquée en fer de cheval.

Les yeux saillaient un peu à leur partie supérieure; ils avaient un pouce d'écartement, et cinq lignes d'ouverture.

Le cou se ridait lorsqu'il était contracté, et il était un peu plus étroit que la tête lorsque celle-ci sortait entièrement.

Les pieds rentraient avec peine sous le test ; les antérieurs avaient sept pouces et demi de longueur du bord de la carapace, jusqu'à la naissance des ongles : on y voyait en dessus trois ou quatre grosses rides transversales, écailleuses, et à leur bord extérieur un prolongement de la membrane des doigts, qui allait se terminer aux trois quarts de leur longueur. Les doigts, au nombre de cinq, étaient engagés dans une forte membrane : les trois antérieurs seulement avaient des ongles ; les deux autres n'en avaient aucune apparence.

Les pieds de derrière étaient un peu plus courts que ceux de devant ; ils n'avaient pas de rides écailleuses, mais, comme eux, ils avaient cinq doigts engagés dans une forte membrane, et il n'y avait de même que les trois antérieurs qui eussent des ongles.

Tous les ongles étaient blancs, forts, convexes en dessus, aplatis en dessous, et saillans hors de la membrane d'environ un pouce.

La queue avait sept pouces depuis son adhérence à la carapace, jusqu'à son extrémité : elle était très-grosse proportionnellement au vo-

lume de l'animal, et terminée en cône ; elle portait en dessous, vers son extrémité, une ouverture longitudinale : c'était l'orifice de l'anus et celui des parties de la génération (1).

---

(1) *Testudo* rafcht; *loricâ dorsali viridi*, *obscurâ*, *coriaceâ*, *levi*; *sterno minori*, *albo*. *Pl.* 41, *fig.* 1 *et* 2.

Daudin, dans son *Histoire des reptiles*, tome II, page 305, a fait mention de cette tortue d'après les notes que je lui ai communiquées.

CHAPITRE X.

Marche et ordre d'une caravane. Conduite des chefs. Arabes du désert. Départ d'Anah. Route par la rive droite de l'Euphrate, jusqu'à Rahabed. Description de Taïb. Arrivée à Latakie. Dommages qu'un tremblement de terre venait d'occasionner à cette ville.

UNE caravane destinée à traverser le désert de l'Arabie est composée d'un certain nombre de chefs ou de propriétaires de chameaux, qui se réunissent et qui se chargent, moyennant un prix convenu, de transporter d'une ville à l'autre, à leur risque, les marchandises qu'on leur confie.

Lorsque la caravane est à peu près formée, les chefs s'assemblent, et élisent entr'eux un scheik, espèce de général d'armée, qui dirige les marches, ordonne les campemens, maintient le bon ordre, veille à la sûreté de tous, commande en maître, et marche, quand il le faut, le premier à l'ennemi.

Le prix que les marchandises et les voyageurs paient pour chaque chameau varie un peu suivant les saisons, et est surtout proportionné aux présens qu'on juge devoir être faits aux Arabes sur la route, et au nombre de fusiliers qu'on est obligé de prendre pour leur en imposer.

Les chefs sont à cheval; ils marchent en avant de la caravane, la devancent quelquefois de deux ou trois milles, vont à la découverte, montent sur toutes les buttes pour observer s'il n'y a point d'Arabes aux environs, et dès qu'ils en apperçoivent ils vont à eux si ceux-ci ne sont pas nombreux, ou se replient sur la caravane s'il y a quelque danger.

Les fusiliers vont ordinairement à pied, et ne s'écartent point de la caravane tant qu'elle est en marche.

Lorsqu'il est question de camper, le scheik enfonce en terre un drapeau, et chacun se dispose à descendre et à dresser sa tente, en observant de se placer circulairement autour du drapeau, et toujours dans le même ordre. Les balles de marchandises, qui pèsent chacune trois cents et quelques livres, sont mises les unes sur les autres, et arrangées de manière à former un rempart de quatre ou

cinq pieds de haut. Les tentes sont placées en dedans près des balles. On envoie les chameaux aux pâturages dès que les tentes sont dressées, et on les fait accompagner par un certain nombre de valets et par quelques fusiliers. La nuit, on les fait entrer dans l'intérieur du camp.

Toutes les tentes sont abattues au coucher du soleil, et personne n'a de lumière la nuit.

Au jour, tous les chefs sont sur pied; les valets soignent les chameaux et les chargent. Au soleil levant, l'ordre de partir est donné : chacun défile sans trop se mêler et sans trop s'écarter. Les cavaliers seuls peuvent marcher en avant comme ils le jugent à propos; le plus ordinairement ils vont tous ensemble, et quand ils ont fait deux ou trois lieues ils mettent pied à terre pour attendre la caravane, déjeûner, ou se donner simplement le plaisir de fumer une pipe, et prendre leur café, qu'ils apprêtent sur-le-champ au moyen de quelques débris de plantes ou d'arbustes qu'ils entassent, et auxquels ils mettent le feu.

Lorsque la caravane n'est plus qu'à quelques pas, les cavaliers remontent à cheval, et prennent encore les devans jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu où l'on doit camper.

Pour cela on choisit, autant qu'on le peut, un endroit où d'autres caravanes ont campé auparavant : cette précaution est nécessaire, parce qu'on y trouve les crottins de chameaux dont on a besoin pour faire du feu et préparer les alimens. C'est surtout pour cuire le pain, qu'on se sert de crotins de chameaux : on en fait un petit tas, et on y met le feu. Pendant qu'ils brûlent et se réduisent en cendres, on pétrit, dans un plat de bois fait exprès, un peu de farine : on écarte la cendre, on place la pâte sur le sol, et on la couvre bien; elle se cuit sans se brûler. Le pain qui en résulte, est assez mauvais, mais les Arabes s'en contentent. Les voyageurs portent ordinairement du biscuit avec eux.

On a, dans le désert, une autre manière de faire le pain; c'est de bien chauffer une plaque de cuivre, et d'y placer la pâte par-dessus; la plaque elle-même est posée sur les cendres chaudes, pour entretenir quelque tems la chaleur, et donner le tems à la pâte de se cuire.

Les Arabes ne font guère de feu que pour rôtir et faire leur café, et cuire leur pain. Ces deux opérations se répètent tous les jours, parce que le pain de la veille est encore plus mauvais que lorsqu'il est frais, et que le café

rôti, pilé et fait de suite, est beaucoup plus parfumé que lorsqu'il est conservé après avoir été rôti. Ils sont encore plus attentifs à ne piler leur café que lorsqu'ils veulent le faire, parce que, pilé ou moulu, il perd encore plus promptement son parfum. Ils préfèrent aussi avec raison le café pilé et réduit en poussière impalpable, à celui qui est moulu.

Quant aux autres alimens, nous ne leur avons guère vu manger que des dattes et du mauvais fromage renfermé dans des outres faites de peau d'agneau.

Tandis que la caravane était occupée à transporter les chameaux et les marchandises de l'un à l'autre bord du fleuve, les chefs, attentifs à ce qui se passait autour d'elle, avaient envoyé deux d'entr'eux auprès d'une horde fort nombreuse qui se trouvait à l'occident d'Anah, afin de traiter avec elle, et obtenir qu'elle nous laissât tranquillement passer sur ses terres, et nous fournît même, si elle le jugeait à propos, une escorte jusqu'à la horde la plus voisine.

L'hiver cette précaution est inutile, parce que les tribus un peu nombreuses s'enfoncent dans le désert à la fin de l'été, et s'avancent peu à peu vers les régions un peu plus chaudes, un peu plus élevées, où elles ont quel-

ques cultures, et où elles trouvent des pâturages plus abondans (1). Elles ne reviennent sur le bord de l'Euphrate qu'au retour de la belle saison, et lorsque toutes les herbes sont consommées dans les contrées méridionales. Il n'y a donc à craindre, l'hiver, aux environs du fleuve, que ces hordes peu nombreuses, qui, n'ayant pas de territoire en propre, n'ont pas de demeure déterminée. Elles sont obligées, pour vivre, de pâturer sur les terres des autres; ce qui les fait tenir à de grandes distances. Elles sont très-pauvres et très-portées à la rapine; elles n'ont, pour l'ordinaire, ni tentes, ni bagages, ni menu bétail, ni rien qui puisse les embarrasser ou les retarder dans leur fuite : quelques jumens, quelques chameaux femelles et quelques ânesses, voilà en quoi consiste tout leur bien. Comme, dans ces hordes, il n'y a jamais au-delà de trente ou de quarante combattans, une caravane n'a rien à craindre d'elles lorsqu'elle marche en bon ordre, et qu'elle a pris les précautions qu'exige sa sûreté.

---

(1) Il faut en excepter celles qui sont le long du Schat-el-Arab et le long de l'Euphrate, au dessous de Hellé, qui ont quelques cultures sur les bords de ces fleuves, et qui n'envoient dans l'intérieur des terres qu'une partie de leurs troupeaux.

Quant à celles qui sont nombreuses, et à qui le territoire appartient, on est toujours certain de passer parmi elles sans rien craindre, pourvu qu'on se soumette à leur faire un présent, ou à leur payer une somme proportionnée à l'importance de la caravane.

Dès que la horde qui était campée à une journée d'Anah eut vu nos deux chefs, elle se disposa à nous envoyer deux personnes des plus distinguées, afin de traiter sur les lieux du prix que l'on aurait à lui payer. Nous les vîmes arriver sur des dromadaires, le 12 juin vers les dix heures du matin : c'étaient deux frères, très-proches parens du scheik; ils avaient fort bonne mine, et étaient dans la fleur de l'âge. Le plus jeune paraissait avoir souvent fait la guerre; il ne respirait que combats, et ne parlait que de batailles : sa figure portait les marques d'un coup de sabre et d'un coup de lance; du reste, il était fort gai, fort honnête, très-complaisant, et certainement aussi brave que le plus déterminé de ces contrées.

L'arrivée de ces deux Arabes fut célébrée par un festin auquel tous les chefs de la caravane assistèrent. Ils égorgèrent, à cet effet, un chameau fort gras et encore jeune, dont ils se réservèrent une bonne partie, et dont

ils firent distribuer gratuitement le reste aux marchands et aux voyageurs : nous en eûmes, pour notre part, douze ou quinze livres, que nous fîmes préparer de diverses manières. Nous trouvâmes cette chair pour le moins aussi bonne que celle du meilleur bœuf de Suisse ou de Normandie.

Avant de se mettre à table, avant de manger ensemble le même pain et le même sel, il était convenu que la caravane donnerait en présent, au scheik de la horde, quatre cents piastres, quelques provisions de bouche et un habit complet, et que les deux Arabes veilleraient à sa sûreté, et l'accompagneraient jusqu'à la tribu la plus voisine, distante d'environ quatre-vingts milles d'Anah.

Le lendemain toute la caravane se prépara au départ, et le 14, au soleil levant, elle se mit en marche en se dirigeant à l'ouest-nord-ouest. Le terrain était inégal, un peu montueux, calcaire, et aussi impropre à la culture, que celui de la Mésopotamie. Après avoir fait environ huit milles, nous traversâmes un torrent qui se trouvait à sec, mais où il y a, dit-on, de l'eau en hiver, et nous campâmes un peu au-delà. Le fleuve était à deux lieues de nous : on avait porté de l'eau pour toute la caravane, parce qu'on s'était bien douté

que

que nous n'en trouverions pas dans le torrent.

Après midi, nos vedettes signalèrent quinze cavaliers arabes : tous les chefs montèrent aussitôt à cheval, et s'avancèrent en bon ordre la lance à la main; ils étaient au nombre de vingt-un, y compris les deux qui nous accompagnaient. Les fusiliers s'armèrent aussi, et se mirent en ligne au-devant du camp. Les Arabes qu'on avait signalés, ne prirent pas la fuite; ils attendirent les chefs et se dirent leurs amis; ils appartenaient à une tribu de la Mésopotamie, ennemie de celle qui était campée aux environs; ils avaient passé le fleuve à la nage, tenant à la main la bride de leur cheval, et portant autour de la tête leurs vêtemens et quelques provisions de bouche. Leur intention était, à ce qu'on crut, d'enlever quelques bestiaux à leurs ennemis, et de repasser le fleuve avec leur proie. Après un quart-d'heure d'entretien, et après avoir obtenu de leur part la promesse de ne rien entreprendre, et de retourner sur-le-champ en Mésopotamie, on se sépara sans se faire aucun mal.

Le 15, après sept heures de marche sur des terres calcaires crétacées, nous descendîmes dans la vallée de l'Euphrate par un terrain tout rongé par les eaux; nous traversâmes un

torrent qui se trouvait à sec, et nous campâmes à quelques pas du fleuve. Ses bords étaient couverts de ce beau peuplier dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. L'épinard croissait spontanément dans ces lieux : nous en prîmes des graines qui ont bien levé à Paris.

Le 16, nous fîmes douze milles sans nous éloigner beaucoup du fleuve. Le terrain était aussi mauvais, aussi impropre à la culture que celui que nous avions vu les jours précédens. Nous laissâmes à gauche une colline calcaire, crétacée, et nous en remarquâmes une autre en Mésopotamie, qui nous parut être de la même nature.

Nous trouvâmes, près du camp, dans une sorte de ravin, le froment, l'orge et l'épeautre, que nous avions déjà vus plusieurs fois en Mésopotamie : nous y vîmes aussi une espèce d'amandier que nous avons figuré (*pl.* 47).

Il ne s'élève qu'à deux ou trois pieds : les rameaux sont verts et anguleux; les feuilles sont alternes, oblongues, un peu plus étroites à leur partie inférieure, presque pas pétiolées, dentées à leurs bords, arrondies, et quelquefois échancrées à leur sommet.

Le fruit est solitaire, velu, arrondi, pointu à son sommet, et supporté par un pédicule

d'une ligne de long. Le noyau ressemble, pour la forme et la grandeur, à un noyau de cerise : il est lisse, et contient une amande un peu amère; il était mûr lorsque nous le prîmes. Le brou avait peu de saveur, et n'était point succulent. Nous n'avons pas vu les fleurs (1).

Le 17, nous marchâmes six heures un quart sur un terrain un peu inégal. Nous vîmes, sur une hauteur à demi-lieue du fleuve, une tour d'observation, qui ne nous parut pas antique; il y avait tout autour des sépultures qui appartenaient à des Musulmans.

Le 18, nous fîmes quinze milles. Demi-heure après notre départ, nous passâmes près des ruines d'une ancienne ville dont il n'est pas peut-être bien facile de deviner le nom. Il y avait encore quelques restes de remparts bâtis en grandes briques durcies au soleil; et on distinguait encore le fossé qui avait été creusé tout autour. Son enceinte était carrée, et son étendue peu considérable. Vers le milieu de ces ruines, nous apperçumes quelques restes de grosses murailles bâties en briques

---

(1) *Amygdalus* arabica, *foliis serratis, oblongis, infrà attenuatis; fructu globoso, villoso, acuminato.* Tab. 47.

cuites, séparées les unes des autres par un ciment qui avait plus d'un pouce d'épaisseur : un bras du fleuve, ou peut-être un canal, passait autrefois au pied des murs du côté du nord-est ou de la Mésopotamie ; il est obstrué aujourd'hui, et ne contient plus que des eaux croupissantes. Il y avait, sur ses bords, un amoncellement de terre que nous regardâmes comme les décombres d'une forteresse qui défendait la ville de ce côté : il y a à présent quelques sépultures de Musulmans.

A mesure que nous avancions, la vallée de l'Euphrate s'élargissait, le sol devenait très-fertile, et le pays assez beau. En Mésopotamie, nous remarquâmes une colline que les eaux du fleuve ont un peu rongée à sa base. Nous la dépassâmes après quatre heures de marche, et alors, tant en Arabie qu'en Mésopotamie, la plaine devint très-étendue, le fleuve s'élargit : son cours nous parut fort lent ; nous vîmes plusieurs îles couvertes de verdure, et nous crûmes appercevoir divers canaux creusés autrefois pour faciliter les arrosemens.

Nous campâmes à plus d'une lieue du fleuve : on prit l'eau dont on avait besoin, dans un canal presque tout couvert de roseaux.

Tandis que la caravane dressait ses tentes,

un des deux scheiks qui nous escortaient, ayant apperçu dans le lointain quelques Arabes, fut droit à eux; plusieurs de nos chefs le suivirent. Nous les vîmes revenir deux heures après avec un cavalier et deux hommes à pied dont ils s'étaient assurés. Ils appartenaient à une horde errante, campée à deux ou trois lieues de nous. On ne leur fit aucun mal; seulement on ne voulut pas les lâcher que nous ne fussions, le lendemain, à une assez grande distance de leur horde.

Le 19, nous marchâmes pendant neuf heures, toujours en plaine, et à plus d'une lieue du fleuve. Lorsque nous voulûmes nous en approcher pour faire paître nos chevaux, nous vîmes tout-à-coup paraître quatorze Arabes, dont cinq montés sur des dromadaires et armés de leur lance, les autres à pied et sans armes. Nous étions quinze cavaliers, la plupart marchands et voyageurs, mais tous bien armés et en état de nous défendre. La caravane était à plus d'une lieue en arrière. L'abord fut froid, silencieux: on se salua pourtant de part et d'autre en se tenant à quelque distance, et on se questionna ensuite avec beaucoup de réserve et de circonspection. Nous apprîmes qu'il y avait, à peu de distance, une horde amie de celle qui

nous escortait ; ce qui fit espérer que nous en serions quittes pour un léger présent. En effet, lorsque la caravane nous eut joint, et que nos deux conducteurs se furent présentés, les chefs et les marchands parurent très-rassurés.

Ces Arabes nous menèrent camper à plus de deux lieues du fleuve, sur une légère hauteur. La horde n'était qu'à trois cents pas ; elle avait plus de cent tentes, et pour le moins deux cents hommes en état de se battre.

Quoiqu'on n'eût alors aucune inquiétude, le camp fut encore mieux établi qu'à l'ordinaire ; il fut plus resserré : les ballots formaient une enceinte circulaire qu'il eût été impossible à des chevaux ou à des dromadaires de franchir. Les fusiliers, placés au-devant, se tenaient prêts à agir au premier ordre. Les chameaux ne furent pas envoyés de suite aux pâturages : on les obligea de s'accroupir dans l'intérieur, et chacun dressa sa tente ou se plaça entr'eux et les ballots. Ces précautions étaient nécessaires ; il fallait faire bonne contenance, et se montrer en état de résister, afin de réduire les prétentions des Arabes sur les terres de qui nous étions.

Cependant nos chefs traitaient avec eux ; ils ne tardèrent pas à venir nous annoncer

que tout était arrangé, et qu'on en était quitte pour quelqu'argent et pour quelques provisions de bouche.

Peu de tems après, nous vîmes venir plus de cinquante Arabes tous à pied et sans armes; le scheik était avec eux. Ils apportaient du lait, du beurre et du fromage, qu'ils offraient à très-bas prix. Nous achetâmes deux moutons, dont on ne nous demanda que 4 piastres, ou à peu près 8 francs. Nous en tuâmes un sur-le-champ; l'autre suivit la caravane pendant deux jours.

Le terrain sur lequel nous étions, quoiqu'élevé et assez distant du fleuve, nous parut propre à la culture : l'herbe était partout fort haute et fort touffue. Nous vîmes beaucoup de fanes du *Gundelia*, plante dont nous devons la connaissance à Tournefort. Les Arabes nous dirent que sa racine était fort bonne à manger; ce qui nous engagea à faire arracher celles qui n'avaient pas encore donné des fleurs, et à les faire cuire : nous les trouvâmes bien plus savoureuses, bien moins fades que celles du salsifi et de la scorsonère. Je ne doute pas que cette plante ne réussît très-bien dans toute la France méridionale, et n'y pût devenir une de nos meilleures plantes potagères.

Les deux Arabes qui nous avaient accom-

pagnés depuis Anah, nous quittèrent ici ; ils furent remplacés par deux cavaliers que le scheik campé auprès de nous envoya le soir à la caravane ; ils avaient ordre d'aller jusqu'à Taïb, parce que tout cet espace était occupé par diverses hordes qui toutes appartenaient à la même tribu.

Le 20, nous marchâmes sept heures, nous tenant toujours à cinq ou six milles du fleuve. Le terrain que nous parcourûmes, était uni, calcaire, assez fertile, un peu plus élevé que celui de la Mésopotamie.

Après avoir fait environ onze milles, nous parvînmes à une large et profonde excavation, dans laquelle nous descendîmes. La terre y était moins bonne ; le gypse s'y montrait en beaucoup d'endroits ; il nous parut aussi beau, aussi dur, aussi susceptible d'être poli, que celui qu'on exploite aux environs de Mossul. Nous passâmes devant une source fort abondante d'une eau si saumâtre, que personne ne put en boire. A peu de distance de cette source, il y avait, sur une crête, un village abandonné, nommé *Mesched*, où nous ne trouvâmes pas une maison qui ne fût plus ou moins endommagée, et dont on n'eût enlevé les portes et les fenêtres. La mosquée était pourtant encore en assez bon état, quoi-

qu'elle n'eût, ainsi que les maisons, ni portes, ni fenêtres, et rien que les murs et le toît. Le minaret était sur pied, et paraissait avoir été réparé depuis peu d'années.

Au-delà du ravin le terrain était, comme auparavant, très-uni et très-fertile : l'herbe, quoique sèche, y était fort haute et fort serrée; l'horizon ne présentait encore ni montagnes ni collines.

Nous campâmes à deux ou trois cents pas d'un autre ravin, et à deux milles de quelques marécages produits par les eaux de l'Euphrate. *Rahabéh* ou *Rahabed*, ville autrefois de moyenne grandeur, nous restait à trois milles au nord-ouest; nous y allâmes dans la soirée : elle n'a plus que des ruines informes, et les restes d'une forteresse qui nous parut avoir été très-considérable. Le fleuve se trouvait à plus d'une lieue de distance, et Kerkisiéh, selon nos guides, était à trois lieues de notre camp vers le nord.

Depuis Anah, nous avons presque toujours marché dans la direction du nord-ouest, sans jamais nous éloigner beaucoup du fleuve; les trois dernières journées seulement nous avons été droit au nord. Ainsi, il nous a paru que l'Euphrate ne se recourbe pas autant qu'on le voit sur les cartes de Danville, ni autant que

sur celle que nous avons publiée ; car si cette grande courbure qu'on voit à l'occident d'Anah existait, nous aurions dû nécessairement marcher pendant quelques jours dans la direction de l'ouest et du sud-ouest. La courbure que le fleuve fait à Hit, ne doit pas être non plus aussi grande qu'on l'a tracée sur notre carte. Cette ville doit être remontée et placée au 33e. degré 25 min. de latitude, et au 40e. et 12 de longitude.

Le 21, nous quittâmes le fleuve, et nous nous dirigeâmes à l'ouest. Nous marchâmes huit heures sur un terrain uni, très-propre à la culture, et nous campâmes près d'un puits dont l'eau était si saumâtre, que les Arabes mêmes ne voulurent pas en boire : on y abreuva pourtant les chameaux et les chevaux. On distribua à toutes les personnes de la caravane, de l'eau de l'Euphrate, qu'on avait portée dans des outres, et dont on avait fait grande provision, parce que nous ne devions en trouver de bonne qu'à Taïb.

Les gerboises, les lièvres, les gazelles, les autruches, les alcatas, se montrèrent ce jour-là en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Les premières rentraient dans leurs terriers dès qu'il faisait un peu chaud ; les lièvres nous partaient à chaque instant des pieds : on en

tua plusieurs en lançant après eux des bâtons. Les gazelles étaient par troupes de quinze, vingt ou trente, et se laissaient quelquefois approcher presqu'à portée de la balle. Quant aux autruches, elles se tenaient à de très-grandes distances ; à peine les appercevait-on dans le lointain. Nous ne parlerons pas des alcatas ; nous les avons toujours vues par milliers.

Nous étions entourés, à ce puits, d'Arabes pasteurs de la même tribu que la horde précédente, et nous avions devant nous, c'est-à-dire, vers l'occident, une montagne que nous appercevions à peine.

Le 22, il y eut séjour, et le 23 nous marchâmes six heures et demie. Le terrain fut à peu près le même que celui de la veille, et tout aussi peuplé d'animaux. Il nous parut pourtant quelquefois un peu moins bon ; c'était aux endroits où le gypse se montrait à la surface. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau était encore plus saumâtre que celle du 21.

Le 24, il y eut encore séjour, et le 25 nous marchâmes pendant neuf heures et un quart sur un terrain semblable à celui des jours précédens ; il devenait seulement un peu moins uni à mesure que nous avancions, et l'horizon

était borné par de petites collines. Nous laissâmes, à deux ou trois lieues à droite, la montagne que nous avions apperçue du premier puits.

Quoique nous nous fussions un peu élevés, et que nous nous fussions avancés de plus d'un degré vers le nord, la chaleur devenait tous les jours plus forte; elle nous parut excessive ce jour-là. A peine pouvait-on, sous la tente, toucher à des métaux, tant ils étaient brûlans. Le vent même, qui soufflait, comme à l'ordinaire, du nord-ouest ou de la Méditerranée, fut aussi chaud, depuis dix et onze heures du matin jusqu'au soir, que s'il fût sorti d'une fournaise ardente.

Notre dernier thermomètre avait été cassé durant notre séjour au premier puits de la Mésopotamie, de sorte que nous ne pûmes connaître exactement depuis lors, le degré de chaleur que nous éprouvâmes dans le cours de ce voyage, mais nous ne l'avons pas évalué à moins de 30 degrés du premier puits à Anah; de 32 et 33 d'Anah à Mesched, de 34 et 35 de Mesched à Taïb, et de 34, 32, 30 et 28 de Taïb à Alep.

Les nuits nous parurent toujours très-fraîches. Dès que le soleil avait disparu, le vent tombait, et l'air se refroidissait peu à peu au

point que nous étions obligés de nous bien couvrir vers le matin. Cependant, malgré cette fraîcheur, nous n'avons jamais vu la moindre rosée, ni ressenti la moindre humidité. Nos vêtemens, nos lits, nous paraissaient aussi secs la nuit que le jour, excepté lorsque nous fûmes campés, près d'Anah, sur le bord même du fleuve, encore cette humidité y fut-elle très-peu sensible, et jamais assez forte pour se montrer en rosée.

Le 26, nous marchâmes autant que la veille, et nous éprouvâmes une chaleur aussi forte : deux chevaux en moururent, et toutes les personnes de la caravane en furent plus ou moins incommodées. Ce qui augmenta ou prolongea tout au moins nos souffrances, c'est que l'eau nous manqua. On fut obligé d'envoyer un grand nombre de chameaux à Taïb pour en prendre. Ce village n'était heureusement qu'à cinq milles de nous.

Nous campâmes entre deux gros bourgs abandonnés depuis un grand nombre d'années, et distans l'un de l'autre de deux ou trois milles. Nous n'eûmes pas la force d'aller voir quelle avait été leur étendue et leur importance. Nous avions rencontré, un peu avant de mettre pied à terre, trois aqueducs fort anciens et solidement bâtis ; ils ne re-

cevaient plus d'eau : le premier, que nous pûmes suivre des yeux à plus de demi-lieue de distance, était à quelques pieds seulement au dessus du sol.

Le 27, nous marchâmes deux heures et demie, et nous campâmes au dessous de *Taïb* ou *Taïbèh*. Ce nom est arabe, et signifie *bon;* il n'a été probablement donné à cette ville, que comparativement au désert, et à cause d'un filet d'eau potable qu'on y trouve. A côté d'elle il y a quelques filets d'une autre eau qu'on ne peut boire : celle-ci est minérale, et a un goût d'œufs pourris qui soulève l'estomac. Toutes ces sources sont au dessous de la ville.

Taïb paraît avoir été autrefois une place assez importante. Située sur la croupe ou sur le penchant d'une colline, elle avait un bon rempart et une citadelle qui la mettaient en état de résister aux Arabes du désert, et même à des troupes régulières. On voit encore quelques restes de ces fortifications ; il existe encore une des portes de la ville, et plus loin une tour étroite et élevée, qui paraît avoir été l'ouvrage des Arabes musulmans. A côté de la porte il y a une inscription cuphique, en partie effacée, que ni le religieux napolitain ni le jeune homme de Bagdad ne purent lire.

Cette ville, comme toutes celles de la lisière du désert, est abandonnée depuis long-tems et ruinée de fond en comble. Nous y vîmes pourtant trois chétives maisons, occupées par des Arabes qui nous parurent plus pauvres, plus misérables que ceux du désert. Ils cultivent, près des sources dont nous avons parlé, quelques arpens de terre ; ils récoltent assez abondamment de l'orge, du froment, du maïs, du sésame, du coton, et quelques plantes potagères qui les feraient vivre dans l'aisance et les enrichiraient même s'ils n'étaient exposés sans cesse à être pillés par les Arabes du désert, ou s'ils n'étaient obligés de donner aux chefs des tribus voisines les trois quarts de ce que la terre leur a produit, pour conserver le quatrième, encore ce quatrième leur est-il souvent enlevé par les hordes errantes.

Le 28, le pays nous parut de plus en plus propre à la culture. Nous marchâmes pendant long-tems sur une belle plaine inculte, terminée à droite et à gauche par des montagnes peu élevées, dénuées de bois. Nous nous trouvâmes ensuite sur un terrain inégal, calcaire. Nous campâmes, après dix heures et demie de marche, dans un endroit où il n'y avait point d'eau : on fut obligé d'en aller prendre à plus de deux lieues vers l'occident.

Le 29, le terrain était encore plus inégal. Nous traversâmes une plaine et ensuite un coteau crétacé, sur lequel nous vîmes beaucoup de silex ou pierres à fusil. Nous passâmes près d'une eau saumâtre, et nous allâmes camper, après six heures de marche, une lieue plus loin, près d'une autre source d'eau saumâtre.

Chemin faisant on avait couru après cinq Arabes que l'on avait apperçus; un seul avait pu être atteint : on l'amena à la caravane, et on le garda jusqu'au lendemain au soir.

Le 30, on marcha pendant dix heures et demie en plaine, sur un terrain nu, calcaire, et on laissa en arrière la montagne qui se trouvait à notre gauche depuis Taïb. On courut ce jour-là après un Arabe qu'on apperçut sur un chameau : après l'avoir questionné, on le laissa poursuivre tranquillement son chemin, parce qu'il appartenait à une horde connue et amie. Nous n'eûmes pas d'autre eau à boire que celle qu'on avait transportée la veille dans des outres.

Le premier juillet, nous nous dirigeâmes vers des collines qui se présentaient au nord; nous passâmes sur un terrain où l'eau avait séjourné l'hiver, et où elle avait laissé une croûte saline assez épaisse. Après huit heures

et demie de marche, nous dressâmes nos tentes sur la pente d'une colline, près d'une source d'eau minérale chaude, assez abondante, qui nous parut sulfureuse. Les chameaux, les chevaux et quelques Arabes qui en burent, furent assez fortement purgés. Nous y remarquâmes quelques restes d'un grand édifice; nous y vîmes des sépultures musulmanes, mais aucun indice de ville. Le sol environnant présentait beaucoup de pierres basaltiques, qui y étaient étrangères, et que nous jugeâmes y avoir été apportées d'une montagne ou colline qui se trouvait à peu de distance de là vers le nord-est. Tout le terrain autour de la source était crayeux.

L'eau douce manquait entièrement dans ces contrées : à peine en avait-on conservé quelques outres pour les personnes les plus distinguées de la caravane; les autres furent obligées de s'en passer ou de boire de l'eau minérale.

Le 2, il y eut sept heures de marche sur un terrain presque toujours crayeux. Nous suivîmes d'abord la colline que nous avions à droite, et qui faisait suite à celle où se trouvait la source d'eau minérale chaude. Nous nous trouvâmes ensuite dans une large vallée que nous longeâmes en nous dirigeant au nord. Les montagnes qui la formaient, n'é-

taient pas bien hautes ; elles nous parurent l'une et l'autre volcaniques : nous nous approchâmes de celle à gauche ; nous passâmes sur le sol d'une ancienne ville, où se trouvaient beaucoup de pierres volcaniques taillées au ciseau, et nous campâmes à un quart de lieue au-delà.

Il y avait de la bonne eau sur la montagne : on fut en prendre, tant pour les hommes, que pour tous les animaux de la caravane.

Vers le soir on apperçut au loin des Arabes : à l'instant tous les chefs montèrent à cheval, et s'avancèrent dans la plaine. Les Arabes étaient à peu près quatre-vingts, tous à cheval ou sur des dromadaires ; nous les vîmes défiler tranquillement au pied de la montagne opposée. Lorsqu'on les eut perdus de vue, les chefs revinrent au camp, et recommandèrent de faire bonne garde toute la nuit.

Le 3, nous côtoyâmes pendant une heure et demie la montagne que nous avions à gauche ; elle nous conduisit au bord d'un lac de deux ou trois lieues d'étendue. Nous passâmes successivement sur les ruines de trois villages, et nous campâmes un peu au-delà du dernier, après quatre heures de marche. Le lac, dont nous suivîmes tout le bord occidental, est presqu'à sec à la fin de l'été, et

l'on en tire chaque année beaucoup de sel marin, quoique l'eau paraisse douce et fort bonne à boire l'hiver.

La veille on avait expédié deux cavaliers pour prévenir le douanier d'Alep de l'arrivée de la caravane. Celui-ci avait envoyé, dans la matinée du 3, un commis pour prendre note de toutes les marchandises qu'elle avait, et pour ne pas les perdre de vue que les droits ne fussent acquittés à Alep.

L'après-midi nous reçûmes deux exprès, l'un de M. Vailhen, négociant français, notre ami particulier, et le second de MM. Choderlos notre consul, arrivé depuis peu dans cette ville, et Bichot, ci-devant proconsul, chez qui nous avions logé lors de notre premier voyage. Ces Messieurs nous envoyaient quelques provisions fraîches, et nous engageaient d'une manière aussi amicale que généreuse, à aller descendre chez eux.

Nous quittâmes la caravane, mon collègue et moi, vers les quatre heures du soir, accompagnés de nos deux exprès, et nous arrivâmes dans une heure et demie à un village où l'on battait les blés : nous ne nous y arrêtâmes pas ; nous nous rendîmes dans un autre, nommé *Sphiri*, situé à un mille plus loin, où nous passâmes la nuit.

Le 4, vers dix heures du matin, nous entrâmes à Alep après quatre heures de marche, et nous allâmes en droiture à la maison consulaire.

Du lac à la ville la terre est rougeâtre, très-fertile et fort bien cultivée; elle repose sur une roche calcaire fort dure. Près d'Alep le terrain devient moins bon et beaucoup plus pierreux. L'eau des villages dans lesquels nous avons passé, est fort bonne à boire.

Notre premier soin, en arrivant à Alep, fut d'écrire aux agens français établis à Tripoli, à Latakie et à Alexandrette, pour leur demander s'il n'y aurait pas dans ces ports quelque navire français ou européen, prêt à mettre à la voile pour Marseille ou pour quelque ville de l'Italie. Il n'y en avait qu'un à Latakie; il était vénitien, et était en chargement pour Constantinople. Nous résolûmes sur-le-champ d'en profiter.

Nous vendîmes en conséquence nos chevaux, et nous partîmes pour Latakie le 30 juillet à la pointe du jour, avec un moucre ou muletier de cette ville.

A peine eûmes-nous fait trois lieues (1),

---

(1) Nous avons évalué le chemin d'Alep à Latakie, à 2500 toises par heure.

que nous rencontrâmes deux piétons qu'on venait de dépouiller, et qui retournaient sur leurs pas, n'ayant plus de quoi faire leur route. Rassurés par notre présence, et tranquilles sur leur subsistance, ils reprirent avec nous le chemin de Latakie, où ils voulaient se rendre. Lorsque nous eûmes fait avec eux environ un mille, nous vîmes dans les champs un sac de biscuit et autres provisions qu'on leur avait pris, et nous apperçûmes au loin les trois hommes qui les avaient volés; ils avaient chacun un fusil, mais nous étions sans doute trop nombreux pour qu'ils osassent nous attaquer. Nous continuâmes notre route sans nous arrêter ni doubler le pas, et après onze heures de marche nous nous reposâmes à Mart-Messerin, village situé dans une belle plaine assez bien cultivée : il doit être à plusieurs lieues nord de Saarmin, où nous avions passé en allant à Alep.

Le lendemain 31, nous marchâmes quelque tems en plaine; nous entrâmes dans un fort beau vallon, et nous eûmes quelque tems devant nous une colline, au sommet de laquelle est un village dont on ne sut pas nous dire le nom. Nous vîmes au pied de cette colline beaucoup d'oliviers; nous nous détournâmes un peu à gauche, et nous arrivâ-

mes au Gaffar, dont il a été question à notre voyage de Latakie à Alep. Nous eûmes au-delà du Gaffar un chemin très-mauvais, très-montagneux, presque toujours en pente jusqu'à Gesser-Chourl, où nous arrivâmes après dix heures de marche.

Le premier août, nous continuâmes notre route à travers des montagnes presque toutes boisées; nous laissâmes à droite le village d'Abdama, et nous vînmes descendre au second Gaffar, situé dans une gorge où coule une petite rivière qu'on est obligé de passer plusieurs fois. Nous marchâmes ce jour-là dix heures.

La chaleur nous avait si fort incommodés les jours précédens, que, quoique très-fatigués, nous résolûmes de faire pendant la nuit tout le chemin qui nous restait. Nous partîmes donc à dix heures du soir; nous passâmes vers quatre heures du matin au dessous de Baloulier, arrivâmes à six à la rivière, où il n'y avait presque pas d'eau, et nous entrâmes le 2, vers les huit heures, à Latakie.

Cette ville, où nous avions passé vingt-deux mois auparavant, n'était plus reconnaissable : un tremblement de terre avait renversé le tiers des maisons, et endommagé plus ou moins toutes les autres : quinze cents habitans y

avaient péri; plusieurs avaient été estropiés; tous ceux qui avaient échappé, pleuraient encore la perte de quelque parent ou de quelque ami; tous exprimaient assez fortement l'effroi dont ils furent long-tems saisis. Pendant plus de deux mois qu'on fut occupé à retirer les cadavres de dessous les décombres, et à chercher les effets précieux qu'on n'avait pas eu le tems d'emporter, on était dans les plus vives alarmes; le moindre bruit, le moindre cri faisait sauver les ouvriers, qui répandaient partout l'épouvante. Un grand nombre d'habitans, plus timides ou moins sensibles que les autres, ne rentrèrent pas de trois mois dans la ville.

Ce tremblement de terre eut lieu le 26 avril 1796, à neuf heures quelques minutes du matin. La mer était alors parfaitement calme: il n'y avait pas dans l'air le moindre vent, la moindre agitation; le ciel était un peu embrumé, et le soleil se montrait pâle: on eût dit que cet astre et tous les élémens étaient attentifs, ou allaient prendre part à la scène effroyable qui devait avoir lieu. Elle fut précédée d'un bruit souterrain, assez fort pour empêcher d'entendre celui de la chute des maisons, ou pour mieux dire, ces deux bruits eurent lieu presqu'au même instant; ils se confondirent, et ne donnèrent à personne le

tems de se sauver. La chute des maisons fut si prompte, que ceux-là mêmes qui habitaient le rez de chaussée, et qui se trouvaient debout, ne purent arriver jusqu'au seuil de la porte. La douane du tabac, située vers le port, édifice très-considérable et très-solidement bâti, s'écroula tout entier et si subitement, que personne ne s'en sauva : l'aga, ses officiers et quatre cents ouvriers y perdirent la vie.

La première secousse, qui fut la plus terrible, et qui fut celle qui renversa les maisons, souleva le sol de plusieurs toises; les autres furent horizontales, et parurent se diriger de la terre à la mer, ou de l'est à l'ouest; elles durèrent près d'une minute, en diminuant de force depuis la première jusqu'à la dernière.

La Syrie, comme on sait, a toujours été exposée aux tremblemens de terre. La plupart des villes de l'antiquité, telles que Sidon, Bérite, Césarée, Antioche, ont été renversées ou fortement endommagées par cette cause; et de nos jours il n'est guère d'années où l'on n'en ressente de plus ou moins forts dans quelques parties de cette vaste contrée. Dans le mois de décembre 1795, à deux heures dix minutes de l'après-midi, il y en eut un à Alep, assez fort pour endommager beau-

coup de maisons : celle que nous habitions, fut lésardée en plusieurs endroits. Il y eut deux secousses ; la première fut moins forte que la seconde, et celle-ci succéda rapidement à l'autre ; la direction nous parut être du nord au sud.

Nous étions dans ce moment dix personnes à table chez le proconsul : par un mouvement spontané nous fûmes sur pied, et nous nous trouvâmes tous sur une terrasse qui était à côté de la salle à manger, avant d'avoir pu réfléchir à ce que nous faisions. Comme ces deux secousses n'eurent pas de suite, nous rîmes de notre frayeur machinale, et nous vînmes continuer notre dîner.



CHAPITRE XI.

Départ de Latakie pour Larnaca. Commerce et population de Chypre. Route par Nicosie, Cérino, Célindro, Caraman, Koniéh et Akshéer. Arrivée à Cara-Hissar.

Le navire vénitien qui se trouvait à Latakie, devait mettre à la voile dans une quinzaine de jours, et se rendre à Constantinople avec un chargement de tabac. Nous fûmes quelque tems sur le point de nous y embarquer, mais le vice-consul et son chancelier nous en dissuadèrent, sur la nouvelle qu'ils avaient eue très-récemment qu'un corsaire algérien avait enlevé, aux environs de Castel-Rosso, un navire de cette nation, et l'avait conduit à Rhodes.

Quoique cette nouvelle ne nous parût pas très-certaine, nous laissâmes partir le Vénitien, et nous nous embarquâmes le 4 de septembre, à la pointe du jour, pour Chypre, sur un petit navire ragusais, qui devait toucher à la rade de Larnaca, et se rendre de là

à Alexandrie : il avait quelques bœufs et quelques balles de tabac destinés pour cette dernière ville, et quelques passagers grecs qui retournaient en Chypre leur patrie.

Un petit vent de terre nous mit, dans deux ou trois heures, à deux lieues du port; il cessa de souffler lorsque le soleil se fut un peu élevé, et vers les neuf heures il passa peu à peu au sud-ouest, ainsi qu'il arrive tous les jours, dans cette saison, sur cette partie de la côte. On pinça le vent autant que l'on put, sans faire pour cela bonne route. La nuit nous restâmes en calme, et le 5, lorsqu'il fit jour, nous reconnûmes, à huit ou neuf lieues est-nord-est, le cap Kansir, qui est à quatorze lieues nord-nord-ouest de Latakie : nous étions alors en face du golfe de Séleucie, dans lequel l'Oronte vient se jeter.

Le vent souffla toute la journée du sud-ouest, et nous porta vers la Caramanie : nous ne la découvrîmes pourtant que le 7 au soir. Nous continuâmes de nous diriger vers elle le 8, ayant toujours du calme la nuit, et le même vent de sud-ouest durant le jour.

Le 8, à deux ou trois heures de nuit, le vent ayant passé au nord, et s'y étant soutenu jusqu'au matin, nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, à trois lieues nord-est du

promontoire *Dinaretum* ou cap Saint-André, près duquel sont trois ou quatre îlots nus, bas, cariés tout autour par les eaux de la mer, et qui portèrent autrefois le nom de *Clides* ou *Cleides insulae*. Dès que nous l'eûmes doublé, le capitaine fit jeter l'ancre; ce qui nous surprit, attendu que le vent était encore favorable quoiqu'il eût déjà faibli; mais nous reconnûmes bientôt que le capitaine ne s'était décidé à mouiller que parce qu'il avait jugé que nous aurions encore ce jour-là le vent de sud-ouest; il avait voulu attendre, pour faire route, que celui de terre vînt le remplacer.

La côte, aux environs du cap, est basse et d'un difficile abord, à cause des rochers cariés dont elle est hérissée. Nous nous fîmes pourtant mettre à terre afin d'observer l'intérieur, et y ramasser quelques plantes. Nous y vîmes des lentisques et des caroubiers rabougris, parmi lesquels se trouvaient des myrtes, des paliures, des sariètes, des cistes, des chardons et autres plantes peu importantes.

Le pays abonde en gibier : nous n'avions pas de chiens, et pourtant nous fîmes lever plusieurs lièvres et plusieurs compagnies de perdrix à bec et à pieds rouges : nous n'y vîmes pas le francolin, quoiqu'il soit assez

multiplié dans quelques quartiers de l'île.

A demi-lieue du cap, il y a une chapelle et deux ou trois familles grecques qui cultivent quelques arpens de terre : elles y recueillent du froment, du coton, du sésame, du maïs, du doura et quelques plantes potagères ; elles y ont aussi quelques ruches.

A deux heures de nuit, le vent de terre nous permit de mettre à la voile, et de faire bonne route en suivant la côte. Dans la matinée du 10, nous vîmes de loin Famagouste, ville fortifiée par les Vénitiens, et qu'ils défendirent pendant plus d'un an contre des forces très-considérables que Sélim II y avait envoyées. Nicosie s'était rendue l'année d'auparavant, en 1570, après un mois de siége. Le vent de nord, quoique faible, continuant de souffler, nous doublâmes, vers les neuf heures, le cap de la Grecque ou de la *Griega*, et nous pûmes alors, avec le vent de sud-ouest, venir mouiller avant midi dans la rade de Larnaca.

Cette rade, dans laquelle se trouvait autrefois le port de *Citium*, quoiqu'exposée au vent du midi et au siroco, est assez bonne et assez sûre, même en hiver. Le ville est située en plaine, à un quart de lieue de la mer, près de l'emplacement de l'ancienne Citium ;

elle est peu étendue et peu peuplée : on y compte à peine deux mille habitans, y compris ceux du faubourg où l'on débarque.

C'est sans doute à la bonté de cette rade et à la proximité de la capitale, que Larnaca doit l'avantage d'être aujourd'hui le seul entrepôt des denrées de l'île et la résidence des consuls et des négocians européens, car l'air y est très-mal-sain à cause d'une saline située à peu de distance de la ville, à l'occident, et dont les exhalaisons sont amenées par le vent de mer ou de sud-ouest, qui souffle réguliérement tous les jours d'été, ainsi que nous l'avons dit, depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'au soir.

Cette saline fournit ordinairement plus de sel qu'on n'en peut vendre : le gouvernement l'afferme à des particuliers, pour six mille piastres par an, prix qui serait très-modique si le sel à Chypre avait un peu de valeur et un peu de débit.

Le bassin où il se forme, a plus d'un mille de largeur : il est à peu près au niveau de la mer ; il ne communique pas directement avec elle, mais l'hiver, lorsque les vents de sud et de sud-ouest soufflent avec force, l'eau de la saline s'élève dans les mêmes proportions que celle de la mer. L'été, l'évaporation suf-

fit pour la faire disparaître presqu'entiérement, et y former un sel très-blanc et d'une très-bonne qualité ; il passe presque tout à Constantinople.

Avant la révolution française le commerce de Chypre était presque tout entre les mains des Français et des Vénitiens : les Anglais et les Hollandais avaient tenté inutilement de s'y établir ; ils n'avaient jamais pu entrer en concurrence avec les premiers, soit parce que cette île est devenue trop pauvre pour consommer les draps anglais et les denrées des Hollandais, soit parce que les produits du sol diminuant considérablement de jour en jour, les négocians ne pouvaient acheter assez de marchandises pour payer, au moyen des bénéfices, les frais d'établissement. Marseille même, qui s'était emparée seule de presque tout le commerce de Chypre, ne tirait pas de Larnaca pour un million de marchandises, et n'y versait pas en draps, bonnets, quincaillerie, mercerie, liqueurs et denrées coloniales, pour une valeur de 200,000 livres.

Les principales productions de cette île consistent en coton, dont la qualité va de pair avec celui de la Syrie ; en racine de garance très-estimée ; en soie, vin, cire, soude, laine, kermès, coloquinte, peaux de bouc,

de mouton et d'agneau, peaux de lièvre; en coton filé assez beau; en toiles de coton, connues sous le nom de *toiles dimites, toiles escamittes, toiles amans, toiles antioches, bourgs alayas, etc.* On tire aussi de Larnaca diverses marchandises qui y viennent de la Caramanie, de la Syrie et de l'intérieur de la Natolie, telles que storax, noix de galle, adragant, soie, cuivre, etc.

Cette île, l'une des plus considérables de la Méditerranée, et l'une des plus importantes par les productions, a été de tous les tems plus exposée que toute autre à exciter la cupidité des peuples voisins. Trop peu étendue pour avoir une population capable de résister à un ennemi puissant, trop abordable, trop ouverte pour se défendre, elle a dû être aussi souvent conquise qu'elle a été souvent attaquée. Sans parler des incursions et des ravages que divers peuples y ont faits à diverses époques, nous la voyons successivement gouvernée par des magistrats, des rois ou des tyrans pris dans son sein; par les Phéniciens, les Persans, les Macédoniens, les Syriens, les Égyptiens et les Romains; par les empereurs d'Orient, par des rois étrangers (les Lusignan), par les Génois, les Vénitiens, et enfin par les Othomans.

Chypre,

Chypre, sous la verge des Vénitiens, ne fut pas aussi florissante qu'elle l'avait été sous les successeurs d'Alexandre, sous les Romains et sous les Grecs; mais sa population s'y était soutenue : le commerce que ce peuple marchand y faisait, avait entretenu l'agriculture et y avait maintenu l'industrie. Les villes n'y étaient plus ni aussi nombreuses ni aussi belles qu'autrefois, parce que le joug de ces étrangers dut paraître trop pesant à des insulaires naturellement portés à l'indépendance. Mais sous les Turcs, sous ce peuple aussi barbare que féroce, population, commerce, industrie, agriculture, tout a souffert, tout a langui. Chypre, sous la double tyrannie du gouvernement et de chaque individu musulman, domicilié ou simplement de passage, est devenue en peu de tems le pays le plus pauvre, le plus malheureux de tous ceux que les Grecs occupent encore.

Ce qui aggrave chaque jour le sort bien déplorable des Cypriotes, c'est que l'impôt établi à 400 bourses ou 400,000 livres après la prise de l'île, a été successivement porté, par les avanies et les présens forcés, à plus d'un million de piastres, et qu'il se soutient toujours au même taux, quoique le pays se dépeuple d'une manière effrayante, et que la culture

des terres y soit très-négligée faute de bras. Ceux qui restent dans le pays, paient pour ceux qui s'expatrient ou qui périssent de misère. Il faut ajouter à cette somme, qui passe toute à Constantinople sans espoir de retour, ce que le mutselim et l'évêque métropolitain, établis à Nicosie, exigent pour leur fastueux entretien ; ce que la garnison de Famagouste dépense, et ce qu'il faut donner à un clergé aussi nombreux et aussi consommateur qu'il pouvait l'être dans des tems plus prospères.

On ne compte aujourd'hui, en Chypre, qu'environ huit mille Grecs payant karatch ; ce qui peut faire supposer qu'avec leurs femmes, et leurs enfans au dessous de douze ans, qui est l'âge, dans cette île, où les mâles commencent à être personnellement imposés, leur population ne s'élève pas au-delà de trente mille. Les Turcs qui se trouvent à Nicosie, à Famagouste, ou qui sont répandus en très-petit nombre dans l'île, n'y sont pas évalués à plus de trente mille. Ainsi un pays qui pourrait nourrir un million d'habitans avec les seules productions du sol s'il avait un bon gouvernement, n'en a guère que soixante mille sous celui des Turcs.

N'ayant pas trouvé, à Larnaca, de navire en chargement pour Marseille ou pour l'Italie,

nous résolûmes de nous rendre à Constantinople par la Natolie, et de charger le consul de nous y faire passer par mer nos collections et les effets dont nous pouvions pour le moment nous passer. Débarrassés de tout ce qui pouvait retarder ou gêner notre marche, nous prîmes des chevaux, et nous partîmes le 13 septembre, à deux ou trois heures de nuit, pour Nicosie, où nous arrivâmes dans huit heures, par un terrain inégal sans être montagneux.

Cette ville, depuis long-tems la capitale de l'île, est grande, bien bâtie, et située au milieu d'une plaine fertile et arrosée, qui s'étend assez loin au nord et à l'est, mais qui est bornée, au sud-ouest, par un coteau qui la domine à un quart de lieue seulement. Ses maisons, toutes construites en maçonnerie, ont plus de solidité que n'en donnent les Turcs. On y voit encore quatre églises anciennes, que les Vénitiens avaient conservées, et qui ont été transformées en mosquées. Sa population peut aller à quinze mille habitans, dont les trois quarts sont Turcs.

Nicosie paraît avoir eu autrefois beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a à présent. Les Vénitiens, qui voulurent en faire une place forte, la réduisirent au point où elle est, et

l'entourèrent d'un bon rempart. On sait qu'elle leur fut enlevée en 1570 par les Turcs, après un mois de siége. Dandolo, qui avait soutenu, avec deux mille cinq cents hommes, tous les efforts d'une armée innombrable et accoutumée à se battre, et qui avait obtenu, en se rendant, une honorable capitulation, fut égorgé avec sa garnison, nonobstant les promesses et l'engagement par écrit du général turc; quinze mille habitans furent en même tems passés au fil de l'épée, et vingt-cinq mille furent chargés de chaînes et envoyés à Constantinople pour y être vendus. La ville fut pillée, et n'eut, pendant long-tems, point d'autres habitans que ceux qui venaient d'y commettre tous les désordres et tous les crimes imaginables.

Nous partîmes le même soir vers les six heures, et prîmes la route de Cérino, petite ville située sur la côte septentrionale de l'île. Après avoir marché une heure, nous quittâmes la plaine de Nicosie; nous montâmes quelque tems par un chemin très-rude, très-mauvais; nous descendîmes ensuite par une gorge où passait un ruisseau d'eau, et à minuit nous entrâmes dans Cérino.

De la montagne à la mer il n'y a guère plus de demi-lieue. Le terrain, dans cette lisière

étroite, est bon, un peu arrosé, et assez bien cultivé. Il est presque tout couvert d'oliviers, de mûriers, de caroubiers et de figuiers : on y cultive beaucoup de coton, et en moindre quantité du sésame, du maïs, de l'orge et du froment. Le jujubier, que nous avons rencontré sauvage en plusieurs endroits de cette île, était partout garni de fruits; il ne s'élevait qu'à quelques pieds, et formait un buisson fort touffu. Nous l'avions vu dans le même état aux environs d'Alep.

Cérino, nommé autrefois *Ceronia* ou *Ceronium*, paraît avoir été assez bien fortifié. On y voit encore, au bord de la mer, et à l'orient du port, un château en assez bon état. Quant aux murs dont elle était entourée, ils sont presqu'entiérement détruits, et la ville n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village où il n'y a pas deux cents habitans.

Le port, formé par des rochers, est petit, ouvert au vent de nord, et assez peu sûr en hiver. On pourrait, avec quelque dépense, le rendre en état de recevoir, sans aucun risque, trois ou quatre navires, et même davantage si on le creusait du côté du château.

Il y a, à l'occident de Cérino, un banc de roche calcaire fort dure, qui se trouve à fleur

de terre, dans lequel on a pratiqué autrefois des logemens ou peut-être des sépultures. Pockoke, qui en parle, les a pris pour des sépultures anciennes : on y descend par un escalier fort étroit, taillé dans la roche. Les chambres sont peu spacieuses ; elles n'ont guère au-delà de huit pieds en carré ; quelques-unes communiquent entr'elles par une porte ; la partie supérieure est ceintrée et bien conservée. Ces chambres diffèrent des catacombes d'Égypte, et de toutes celles que nous avons vues à Milo, à Latakie, à Orfa, en ce qu'elles sont simples, sans ornement et sans loges ni sarcophages. Nous sommes portés à croire qu'elles ont servi autrefois de logement ou de lieu de dépôt aux habitans de cette partie de l'île lorsqu'ils étaient assez peu nombreux pour ne pouvoir pas s'opposer aux incursions des pirates, ou aux entreprises des peuples qui se trouvaient répandus sur les montagnes de la Caramanie.

On s'occupe, à Cérino, ainsi que dans beaucoup d'autres villages de Chypre, à prendre aux gluaux, dans le courant de l'automne, les petits oiseaux désignés sous le nom générique de *bec-figues*, qui arrivent, dans cette saison, par la Caramanie, des contrées plus septentrionales. On les confit au vinaigre, ou

ce qui vaut beaucoup mieux, au vin de Chypre : pour cela, on les plume bien, on les fait bouillir à l'eau pure pendant quelques minutes; on les laisse bien égoutter, et on les met dans la liqueur ; ils se conservent fort bien en cet état toute l'année ; on conserve de même les cailles et autres petits oiseaux. On les place avec soin dans des pots de terre, et on les envoie à Marseille, à Venise, à Livourne et dans les autres villes de l'Italie.

La Porte avait établi, à Cérino, un bâtiment français, commandé par le capitaine Belardi de Saint-Tropès : il était destiné à passer, de Chypre en Caramanie, le khasné ou argent de l'impôt, les agens du gouvernement, et tous les passagers qui se présentaient.

Le capitaine Belardi nous reçut à son bord, et mit à la voile le 17 septembre avant le lever du soleil. Le vent du sud-ouest souffla, comme à l'ordinaire, une bonne partie de la journée : la nuit, il fut faible et variable ; nous nous trouvâmes pourtant, le 18 au matin, sur la côte de Caramanie, et vers les neuf heures nous jetâmes l'ancre dans la petite baie de Celindro.

On compte, de Cérino à Celindro, dix-huit lieues marines, et du cap Cormachiti à celui

d'Anémur, qui sont les points les plus rapprochés, quatorze lieues seulement.

La côte de Caramanie ou, pour mieux dire, les montagnes qui s'avancent jusqu'au bord de la mer, paraissent fort bien de Cérino lorsque le tems est beau.

Le lendemain de notre arrivée, nous vîmes descendre de la montagne cinq hommes conduisant dix chevaux qu'ils venaient nous offrir pour nous transporter à Caraman, ville qui se trouve à quatre journées au nord. Le prix fut bientôt fait : nous consentîmes à donner la somme qu'on demandait, et à payer tous les chevaux qu'on avait amenés, quoique nous n'en eussions besoin que de six, mais à condition qu'on nous accorderait deux jours que nous voulions employer à parcourir les environs.

Celindro est un port naturel à l'abri de tous les vents, excepté du siroco. C'est, à proprement parler, une anse peu profonde, peu spacieuse, formée par une langue de terre qui s'avance dans la mer de l'ouest à l'est. Un bâtiment y est en sûreté moyennant deux cables attachés à terre, et une ou deux ancres mouillées au large.

Au dessus du port on voit les ruines d'une ville peu étendue : c'est l'ancienne Celenderis,

dont parle Strabon. Elle était située au bas de la montagne qui s'avance ici en pente douce jusqu'à la mer : on y apperçoit encore beaucoup de vieux murs ; on y voit des tombeaux avec des caractères grecs peu lisibles. Au nord-est nous avons suivi à plus d'une lieue sur la montagne, un aqueduc bâti à fleur de terre ; il paraît avoir amené les eaux d'un petit ruisseau que nous traversâmes en allant à Caraman.

Cette côte est déserte quoiqu'elle soit partout susceptible de culture : la vigne, l'olivier, le mûrier, réussiraient très-bien partout : on voit à leur place le caroubier, le poirier sauvage, le térébinthe, le paliure, le genêt d'Espagne, le lentisque, le myrte, le pin d'Alep, et en quelques endroits le cyprès et le laurier.

Le 20, nous fûmes en nous promenant jusqu'au port *Figuier* : il est à une heure de chemin, à l'occident de Celindro. C'est une anse peu profonde, ouverte au sud : les vaisseaux y mouillent, et y sont en sûreté quelque tems qu'il fasse, parce que le fond est bon, et qu'il se trouve, à l'ouest du port, un îlot presque contigu à la terre, qui les met un peu à l'abri du vent de sud.

La montagne s'avance, comme à Celindro, jusqu'au bord de la mer, et forme, au-devant

du port, un vallon étroit, qui nous parut de la plus grande fertilité. Nous ne pûmes nous faire jour à travers la ronce, la vigne sauvage, la clématite, le figuier et une infinité d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes qui y croissaient avec une force de végétation surprenante. Il sort du pied de la montagne, fort près du rivage, une eau très-abondante et fort bonne, dont les marins qui mouillent dans ce port, ne manquent pas de faire provision.

On avait bâti autrefois une ville sur l'îlot et sur la pointe de terre qui y fait face : on en voit encore les ruines ; mais, d'après le peu d'étendue qu'elle occupait, il ne paraît pas qu'elle ait été considérable : c'est probablement la ville d'Arsinoé, que Strabon place en Cilicie. Les Italiens et les Provençaux ont donné à ce lieu le nom de *Porto-Figuero*, à cause de quelques figuiers sauvages qui se trouvent près du rivage.

Toute la montagne est calcaire. Nous trouvâmes un grand nombre de plantes dont nous prîmes les graines : la plus commune était une germandrée à feuilles de romarin (*teucrium rosmarinifolium*), qui a fort bien levé au Jardin des Plantes de Paris.

Nous partîmes de Celindro le 21 septembre,

à neuf heures du matin, en nous dirigeant d'abord à l'est, puis au nord. Nous montâmes beaucoup ; la roche se montra partout calcaire et fort dure ; nous eûmes long-tems la vue de la mer ; l'île de Chypre se dessinait dans le lointain derrière nous ; le cap Anémur nous restait au sud-ouest ; nous avions sous nos yeux, au sud-sud-est, le promontoire Sarpedon, au-delà duquel, selon nos conducteurs, se trouvait l'embouchure d'un fleuve que nous devions passer le lendemain, et la ville de Sélefkéh, l'ancienne Séleucie, que l'on sait avoir été placée à peu de distance de la mer, sur le Calycadnus.

Ces lieux rappellent le traité qui fut fait entre les Romains et Antiochus, où il est dit entr'autres que ce dernier ne pourra naviguer en deçà ou à l'occident du Calycadnus et du promontoire Sarpedon.

Après trois heures de marche, nous nous reposâmes sous un platane majestueux, près d'un ruisseau qui coulait à travers des rochers : ses eaux étaient fraîches, et ses bords couverts de belles plantes. Nous fîmes préparer, ainsi qu'on nous l'avait conseillé, un grand plat de riz au beurre, que nous mangeâmes avec nos conducteurs : nous leur fîmes part de quelques provisions que nous avions

emportées; nous leur fîmes donner du tabac et du café : c'était leur faire prendre un second engagement de nous être fidèles. En acceptant nos dons, en mangeant avec nous, le traité que nous avions fait en partant, leur devenait plus sacré; nous pouvions dès-lors les suivre sans craindre une perfidie de leur part.

Nous quittâmes en cet endroit le pin d'Alep, et nous commençâmes à en voir deux autres espèces qui ressemblent un peu au laricio ou pin de Corse ; ils s'élèvent à plus de cent pieds sur une tige fort droite. Le chêne ordinaire et celui à fruits pédonculés sont très-communs sur ces montagnes, et forment en quelques endroits d'épaisses forêts. Nous continuâmes à voir le térébinthe, le paliure, le genévrier, le myrte, le lentisque. Nous marchâmes encore quatre heures toujours en nous élevant, et nous arrivâmes à un petit village de Caramans, où se trouvait l'aga qui commande à cette contrée. Le village n'était formé que de quelques cabanes réunies : nous en avions vu quelques-unes éparses sur la route. Nous ne rencontrâmes point de cultures; nous vîmes seulement autour du village quelques jardins en assez mauvais état.

L'aga nous reçut fort bien, et nous traita de son mieux. Le capitaine du navire lui en-

voyait en présent quelques livres de sucre, de café, de tabac à fumer, et de riz. Il s'informa si nous avions été contens des conducteurs qu'il nous avait envoyés, et si nous étions bien aises d'avoir les mêmes jusqu'à Caraman. Nous répondîmes que nous irions volontiers avec eux jusqu'à Constantinople si cela se pouvait. En effet, nous n'avions point du tout à nous plaindre d'eux ; ils avaient été très-attentifs, très-complaisans ; ils ramassaient, chemin faisant, toutes les plantes que nous leur indiquions, et lorsque nous descendions pour les prendre nous-mêmes, ils s'arrêtaient, et nous attendaient aussi long-tems que nous voulions, sans murmurer.

Le lendemain 22, nous donnâmes quelques piastres à l'officier qui vint nous souhaiter, de la part de l'aga, un bon voyage, et recommander aux conducteurs d'avoir bien soin de nous. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, et nous traversâmes des montagnes couvertes de chênes et de pins : le storax, le térébinthe et le lentisque s'y trouvaient très-abondans.

Après huit heures de marche nous descendîmes beaucoup, et nous nous trouvâmes dans une large vallée : nous passâmes à gué une rivière assez grande ; nous marchâmes

encore une heure, et nous en vîmes une autre presqu'aussi grande que la précédente : leur cours était de gauche à droite; nos conducteurs nous dirent qu'elles se réunissent à quelques lieues de là, et qu'elles vont passer à Sélefkéh. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût le Calycadnus, et que nous ne fussions dans la plaine de la Cilicie Trachéolite, où se trouvaient les villes d'Olbe et de Philadelphie.

Nous remontâmes quelque tems la seconde rivière, en nous dirigeant au nord-ouest, et nous nous arrêtâmes sur ses bords à l'entrée de la nuit : nous marchâmes ce jour-là onze heures.

Cette plaine se prolonge beaucoup à l'orient et un peu moins à l'occident : elle n'a pas trois lieues de largeur du nord au sud; elle présente partout des inégalités, partout on remarque des dépôts sabloneux, des coteaux de cailloutage; la terre y est en général assez bonne. On y recueille du froment, de l'orge, du sésame, du coton : nous y vîmes beaucoup de melons et de pastèques; nous retrouvâmes la petite mimeuse et l'alagi de la Perse et de la Syrie, et le peuplier des bords de l'Euphrate; le platane y était fort abondant.

Le 23, nous remontâmes encore la rivière : nous vîmes un pont à sept arches, qui conduisait à un petit village peu distant de là ; nous vînmes passer sur un autre pont près de la source, et nous quittâmes la plaine. L'olivier que nous avions commencé à voir la veille parmi les chênes et les pins, se trouvait ici plus commun ; il croît sans culture sur les fentes des rochers, sur le bord des précipices, sur des terrains extrêmement en pente, comme sur ceux qui sont en plaine : on ne peut douter en le voyant, qu'il n'y soit tout-à-fait sauvage, et qu'il ne soit originaire de ces contrées ; il n'est point élancé comme ceux qu'on cultive en Crète et en Syrie ; il est ordinairement en buisson parce qu'il est souvent rongé par les bestiaux, et parce que sa souche est toujours entourée d'un grand nombre de rejetons : on en voit cependant qui forment des arbres de moyenne grandeur ; nous l'avons même vu quelquefois assez beau là où il formait une épaisse forêt. Son fruit commençait à mûrir : on le laisse tomber sans le cueillir ; il devient alors la proie des oiseaux, des rats et du menu bétail.

Après avoir marché six ou sept heures dans un pays montagneux, tout couvert de ces arbres, nous nous trouvâmes au pied du mont

Taurus : il nous fallut plus de deux heures pour atteindre au sommet. Nous eûmes ce jour-là neuf heures de marche ; nous passâmes la nuit sur une pelouse, à côté d'un petit filet d'eau.

Toute la montagne était couverte de bois : nous remarquâmes entr'autres un genévrier à feuilles de cyprès, qui s'élève à trente pieds ; il a, depuis le bas jusqu'au haut de la tige, de grosses branches horizontales, qui diminuent progressivement en étendue ; ce qui lui donne une forme tout-à-fait pyramidale. La tige est de même très-épaisse par le bas, et très-mince vers le haut ; le bois est très-dur, bien veiné et susceptible d'un beau poli : on s'en sert pour les poutres et la charpente des maisons.

Le 24, après avoir dépassé la montagne, nous nous trouvâmes dans un vallon où nous vîmes quelques habitans, quelques troupeaux et un peu de culture : nous y remarquâmes un poirier à fruit petit, âpre, à feuilles lancéolées, cotoneuses, et un prunier dont le fruit était ovale, de grosseur moyenne, jaunâtre, un peu coloré de rouge, et d'un goût aigrelet ; il nous parut différer de notre prunier sauvage, et nous le regardâmes comme le type de tous ceux que l'on cultive, tant en

Europe

Europe qu'en Asie; quant au poirier, il différait essentiellement de celui qui croît spontanément dans le midi de l'Europe.

Lorsque nous eûmes fait quelques lieues, l'horizon se découvrit. Nous eûmes devant nous une plaine fort étendue : le chemin, auparavant très-mauvais, très-pierreux, devint plus beau, plus uni, légérement en pente. Nous nous trouvâmes bientôt après sur un terrain argileux, presque tout couvert de coquilles marines, semblables à celles de Courtagnon. Nous ne tardâmes pas ensuite à appercevoir beaucoup d'arbres réunis, qui nous annoncèrent la ville ; elle se nomme *Caraman* par les habitans du pays : nous y arrivâmes après neuf heures de marche.

Cette ville n'a rien de remarquable, si ce n'est un château qui tombe en ruines, et trois ou quatre mosquées de fort peu d'apparence. Ses rues sont sales; ses maisons sont basses, presque toutes bâties en terre : on n'y voit aucun monument ancien; on n'y découvre rien qui annonce que ce fût là le site d'une grande ville. Elle est désignée pourtant sous le nom de *Larenda* dans les actes de la Porte et dans les firmans du grand-seigneur; mais les ruines de *Larenda* se trouvent à une lieue et demie de Caraman, vers le nord. Elles por-

tent vulgairement dans le pays le nom de *Mille et une églises :* on nous en parla comme d'une merveille ; on nous dit qu'il y avait encore quelques temples et quelques palais peu endommagés, beaucoup de marbres portant des inscriptions, beaucoup de colonnes renversées, et beaucoup de statues mutilées. Nous fîmes quelques efforts pour nous y rendre, mais personne ne voulut nous y conduire, par la raison qu'il y avait aux environs une horde de Turcomans qui ne permettait pas d'en approcher. Nous nous adressâmes au mutselim afin d'en obtenir une escorte que nous offrîmes de payer ; il ne voulut pas nous l'accorder par la même raison.

On compte à Caraman mille maisons turques, et cent arméniennes ; ce qui peut faire évaluer sa population à six ou sept mille habitans. Elle fait un assez grand commerce avec Smyrne, Satalie et les autres villes de l'Asie mineure. On y apporte des montagnes voisines, de la cire, de la scammonée, des peaux de chèvre et de mouton, beaucoup de laine, et la cupule d'un chêne différent du chêne velani ; elle est plus petite et plus estimée : on l'emploie dans tout le Levant, comme l'autre, à la préparation des maroquins et à diverses teintures. On fabrique, dans cette ville,

quelques étoffes rayées en laine et coton, à l'usage des habitans, et quelques autres fort grossières en laine pure.

Cette ville reçoit beaucoup d'eau des montagnes qui sont au sud : son territoire est fertile et très-arrosé ; il produit beaucoup de fruits et beaucoup de grains : on y voit quelques vignes ; mais ni le coton qu'on cultive dans la plaine qu'arrose le Calycadnus, ni l'olivier qui croît spontanément au sud du Taurus, ne pourraient venir à Caraman : le sol y est trop élevé, et le froid trop vif pour ces végétaux. Nous séjournâmes le 25, et nous partîmes le 26 pour nous rendre à Koniéh.

Après quatre heures de marche dans une belle et large vallée, nous dépassâmes la montagne au pied de laquelle sont les ruines de Larenda, qui était à notre droite, et celle que nous avions à gauche, et nous nous trouvâmes dans une plaine très-vaste, où nous fûmes surpris de ne voir aucune sorte de culture. Nous nous arrêtâmes, après neuf heures de marche, sous les arches d'un pont, où nous passâmes la nuit.

La rivière sur laquelle ce pont est bâti, n'avait presque pas d'eau ; mais elle en reçoit, nous dit-on, beaucoup en hiver : elle va se

rendre au lac qui se trouve à l'orient de Koniéh.

Le 27, nous marchâmes huit heures dans la même plaine, et nous arrivâmes à Koniéh.

Cette ville est située au 37e. degré 52 minutes de latitude, suivant les observations de M. Niébuhr (1); elle est dans une plaine très-étendue, et de la plus grande fertilité, à l'orient d'une montagne qui lui fournit de l'eau en abondance. On voit, à une lieue de ses murs, un lac peu étendu, qui est entretenu par les eaux superflues de la ville, et par celles de la petite rivière que nous avons fait remarquer en venant de Caraman.

Koniéh portait autrefois le nom d'*Iconium;* elle fut une des plus riches et des plus considérables de la Lycaonie, province de la Cappadoce. On ignore l'époque où elle passa au pouvoir des Sarrasins, et comment elle fut ensuite le chef-lieu d'un État indépendant: on sait qu'Alaeddin y régnait lorsque Togrul, fils de Suleyman-Chah et père d'Othman,

---

(1) Ce célèbre voyageur a envoyé il y a quelque tems, à M. Barbié du Bocage, les latitudes par lui observées des villes d'Erecli, de Koniéh, de Cara-Hissar, de Kutayéh, de Brousse et de Mundania, que M. Barbié du Bocage a bien voulu nous communiquer.

premier empereur des Turcs, lui envoya une ambassade pour lui demander quelque place, dans ses États, où il pût s'établir avec les cinquante mille familles que son père avait amenées des contrées situées à l'orient de la Caspienne.

A la mort d'Alaeddin, la ville et les provinces qui en dépendaient, passèrent au pouvoir d'Othman, qui prit le titre de sultan, tandis qu'il n'avait eu jusqu'alors que celui de séraskier ou général des troupes d'Alaeddin. Cette ville n'a pas cessé depuis lors d'être au pouvoir des Othomans : elle est aujourd'hui le chef-lieu d'un pachalik, qui comprend sept sanjaks ; savoir : *Koniéh*, qui est en même tems la résidence du pacha ; *Nikidé*, *Yenischer*, *Kirchuri*, *Akshéer*, *Kaisariéh* et *Akseraï*. On y compte 113 zaïms et 513 timariots, qui forment, avec leurs gebelis, un corps de 4,600 hommes, indépendamment des janissaires et des spahis, dont le nombre est bien plus considérable.

Les remparts de cette ville, qu'on juge de construction arabe à ses tours rapprochées, et aux inscriptions en cette langue, qui s'y trouvent en divers endroits, sont en assez bon état, et d'une pierre calcaire assez dure ; mais le palais des sultans, qui est dans l'intérieur,

sur une petite éminence, et qui servait en même tems de forteresse, tombe en ruines ; une partie même a été démolie : on voit, par ce qui est conservé, qu'il a été fort étendu, et d'une assez belle architecture.

Il ne reste de la ville grecque aucun monument qui soit debout, aucun temple, aucun édifice dont on puisse observer les ruines. On voit seulement que les remparts furent construits avec les matériaux de l'ancienne ville : ils présentent partout des inscriptions grecques, ou tronquées, ou renversées : partout on voit des pierres sculptées qu'on a retaillées ou qu'on a employées telles qu'on les trouvait ; quelques-unes ont des croix simples ; d'autres ont des croix doubles, semblables à celles des chevaliers de Malte. Parmi les inscriptions, les unes sont en beaux caractères, les autres sont peu lisibles, et ressemblent à celles qu'on voit dans les monumens du Bas-Empire. On y remarque aussi beaucoup de lions sculptés.

Sur la porte par laquelle nous sommes entrés vers le sud, il y a deux génies ailés, tenant à la main une bouteille, et deux sortes de dragons ailés ; à côté de ceux-ci on voit deux lions fort grands, qui saillent beaucoup hors du mur.

Au dessus de la porte qui est au nord-est, on voit une chouette écartelée, tenant un serpent à chaque pied. Sur l'une des faces latérales, à droite, il y a une statue d'Hercule, à laquelle on a enlevé la tête. Au dessus on remarque un bas-relief antique de dix figures d'environ deux pieds de haut, dont trois de femmes et trois d'hommes nus ; les quatre autres sont habillées. Les deux qui se trouvent à l'une des extrémités, représentent un homme assis, à qui une femme offre un casque. Chaque figure, hors les deux dernières, est comme encadrée et séparée par une colonne cannelée en spirale. Au dessus de ce bas-relief il y a une inscription arabe (1), surmontée de deux génies et d'un soleil au milieu. L'un de ces génies tient une coupe à la main, et l'autre tient une bouteille, qu'ils présentent au soleil. A côté de la porte, à gauche, il y a, sur le mur, quelques autres bas-reliefs. Nous y remarquâmes plus particuliérement un homme étendu sur un lit élevé, porté sur quatre pieds, et une femme debout au-devant de ce lit. Près de là nous en vîmes un autre représentant un guerrier à cheval, tenant un bouclier : il était

---

(1) La plupart de ces inscriptions pourraient bien être persanes.

précédé d'un autre guerrier à pied, ayant un casque surmonté d'un panache qui descendait jusqu'au dessous du dos.

Le séjour que nous fîmes à Koniéh nous aurait permis de dessiner ces bas-reliefs, et de copier quelques inscriptions tant grecques qu'arabes; mais nous n'osâmes pas le faire. Un Arménien qui était venu avec nous de Caraman, nous avertit de ne pas pousser trop loin notre curiosité. Il nous dit que déjà on s'informait qui nous étions : on trouvait que nous regardions les remparts avec trop d'attention, et que nous avions parcouru la citadelle avec trop de détails. Nous fûmes d'autant plus portés à suivre ces avis, que le pacha était absent, et que son lieutenant aurait pu nous inquiéter, dans l'espoir de nous arracher quelqu'argent.

Cette ville paraît avoir beaucoup souffert depuis qu'elle est entre les mains des Turcs : on y voit quelques ruines, et beaucoup de terrain qui n'est point bâti, ou dont les maisons ont disparu; mais il y a deux faubourgs, l'un au nord, et l'autre au midi, qui sont assez étendus : chaque maison y a son jardin et son champ à cultiver. La population nous a paru, d'après ce qu'on nous a dit, devoir être évaluée à douze ou quinze mille habitans.

La ville seule a environ deux milles de tour.

Son territoire, quoique peu cultivé, fournit tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie : on y recueille du froment et de l'orge en abondance, du lin et toutes sortes de fruits; on y élève un grand nombre de troupeaux. On fabrique, dans la ville, des maroquins jaunes très-estimés, quelques tapis semblables à ceux de Perse. Elle fait passer à Smyrne de la laine assez belle, de la laine de chevron, des noix de galle, de la gomme adragant et de la cire.

Le 30 septembre, à la pointe du jour, nous partîmes de Koniéh, accompagnés seulement de deux Turcs qui nous avaient loué des chevaux pour Cara-Hissar, et s'étaient obligés de nous y conduire dans six jours; ils avaient quelques marchandises pour Smyrne.

Nous longeâmes quelque tems la montagne qui est à l'occident de la ville : elle est calcaire dans toute son étendue, et tout-à-fait dégarnie de bois : il est probable qu'on en a tiré les pierres qui ont servi à bâtir autrefois les murs et les plus beaux édifices de la ville. Trois heures après notre départ, nous quittâmes la plaine, et nous traversâmes des coteaux calcaires. Nous nous trouvâmes ensuite entre deux montagnes peu élevées. La roche

avait changé de nature : le sol y était schisteux, et la pierre jaunâtre, assez dure, quartzeuse; nous y apperçumes quelques filons de quartz; nous y trouvâmes le prunier sauvage que nous avions vu en Caramanie. En avançant encore un peu, nous vîmes, sur la montagne qui se trouvait à gauche, un bois touffu qui nous parut être de très-beaux pins. Bientôt après nous arrivâmes à Hiladek, après dix heures de marche.

Une heure avant d'arriver à ce village, nous vîmes les ruines d'une ville peu étendue, que nous soupçonnâmes d'abord être celle de Laodicée, *Laodicea combusta :* elles consistaient en quelques marbres épars, quelques grosses pierres taillées, quelques restes de murs; il y avait aussi, parmi des décombres, le corps mutilé d'un lion; mais lorsque nous fûmes à Hiladek, nous changeâmes d'opinion. Nous vîmes, tout autour de ce village, dans une assez grande étendue, beaucoup de marbres sculptés, quelques tronçons de colonnes, quelques inscriptions grecques : alors le nom de Hiladek, qui approche beaucoup de celui de Laodicée, qu'on prononce en grec Ladikié, nous porta à croire que nous étions sur les ruines de cette ville.

Ce village est très-étendu : il a, au midi

et au couchant, des montagnes très-boisées qui lui fournissent de l'eau en abondance, et au nord une plaine très-fertile qui s'étend à perte de vue.

Le premier octobre, nous traversâmes, après trois heures de marche, le village de Kadeun-Khani, situé sur une hauteur, entre deux coteaux schisteux. L'eau y est abondante. Nous y remarquâmes un édifice arabe en partie ruiné, à la construction duquel on a employé des bas-reliefs antiques, des pierres ayant des inscriptions grecques, d'autres présentant une croix.

Au sortir du village, nous eûmes à notre gauche la même chaîne de montagnes boisées dont nous avons parlé. Nous marchâmes quelque tems sur un terrain inégal; nous passâmes une petite rivière sur un pont à une seule arche; nous nous détournâmes à gauche, laissant à droite des montagnes nues, peu élevées, que nous avions devant nous; nous arrivâmes à Eulguen, après avoir marché dix heures.

Ce village est situé dans une plaine fertile et arrosée. On voit au nord un lac d'une lieue d'étendue, dans lequel va se perdre la petite rivière que nous avions passée.

Le 2, nous traversâmes, avec un tems plu-

vieux, des coteaux peu élevés, et nous passâmes ensuite, après trois heures et demie de marche, dans un village nommé *Akeut-Khani*. Nous avions devant nous une très-belle plaine, et à gauche la même chaîne de montagnes boisées dont nous avons parlé plus haut. Nous arrivâmes le soir à Akshéer (1), après avoir marché dix heures.

Cette ville, que les géographes croient avoir succédé à l'Antioche située sur les confins de la Phrygie, vers la Pisidie (*Antiochia ad Pisidiam*), est dans une position très-agréable, et sur un sol de la plus grande fertilité. Les eaux y sont abondantes et fort bonnes. La montagne qui se trouve au couchant, et dont le pied touche à la ville, est toute couverte de verdure. On voit, à l'orient, une fort belle plaine bien cultivée : nous y remarquâmes quelques villages dont nos conducteurs ne surent pas nous dire le nom.

Le lac, qu'on place mal-à-propos sous les murs d'Akshéer, s'en trouve éloigné de deux lieues, et paraît avoir environ deux lieues d'étendue.

Les objets qu'on exporte de cette ville, et qui passent à Smyrne, consistent en laine,

---

(1) Ou ville blanche.

cire, adragant et noix de galle : il y passe aussi quelques tapis assez beaux.

Le 3, nous suivîmes la montagne d'Akshéer; elle est schisteuse, de moyenne hauteur, et couverte d'arbres. Un des sommets, le plus élevé de tous, nous parut calcaire; il était moins boisé que les autres, et la roche était à nu dans une grande partie. La plaine sur laquelle nous nous trouvions, et qui s'étend beaucoup à droite, est de la plus grande fertilité. Nous vîmes, chemin faisant, plusieurs villages; nous rencontrâmes beaucoup de bestiaux; nous traversâmes un grand nombre de ruisseaux qui descendent de la montagne; ils arrosent une infinité de jardins; ils fertilisent tous les champs; ils vivifient toute la contrée. Nous n'avions pas encore vu, dans nos voyages, de pays plus beau, plus arrosé, plus riche en productions.

Nous remarquâmes tous les fruits, tous les légumes, tous les grains de l'Europe, et quelques-uns qui y sont étrangers : nous distinguâmes, dans les jardins, l'abricotier, le pêcher, le coignassier, le pommier, le poirier, le prunier, le cerisier, le noyer, l'olivier de Bohême, plusieurs espèces d'azeroliers, la vigne; nous vîmes, autour des habitations, le frêne, l'orme, le peuplier d'Italie, une

espèce de saule qui ressemble de loin à l'olivier : les chemins étaient bordés de troênes, de paliures, d'épines-vinettes, de pruneliers, de poiriers sauvages ; le chêne et le pin se montraient au loin sur les lieux élevés.

Nous marchâmes six heures dans ce pays enchanté, et nous nous arrêtâmes à Saaklé, village de trois ou quatre cents maisons. Les habitans y sont tous Musulmans ; ils avaient un air d'aisance que nous n'avions remarqué dans aucun autre village de la Turquie.

Le 4, nous continuâmes de marcher près de la montagne qui était à notre gauche ; elle fit bientôt l'arc, et se dirigea tout-à-fait au couchant. La plaine était toujours belle, toujours fertile, quoique moins cultivée. Nous avions à droite un petit lac, que nous jugeâmes à quatre ou cinq lieues de celui d'Aks-héer. Après avoir marché quatre heures, nous vîmes, au pied de la montagne, un village nommé *Balouadin*. Nous le laissâmes à gauche, et nous nous avançâmes dans la plaine ; elle offrait partout des pâturages abondans : c'étaient des prairies naturelles qui s'étendaient au loin. Nous marchâmes encore six heures, et nous nous arrêtâmes à Chabancoï : nous traversâmes, avant d'arriver, une petite rivière ou plutôt un ruisseau

qui va, nous dit-on, se jeter dans le lac de Saaklé.

Nous eûmes de la pluie presque toute la journée, et un chemin très-boueux. Le sol était argileux, au point que nos chevaux glissaient à chaque instant : notre marche en fut au moins ralentie d'une heure.

Le 5, nous marchâmes cinq heures dans la même plaine, et avec le même tems. Nous vîmes quelques villages au pied de la montagne qui se trouvait à notre gauche, et de laquelle nous nous étions un peu éloignés. Nous repassâmes la petite rivière de la veille sur un pont de pierres : nous y remarquâmes un tronçon de colonne portant une inscription latine que nous ne pûmes lire, parce que la pluie étant très-forte dans ce moment, nous étions pressés d'arriver. Nous nous rapprochâmes de la montagne, et nous entrâmes bientôt dans Cara-Hissar : nous allâmes loger dans un caravanserai beaucoup plus vaste et en meilleur état qu'ils ne le sont ordinairement en Turquie.



CHAPITRE XII.

Description de Cara-Hissar. Culture de l'opium. Départ. Séjour à Kutayéh. Route par Nicée, Hersek et le golfe de Nicomédie. Aventure tragique à Hersek. Continuation de la route par Guébezéh et Scutari, jusqu'à Constantinople.

Danville a placé Cara-Hissar, sur sa carte, beaucoup trop à l'occident, parce qu'il l'a prise pour l'Apamée Cibotos de la Phrygie, que l'on sait avoir été située sur le Marsyas, un peu au dessus de l'endroit où il se jette dans le Méandre. Ce célèbre géographe n'eût pas commis cette erreur s'il avait su qu'il n'y a à Cara-Hissar qu'un ruisseau qui passe à quelque distance de la ville, et qui va se jeter dans le lac voisin de Saaklé.

Nous ferons observer à ce sujet, que toutes les eaux de ces contrées ne parviennent point à la mer, et ne prennent pas non plus leur direction vers l'occident. Depuis Caraman jusqu'à Cara-Hissar, toutes celles que nous avons

vues,

vues, étaient employées à l'arrosement des terres, ou allaient se perdre dans les lacs que nous avons fait remarquer. Le sol sur tout cet espace se soutient à la même hauteur, et est bordé de montagnes qui empêchent les eaux de s'écouler. Ce n'est qu'au sud du Taurus ou de la dernière montagne que nous avons traversée en venant de Celindro à Caraman, et à l'occident de celles que nous avons toujours eues à gauche, qu'il baisse insensiblement jusqu'à la mer, et qu'il permet aux eaux de s'y rendre.

Pockoke s'est également trompé pour la position de cette ville ou pour celle d'Akshéer, puisqu'il dit que cette dernière est à trente milles est-nord-est de l'autre. Nous avons estimé Cara-Hissar à soixante milles ouest-nord-ouest d'Akshéer, à quinze milles ouest de Balouadin, et à cinquante milles est-sud-est de Kutayéh. M. Niébuhr la place avec raison au 38e. degré 46 min. de latitude.

Elle a environ trois milles de circuit : on y compte dix mille maisons, et à peu près soixante mille habitans. Elle est en amphithéâtre au bas et à l'orient d'une montagne volcanique qui nous a paru faire suite à celle d'Akshéer : les eaux y sont abondantes et fort bonnes.

Cara-Hissar pouvait passer pour une place forte lorsqu'on ne connaissait ni la bombe ni le canon; elle était entourée de bons remparts, et défendue par un château isolé, auquel il est bien difficile d'atteindre : il est au nord, sur un rocher volcanique qui s'élève en pyramide à une hauteur prodigieuse. C'est la couleur de ce rocher, la position du château et la culture en grand du pavot, qui ont fait donner par les Turcs, à cette ville, le nom d'*Afium-Cara-Hissar* ou *Château noir de l'opium*.

Cette ville dépendait autrefois du pacha de Kutayéh, et n'avait qu'un sanjak-bey; elle a aujourd'hui un pacha à deux queues, et elle est le chef-lieu d'une province peu étendue, mais bien importante par ses productions et son commerce; elle sert d'entrepôt à toutes les denrées de la contrée, et elle est très-fréquentée par les caravanes qui se rendent de la Syrie ou de l'intérieur de l'Asie à Smyrne et à Constantinople : l'industrie d'ailleurs y a pris, depuis quelques années, beaucoup d'activité. On y fabrique des tapis, quelques étoffes, et surtout des armes à feu, des sabres courts, nommés *yatagans;* des brides, des étriers, des selles et autres objets. On tire de Smyrne le fer et l'acier qu'on y emploie. Le

territoire fournit beaucoup de laine, un peu de cire et une très-grande quantité d'opium.

On sait que l'opium est le suc qui découle par incision des têtes du pavot blanc ou pavot somnifère, qui est originaire des contrées un peu chaudes de l'Orient. La culture de cette plante, introduite depuis long-tems en Europe à cause des semences, qui donnent une huile douce et fort bonne à manger, se fait en grand à Cara-Hissar, dans la seule vue d'en obtenir l'opium. Les chaleurs de l'été, bien plus fortes, bien plus prolongées et bien plus égales dans ce pays que dans les contrées de l'Europe où l'on cultive la même plante, permettent au suc propre de s'élaborer davantage, et de se convertir en une substance qu'on n'a pu jusqu'à présent obtenir dans nos climats tempérés. Les essais qu'on a faits au midi de la France n'ont pas réussi, ou n'ont donné qu'un opium bien inférieur à celui de l'Orient. Voici comme on procède à Cara-Hissar.

On sème en octobre, dans les jardins qui sont autour de la ville, les semences de pavot sur la même terre qui vient de produire des aubergines, des ketmies, des melons, des courges, des concombres, des pastèques, du maïs et la plupart de nos plantes potagères.

Après avoir arraché ces plantes, on se contente de donner un labour à la bêche, et d'unir bien la terre : on sème après cela, et on passe légérement le ratissoir afin de ne pas trop enfoncer la semence. Cette opération a ordinairement lieu après les premières pluies d'automne, qui tombent assez réguliérement à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Si les pluies tardent un peu ou ne sont pas suffisantes, on arrose le terrain avant de le bêcher.

La plante lève et prend de l'accroissement avant les froids, qui ne sont un peu vifs qu'à la fin de décembre, en janvier et en février. Tous les plants sont enlevés avec précaution dans le mois de mars, et transportés sur un autre champ plus étendu, qu'on a préparé par trois labours à la charrue : le premier, après la récolte de l'orge ou du froment ; le second, durant l'hiver, mais plus ordinairement quinze jours après les premières pluies d'automne, et le troisième à la fin de l'hiver. A la suite de celui-ci on brise les mottes, et on forme des rigoles afin de pouvoir introduire l'eau au moins une fois par semaine. Les plants sont mis dans la rigole à vingt pouces de distance l'un de l'autre, dans un sens, et à deux pieds dans l'autre : on repique avec soin ceux

qui périssent; on sarcle une fois, et plus ordinairement deux fois, afin de détruire les herbes qui ont pu venir naturellement. En juillet on commence à faire deux ou trois petites incisions transversales, peu profondes, aux têtes de pavot les plus avancées, et on continue jusqu'à la fin de l'été ou jusqu'à ce que toutes les têtes soient parvenues à maturité : il en sort un suc laiteux, qui brunit et prend bientôt de la consistance : deux jours suffisent pour qu'il puisse être enlevé. C'est l'opium brut du commerce. A mesure qu'on le recueille, on fait de nouvelles incisions; il en découle un nouveau suc moins bon que le premier. Quelques personnes mettent l'autre à part, et en forment un opium plus beau, plus estimé, plus cher que le second; mais en général on mêle le tout : on en forme de petits gâteaux qu'on envoie à Smyrne, à Constantinople, à Alep et dans presque toutes les villes de la Turquie.

L'opium de Cara-Hissar n'est pas aussi recherché que celui des contrées plus chaudes et plus orientales; il ne vaut pas celui de la Perse méridionale et celui de l'Indoustan. Ce qui contribue peut-être encore plus à le déprécier, c'est qu'on le frelate assez souvent avec du miel et de la farine d'orge et de fro-

ment. Cette fraude est pourtant assez aisée à reconnaître : l'opium pur, encore frais, est visqueux, tenace et assez dur ; un peu ancien, il est dur et luisant. Les négocians de Smyrne, qui en font passer une assez grande quantité en Europe, ne manquent pas de couper ou de casser les gâteaux qu'on leur présente à acheter ; ils rejettent comme suspect l'opium récent, qui se sépare trop facilement, et celui qui, au bout de quelques mois, est encore un peu mou.

Les graines de pavot qu'on ne destine pas à être semées, servent à nourrir la volaille, et la plante sèche sert à chauffer les habitans durant l'hiver. On n'extrait jamais de l'huile de ces graines ; on préfère dans ce pays, comme dans tout l'Orient, manger celle de sésame.

Nous partîmes de Cara-Hissar le 8 octobre, et vînmes passer au pied du rocher sur lequel est bâti le château. Au nord de ce rocher il y en a deux autres de même nature et de même forme, mais beaucoup moins élevés. A un demi-quart de lieue de la ville, nous passâmes pour la troisième fois la petite rivière que nous avons dit aller se jeter dans le lac de Saaklé. Nous marchâmes quelque tems en plaine ; nous traversâmes des collines d'abord

volcaniques, ensuite schisteuses, où croissaient le genévrier à feuilles de cyprès, les deux pins élancés de la Caramanie, le petit chêne qui fournit la galle du commerce, l'astragale qui donne la gomme adragant; nous descendîmes ensuite dans une plaine inégale, inculte, et nous arrivâmes, après avoir marché cinq heures, à un mauvais village nommé *Heyret*, où nous passâmes la nuit.

Le 9, nous marchâmes encore quatre heures dans la même plaine; nous passâmes à côté d'un village assez considérable, nommé *Altun-Tasch* ou *Pierre d'or;* nous traversâmes bientôt après une montagne schisteuse, et nous nous trouvâmes ensuite dans une petite plaine qui nous conduisit entre deux montagnes schisteuses, couvertes de chênes à galles : le genévrier à feuilles de cyprès couronnait toutes les cimes. Nous arrivâmes, après huit heures de marche, à un mauvais village nommé *Daoular*.

Notre route, pendant ces deux jours, fut vers le nord-ouest.

Le 10, un brouillard fort épais nous empêcha de distinguer au loin les objets. Le terrain sur lequel nous marchions, était inégal, en pente, assez bien boisé de tous les côtés. Nous y apperçûmes entr'autres les deux beaux

pins de la Caramanie, le poirier sauvage, le prunier sauvage, le prunelier, le cornouiller, l'églantier, l'épine-vinette. Au bout de deux heures, le brouillard se dissipa peu à peu, et l'horizon se découvrit devant nous. Le chemin allait toujours en pente.

Après avoir marché quatre heures et demie, nous passâmes une petite rivière nommée *Pursak*, sur un pont bas, à plusieurs arches; elle se dirige au nord, passe à quelque distance de Kutayéh, va de là à Eski-Shéer, et se jette un peu plus loin dans le Sangaris. Nous fîmes encore une lieue et demie, et nous entrâmes à Kutayéh par un chemin assez beau, orné de plusieurs fontaines que l'on y a construites pour la commodité des voyageurs.

Cette ville est très-grande, très-peuplée, très-commerçante, très-riche, et l'une des plus considérables de l'Asie mineure : on y compte de huit à neuf mille maisons turques, mille arméniennes, et environ cent grecques; elle est située en pente, au bas d'une montagne peu élevée, au 39e. degré 25 minutes de latitude, suivant l'observation de M. Niébuhr. Ses maisons, quoique bâties en terre, ressemblent beaucoup à celles de Constantinople; elles sont plus élevées, plus élégantes, plus

commodes que celles de Koniéh et de Cara-Hissar. Le toit n'est pas en terrasse, mais couvert d'une tuile creuse, semblable à celle qu'on emploie dans le midi de la France. Les rues sont étroites, et servent de ruisseaux : il passe continuellement, dans quelques-unes, de l'eau bourbeuse, et chargée de beaucoup d'immondices. On a pratiqué de chaque côté, pour les gens à pied, un trottoir assez élevé, mais peu large; ceux à cheval passent au milieu de la rue, et marchent lentement pour ne pas éclabousser les piétons. L'eau est très-abondante à Kutayéh, et fort bonne à boire. J'ai vu peu de pays où il y ait autant de fontaines : on y voit aussi plusieurs besesteins, plusieurs caravanserais, et un grand nombre de mosquées assez belles.

Une partie de la ville est bâtie sur un monticule isolé, autour d'un château qui tombe en ruines; elle est entourée, comme l'autre, d'un vieux mur qu'on néglige de réparer. Autrefois il n'y avait que les gens de guerre préposés à la garde du château, qui dussent loger dans cette enceinte; il y a aujourd'hui des Turcs de tous les états : on observe seulement de ne pas y laisser habiter des Arméniens et des Grecs.

Kutayéh est la capitale d'une province fort

étendue, et le siége d'un pacha de premier rang, ayant le titre de beyler-bey de Natolie, et la prééminence sur tous les pachas d'Asie.

Le territoire de cette ville est un des plus beaux, des plus arrosés et des plus fertiles de l'Asie mineure; il produit en abondance du froment, de l'orge, des grains, des fruits, des légumes. Nous y avons mangé des raisins excellens, des pastèques, des grenades, des noix, des poires, des pommes, des châtaignes fort bonnes. On recueille aux environs beaucoup de noix de galle : on y a de la cire; on y élève beaucoup de troupeaux qui donnent une laine assez fine. On y trouve une pierre blanche fort tendre, dont on fait des noix de pipes que l'on taille seulement, et qu'on ne passe pas au feu; elles durent autant et même plus que celles faites avec une terre cuite.

Le sol baisse depuis la montagne que nous avons traversée le 9; ce qui rend la température de Kutayéh pour le moins aussi douce que celle d'Akshéer, de Koniéh et de Caraman : il y neige, ainsi que dans tout l'intérieur de l'Asie mineure, en janvier et en février; mais l'hiver y est assez court. Les chaleurs de l'été n'y sont pas plus fortes qu'à Constantinople, parce que l'air y est rafraîchi

par le vent de nord, qui souffle chaque jour de la Mer-Noire.

Depuis Caraman les chemins sont beaux, et permettent d'un village à l'autre, et des champs aux villes, le transport des denrées par le moyen de chariots traînés par des bœufs ou par des buffles : ceux-ci sont assez beaux; mais les bœufs sont en général fort petits. Le transport des marchandises se fait par des chevaux, des mulets, des ânes, et par les deux espèces de chameaux qu'on tire, l'un de la Syrie, et l'autre du nord de la Perse. Les chevaux, les mulets et les ânes sont aussi beaux, aussi bons, aussi forts que ceux de Smyrne et de Constantinople.

Nous ne restâmes qu'un jour à Kutayéh; nous changeâmes de chevaux et de conducteurs, et nous partîmes le 12. La plaine se prolonge à plus d'une lieue. On trouve ensuite diverses collines, les unes calcaires, crétacées; les autres quartzeuses : il y a sur celles-ci du beau jaspe sanguin, et on voit sur celles qui sont crétacées, beaucoup de silex ou pierres à fusil. Au nord se présentent des montagnes couvertes de bois. La morine (*morina persica*) est fort commune dans cette contrée, ainsi que le poirier à feuilles cotoneuses.

Nous fîmes ce jour-là huit lieues en nous dirigeant un peu plus au nord que les jours précédens. Nous passâmes la nuit à *Cazaliaoub*.

Ce village ne ressemble point à ceux qui s'étaient trouvés jusqu'alors sur notre route. Au lieu d'être bâti en terre comme les autres, et avoir les maisons contiguës et couvertes en chaume, en roseaux ou en joncs, il les a toutes isolées et entiérement construites en bois de pin. Les murs sont formés de poutres qu'on ne s'est pas même donné la peine d'équarrir ni d'écorcer; elles sont placées les unes sur les autres, et fixées à leurs extrémités par une entaille et une forte cheville de bois de chêne. On met ordinairement entre chaque poutre, pour boucher tous les vides, de la terre et des pierres liées ensemble; mais on néglige assez souvent de prendre cette précaution. Le toit est en planches: une poutre placée vers le bord, et fixée au moyen de fortes chevilles, empêche que le vent ne soulève les planches et ne les emporte. Ce qui a sans doute donné lieu à cette manière de se loger, c'est que le bois est excessivement commun dans ces contrées, et qu'il ne faut pas un mois de travail à un homme pour mettre à couvert sa famille et ses bestiaux.

Le 13, nous traversâmes les montagnes que nous avions devant nous ; elles sont schisteuses, quartzeuses, micacées, et couvertes de superbes pins. Nous y en remarquâmes un très-droit, très-élancé, à cônes très-petits : c'était le quatrième que nous voyions depuis notre départ de Celindro ; il était plus rare que les autres. Le ciste à feuilles de laurier était très-abondant en quelques endroits. La dernière montagne que nous descendîmes, était calcaire ; elle nous conduisit à un village assez grand, nommé *Doumani-Tchougourgea*.

Nous fîmes ce jour-là cinq lieues en nous dirigeant presqu'au nord. *Taochanli*, qu'on voit marqué sur la carte de Danville, était à huit lieues de nous vers l'est, et la montagne nommée *Toumangi-Daag*, à une lieue au nord.

Les maisons du village où nous couchâmes, ressemblaient à celles de Cazaliaoub : on en voyait pourtant quelques-unes en terre.

Le 14, nous escaladâmes la montagne durant la nuit ; elle nous parut très-boisée. Parvenus au sommet à la pointe du jour, nous nous trouvâmes dans une épaisse forêt de hêtres ; ils étaient très-gros, très-serrés, très-élancés. Pendant plus de deux heures nous

ne vîmes que cet arbre ; il nous étonna par la longueur et par la grosseur de sa tige : il nous parut avoir plus de cent pieds de haut, et environ trois pieds de diamètre. A mesure que nous descendîmes, le hêtre disparut, et fit place à des sapins, à des pins, des châtaigniers, des charmes, des chênes, des noisetiers, des bouleaux, des tilleuls : vinrent ensuite le prunier, diverses espèces d'azeroliers, de néfliers, d'aube-épines. Plus bas nous remarquâmes le troêne, le cornouiller commun, le cornouiller sanguin, l'érable de Montpellier, le lierre, l'azalée pontique, le fragon piquant et le fragon à grappes ou laurier alexandrin, les deux belles espèces de mille-pertuis (*androsaemum* et *olympicum*), plusieurs cistes, la lauréole du Levant (*daphne pontica*). Au bas de la montagne croissaient le platane oriental, l'orme, le frêne, et dans les haies la vigne, la clématite, la salsepareille, la douce-amère, le houblon, la ronce, etc.

Toute la montagne est schisteuse, quartzeuse et granitique, et partout elle est couverte de verdure. Sa hauteur est beaucoup moins considérable que l'Olympe, dont elle est une suite. Le sol, à sa partie méridionale, nous a paru beaucoup plus élevé qu'à celle

du nord. Nous n'avons mis que quatre heures du village où nous avions couché, au sommet, et il nous en a fallu cinq pour la descendre. En la quittant, nous entrâmes dans un fort joli vallon, qui s'élargit peu à peu, et nous conduisit dans une plaine bien cultivée et fort peuplée; elle est arrosée par une petite rivière qui prend son cours au nord, et va se jeter dans le Sangaris. Nous logeâmes au milieu de cette plaine, après dix heures de marche, dans le village d'*Alibekeur*. La petite ville d'Yarissar était à une lieue de nous vers l'orient, et celle d'Ainéh-Ghul à cinq ou six vers l'occident. Brousse n'était alors qu'à neuf lieues de nous.

Le 15, nous marchâmes encore une demi-heure dans la plaine, jusqu'à un petit village dépendant d'Ainéh-Ghul. Nous traversâmes des coteaux et des collines calcaires, sur lesquels nous remarquâmes le térébinthe, le micocoulier, l'orme, le frêne fleuri ou frêne à manne, plusieurs chênes, le cornouiller, l'arbousier, l'andrachné, le genêt d'Espagne, quelques pieds de storax, le laurier commun. Nous arrivâmes à Yenishéer après six heures de marche.

Yenishéer est une petite ville peuplée de Turcs et de Grecs; elle est dans une plaine

arrosée par une petite rivière qui vient d'un lac que nous avions apperçu à notre gauche : sa principale culture consiste en mûriers et en coton. Les coteaux d'alentour sont couverts de vignobles.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un quart d'heure à Yenishéer ; nous marchâmes encore deux heures et demie sur des collines schisteuses assez élevées, et nous vînmes passer la nuit à *Bambougeuk*, petit village peuplé de Grecs et de Turcs.

Le 16, nous nous rendîmes dans deux heures à Nicée.

Nous fîmes arrêter nos conducteurs pour jeter un coup-d'œil sur cette ville, la première de la Bithynie, suivant Strabon, l'une des plus belles, des plus populeuses, des plus commerçantes de l'Asie mineure sous les empereurs d'Orient, célèbre parmi les Chrétiens par les deux conciles qui s'y tinrent, le premier en 325 contre les Arriens, le second en 787 contre les Iconoclastes ou briseurs d'images. Nous fûmes bien surpris, en y entrant, de ne plus trouver qu'une misérable bourgade, dont la population ne peut pas être évaluée à plus de trois mille ames. Le palais des Lascaris, les temples des Grecs et des Romains, les églises des Chrétiens, les mosquées des Turcs,

tout

tout a disparu. On ne voit aujourd'hui que quelques rues sales et étroites, et sept ou huit cents maisons de terre parmi des ruines informes et des décombres souvent remués.

Les remparts, en partie écroulés, paraissent avoir été reconstruits ou réparés plusieurs fois avec des matériaux plus anciens : on y a fait servir des marbres sculptés, des restes de corniches, des pièces d'entablement. Les tours y sont de forme carrée, et aussi rapprochées que dans les villes arabes. Nous en vîmes quelques-unes en pierres, plusieurs en briques séparées les unes des autres par un large mortier; d'autres avaient des rangées alternes de briques et de pierres. Nous observâmes dans quelques-unes, qu'on avait réparé les brêches avec du moëlon.

Il nous a paru que ces remparts se prolongeaient dans le lac Ascanius, car nous avons vu aux deux extrémités les restes d'un mur très-épais, qui partait du rempart et allait se perdre dans l'eau.

Nicée passa en 1330 au pouvoir des Othomans. Orchan, deuxième empereur des Turcs, déjà maître de Pruse, de Nicomédie, de presque toute la Bithynie, vint mettre, en 1330, le siége devant Nicée. Les habitans se défendirent avec courage; ils éprouvèrent, pendant

un siége de vingt mois, tous les maux de la guerre, de la peste et de la famine, et ne se rendirent qu'après avoir épuisé tout moyen de défense. Andronic Paléologue, qui régnait à Constantinople, avait fait quelques efforts pour les secourir; il avait rassemblé ses troupes et avait marché contre Orchan; mais il avait été battu, et obligé de s'enfermer avec les débris de son armée dans Philocrine (1), place forte sur les bords de la Propontide, à l'entrée du golfe de Nicomédie.

Cette ville porte aujourd'hui le nom de *Isnik* (is Nik); elle est située en plaine sur le bord oriental du lac Ascanius, au 40e. degré 26 min. de latitude, et au 27e. degré 30 min. de longitude.

Le lac, dont l'étendue d'orient en occident est d'environ neuf milles, et dont la plus grande largeur du nord au midi est à peu près de quatre, reçoit toutes les eaux qui descendent des montagnes voisines dans la plaine. Après en avoir perdu une partie par l'évaporation, il se décharge du surplus dans le golfe de Mundania par la petite rivière nommée *Hylas*, dont nous avons parlé tome II,

---

(1) *Histoire des Turcs*, par Chalcondile, tome I, pag. 12.

page 9; elles sont douces, et le lac est séparé du golfe par une bande de terre peu élevée, de trois ou quatre lieues d'épaisseur.

La plaine de Nicée n'a pas deux lieues de largeur; elle est bornée au nord et au midi par des collines fort hautes et bien boisées, mais elle s'étend à l'orient au-delà du Sangaris; elle est bien arrosée et de la plus grande fertilité : on y cultive le coton, le tabac, le sésame; on y sème de l'orge et du froment; on y voit beaucoup de fruits, qui passent presque tous à Constantinople. L'olivier y est beau et très-abondant; il est placé vers le bas des collines.

Nous ne fîmes pas attendre long-tems nos conducteurs; nous remontâmes à cheval à neuf heures du matin; nous passâmes entre le lac et les murs de la ville; nous traversâmes des collines d'abord calcaires, ensuite quartzeuses et schisteuses, puis redevenues calcaires et encore une fois schisteuses, et nous arrivâmes à quatre heures du soir à un village grec nommé *Keusdèvroüandi*, situé dans un vallon fort agréable.

Les habitans étaient tous occupés à faire leurs vendanges. Le raisin était mûr depuis long-tems; mais on le cueille tard, parce qu'on en fait du raisiné. Le suc exprimé est mis sur-

le-champ à bouillir avec des melons, des courges, des pastèques, des coings et autres fruits, jusqu'à consistance de miel, et versé dans des pots de terre bien vernissés : on l'envoie presque tout à Constantinople. Le peu de vin qu'on fait dans ce village est tout converti en eau-de-vie.

Nous y avons goûté des pommes sauvages qu'on venait de cueillir dans les bois ; elles étaient de la grosseur d'une petite pomme d'api, et avaient un goût aigre et acerbe, qui ne permettait pas de les manger.

A mesure que nous nous approchions de la capitale, les denrées renchérissaient : il y en avait plusieurs qui valaient, dans ce village, deux fois plus que dans l'intérieur de l'Asie mineure. Le pain, la viande de boucherie, le riz, les légumes, y avaient au moins doublé de prix. Les fruits, la volaille, les œufs, y étaient vendus trois fois plus cher.

Le 17, après six heures de marche par une pente douce, et en suivant presque toujours un ruisseau, nous arrivâmes à Hersek, petite ville située à un quart de lieue du golfe de Nicomédie.

La langue de terre, nommée *Glossa* par les Grecs, qui s'avance dans le golfe vers le milieu de sa partie méridionale, est basse, et

paraît formée par les terres et les sables que le ruisseau charrie lorsqu'il est grossi par les pluies.

L'endroit où l'on s'embarque pour traverser le golfe, se trouve à l'orient de cette langue. Le capitan-pacha y entretient, à cet effet, cinq ou six bateaux et une vingtaine de galiondjis. Cette route est très-fréquentée : c'est la seule qu'on prend lorsqu'on va par terre de Brousse à Constantinople ; c'est aussi celle de Kutayéh, d'Eski-Shéer, de Cara-Hissar, de Koniéh, d'Erecli, de la Syrie et de Chypre, à moins qu'on ne passe par Nicomédie ; ce qui alonge la route d'une demi-journée.

Après nous être reposés une heure à Hersek, nous allâmes vers les bateaux : il y en avait trois prêts à partir. Ils portent deux voiles carrées, et ne sont pontés qu'aux deux extrémités ; ils sont du reste assez grands pour que douze ou quinze cavaliers puissent facilement y trouver place.

En nous approchant, nous vîmes, sur le môle, un grand nombre de Turcs qui tous voulaient s'embarquer, avec leurs chevaux et leurs effets, sur le bateau qui déployait ses voiles : les deux autres pourtant devaient partir immédiatement après. Le tems était beau, et le vent favorable : il soufflait légé-

rement de l'ouest, et il n'y avait pas à craindre qu'il changeât de toute la journée. Si l'on se fût entendu, un quart-d'heure eût suffi pour que tout le monde se trouvât placé. Le second bateau eût parti quelques minutes après le premier; le troisième l'eût bientôt suivi; ils étaient plus que suffisans pour nous tous recevoir. L'entêtement de quelques voyageurs et la brutalité des galiondjis furent cause que nous demeurâmes près de deux heures sur le rivage, et que nous y fûmes témoins d'une scène extrêmement affligeante.

Il s'éleva une querelle entre les galiondjis du premier bateau et quelques voyageurs, au sujet des effets qui avaient été déplacés, et qu'on ne retrouvait pas. Le premier bateau était trop plein; il fallait l'alléger, et passer ces effets dans le second bateau où plusieurs voyageurs avaient enfin consenti à entrer. On cria peu, les Turcs ne sont pas querelleurs; mais on agit avec la férocité qui caractérise ce peuple encore barbare. Un jeune galiondji, qui se trouvait dans le troisième bateau, et qui jusqu'alors n'avait pris aucune part à la dispute, en sortit tout à coup, s'élança au milieu des voyageurs le yatagan à la main, en blessa un à la cuisse, et provoqua au combat tous les autres.

Celui qui venait d'être blessé, était un homme de soixante-dix ans. Le fils, qui n'en avait pas vingt, et qui se trouvait pour lors à quelques pas de là, ne vit pas plutôt couler le sang de son père, qu'il tira aussi son yatagan, et se précipita sur le galiondji pour le frapper ; mais il manqua son coup, et fut blessé lui-même légérement au bras.

Les autres galiondjis, qui craignirent sans doute que leur camarade ne fût atteint à son tour par le fer de ces deux hommes justement irrités, se jetèrent aussitôt sur eux, et les désarmèrent. Cette conduite eût été sage, et eût mis fin à la querelle s'ils avaient en même tems désarmé celui d'entr'eux qui s'était déjà rendu coupable d'un crime capital, et s'ils l'avaient fait rentrer dans son bateau ; mais bien loin de là, ils le protégèrent, et parurent prêts à le défendre contre quiconque oserait l'attaquer.

Les deux voyageurs, dont l'indignation et la colère allaient toujours croissant, ne furent pas plutôt débarrassés de leurs mains, qu'ils cherchèrent des armes de toutes parts. L'un (c'était le père) arracha un yatagan de la ceinture d'un autre voyageur, et sans réfléchir au danger auquel il s'exposait, il chercha à tirer vengeance de l'outrage qu'on lui avait

fait. Mais comment lutter, à son âge, contre un homme jeune et vigoureux, soutenu par quinze ou vingt amis aussi forts, aussi adroits les uns que les autres : chaque fois qu'il voulut frapper, il reçut lui-même un nouveau coup.

Pendant ce tems le fils s'empara du fusil que portait ordinairement notre domestique (1) : malheureusement pour celui qui le prit, et fort heureusement pour nous, il n'était pas chargé, et n'avait pas même sa baïonette. Nous étions, dans ce moment, à quelque distance de nos conducteurs et de notre bagage : nous ne nous apperçumes de la sottise que venait de faire ce domestique, que lorsqu'il n'était plus tems de la réparer. Celui qui avait pris le fusil, fut cruellement puni de la confiance qu'il avait mise dans cette arme : il n'eut pas essayé deux ou trois fois de la tirer, que le galiondji, qui se douta bien qu'elle n'était pas chargée, la saisit d'une main, et enfonça de l'autre son yatagan dans la poitrine de ce malheureux jeune homme. Il expira, quelques minutes après, entre les bras de son père.

Qu'on se figure l'indignation, la colère,

(1) C'était un Grec pris à Latakie.

le désespoir auxquels ce vieillard fut en proie en un moment. Blessé lui-même dangereusement, il oublia qu'il avait déjà perdu la moitié de son sang ; il négligea sa propre conservation ; il ne s'occupa que de vengeance. Nous le vîmes lever les mains vers le ciel : il implorait l'assistance divine ; il appelait son fils ; il demandait le sang de son meurtrier ; il s'adressait ensuite aux assistans ; il leur montrait le cadavre qui était au milieu d'eux ; il déchirait ses habits ; il découvrait ses blessures ; il voulait mourir s'il ne pouvait le venger. Il les avait tous émus, il leur avait arraché des larmes, cependant aucun ne crut devoir s'exposer à un danger trop évident ; aucun ne fut tenté de s'armer en sa faveur : tous restèrent immobiles, les yeux fixés sur ce qui se passait.

Cette scène déchirante dura près d'un quart-d'heure ; elle se serait prolongée beaucoup plus si le vieillard, accablé de douleur et épuisé par le sang qu'il avait perdu, ne fût tombé évanoui. On le crut mort, et on l'emporta avec son fils dans le second bateau.

Le galiondji prit alors le chemin de Hersek, sans que personne songeât à troubler sa retraite.

Notre fusil avait été rendu à nos conduc-

teurs, qui l'avaient réclamé de notre part, en expliquant comment il ne se trouvait pas entre nos mains.

Quant au domestique, il avait été se cacher parmi les roseaux et les joncs des marais voisins; il ne reparut que long-tems après, et lorsqu'il jugea que tout était tranquille.

Dès que le galiondji eut disparu, le premier bateau déploya ses voiles, et s'éloigna du rivage; le second ne tarda pas à le suivre; le troisième, dans lequel nous entrâmes, partit un quart-d'heure après. Le vent était toujours favorable : vingt-cinq minutes nous suffirent pour nous rendre à l'autre bord, le golfe n'ayant guère que trois milles à cet endroit.

Nous débarquâmes auprès d'une fontaine ombragée de superbes platanes; elle est à quelques pas du rivage, près d'un bâtiment spacieux qu'on nous dit être un magasin. Nous nous trouvions à sept ou huit lieues de Nicomédie, et à trois ou quatre du cap Philocrini.

Nos effets ne furent pas plutôt hors du bateau, que nous remontâmes à cheval. La côte est élevée et sinueuse; elle est calcaire, inculte, un peu boisée : le chêne vert, le chêne

à galles, l'arbousier, l'andrachné, y sont abondans.

Nous marchâmes une heure et demie sur un chemin pierreux, assez mal entretenu, et nous arrivâmes à *Guébezéh* (1), petite ville assez bien bâtie, peuplée de Grecs et de Turcs. On croit qu'elle occupe la place de Lybissa, où Annibal perdit la vie.

Bouyouk-Hissar, ou le grand château, se trouve à un quart de lieue du chemin, à droite; il est situé sur un sol un peu élevé.

Nous apprîmes, dans le caravanserai où nous logeâmes, que le vieillard qu'on avait emporté évanoui dans le bateau, était revenu à la vie. En arrivant à Guébezéh, il avait fait transporter le cadavre de son fils chez le cadi, et s'y était rendu lui-même avec la plupart des voyageurs, pour demander justice. Le cadi avait répondu que cette affaire ne le regardait pas, qu'il fallait s'adresser au capitan-pacha, qui seul avait le droit de juger les marins qu'il employait.

Le 18, nous partîmes à la pointe du jour. Tout le terrain que nous parcourûmes, est

(1) Other la nomme *Guegne-Bisé*, qui signifie en turc *nous sommes au large*. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 39.

inégal, peu élevé au dessus du niveau de la mer. La terre y est bonne et assez bien cultivée : nous y vîmes beaucoup d'arbres fruitiers, et quelques vignes plantées comme celles de Provence.

Après trois heures de marche, nous passâmes près d'un petit village nommé *Tousta*, situé au bord de la mer. La côte est très-sinueuse du cap Philocrini à Scutari. Nous dépassâmes bientôt les trois îlots que M. de Choiseul a désignés sous le nom de *Nissa*, sur sa carte des environs de Constantinople. Nous vîmes la presqu'île *Acritas*, que nous prîmes d'abord pour plusieurs îles : il y avait quelques navires à l'ancre dans le port naturel qu'elle forme à sa partie méridionale. Nous traversâmes un village grec, nommé *Pandiki*, et nous allâmes nous reposer un peu plus loin, dans un autre peuplé de Grecs et de Turcs, nommé *Kartal*. Ils sont tous les deux sur le bord de la mer, dans une anse assez profonde et assez sûre.

A quelque distance de Kartal, le terrain change de nature : il est calcaire depuis le golfe de Nicomédie jusqu'au-delà de Kartal ; il devient schisteux et quartzeux de là au Bosphore.

Nous nous éloignâmes un peu de la mer,

sans la perdre de vue : elle était couverte de navires qui se dirigeaient dans tous les sens. Le plus grand nombre prenait la route de Constantinople : quelques-uns paraissaient aller dans le golfe de Nicomédie, ou dans celui de Mundania ; les plus gros faisaient route pour l'Hellespont. Le tems était fort beau, et le vent soufflait légérement de l'ouest.

Les îles des Princes s'offrirent long-tems à nos regards. Elles semblaient d'abord n'en former qu'une ; mais à mesure que nous avancions, elles se détachaient successivement : nous appercevions à droite quelques collines ; nous avions devant nous celle de Bourgourlou, vers laquelle nous paraissions nous diriger : bientôt nous la laissâmes à droite ; nous entrâmes dans cette superbe et antique forêt de cyprès qui ombrage les tombeaux des Musulmans, et nous arrivâmes à Scutari après neuf heures de marche.

Des préposés à la douane que nous y trouvâmes, nous permirent de traverser sur-le-champ, avec l'un d'eux, le Bosphore, et de nous rendre à la douane de Constantinople, où nos effets devaient être visités comme venant du côté de l'Asie. Nous y éprouvâmes d'abord quelques difficultés, peut-être à cause de l'habit arabe que nous portions ; mais à la

présentation de notre firman, et à l'offre que nous fîmes d'une pièce de cent paras, on nous exempta d'une visite que les Européens redoutent toujours à cause de la peste. Nous pûmes, par ce moyen, nous rendre avant la nuit à Galata, et y débarquer nos effets.



CHAPITRE XIII.

Départ de Constantinople. Route par l'Hellespont, la côte de Troye, Ipsera, le port Daïlo, le cap Sunium. Arrivée à Athènes; gouvernement de cette ville. Course au mont Hymette, à Marathon et au Pentelique.

NOTRE premier soin, lorsque nous fûmes un peu remis de nos fatigues, fut de réunir notre collection qui se trouvait éparse, afin d'être en état de profiter du premier bâtiment neutre qui ferait voile pour Marseille, Livourne ou Gênes. Les objets que nous avions recueillis en Égypte, à Rhodes, à Léro, avaient été déposés dans le palais de France; mais tous ceux que nous avaient fournis les environs de la Propontide et de l'Hellespont, Tenedos, Lesbos, Scio, Miconi, Delos, Naxos et Crète, se trouvaient dans la maison consulaire de Scio; et ceux de Milo, de Santorin, de Nio, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse et du désert de l'Arabie, venaient d'être laissés en Chypre. Nous ne

pûmes les réunir tous à Constantinople que dans le mois de janvier, malgré toute l'activité qu'y apportèrent M. Vial, vice-consul à Scio (1), et M. Henri Mure, consul à Larnaca (2).

La mort de notre ambassadeur Aubert-du-Bayet, survenue au moment où il avait formé le projet de nous faire passer à Athènes sur une frégate française (*la Brune*), et de nous faire rendre de là à Corfou ou à Ancône, en nous privant d'un moyen que nous regardions comme sûr de sauver nos collections, nous jeta dans une incertitude dont nous ne crûmes pouvoir sortir qu'en faisant demander à l'ambassadeur d'Angleterre, par M. Carra-Saint-Cyr, secrétaire de légation, et remplaçant pour lors M. Aubert-du-Bayet, un passe-port ou sauf-conduit pour nous et pour le fruit de nos recherches. Un ambassadeur français n'aurait certainement pas balancé à l'accorder à des Anglais : M. Smith crut devoir le refuser. Ce refus nous surprit d'autant plus, que nous ne le demandions que pour nous embarquer sur un navire neutre. Ne

(1) Il avait remplacé M. Digeon, mort depuis plus d'un an.

(2) Il y était arrivé peu de tems avant nous.

voyant

voyant pas d'autre motif, dans la conduite de cet agent, que celui de se conformer aux intentions que le gouvernement anglais manifestait alors de faire à tous les Français une guerre à mort, nous dûmes nous tenir sur nos gardes, et prendre toutes les précautions que la prudence exigeait.

Nous fûmes plusieurs fois sur le point de laisser au palais de France nos collections, et de revenir en France par l'Allemagne; mais nous ne pûmes jamais nous résoudre à nous séparer des objets qui nous avaient tant coûté de travaux à acquérir, et tant donné de peine à conserver.

Cependant il fallait se résoudre à quitter l'Empire othoman d'une manière ou d'une autre. La saison des orages était déjà passée; l'Archipel ne pouvait avoir attiré des corsaires anglais; l'Adriatique ne voyait flotter alors que le pavillon tricolore. Nous dûmes nous flatter que nous arriverions sains et saufs à Corfou, en faisant le tour de la Morée ou en traversant l'isthme de Corinthe.

Dans cet espoir, nous frétâmes un petit navire turc pour Coron, avec la clause expresse que nous passerions quelques jours à Athènes; que nous séjournerions, sur la route, partout où nous voudrions; qu'il n'y aurait aucune

marchandise à bord, ni aucun autre passager que ceux que nous désignerions. Cette précaution était nécessaire, parce que la peste faisait pour lors beaucoup de ravages à Constantinople.

Plusieurs Français, pressés comme nous de retourner dans leur patrie, voulurent être du voyage ; ce qui nous fut d'autant plus agréable, que nous étions liés d'amitié avec quelques-uns d'entr'eux.

Le navire ayant été bien lavé, bien parfumé, vint mouiller à Galata le 30 mai 1798, à la pointe du jour, et à trois heures du soir il déploya ses voiles et fit route pour l'Hellespont.

Le vent était au nord, et le tems assez beau. Avant le coucher du soleil, nous distinguâmes très-bien l'île de Marmara, vers laquelle nous paraissions nous diriger. La nuit le vent tomba presque tout-à-fait, et la mer fut très-calme : au jour, le navire se trouva à l'occident de l'île ; il avait fait près de dix lieues, plus par l'effet du courant que par celui du vent. Au lever du soleil, le ciel se couvrit peu à peu de nuages, et le vent souffla faiblement du nord-nord-est : à midi nous étions près de Gallipoli, et à six heures du soir nous jetâmes l'ancre devant la ville des Dardanelles.

Un Français qui y était établi, ne nous eut pas plutôt apperçu, qu'il vint nous donner avis que la peste s'était montrée dans la ville d'une manière effrayante; que la plupart des habitans avaient fui et s'étaient réfugiés, les uns à Mayta, les autres dans l'intérieur des terres; que le consul français s'était isolé, et qu'il y avait du danger pour nous de descendre à terre. Nous exigeâmes dès-lors de notre capitaine, qu'il empêchât son équipage de quitter le bord; nous obtînmes du douanier, moyennant un présent, que le navire ne fût pas visité; nous nous rendîmes chez le consul pour le saluer et prendre ses commissions, et le premier juin après midi nous continuâmes notre route, le vent étant au nord-nord-est et assez frais.

Dans moins de trois heures nous sortîmes du canal, et doublâmes le cap Sigée : nous longeâmes la côte, et mouillâmes, à cinq heures du soir, au-delà du cap de Troie, par quatre brasses sur un fond de sable et d'algue. Nous avions au nord-est le tombeau de Pénéléus, et nous étions à peu de distance de la nouvelle embouchure du Scamandre.

Le 2, au lever du soleil, nous descendîmes à terre, et allâmes encore une fois visiter des

lieux qu'on revoit toujours avec le même intérêt. Presque tous les Français qui se trouvaient à bord nous accompagnèrent dans cette course que nous fîmes à pied. Nous rentrâmes au navire à deux heures du soir, et à trois et demie nous jetâmes l'ancre devant Alexandria-Troas : le reste de la journée fut employé à parcourir les ruines de cette ville. A la nuit, on déploya les voiles et on fit route.

Le 3, au lever du soleil, le navire avait dépassé Mételin, et avant midi il se trouva mouillé dans la rade d'Ipsera.

Nous ne pûmes descendre à terre : les primats de l'île s'opposèrent à ce que des étrangers qui venaient d'une ville pestiférée, communiquassent avec les habitans. Le capitaine seul, en sa qualité de Turc, put jouir de cette faculté : du reste, on nous fit passer toutes les provisions dont nous avions besoin.

Ipsera est une île peu étendue, peu importante ; elle est élevée, montagneuse, sèche, aride, peu susceptible de culture, si ce n'est sur quelques points. La partie orientale, que nous côtoyâmes, nous parut volcanique. La rade, qui se trouve au sud-ouest, dans laquelle nous mouillâmes, est grande, assez sûre : on y voit un petit port capable de con-

tenir huit ou dix navires. La ville est très-petite : on nous dit qu'elle n'avait pas plus de trois ou quatre cents habitans : il n'y en a pas d'autre dans l'île.

Le 4, à huit heures du matin, on leva l'ancre, et nous fîmes route, le vent étant, comme la veille, nord-nord-est assez frais. Nous vînmes passer à une demi-lieue d'Antipsera, rocher très-élevé, qui abrite la rade d'Ipsera. A cinq heures du soir nous avions doublé Capo-Doro, et mouillé à une anse ou port naturel qui se trouve au-delà : il est nommé *Porto-Daïlo* sur la carte de M. de Chabert; il est exposé au levant et au siroco, et à l'abri du nord et du nord-ouest, qui sont ceux qui occasionnent les tempêtes dans l'Archipel.

La côte, aux environs, est schisteuse : le terrain, dans l'intérieur, est sec, montagneux, d'une médiocre qualité. Nous vîmes quelques champs d'orge qu'on venait de moissonner. Au fond de cette anse, près du rivage, il y a une petite fontaine où un navire peut faire de l'eau.

Le 5, à la pointe du jour, nous sortîmes de ce port, et avant midi nous avions doublé le promontoire *Sunium*, qu'on nomme aujourd'hui *Cap-Colonne*, à cause des neuf co-

lonnes qui restent encore debout du temple de Minerve. Nous jetâmes l'ancre afin de pouvoir nous y rendre.

Cette partie de l'Attique a la réputation, peut-être injustement, d'être un repaire de voleurs toujours prêts à dépouiller les voyageurs qui descendent à terre sans armes, ou qui ne sont pas assez nombreux pour leur résister. Nous avions apperçu un bateau mouillé derrière des rochers à peu de distance du cap; nous fûmes le reconnaître : il était monté de cinq hommes occupés à charger des pierres qu'ils transportaient au Pyrée. N'ayant rien à craindre de leur part, nous nous fîmes mettre à terre, et nous grimpâmes, à travers des rochers, jusqu'au temple : il est sur la partie la plus élevée du promontoire, et paraît avoir été construit sur le modèle du temple de Thésée, que l'on voit encore debout à Athènes.

Nous rentrâmes dans le navire à deux heures et demie, et le soir, au soleil couchant, nous jetâmes l'ancre dans le port Pyrée. L'entrée est indiquée par deux balises qu'on a élevées pour guider les pilotes ; elle est formée par deux anciennes jetées dont on voit encore les restes sous l'eau : l'une venait à angles droits de la presqu'île Munichye, et l'autre du cap

Étium; elles étaient une suite de la grande muraille que les Athéniens avaient élevée pour fermer les trois ports et la presqu'île.

Le Pyrée est en partie comblé aujourd'hui par le sable et la vase que les pluies y charient sans cesse; néanmoins il nous a offert une nouvelle preuve que les eaux de la Méditerranée n'ont pas baissé ni changé de niveau depuis plus de deux mille ans. Lorsque les vents d'est ou de sud soufflent au large, elles s'élèvent encore jusqu'aux anciens quais, et dans les tems ordinaires elles sont à une hauteur telle qu'on pourrait le desirer dans le port moderne le plus fréquenté. On voit évidemment qu'en le creusant et en le réparant il serait tel qu'il était autrefois, et qu'il a pu très-facilement contenir quatre cents galères, et même un plus grand nombre. Les ports de Tyr et de Sidon étaient beaucoup moins étendus que celui-ci.

Dès que nous fûmes mouillés, nous expédiâmes un de nos matelots avec une lettre pour M. Gaspari, consul français, dans laquelle nous lui donnions avis de notre arrivée, et nous le priions de nous fournir les moyens de nous rendre tous à Athènes. Il eut l'honnêteté de nous envoyer le lendemain, au soleil levant, les chevaux dont nous

avions besoin, de sorte que nous fûmes auprès de lui dans la matinée.

On compte près de deux lieues ordinaires du port à la ville : les Grecs comptaient quarante stades ou près de cinq milles. Le chemin est beau, et les champs d'alentour sont assez bien cultivés.

L'empressement que nous avions de voir dans le plus grand détail ce qui reste de l'ancienne Athènes, ne peut guère s'exprimer. Durant dix-sept jours que nous y restâmes, nous ne fûmes occupés qu'à étudier et observer, Pausanias et l'abbé Barthélemi à la main, tout ce qu'on a pu recueillir de cette ville célèbre.

Nous ne répéterons pas ce que tant de voyageurs modernes et tant de savans en ont dit : nous en présentons le plan tel que nous l'avons reçu des mains de M. Fauvel, correspondant de l'Institut, qu'un séjour de plusieurs années a mis à portée de tout voir et de tout reconnaître. La ville moderne et tout ce qui reste de l'ancienne, y sont indiqués de manière à donner une idée assez nette de ce qu'elle fut autrefois, et de ce qu'elle est à présent.

Suivant les observations de M. de Chabert, la citadelle qu'on sait être dans l'intérieur de la ville sur une colline escarpée, est à 37 deg.

58 min. 1 sec. de latitude, et à 21 deg. 25 min. 59 sec. de longitude au méridien de Paris. La roche de cette colline est calcaire, quelquefois dure, mais plus souvent friable et cariée ; elle ressemble en quelques endroits à un poudingue de diverses couleurs, peu susceptible d'être taillé et poli. La base est moins dure et présente en plusieurs endroits une terre jaunâtre ou grisâtre, qui contient du nitre en abondance : nous y vîmes des ouvriers occupés à la lessiver pour en tirer ce sel.

Les collines qui sont à l'ouest et au sud-ouest de la citadelle, sont d'une pierre calcaire beaucoup plus dure.

La ville est entourée d'une faible muraille, qui fut élevée en 1777 pour la garantir des incursions des Albanais et de toute entreprise de la part des corsaires ; elle a huit paroisses et quelques mosquées. Sa population est réduite à sept ou huit mille habitans, parmi lesquels on compte environ huit cents Turcs. Les villages, répandus en petit nombre dans l'Attique ou dans cette portion de la Grèce qui s'étend depuis le cap Sunium jusqu'au-delà de Mégare d'un côté, et jusqu'au mont Parnès de l'autre, n'ont pas aujourd'hui huit mille ames, tant cette partie de la Grèce est

en général dépeuplée depuis qu'elle appartient aux Turcs.

Athènes et sa province dépendent du pachalik de Négrepont, et forment un sanjak, où sont quinze zaims et timariots, qui possèdent en cette qualité quelques terres, et perçoivent quelques droits sur les villages. La ville a été pendant long-tems un apanage du kislar-aga ; aujourd'hui il n'en reçoit que quelques légers revenus, et c'est le chelibi-effendi, comme percepteur du nouvel impôt, qui est devenu le seigneur d'Athènes, et quelquefois son protecteur auprès du trône.

Un vaivode a la police de la ville, et y perçoit les impositions.

La justice est administrée par un cadi, nommé chaque année par le cadilesker de Romélie ; il juge seul et sans appel, ainsi que tous les cadis de l'Empire, pour toutes les affaires civiles que l'on porte à son tribunal.

Outre ce cadi, il y a un mufti nommé par le scheik-islam, qui doit prendre connaissance de toutes les affaires qui ont quelque rapport à la religion et aux lois de Mahomet. Aucune sentence, dans ce cas, ne doit être rendue par le cadi, que le mufti n'ait donné ses décisions. Sa place est ordinairement permanente, quoique le scheik-islam puisse le déplacer à volonté.

L'impôt qu'Athènes et l'Attique doivent compter au chelibi-effendi, est aujourd'hui de cent trente mille piastres, tous frais d'administration turque prélevés : il se compose du karatch, du dixième des productions sur les terres, d'une taxe particulière sur les vignes, et des droits perçus sur le vin. La douane sur les marchandises n'y est pas comprise.

Les Grecs, courbés sous la plus humiliante tyrannie, exposés à être continuellement insultés par les Turcs, à être dépouillés au moindre prétexte, à être punis de mort sur un simple soupçon, ont conservé à Athènes une apparence de liberté, ou pour mieux dire, ils y jouissent de quelques privilèges, à la faveur desquels ils peuvent, avec plus de confiance et de sécurité qu'ailleurs, cultiver leurs propriétés, se livrer à quelque genre d'industrie, ou faire tel commerce qu'ils jugent à propos.

Chaque année, dans une assemblée où tous les chefs de famille ont le droit d'assister, on élit quatre magistrats, qui, sous le nom imposant d'*archontes*, exercent sur leurs concitoyens une sorte d'autorité, et sont, auprès du gouverneur turc, des protecteurs d'autant plus à ménager, qu'ils peuvent porter

leurs plaintes ou leurs réclamations jusqu'aux environs du trône, et faire rappeler et punir un vaivode qui abuserait un peu trop du pouvoir qu'il a en main.

Les archontes s'assemblent tous les jours pour prendre connaissance de tout ce qui intéresse les Grecs de la ville, écouter leurs plaintes, terminer à l'amiable ou juger sans aucun frais tous les procès, toutes les contestations qui ont lieu entr'eux, pour éviter surtout que ces contestations soient portées au tribunal des Turcs. Ils font aussi tout ce qu'ils peuvent pour qu'aucune plainte, aucune faute, aucun délit ne parvienne à la connaissance du vaivode; ou si ce gouverneur en est instruit, ils tâchent d'obtenir la permission d'infliger eux-mêmes la punition; ils font modérer les amendes; ils empêchent, autant qu'ils le peuvent, la publicité du délit.

Ces magistrats ont sous eux deux procurateurs, plus spécialement chargés de défendre auprès du vaivode le droit des Grecs, de plaider en leur faveur toutes les fois que le ministère public croit devoir réprimer ou punir. Ce sont les intermédiaires entre les archontes et le vaivode, entre la police grecque et la police turque.

Indépendamment des archontes et des pro-

curateurs, on nomme chaque année autant de magistrats qu'il y a de quartiers ou de paroisses dans la ville. Ceux-ci portent le nom d'*épitropi;* ils exercent une sorte de surveillance dans leur quartier, et ont plus immédiatement chaque famille grecque sous leur protection : leur principale fonction ensuite est de travailler, de concert avec les archontes, à la répartition de l'impôt, des avanies et de tous les frais que les Grecs sont obligés de payer.

Lorsque l'archevêque est de résidence à Athènes, il y a chez lui, tous les lundis, une assemblée à laquelle il assiste avec tous les magistrats. Elle a pour objet de terminer à l'amiable tous les procès, de faire cesser toutes les contestations, d'écouter toutes les plaintes, de réconcilier tous les ennemis, de prendre connaissance en un mot de tout ce qui est relatif aux Grecs de la ville et de la province; de prononcer à leur égard telle décision, tel jugement qu'ils croient convenable; ce qui n'empêche pourtant pas que les parties ne puissent en appeler et recourir à la justice turque.

L'industrie des Athéniens est presque toute dirigée aujourd'hui vers la culture des terres : ils font pourtant un peu de commerce avec

Salonique, Smyrne et les ports de la Morée; ils portent quelques denrées aux îles de l'Archipel, et se rendent fréquemment à Constantinople, tant pour y verser les productions de leur sol et de leur industrie, que pour en tirer tous les objets qui manquent à leur ville.

Ils ont douze ou quinze savoneries presque toujours en activité, et ils fabriquent quelques maroquins rouges pour la consommation du pays. Dans la plupart des ménages, on fait des toiles de coton et soie fort lâches, espèce de gaze à grandes raies, dont les personnes riches des deux sexes font leurs chemises.

Les terres de l'Attique sont en général si sèches, si montagneuses, si peu fertiles, qu'on n'y récolte pas assez de froment pour la consommation des habitans : ils en tirent annuellement une assez grande quantité de la Livadie, pays beaucoup plus fertile et beaucoup plus abondant que l'Attique.

Le vin ne suffit pas non plus : on en tire de la Morée et de quelques îles de l'Archipel. Celui qu'on fait à Athènes, est d'une amertume à laquelle il est difficile de s'habituer : elle provient des pommes de pin qu'on y met en assez grande quantité après les avoir un peu écrasées : les Athéniens croient par-là aro-

matiser agréablement leur vin et l'empêcher d'aigrir. Cette pratique qu'on retrouve dans presque tout le Levant, paraît ancienne, puisque Bacchus est représenté, dans quelques médailles et sur quelques monumens, avec un thyrse surmonté d'une pomme de pin.

L'huile est la plus importante des productions, et celle qui procure aux Athéniens les moyens de payer les impôts, et de fournir à tous les besoins de la vie. On peut en faire, dans une année d'abondance, environ vingt mille milleroles, mesure de Marseille. Les récoltes ordinaires sont de sept ou huit mille : il en passait autrefois beaucoup à Marseille, où elle était employée aux savoneries.

Après l'huile, on doit citer la garance comme un des produits le plus important de l'Attique : elle est aussi estimée que celle de Chypre, et aussi recherchée par les Français et par les Italiens.

On recueille, sur les montagnes, une assez grande quantité de velonée ou cupule du chêne velani, et sur les coteaux, du kermès ou graine d'écarlate.

Le miel et la cire sont des objets assez importans. Le miel du mont Hymette a conservé sa réputation ; il passe presque tout à Cons-

tantinople, où il s'en fait une très-grande consommation.

Le mûrier réussit très-bien dans toute l'Attique : on y en voit pourtant fort peu, et la petite quantité de soie qu'on se procure, ne suffit pas aux besoins du pays ; elle est très-fine et presque toute blanche : on l'emploie aux étoffes que nous avons dit se fabriquer dans les ménages.

Le coton de l'Attique n'est pas si estimé que celui de Chypre et de la Syrie : on n'y en récolte guère que pour les besoins de la ville.

Depuis long-tems le mont Hymette, le mont Pentelique (1) et la plaine de Marathon fixaient notre attention. Nous ne voulions pas quitter l'Attique sans observer les plantes qui fournissent aux abeilles ce miel délicieux tant vanté par les Grecs, sans voir les carrières d'où sont sortis tant de chefs-d'œuvre, tant de beaux monumens ; sans parcourir ces lieux où quelques guerriers sauvèrent leur patrie du joug qu'un roi barbare voulait lui imposer.

Le mont Hymette, qu'on croirait d'abord, au nom fastueux qu'on lui donne, devoir porter

---

(1) Les Grecs prononcent *Pendelique*, quoiqu'ils l'écrivent *Pentelique* ; chez eux le *t*, précédé d'une *n*, se prononce en *d*.

sa

sa cime au dessus des nuages, n'est qu'une montagne de moyenne hauteur, sèche, aride, dénuée de bois, peu susceptible de culture, si ce n'est vers sa base, mais couverte de cistes, de lentisques, de térébinthes, de chênes kermès, de sauges, de stœchas, de millepertuis, de thyms, et surtout d'une sorte de genêt épineux, arbuste sur lequel les abeilles vont plus particuliérement puiser leur miel.

Nous montâmes à cheval le 14 juin, pour nous rendre sur cette montagne; elle est à une lieue et demie de la ville, dans la direction de l'est au sud-est. Le vent était depuis trois jours au sud, et la veille nous avions été menacés d'orage. Nous passâmes l'Ilissus, qui se trouve à quelques pas de la ville; il était à sec : c'est un faible torrent presque toujours sans eau, dont on ne parlerait pas si tout à Athènes ne rappelait des souvenirs, et n'inspirait de l'intérêt. On peut en dire autant du Céphise, qui coule, à quelque distance de la ville, à l'occident : quoiqu'il ait presque toujours un peu d'eau, et qu'il fertilise une partie de la plaine, il ne recevrait pas, en Europe, le nom de rivière.

Au-delà de l'Ilissus nous vîmes quelques vergers d'oliviers et fort peu de vignes; nous traversâmes des champs incultes tout couverts

de myrtes. Cet arbrisseau fut, comme on sait, dédié à Vénus : nul autre, dans la Grèce, n'était sans doute plus propre à favoriser les mystères de l'amour ; nul autre ne présentait une retraite plus sûre et plus agréable à des amans qui voulaient se soustraire aux regards courroucés de la jalousie, ou se dérober à ceux d'une mère trop attentive. Il croît en buisson le long des chemins, dans les champs et au bord de tous les ruisseaux. Son ombre épaisse, son odeur suave légérement aromatique, le vert agréable des feuilles, la couleur blanche des fleurs ; celle d'un bleu-foncé que prennent les fruits à la fin de l'été, et qui restent sur l'arbrisseau, ainsi que les feuilles, tout l'hiver ; tout devait inviter les amans à lui donner une préférence qu'il mérite.

L'olivier fut de même consacré à Minerve, comme la vigne le fut à Bacchus. Rien de plus sage sans doute que de rendre en quelque sorte sacrés pour le vulgaire les végétaux les plus utiles, et ceux qui se trouvaient être les plus agréables.

Nous nous rendîmes, dans une heure et demie, au monastère *Sériani*, situé dans un enfoncement vers le bas de la montagne. Il est entouré de fort beaux oliviers, et on y voit une fontaine qui jouit de la plus grande

célébrité : les femmes stériles, les malades, les estropiés, s'y portent en foule pour boire de ses eaux ; l'Esprit-Saint, dit-on, y descend sous la forme d'un pigeon, le jour de la Pentecôte, et s'envole rapidement après en avoir pris une bouchée.

Les caloyers sont fort nombreux et assez pauvres : ils étaient presque tous hors du couvent, occupés à couper et à battre eux-mêmes les blés qui leur appartenaient ; ils élèvent une très-grande quantité d'abeilles, tant aux environs du couvent, que sur les autres possessions qu'ils ont au pied de la montagne.

Nous laissâmes chez eux nos chevaux, et nous prîmes un sentier très-escarpé. Après avoir dépassé la bande schisteuse qui s'étend un peu au dessus du couvent, et qui forme toute la base de la montagne, on trouve un marbre tantôt blanc, tantôt gris-bleuâtre, mélangé de blanc, qui paraît avoir été anciennement exploité en plusieurs endroits, quoiqu'il soit d'une qualité bien inférieure à celui du Pentelique.

Arrivé au sommet, nous nous trouvâmes ur une plaine que rien ne dominait aux environs. Nous avions, au nord, le mont Pentelique, où se trouve le beau marbre sta-

tuaire ; au nord-ouest, la belle plaine d'Athènes, presque partout couverte d'oliviers ; à l'occident, la vaste rade d'Éleusis, capable de recevoir l'escadre la plus nombreuse, et l'île de Salamine, qui se détachait bien de la terre, excepté du côté de Mégare ; au-delà, la vue se promenait sur tout le fond du golfe Saronique, nommé aujourd'hui *Golfe d'Athènes*, et se portait jusqu'à Corinthe ; au sud et au sud-ouest, un grand nombre d'îles et d'îlots se présentaient à nous. Phaura et Ægine se montraient en entier ; mais Calaurie, aujourd'hui Porri, se confondait avec la côte de Morée, et nous empêchait de voir le vaste port qu'elle abrite ou qu'elle forme derrière elle. Nous voyions, au sud-sud-ouest, le cap Scyllæum ; et plus loin Hydra, qui fournit aujourd'hui les meilleurs marins de l'Archipel. La petite île Belbina, rocher stérile et inhabité, se montrait loin des côtes au sud-sud-est. Une chaîne de montagnes nous dérobait entiérement la vue du promontoire Sunium, mais nous laissait à découvert l'extrémité septentrionale de Macronisi ou Ile-Longue. Une belle plaine s'étendait à l'orient du pied de la montagne jusqu'à la mer, et nous laissait appercevoir le port Panormos, formé de deux anses réunies ou placées l'une

à côté de l'autre, et abritées par trois rochers qui se trouvent à leur entrée. Une statue mutilée qu'on voit près du rivage, et qu'on croit représenter Hadrien tenant un compas à la main, a fait donner à ce port, par les Grecs modernes, le nom de *raphti* ou de tailleur, sans doute parce qu'ils ont pris ce compas pour des ciseaux. Plus loin, à l'est et au nord-est, l'Eubée se confondait avec Andros.

Pendant que nos regards se promenaient sur Athènes et sur son territoire, ou qu'ils cherchaient à découvrir et distinguer ces montagnes, ces villes, ces ports, ces promontoires, ces îles que l'histoire d'un peuple civilisé et instruit ont rendus très-célèbres, un orage se formait dans le lointain ; les nuages s'amoncelaient sur le Pentelique, et menaçaient de fondre sur nous. Le vent avait soufflé du sud les jours précédens et durant toute la matinée ; nous l'avions trouvé à l'est au sommet du mont Hymette, et à onze heures il commença à souffler légérement du nord, et sembla nous annoncer qu'il était tems de mettre fin à nos observations, et de chercher un abri. Nos guides nous dirent qu'il n'y en avait pas de plus à portée que le couvent de Sériani : nous en prîmes le chemin et accélérâmes nos pas. Nous n'eûmes pas le tems d'y arriver,

que toute la montagne fût couverte de nuages, et que la pluie tomba en abondance ; elle dura jusqu'au soir, de sorte que nous ne pûmes remonter à cheval et nous rendre à la ville qu'à la nuit.

Deux jours après, nous prîmes des chevaux et un guide pour nous rendre à Marathon : nous longeâmes le mont Hymette, et rencontrâmes, à sa partie septentrionale, dans un lieu nommé *Stavro*, une colonne encore debout, portant une inscription grecque, que nous supposâmes bien connue ; plus loin, en nous détournant un peu à droite, nous vîmes, dans les champs, un lion colossal mutilé.

Après avoir marché quelque tems en plaine, en nous dirigeant à l'est, nous traversâmes des montagnes peu élevées ou collines tantôt calcaires, tantôt schisteuses, peu boisées. Nous y vîmes pourtant quelques pins : le térébinthe, le lentisque, l'arbousier et l'andrachné y étaient assez communs. Le laurier-rose, le myrte et le platane n'y croissaient que dans les endroits un peu humides.

Nous passâmes près du monastère d'Aou sans nous y arrêter : il est situé dans ces collines, et appartient aux caloyers du Pentelique. Quoiqu'on l'ait abandonné depuis plusieurs années, on voit encore quelques cul-

tures aux environs, et quelques champs couverts d'oliviers. Au-delà de ce couvent, nous passâmes un ruisseau dont l'eau est peu abondante l'été.

Après avoir marché six heures, presque toujours dans la direction de l'est et du nord-est, nous descendîmes dans la plaine de Marathon, ayant devant nous l'île de Negrepont et quelques rochers répandus dans le canal qui la sépare de l'Attique.

Cette plaine n'a guère qu'une lieue et demie de long du nord au sud, et une demi-lieue de largeur depuis les montagnes jusqu'à la mer. En nous approchant du milieu, nous vîmes, à peu de distance du rivage, des marécages parmi lesquels se trouvaient, en trois ou quatre endroits, quelques restes des tombeaux élevés aux Athéniens morts à la glorieuse bataille que ce peuple gagna en ces lieux sur des ennemis dix ou douze fois plus nombreux. On y voit encore des tronçons de colonnes peu épaisses, des amoncelemens de pierres, des fragmens de marbre et quelques restes de maçonnerie. Nous y remarquâmes un chemin pavé, qui traversait ces marécages.

Plus loin, vers le nord, s'élève en monticule, au milieu de la plaine, un tombeau

semblable à ceux de la plaine de Troie, mais beaucoup plus petit. Sa hauteur perpendiculaire est de trente-six pieds : il ne présente rien de remarquable : M. Fauvel y a fait une fouille qui ne lui a rien procuré. De ce tombeau on appèrçoit plus au nord un marais assez étendu, vers lequel nous ne jugeâmes pas à propos d'aller.

Nous revînmes sur nos pas, en nous dirigeant néanmoins vers la montagne ; nous vînmes passer près du village de *Vrana*, que nous laissâmes à gauche, et nous entrâmes dans un vallon large de trois ou quatre cents pas, où l'on présume que s'engagea la bataille à jamais mémorable des Athéniens contre les Perses. Au fond de cette vallée, qui n'a guère plus d'un mille de long, et là où le terrain commence à s'élever, on voit les restes d'un mur de retranchement, et ceux d'un temple qui y fut sans doute bâti après la bataille : nous vîmes un peu plus loin une statue entiérement mutilée. Le camp se prolongeait sur la pente de la montagne, et était entouré d'un mur en pierres sèches, dont on suit encore les traces. Sa situation était telle qu'il ne pouvait être attaqué que par le vallon dont nous avons parlé.

Un peu au-delà de ce camp retranché vers

le nord-ouest est un autre vallon dans lequel nous descendîmes : nous marchâmes pendant une demi-heure près d'un ruisseau dont les bords étaient couverts de lauriers-roses, de myrtes, de clématites; nous passâmes près d'un moulin à farine, et nous entrâmes dans le village de Marathon.

L'eau de ce ruisseau est assez abondante, dans toutes les saisons, pour fournir aux besoins des habitans; elle arrose quelques jardins autour du village, et va ensuite fertiliser les champs qui se trouvent au dessous.

Marathon est à trois milles de la mer, et à l'extrémité de la plaine qui porte son nom, ou pour mieux dire, il est situé dans un vallon qui aboutit à cette plaine : on n'y compte pas aujourd'hui plus de cent habitans.

Nous passâmes le reste de la journée dans un jardin, à l'ombre d'un très-grand mûrier. On nous y fit faire assez bonne chère, et on nous apporta, pour la nuit, de la paille fraîche sur laquelle nous couchâmes.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval, et vînmes passer le long du ruisseau par lequel nous étions arrivés la veille. Au fond du vallon, et tout au bas de la montagne, il y a une tour ronde qui ne nous a pas paru ancienne; un peu au dessus

il y a une grotte profonde et spacieuse, dans laquelle nous entrâmes ; elle n'offre rien de curieux que des stalactites de diverses formes.

Au sortir de cette grotte, qu'on croit avoir été consacrée au dieu Pan, nous montâmes, par de très-mauvais chemins, sur des montagnes calcaires ; nous en traversâmes d'autres qui étaient schisteuses, sur lesquelles nous vîmes quelques cultures : les blés, sur ces hauteurs, étaient encore sur pied, tandis qu'ils étaient coupés depuis plusieurs jours dans la plaine d'Athènes. Après trois ou quatre heures de marche, nous nous arrêtâmes quelques instans près d'une source abondante, nommée *Cephalaris*, qui se trouve à côté d'un village dont nous avons oublié le nom : de là, prenant à gauche, nous vînmes, en contournant la montagne, au monastère du Pentelique. Le prieur, pour lequel M. Gaspari nous avait donné une lettre, n'y était pas ; mais les autres caloyers nous reçurent très-bien, et nous offrirent à dîner.

Pendant qu'on le préparait, nous allâmes voir les carrières de marbre qui se trouvent à demi-lieue du couvent. Le sentier qui y conduit, est rude et scabreux ; il est bordé de cistes, d'arbousiers, d'andrachnés, de chênes kermès, de genêts : le terrain est schisteux,

micacé jusqu'aux environs de la carrière. Le banc de marbre qui pose immédiatement sur les schistes, est blanc, et d'un grain assez fin; il a servi, non-seulement aux colonnes et aux divers monumens d'Athènes, mais encore aux statues : on devait cependant préférer, pour celles-ci, le marbre de Paros, comme plus fin et plus beau.

L'exploitation de celui du Pentelique s'en est faite en différens endroits, à banc ouvert: on a aussi pénétré dans la roche, et formé des galeries dans lesquelles on peut encore entrer, et qu'on peut parcourir dans une grande étendue ; elles offrent partout des stalactites dont la forme varie à l'infini. L'entrée est vaste : on y a construit une église où les caloyers du Pentelique viennent quelquefois célébrer la messe.

Il y a dans ce monastère près de cent caloyers qui se livrent tous à la culture des terres, à l'éducation des troupeaux, à celle des abeilles. Ils ont de très-vastes propriétés, tant sur la montagne, qu'aux environs d'Athènes, pour lesquelles ils sont obligés de faire passer à une des premières mosquées de Constantinople, une certaine quantité de miel, de cire, d'huile fine, de beurre et de fromage. Le prieur est nommé chaque année par les caloyers assem-

blés, et est presque toujours confirmé dans sa place, à moins qu'il ne se forme contre lui quelque cabale ; ce qui est, dit-on, très-rare.

De Marathon au monastère nous eûmes cinq heures de marche, et du monastère à Athènes une et demie seulement.

CHAPITRE XIV.

Départ d'Athènes. Route par le détroit de Salamine, Éleusis, l'isthme de Corinthe, le golfe de Lépante, Patras, Ithaque, Céphalonie et Parga. Arrivée à Corfou.

Les informations que nous avions prises en arrivant à Athènes, nous ayant donné la certitude que l'on pouvait traverser sans risque l'isthme de Corinthe, et trouver au fond du golfe de Lépante quelque embarcation pour Patras, nous nous étions séparés de la plupart de nos compagnons de voyage, et nous avions laissé partir pour sa destination le navire qui nous avait amenés de Constantinople. Nous avions été d'autant plus portés à prendre ce parti, qu'on disait publiquement qu'un brick anglais s'était montré aux environs de Cérigo, et y avait attaqué un navire français.

Les observations que nous voulions faire à Athènes et aux environs de cette ville étant terminées, nous frétâmes trois petits bateaux, et vînmes coucher, le 23 juin, dans le magasin qui se trouve au Pyrée. Le lendemain,

le vent étant à l'ouest, nous profitâmes de ce contre-tems pour voir dans le plus grand détail les environs du port et la presqu'île Munichye. Nous trouvâmes au sud-ouest de celle-ci, au bord même de l'eau, les restes d'un tombeau qu'on croit être celui de Thémistocle : il est taillé dans une roche calcaire, et paraît avoir été dégradé depuis bien des années. L'eau y entre pour peu que le vent souffle du sud et du sud-est. On voit, dans l'intérieur, un sarcophage également dégradé, et près de là des tronçons de colonnes, qu'on juge être les restes du monument qui y fut élevé.

De ce lieu on apperçoit une partie du canal qui sépare Salamine de l'Attique : on découvre l'île Psyttalie, autour de laquelle les Athéniens et les Grecs fédérés triomphèrent des Perses par les conseils et les ruses de Thémistocle ; on voit le Pyrée qu'il couvrit de vaisseaux. Le peuple qui a pu avoir l'idée de déposer en ce lieu les restes d'un citoyen long-tems proscrit, mais à qui il devait auparavant son salut et la plus mémorable de ses victoires, méritait bien que de grands-hommes occupassent les premières places de la république, que de grands généraux commandassent les armées.

Au coucher du soleil, le vent d'ouest ayant cessé de souffler, nous sortîmes du port et mouillâmes à un quart de lieue à l'occident.

Le 25, nous partîmes au soleil levant avec le calme. Dès que nous eûmes doublé, au moyen de nos avirons, le cap qui forme, de ce côté, la rade ou l'avant-port du Pyrée, le vent d'ouest se fit sentir et renforça peu à peu. Nous louvoyâmes quelques instans, et gagnâmes avec peine le port Phorum, qui se trouve à une lieue seulement du Pyrée. Il est formé de deux petites anses qui sont, l'une à droite, et l'autre à gauche d'un rocher qui s'avance dans la mer. Nous descendîmes à terre, et nous nous amusâmes à chasser aux lièvres, qui y sont très-abondans. La côte est calcaire, inculte, couverte de lentisques, de sauges, de cistes, et d'une espèce de tithymale frutescent (*tithymalus spinosa*) : il y a aussi quelques pins et quelques térébinthes.

A midi, nous fîmes voile, quoique le vent d'ouest continuât de souffler ; nous entrâmes, en louvoyant, dans le canal de Salamine ; nous nous approchâmes d'un très-petit village où l'on a établi quelques bateaux pour faciliter les communications de cette île avec les côtes de l'Attique, et le soir nous arrivâmes à Éleusis.

Cette ville, autrefois l'une des plus considérables de l'Attique, n'est plus qu'un misérable village de deux cents habitans, dans lequel on voit encore quelques restes du temple de Cérès, la statue colossale et mutilée de cette déesse portant une corbeille sur la tête; quelques tronçons de colonnes, et un aqueduc en partie détruit, qui amenait les eaux de la montagne qui se trouve à une petite lieue vers le nord. Éleusis est bâti au bord de la mer, et au bas d'une colline sur laquelle on voit encore quelques restes de murs fort épais.

On voit au-devant du village deux jetées parallèles qui forment un port pour les bateaux et les petits navires. Les gros vaisseaux peuvent mouiller partout dans la rade, attendu que le fond y est bon, et que la mer n'y est jamais trop fortement agitée.

La plaine a près de trois lieues de long de l'est à l'ouest, et environ une de profondeur du nord au sud; elle est très-fertile et toute cultivée en grains.

La colline qui se trouve à l'occident, et sur laquelle la ville se prolongeait autrefois, est une suite des monts Cérates, qui séparent la plaine d'Éleusis de celle de Mégare.

Le 26, nous partîmes avec le calme; mais bientôt le vent nous vint par rafales des monts

Cérates, qui s'avancent jusqu'à la mer. Lorsque nous les eûmes dépassés, et avant d'entrer dans le canal qui sépare de ce côté Salamine de la côte de Mégare, nous vîmes à travers les terres cette ville et sa rade.

Le canal n'a pas assez d'eau pour permettre à un navire un peu gros d'y passer : nous voyions très-distinctement le fond de la mer en plusieurs endroits : il est beaucoup plus court et beaucoup plus étroit que le premier.

Lorsque nous fûmes sortis de ce canal, nous eûmes vent devant, et fûmes obligés de louvoyer. Nous apperçumes pendant long-tems la ville de Mégare, située sur une éminence au milieu d'une plaine assez étendue, presque toute couverte d'oliviers. Nous vîmes son port, qui n'est autre chose qu'une anse où de petits navires viennent mouiller.

Le vent tomba au milieu de la journée, et parut vouloir passer au sud. Nous fîmes route au moyen de nos voiles et de nos avirons ; nous passâmes sous les fameux rochers d'où le brigand Sciron fut précipité par Thésée ; ils sont très-hauts, presque coupés à pic, et effroyables à voir. Le vent d'ouest, qui souffla de nouveau, nous obligea à louvoyer jusqu'au soir, et à gagner ensuite, à la rame, un mouillage sur la côte.

Le 27, nous doublâmes, avec nos avirons, le cap qui nous séparait de Cenchriès, et nous mouillâmes dans ce port avant le retour du vent contraire.

Cenchriès, qu'on sait avoir été un des deux ports de Corinthe, présente encore quelques fondemens de vieux murs, quelques restes d'un quai et de deux jetées qui s'avançaient dans la mer. A celle d'occident, il y a des carrés qui paraissent avoir été des chambres, et près de là sont les fondemens d'un petit temple. La maçonnerie qui se trouve dans la mer, et qui s'élève, en quelques endroits, à plus d'un pied au dessus de l'eau, paraît avoir été construite avec un ciment fait de pouzolane et de chaux.

Il n'y a aujourd'hui qu'un seul édifice où réside un douanier pour la perception des droits que paient les marchandises qui traversent l'isthme ou qui sont destinées pour Corinthe.

L'isthme, dont on trouve une bonne carte dans un ouvrage de M. Bellin, ingénieur de la marine (1), a environ six milles, mesuré de Cenchriès au port Leché, et seulement quatre

---

(1) *Description géographique du golfe de Venise et de la Morée.* Paris, 1771. *Pl.* 48.

mille deux cents pas géométriques, pris à la partie la plus étroite et la plus basse qui se trouve en face de l'ancien port Schænus : on voit, sur celle-ci, quelques restes d'un mur de défense qui y fut élevé de part en part, et on y remarque quelques traces d'un canal de communication que l'on avait plusieurs fois tenté d'y creuser afin de joindre les deux mers. Ce canal, entrepris sous plusieurs empereurs, n'avait jamais pu être achevé, parce qu'on n'avait jamais pu creuser assez profondément dans la roche calcaire fort dure qui règne dans presque tout ce trajet. De nos jours cet obstacle serait facilement surmonté au moyen d'un canal à écluses.

La ville de Corinthe n'est plus aujourd'hui qu'une grande bourgade occupée par deux mille Turcs et trois mille Grecs. Les maisons, disséminées sur un assez grand espace au pied de la colline en pyramide sur laquelle est bâti le château, n'ont rien de remarquable que leurs jardins plantés d'orangers et de citroniers, et les champs cultivés qui se trouvent parmi elles.

Cette ville est située hors de l'isthme. Nous la laissâmes à gauche, en allant de Cenchriès à l'embarcadaire du golfe de Lépante, où se trouvait autrefois le port Leché : elle est à un

mille sud de celui-ci, et à six milles ouest de Cenchriès.

Le terrain, près de ce dernier port, s'élève un peu; il baisse ensuite, et forme une plaine unie qui s'étend fort loin à l'occident.

Le 10, on nous amena de Corinthe tous les chevaux dont nous avions besoin, et nous nous rendîmes au golfe de Lépante, où nous avions frété pour Patras un trabacolo commandé par un capitaine dalmate.

La rade où mouillent les vaisseaux était défendue, du côté de l'est, par une redoute flanquée de quatre bastions, et entourée d'un fossé: elle paraît avoir été construite par les Vénitiens lorsqu'ils étaient les maîtres de ces contrées. Les Turcs en ont enlevé les canons, et l'ont abandonnée.

Le 11 au soir, le vent d'ouest ayant cessé de souffler, et fait place à un petit vent d'est, on déploya les voiles et on se mit en mer. La lune nous éclairait, et la mer était à peine agitée: nous nous avançâmes lentement jusqu'aux environs du cap Sicyone, distant de trois lieues du port de Corinthe; là nous fûmes arrêtés par le calme.

Le matin, en nous levant, nous fûmes surpris de nous trouver entre ce cap et celui qui est formé par un prolongement des monts

Géraniens, et qu'on désignait autrefois sous le nom d'*Olmiae* : il nous parut s'avancer un peu plus en mer, qu'il n'est marqué sur les cartes. Le golfe, suivant nos mariniers, s'enfonce au-delà de ce cap, à dix lieues dans les terres, et n'est qu'à une lieue et demie de Mégare.

Le vent d'ouest reprenant dans la matinée, nous louvoyâmes quelque tems, et nous mouillâmes à deux lieues ouest-sud-ouest du cap Sicyone. Nous avions alors le mont Hélicon au nord, et le mont Parnasse au nord-ouest. Le golfe nous paraissait entouré de très-hautes montagnes.

Nous passâmes la journée au mouillage, et nous descendîmes à terre. La côte est basse, et le terrain en plaine : une montagne peu élevée la borne à un mille au sud. Il n'y avait point de culture autour de nous ; le pays était boisé et assez beau : nous y remarquâmes le pin d'Alep, le caroubier, l'olivier sauvage, le térébinthe, le lentisque, le chêne kermès, le genévrier de Phénicie.

Le vent d'ouest souffla toute la journée avec plus de force que les jours précédens. A la nuit, nous allâmes à bord dans l'espoir que le vent tomberait, mais il continua de souffler, et nous fatigua beaucoup. A onze heures

le capitaine mit à la voile, prit des ris, et tira sa bordée vers la côte opposée. Le 14, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes à l'entrée du golfe de Crissa. Le vent n'était plus si fort : nous avions, à l'est, la baie d'Asprospittia, au fond de laquelle est la ville de ce nom : elle sert d'entrepôt aux denrées de Livadia, capitale de la province; son port, suivant nos mariniers, est le meilleur du golfe pour les vaisseaux un peu gros.

Le golfe de Crissa nous parut très-profond, et la côte fort élevée; il offre divers mouillages fort peu connus de nos marins : le plus fréquenté est celui qui sert d'entrepôt aux denrées de Salona, qu'on croît être l'Amphissa des Anciens.

Nous étions entre la terre et quelques îlots lorsque, vers les neuf heures, le calme ou un léger vent de sud succéda au vent d'ouest : nous avançâmes peu; cependant, tant à la rame qu'à la voile, nous gagnâmes, le soir, la rade de Pétronisa. Nous avions alors dépassé le mont Parnasse.

Ce village est à une demi-lieue de la mer; il est situé dans une plaine fertile, arrosée, peu étendue, et entourée de montagnes fort hautes. Sa population n'excède pas quatre cents habitans.

Le 15, nous longeâmes la côte avec le calme. Nous remarquâmes, près de la rade, une petite rivière dont on arrête les eaux pour arroser les terres ; nous doublâmes un cap un peu élevé ; nous passâmes, après midi, entre la terre et deux îles, dont l'une est fort petite, et l'autre nous parut avoir demi-lieue de long ; elles abritent une rade qu'on nous dit être fort sûre : nous remarquâmes autour de la rade une petite plaine, et un village bâti au sommet d'une montagne.

A mesure que nous avancions, le golfe devenait plus étroit ; il nous parut, en cet endroit, n'avoir guère plus de deux lieues, tandis qu'il en a environ dix vers le cap Sicyone, ou près de sa bifurcation.

Lorsque nous eûmes dépassé les deux îles, et doublé le cap qui se trouve à peu de distance, le vent d'ouest qui survint, nous obligea de tirer notre bordée vers Ægium, aujourd'hui Vostitza, située dans une anse, sur la côte méridionale. Les montagnes qui sont au sud de cette ville, nous parurent fort élevées. Nous louvoyâmes jusqu'au soir, et nous mouillâmes à une lieue ouest de Vostitza. La côte était calcaire, fort haute et bien boisée.

Nous étions encore mouillés le 16, après le lever du soleil, lorsque nous vîmes passer,

sur un sentier qui se trouvait à cent pas du rivage, deux ou trois Grecs qui conduisaient plusieurs chevaux scellés; ils venaient de Vostitza, et se rendaient à Patras. Nous nous décidâmes sur-le-champ à quitter le navire, et à profiter de cette occasion pour nous rendre un peu plus tôt dans cette ville. Moyennant quelqu'argent que nous offrîmes, ces Grecs consentirent à nous céder leurs chevaux, et à nous suivre à pied. Nous étions sept; trois d'entre nous restèrent à bord pour veiller aux effets, les quatre autres montèrent à cheval.

Nous suivîmes la mer par un chemin pierreux, fort mauvais; nous rencontrâmes bientôt une maison occupée par quelques gardes que le gouvernement y entretient pour la sûreté de ces lieux ordinairement infestés de voleurs. Lorsque nous eûmes marché environ trois heures sur la pente de la montagne, et parmi des bois assez touffus, nous nous trouvâmes sur un terrain bas et uni, qui s'avance dans la mer, et forme le détroit qui sépare le golfe de Lépante de celui de Patras. Nous passâmes un torrent qui nous parut devoir être assez considérable l'hiver; il se nomme *Drapanos*, et va se jeter dans le golfe près du promontoire de ce nom. Les eaux sont employées l'été à l'arrosement des terres.

Le détroit, large tout au plus de demi-lieue, est formé de deux pointes de terre qui s'avancent l'une en face de l'autre, et sur chacune desquelles on a bâti un château afin de défendre l'entrée du golfe à tous les vaisseaux de guerre étrangers qui voudraient tenter d'y pénétrer. Derrière celui de Romélie on voit s'élever une montagne qui fait suite à celle de Lépante, et s'avance à l'occident jusqu'en face de Patras.

A mesure que nous avancions, le pays devenait plus beau, les terres étaient plus fertiles, plus arrosées, mieux cultivées : nous vîmes plusieurs ruisseaux dont les bords étaient couverts de myrtes, de lauriers-roses, et surtout de reglisses : nous traversâmes un coteau de fort bonne terre, tout lézardé, tout rongé, tout bouleversé par les eaux de pluie, et nous arrivâmes à Patras après avoir marché cinq heures.

Cette ville, que les observations de M. Beauchamp placent au 38e. degré 12 minutes 41 secondes de latitude, est située sur la pente nord-ouest d'une éminence, à un quart de lieue de la mer, et est dominée au sud par une citadelle fort considérable, qu'on dit bâtie sur les ruines de celle que les Romains construisirent lorsqu'ils eurent fait de ce lieu une place

de guerre et le siége d'un grand commerce. Restreinte aujourd'hui à un espace peu étendu, et réduite à quatorze cents maisons et à six mille ames de population, on voit, par quelques ruines et quelques restes de murs, qu'elle s'étendait autrefois, au nord, jusqu'au rivage de la mer, et qu'elle occupait, à l'occident, tout le terrain élevé qui entourait le port.

Ce port, que les sables et les limons ont comblé, est au dessous de la ville moderne, vers le nord-ouest. Un mur en demi-cercle, solidement construit, fort épais à sa base, et qui s'élève en retraite, soutenait les terres, et servait probablement, de ce côté, de rempart à la ville. Wheler a pris cette enceinte pour un cirque; cependant il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Tous les habitans assurent avoir ouï dire aux vieillards, qu'il y avait encore, de leur tems, le long de ce mur, de grands anneaux de fer qui servaient autrefois à amarrer les navires, et le terrain qui se trouve au-devant était encore en partie sous les eaux lorsque les Vénitiens étaient les maîtres de la ville; il a été exhaussé de quelques pieds, tant pour le mettre en culture, que pour faire disparaître un foyer d'infection et de mortalité.

Il y a peu de villes qui soient plus heureu-

sement situées pour le commerce, qui possèdent un territoire plus fertile, plus riche en productions; qui jouissent de points de vue plus beaux, plus variés, plus pittoresques; elle n'a point de port, mais sa rade est assez sûre : les petits navires de Zante, de Céphalonie et de Corfou viennent y prendre, dans toutes les saisons, du blé, de l'orge, du maïs, des fromages, des bestiaux. Les navires européens y apportent, comme dans les autres échelles du Levant, des draps, des bonnets, du sucre, du café, de la cochenille, de l'indigo, des bois de teinture, du fer, du papier, de la quincaillerie, et y trouvent à charger quatre ou cinq mille livres pesant de raisins de Corinthe, deux ou trois mille milleroles d'huile d'olive, quelques balles de soie, fort peu de coton, un peu de gomme adragant que fournissent les montagnes des environs, un peu de cire, de la laine commune et des fruits secs.

Le 18, dans la matinée, nous apperçûmes notre navire qui se dirigeait vers la rade avec un petit vent de sud : nous envoyâmes aussitôt un bateau pour faire dire au capitaine de mouiller au large, à côté d'un petit navire qui devait recevoir nos effets et nous conduire à Corfou. Nous prîmes ce parti afin de n'avoir rien à démêler avec le douanier,

qu'on nous dit être fort peu accommodant.

Le même soir, lorsque le vent de terre eut remplacé celui de mer, nous déployâmes les voiles, et nous nous éloignâmes lentement de la côte de Patras. Au soleil levant nous jetâmes l'ancre aux environs des pêcheries de Messalongi, distantes de quatre lieues de la rade que nous venions de quitter.

La côte de l'Étolie est basse, et la mer peu profonde : à plus d'une lieue de la terre on apperçoit bien distinctement le fond, qui tantôt est vaseux et couvert d'herbes, tantôt est formé d'un sable fin et uni. En s'approchant de Messalongi ou d'Anatolico située à quelques milles plus à l'occident, on n'a que trois ou quatre pieds d'eau. Le fleuve Achéloüs, désigné aujourd'hui sous le nom d'*Aspro-Potamo*, paraît avoir formé une partie de la plaine basse qui se trouve à son embouchure, et relevé le fond de la mer à une grande distance de la côte.

Mouillés à une lieue sud de Messalongi, nous avions au nord-nord-ouest un golfe profond dans lequel se trouve, parmi des îlots, la petite ville d'Anatolico. Les terres basses s'avançaient à l'ouest, et formaient un cap que nous doublâmes dans la nuit. La côte de la Morée nous parut assez plate depuis Patras

jusqu'au cap Papa, surtout dans sa partie occidentale; nous appercevions pourtant des montagnes assez hautes dans l'intérieur. Au-delà de la plaine de l'Étolie, que nous jugeâmes avoir deux lieues de profondeur, nous voyions une chaîne de montagnes fort hautes, qui nous parurent faire suite aux deux qui s'élèvent en pyramide en face de Patras.

Les pêcheries sont affermées par le grand-seigneur à des Grecs du pays, pour la valeur de 40,000 piastres. On y prend divers poissons que l'on fait sécher au soleil, et que l'on consomme presque tout dans l'Empire othoman: on y prépare aussi de la poutargue, fort recherchée des Vénitiens et des Provençaux.

Nous levâmes l'ancre à dix heures du matin, et fîmes route, par un vent de nord-ouest assez frais, vers le canal qui sépare l'île de Céphalonie de celle d'Ithaque; nous passâmes au sud des îles *Oxiae* : ce sont deux rochers inhabités, où se trouvent trois ports qu'on dit être fort bons, et où se réfugient les pirates, dont la côte d'Étolie est infestée; ils montent au nombre de dix, douze ou quinze tout au plus, des bateaux fort légers, qui vont à la rame et à la voile, et ils attaquent avec audace les navires qu'ils voient mal armés, ainsi que ceux qu'ils jugent n'être pas sur leur garde.

Ces îlots sont plus près de la terre, qu'ils ne sont marqués sur les cartes; ils sont au nord-ouest du cap, que nous avons dit s'avancer dans la mer au-delà ou à l'ouest de l'embouchure de l'Achéloüs.

Le vent ne nous permettant pas d'entrer dans le canal, nous louvoyâmes toute la journée, et revînmes vers les deux rochers pour y mouiller. Ne pouvant les atteindre, nous gagnâmes la côte et jetâmes l'ancre un peu au dessus du cap que nous avions devant nous le matin; de sorte qu'après avoir resté en mer toute la journée, nous n'avions fait le soir que deux lieues. Le cap se termine par une petite montagne que nous avions prise auparavant pour une île, et qui le fut peut-être avant que les aterrissemens eussent agrandi cette côte.

Le 20, avant le jour, nous levâmes l'ancre, et nous nous dirigeâmes une seconde fois vers le canal de Céphalonie. A trois heures après midi nous étions à une lieue seulement de l'extrémité méridionale de l'île d'Ithaque, quand tout à coup nous fûmes balottés par des bouffées qui nous venaient en divers sens. Le vent de nord-ouest continuait pourtant de souffler entre Ithaque et la Romélie, ainsi que nous en jugions par deux bateaux qui se trouvaient

à quelques milles de nous, vers l'écueil de Dragonneau. Nous passâmes plus d'une heure sans pouvoir avancer, et avec une mer qui nous fatiguait beaucoup. Enfin, nous essayâmes, à force de rames, de nous porter sur Céphalonie; mais le vent d'ouest, qui venait du canal, nous en écarta. Nous voulûmes alors nous diriger sur Dragonneau : le vent de nord s'y opposa. Nous prîmes le parti d'aller vers Ithaque : le vent de nord-ouest nous empêcha constamment d'en approcher. Nous lutâmes de cette manière contre le vent, jusqu'à la nuit. Comme il tomba alors, nous profitâmes du calme pour gagner à la rame le port de Lia, situé à la partie la plus orientale d'Ithaque. Il était onze heures lorsque nous pûmes jeter l'ancre.

Ce port est étroit, un peu sinueux, fort profond, ouvert à l'est et au nord-est, mais assez sûr, quelque tems qu'il fasse, même pour les plus gros vaisseaux. La côte est élevée, calcaire, toute couverte d'arbrisseaux ; elle était inculte, quoiqu'elle fût partout propre à la culture de la vigne et de l'olivier.

Le 21, nous longeâmes la côte avec le calme, et vînmes mouiller au port Skinos, situé à gauche, vers l'entrée du vaste port de Vathi. Il y a quelques habitations sur le rivage de

celui-ci; mais la ville de Thiaki est située à quelque distance, sur la pente d'une montagne.

L'île est montagneuse, assez bien cultivée; elle produit assez de grains pour les habitans: on y voit quelques oliviers et beaucoup de vignes, d'où l'on tire une assez grande quantité de ce petit raisin sans pepins, connu sous le nom de *raisin de Corinthe*. Sa population, à ce qu'on nous a dit, est de sept à huit mille ames.

Nous avons remarqué sur la côte où nous sommes descendus, une pierre calcaire blanchâtre fort dure, qui nous parut en quelques endroits devoir être très-propre à carreler les cours, et même les appartemens; elle se sépare en feuillets plus ou moins épais.

Au nord-est de cette île, que les Grecs nomment aujourd'hui *Thiaki*, il y a un écueil connu sous le nom d'*Attoco*, que les navires qui passent de nuit dans le canal, tâchent d'éviter en s'approchant le plus qu'ils peuvent de Thiaki; il est peu étendu et inhabité.

Le 22, nous partîmes à deux heures du matin, afin de pouvoir doubler le cap méridional de Sainte-Maure avant le retour du vent de nord-ouest, auquel nous nous attendions depuis que nous avions atteint Patras,

comme

comme à celui d'ouest lorsque nous étions dans le golfe d'Athènes ou dans celui de Lépante; car il faut observer que dans le tems des plus fortes chaleurs, le vent suit assez réguliérement le golfe Adriatique, et souffle conséquemment du nord-ouest tous les jours depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'au soir, et qu'arrivé dans le golfe de Patras, il se modifie, entre dans celui de Lépante en suivant la direction de cette mer de l'ouest à l'est, traverse l'isthme et arrive à Athènes par l'ouest. C'est ce vent de mer, ce vent doux, rafraîchissant, qui était connu des Athéniens sous le nom de *zéphyr;* il tombe presque toujours à la nuit, et alors c'est un léger vent de terre qui souffle des côtes à la mer.

Nous étions déjà à plus d'une lieue de la côte la plus septentrionale d'Ithaque lorsque nous vîmes tirer un coup de canon à deux ou trois milles de nous, vers le nord, par un très-petit navire auquel nous n'avions pas fait attention jusqu'alors. Celui sur lequel on avait tiré, était de notre côté, et paraissait faire route au sud; il mit aussitôt pavillon impérial. Nous ne voyions pas bien le pavillon du corsaire; mais comme il ne nous parut pas être français, et que tout corsaire étranger devait nous être suspect, nous prîmes le parti

de virer de bord et de nous diriger sur Céphalonie, d'autant plus que le vent était déjà contraire. Dans moins d'une heure nous vînmes jeter l'ancre au port *Fiscardo* ou *Viscardo*, situé au nord-est de Céphalonie : l'île d'Ithaque n'était qu'à une lieue de distance.

Ce port est petit et assez sûr ; il est formé de deux anses ouvertes au vent d'est et à celui de sud-est, mais garanties par l'île d'Ithaque. Il y avait autrefois une ville dont il existe quelques ruines, et l'on voit sur le cap oriental les restes d'un fort bâti par les Vénitiens pour défendre la ville, le port et l'entrée du canal. Le terrain autour du port est calcaire, très-rocailleux, planté, en quelques endroits, de vignes et d'oliviers. Près de là est un village d'où nous tirâmes quelques provisions.

A la nuit nous fîmes voile avec un petit vent de sud, et le 23 au matin nous nous trouvâmes à plusieurs lieues au nord-ouest de Sainte-Maure. Le reste de la journée nous tînmes la mer avec le vent contraire, et le 24, en nous levant, nous fûmes entre Paxos et la terre-ferme. Nous louvoyâmes quelque tems pour atteindre le beau port de Paxos, situé à la partie orientale de l'île. Après quelques heures de travail, nos mariniers jugeant qu'ils

n'en pourraient venir à bout, se décidèrent à aller à Parga.

Cette ville, qu'on nous dit avoir environ quatre mille habitans, est située sur un rocher qui s'avance en cône dans la mer, et forme, au milieu d'une baie, deux ports, dont l'un, vers le nord, un peu plus grand que l'autre, est ouvert et peu sûr; l'autre, situé du côté du midi, ne peut recevoir que de petits navires; il est fermé par quelques rochers et par une jetée qui part de ces mêmes rochers. On remarque aussi une petite jetée dans le grand port, du côté opposé à la ville, qui n'est propre qu'à abriter quelques bateaux. L'été, on mouille en sûreté dans toute la rade; mais l'hiver, les gros navires doivent éviter de venir à Parga; ils y seraient trop exposés aux vents de nord-ouest, d'ouest et de sud-ouest, qui soufflent quelquefois avec la plus grande violence.

La ville a une enceinte assez forte du côté de la terre, et elle est défendue, du côté de la mer, par les rochers très-escarpés sur lesquels elle est assise. La citadelle, bâtie en arrière ou à la partie la plus large du cône, domine toutes les maisons et les deux ports; mais elle est elle-même dominée par une montagne d'une hauteur assez considérable, qui

se trouve à très-peu de distance vers l'est.

Parga, comme propriété vénitienne, venait d'être réuni depuis peu à la France, et faisait partie des trois départemens qu'on avait établis dans la mer Ionienne ; nous y trouvâmes garnison française.

Le territoire de cette ville n'est pas fort étendu ; mais il est très-fertile, très-arrosé, et assez bien cultivé. L'œil se promène avec plaisir du haut de la ville sur les deux ports, sur les deux vallons étroits, plantés de figuiers, d'orangers, de mûriers, qui sont de chaque côté, et sur un amphithéâtre de fort beaux oliviers plantés sur la pente de la montagne.

Au nord du grand port on remarque, sur une hauteur, une église neuve, dédiée à la Vierge, qu'un prêtre grec, venu de l'intérieur des terres pour se soustraire au pouvoir arbitraire et tyrannique des Turcs, a fait bâtir, et pour laquelle il a employé presque toute sa fortune. Comme il devait y avoir le lendemain une grande fête consacrée à la Vierge, et que les cérémonies religieuses devaient commencer le soir même de notre arrivée, nous eûmes le plaisir de voir un grand nombre de femmes de Parga s'acheminer vers l'église, accompagnées de leurs maris, de leurs parens ou de leurs amis, chantant tous à l'envi des chan-

sons grecques qui n'avaient plus la monotonie de celles de l'Archipel ou de Constantinople. Le chant a pris ici une modification italienne qui le rend fort agréable. La plupart de ces groupes vinrent se promener en caïque sur le grand port, et jouirent quelque tems de la fraîcheur de la soirée avant de se transporter à l'église, où ils devaient passer la nuit par dévotion.

Ces femmes nous parurent avoir plus de beauté, plus de fraîcheur que celles de l'Archipel et de l'Attique; leur maintien était plus aisé, plus gracieux, et aussi décent; elles portaient un habit moitié grec, moitié italien, qui les parait très-bien, et permettait de voir l'élégance de leur taille. Les femmes du peuple, bien vêtues d'ailleurs, marchaient pieds nus; les autres étaient fort proprement chaussées, et toutes portaient, au lieu de voile, une espèce de schal sur la tête, qui descendait négligemment sur le menton, et tombait ensuite sur une épaule.

Le 25, nous partîmes avant le jour, et nous nous avançâmes lentement avec un léger vent qui nous venait de l'intérieur des terres. Nous longeâmes la côte de l'Épire, et, vers les onze heures, le vent étant déjà au nord-ouest, nous traversâmes le canal de Corfou, et nous mouil-

lâmes près de l'embouchure de la petite rivière qui traverse le quartier de Lefkimo, situé à une lieue de l'extrémité méridionale de l'île. Le canal, dans cette partie, a environ cinq mille toises de largeur; il s'élargit beaucoup au-delà de la pointe des Salines, et ne commence à se resserrer qu'au pied du mont Saint-Salvador d'un côté, et le cap de Giravolia de l'autre : il n'a plus, vers l'écueil de la Serpa, qu'onze cents toises.

Dans la nuit et dans la matinée du 26 juillet, un léger vent de terre nous permit de gagner la rade de Castradès, située au sud de la ville de Corfou. Nous fûmes obligés d'y passer la journée, et nous n'en sortîmes le lendemain que pour faire une quarantaine désagréable, et d'autant plus inutile, que nos mariniers n'y furent point soumis.



CHAPITRE XV.

Description de l'île de Corfou. Départ sur la frégate la Brune. *Course à Butrinto : remarques sur le sol et les environs de cette ville. Arrivée à Ancône. Maladie et mort de Bruguière.*

L'île de Corfou était au pouvoir des Français lorsque nous y abordâmes, et était devenue le chef-lieu d'un des trois départemens que l'on avait formés sur la mer Ionienne. Les Vénitiens, à qui elle appartenait auparavant, et qui la regardaient avec raison comme la plus importante de leurs possessions lointaines, l'avaient mise dans un assez bon état de défense, et y avaient formé des établissemens pour le carénage et l'entretien de leurs vaisseaux.

Placée à l'entrée du golfe Adriatique, près des côtes de l'Épire, dont elle n'est séparée que par un canal plus étroit aux deux extrémités qu'au milieu, elle voit passer presque tous les navires qui trafiquent dans le golfe et

sur les côtes de la Dalmatie, de l'Albanie et de la Morée.

La ville, située sur un rocher qui s'avance dans la mer au milieu de sa partie orientale, est aussi forte par sa position que par les ouvrages que les Vénitiens y avaient construits pour sa défense : on y compte environ quinze mille habitans, moitié Grecs, moitié Vénitiens, qui vivent presque tous du produit des terres qu'ils possèdent dans l'intérieur de l'île.

Corfou n'a pas de port proprement dit; mais sa rade, située au nord-ouest, offre partout un mouillage sûr aux vaisseaux de guerre et aux navires qui viennent y relâcher; ils y sont abrités par la forme demi-circulaire de l'île, par la côte de l'Épire qui n'en est qu'à deux lieues, et par les trois petites îles qu'on remarque dans cette rade. La première ou celle de Vido est à cinq ou six cents toises nord de la ville; elle a un quart de lieue d'étendue, et est couverte d'oliviers; la seconde, nommée *Condilonisi*, est à trois ou quatre cents toises plus loin vers le nord-ouest : c'est un rocher peu étendu, sur lequel on a bâti une église dédiée à la Vierge; la troisième, nommée *San-Dimitri*, est à deux milles nord-ouest; elle est beaucoup plus étendue que la

seconde : on y a bâti le lazaret pour la quarantaine des navires qui viennent de la Turquie, et on y a construit quelques magasins pour l'entrepôt des marchandises.

Cette île, qui n'a guère au-delà de dix lieues de long du nord-ouest au sud-est, quatre dans sa plus grande largeur, prise au nord, et deux dans sa partie moyenne et dans sa partie méridionale, a pourtant une population de soixante mille habitans, qu'elle doit principalement à la culture de l'olivier qui s'y est introduite; car c'est cet arbre qui fait toute sa richesse, et à qui elle doit presque tout son commerce.

Une course que nous avons faite au nord et au sud, par ordre de M. Comeyras, commissaire-général du Directoire exécutif, et dont nous allons rendre compte, donnera peut-être une idée plus exacte de cette île, que toutes les descriptions générales que nous pourrions entreprendre, et qui ne seraient en quelque sorte qu'une répétition de ce qu'on a publié dans plusieurs ouvrages intéressans.

Nous sortîmes de la ville le 17 août, et traversâmes Manduchio, village situé le long de la mer, qu'on peut regarder, à cause de sa proximité, comme un faubourg de la ville. Les habitans, au nombre de quinze ou seize

cents, sont presque tous marins, et possèdent quelques bateaux employés au commerce de subsistances pour l'île.

Au-delà de Manduchio, le terrain est inégal, couvert d'oliviers; la terre est calcaire, un peu crétacée; la couche végétale est profonde et assez bonne. Après un quart d'heure de marche, nous descendîmes dans une plaine basse, étroite, en partie cultivée, en partie marécageuse ou occupée par une saline fort étendue, et traversée par une petite rivière. Nous eûmes à droite la rade de Corfou, et à gauche, sur la pente d'une colline toute couverte d'oliviers, le village de Potamos. Cette plaine nous conduisit à Condocali, petit village situé sur le port Gouïn, distant de Corfou d'une lieue et demie.

Gouïn est un bassin naturel, où les Vénitiens faisaient entrer leurs galères, et autour duquel ils avaient construit des magasins pour le radoubage de leurs vaisseaux. L'air est très-mal-sain aux environs, tant à cause du voisinage des salines, que de quelques eaux stagnantes qu'on voit à l'extrémité sud-ouest de ce bassin, et de quelques marécages qui se trouvent à peu de distance dans l'intérieur.

En quittant Condocali, nous marchâmes près de deux heures sur un terrain élevé,

inégal, calcaire, plus ou moins fertile, tout couvert d'oliviers; nous traversâmes ensuite une vallée très-fertile, cultivée en maïs, doura et plantes céréales, et nous arrivâmes à neuf heures du soir à Scripero.

Ce village est à quatre fortes lieues de Corfou; il est situé sur la pente sud de la montagne, qui court de l'est à l'ouest: on y compte cinq cents habitans. L'olivier est très-beau, très-multiplié aux environs: on y voit aussi quelques vignes peu soignées. On remarque autour des habitations, l'oranger, le citronier, le figuier, l'amandier, le grenadier, le mûrier noir, le pêcher, le prunier et le poirier. Il n'y a point de fontaines à Scripero; mais les eaux de puits y sont bonnes et abondantes.

Le 18, nous montâmes au sommet de la montagne par un sentier très-mauvais, très-pierreux, assez étroit, bordé de myrtes, de lentisques, de chênes-kermès, d'arbousiers. Nous descendîmes ensuite par un chemin presqu'aussi mauvais, et nous nous reposâmes à Coropiscopi après une heure et demie de marche.

Avant d'être parvenus au sommet de la montagne, nous avons vu sur sa pente, à demi-lieue ouest de Scripero, Ducadès, vil-

lage de cent cinquante habitans ; demi-lieue plus à l'ouest, Gardeladès, d'une population à peu près égale, et ensuite plus loin, à la même distance et dans la même direction ou à peu près, Liapadès, de cinq cents habitans. La veille nous avions laissé, à demi-lieue à l'est de Scripero, Corakiana, dont la population excède deux mille ames.

Du sommet de la montagne, la vue se portait au loin, et se promenait sur une infinité d'objets aussi variés par leur forme que par leur couleur. Le vert-cendré des oliviers, dont presque toute l'île est couverte, contrastait agréablement avec le vert-foncé des cyprès répandus partout, avec quelques champs plantés en vignes, avec des plaines et des vallées fertiles, arrosées et cultivées en maïs, en doura, en melons, en pastèques. Ce tableau était animé par les navires à la voile que le commerce attire à Corfou ; par la vue de la ville, qui s'avance dans la mer ; par celle d'un grand nombre de villages, par la côte et les montagnes de l'Épire.

Du côté du nord, le tableau n'était pas aussi varié ni aussi beau : la mer, qui baigne à trois lieues de là une côte basse et sinueuse, quelques plaines et quelques vallées fertiles et arrosées ; des coteaux couverts d'oliviers, de

vignes, où croissent aussi quelques cyprès; des collines incultes à leur sommet, mais couvertes de verdure; quelques villages dans le lointain, voilà tout ce qui s'offre à la vue.

Coropiscopi n'a que deux cents habitans; il est situé sur la pente sud d'une colline calcaire, plantée en oliviers. L'huile est la principale production de son territoire : il fait néanmoins un peu de vin et récolte divers grains, tels que froment, orge, épeautre, avoine, maïs, doura, pois-chiche, pois ordinaire, pois carré, gesse, vesce, lentille, haricot noir, deux sortes de féves, celle des marais et une autre plus petite, noire; il recueille en outre un peu de lin.

On écorce, par le moyen d'un moulin à bras, la petite féve noire, et on la conserve en cet état pour la manger en purée. Cette méthode a l'avantage de préserver ce légume des Bruches, qui le rongeraient sans cette précaution : c'est dans les mêmes vues qu'on écorce la lentille dans la Haute-Égypte.

On fait, dans tous les villages que nous avons parcourus, du pain avec un tiers de la farine de doura, mêlée avec deux tiers de celle de froment ou d'orge; il est pesant, compacte, assez bon quand il est frais : on le dit moins bon et plus indigeste quand il a durci.

On met assez souvent le maïs en place du doura : le pain qui en résulte, est moins compacte, moins pesant, plus friable : on le dit moins indigeste que l'autre ; cependant on préfère le premier, parce qu'on lui trouve une saveur plus agréable.

Il n'y a point de fontaines à Coropiscopi : on y boit de l'eau de puits. Les pierres meulières dont on se sert aux moulins à huile et aux moulins à farine, sont tirées de la colline même ; c'est un poudingue ou brêche calcaire formée d'une réunion de petits cailloutages assez durs.

Nous quittâmes Coropiscopi dans la soirée, en nous dirigeant d'abord à l'ouest pour contourner la colline, et ensuite au nord : sa pente est rapide. Nous la trouvâmes inculte en plusieurs endroits, et couverte d'arbousiers, de bruyères, de lentisques, de myrtes, de cistes : on y voit quelques chênes et quelques charmes : l'ellébore et la digitale y sont assez communs. Vers le bas, nous entrâmes dans un vallon tout planté d'oliviers, qui nous conduisit dans une plaine assez étendue. Nous traversâmes un ruisseau venant du sud-ouest, et une petite rivière coulant des montagnes que nous avions à notre droite. Après avoir fait tourner plusieurs moulins à farine

situés dans un vallon étroit, elle vient arroser et fertiliser la plaine : ses bords étaient couverts de tamaris, d'agnus-castus et d'un osier à feuilles blanchâtres.

Cette plaine s'avance au sud-est jusqu'auprès du village d'Agrafus : là, le terrain s'élève et forme un coteau couvert d'oliviers, sur lequel se trouvent ce village, composé de quatre-vingt-dix maisons, celui de Cavalouri, à un quart de lieue plus loin, de cinquante maisons, et celui de Caroussadès à la même distance, composé de cent quatre-vingts maisons. La plaine se divise au nord-ouest d'Agrafus, et se prolonge jusqu'à la mer, au-delà de Sphachiéra du côté de l'est, et au-delà de Péruladès du côté de l'ouest. Celle-ci reçoit la petite rivière dont nous venons de parler; l'autre reçoit les eaux qui viennent de Niffès, et celles qui descendent des montagnes situées à l'est de ce village.

Avant d'entrer à Agrafus, nous rencontrâmes un grand nombre de femmes jeunes, la plupart jolies, uniformément vêtues; elles avaient un corset blanc, un jupon bleu et un voile blanc sur la tête, qui descendait en arrière jusqu'au dessous des épaules, et qui laissait leur visage à découvert : leur gorge se dessinait à travers une chemise plissée qui

remontait jusqu'au cou. Toutes portaient sur la tête une cruche pleine d'eau, qu'elles venaient de prendre à la rivière. On retrouve le même vêtement dans tous les villages situés au nord de l'île.

Nous avons remarqué que les fruits étaient moins avancés dans la partie du nord, même au bord de la mer, que dans la partie du sud : la différence dans leur maturité est de huit jours dans la plaine, et de près de quinze dans les endroits un peu élevés.

Nous ne nous arrêtâmes point à Agrafus ; nous nous avançâmes jusqu'à Carussadès, où nous passâmes la nuit : ce dernier est à deux lieues de Coropiscopi.

Le 19, de grand matin, nous descendîmes par un chemin ombragé d'oliviers, dans la partie de la plaine que nous avons dit se prolonger le long de la mer jusqu'au-delà du petit village de Sphachiéra. Le terrain du coteau sur lequel est bâti Carussadès est profond, légérement argileux, crétacé, grisâtre : on découvre en divers endroits, vers le bas, du grès plus ou moins tendre. La fougère femelle (*pteris*) croît abondamment sous les oliviers, et annonce par sa hauteur la fertilité du sol.

Nous avons été surpris d'apprendre que, dans toute la belle et fertile plaine qui se trouve

trouve au nord et au nord-ouest de l'île, et qui est beaucoup plus élevée que la mer, on ne cultive ni l'orge ni le froment, par la raison que pendant l'hiver les terres y sont trop humides. Il serait très-facile de remédier à cet inconvénient en creusant des fossés autour des propriétés, et en dérivant les eaux de pluie vers la mer : on obtiendrait par ce moyen deux récoltes sur le même terrain, parce que le maïs, le doura et les haricots, qui sont les seules plantes qu'on y cultive aujourd'hui, ne se replantent ou ne se sèment qu'après la récolte du blé, et qu'elles sont parvenues à leur maturité avant le tems des semailles.

Après avoir marché une demi-heure dans la plaine en nous dirigeant à l'est, nous avons eu à notre droite un coteau distant d'une demi-lieue de la mer, tout couvert de chênes velanis qui appartenaient au gouvernement vénitien.

Le produit de cet arbre doit être jugé considérable, si on fait attention qu'il occupe une étendue de plusieurs lieues à peu de distance de la côte, et qu'il s'enfonce autant dans les montagnes. La république avait fait construire sur le rivage de la mer deux magasins distans d'une lieue l'un de l'autre, dans lesquels le fermier déposait la cupule de ce chêne,

jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de la vendre ou de la transporter ailleurs.

Après deux heures de marche vers l'orient, nous quittâmes la plaine, et nous nous enfonçâmes dans une gorge en nous dirigeant au sud-est. La roche est partout calcaire, et la terre serait très-propre à la culture si le sol était moins incliné et moins lavé par les eaux de pluie. Les chênes y étaient assez beaux, assez vigoureux, et il croît spontanément parmi eux, des oliviers, des chênes verts, des charmes, des gaîniers, des poiriers, des térébinthes : on voit dans les vallons, des ormes, des figuiers, et sur les bords des chemins, l'aubépine, le paliure, la ronce, la clématite, etc.

Nous marchâmes deux heures et demie sur la montagne pour arriver à Péritia. Ce village, composé de cent quatre-vingts maisons, est au nord-est du mont Saint-Salvador : les environs sont rocailleux, dépouillés d'arbres ; on voit seulement autour des habitations quelques arbres clair-semés, tels que noyers, cyprès, figuiers et oliviers, et deux ou trois vignes vers le couchant. La plupart des maisons tombent en ruine, parce que les habitans, que la crainte seule avait pu engager à s'établir dans des lieux si tristes, si scabreux, si peu fertiles, descendent peu à peu

dans la plaine et parmi les chênes, dont ils cultivent le terrain, et où ils ont construit quelques habitations éparses.

Le froid est quelquefois assez vif à Péritia : il n'est pas rare d'y voir tomber un peu de neige dans les mois de décembre et de janvier. Ce village, comme tous ceux qui sont un peu élevés, manque de fontaine : on y boit une eau de puits, qui nous a paru de médiocre qualité.

Le 20, nous quittâmes Péritia, et après une heure et demie de marche à travers une montagne calcaire assez haute, et par un chemin très-mauvais, très-scabreux, nous arrivâmes à Signès en laissant le mont Saint-Salvador à notre droite. Les environs de ce village sont peu cultivés ; le sol est trop en pente : on y remarque un schiste feuilleté d'un gris-bleuâtre, qui ressemble à de l'ardoise. Les terres que les habitans de ce village cultivent, sont à l'est le long de la mer ; elles sont plantées en vignes, et principalement en oliviers. On sème très-peu de grains sur ces montagnes : le terrain est trop en pente, et la roche trop à découvert pour le permettre.

De Signès, en nous dirigeant au sud par un chemin très en pente, très-pierreux, puis au sud-ouest en côtoyant la mer, nous arrivâmes dans trois heures à Ipso.

Toute cette côte est plantée en oliviers : on y voit très-peu de vignes, et il n'y a d'arbres fruitiers qu'autour des habitations et des maisons de campagne ; ils consistent en orangers, citroniers, figuiers, pêchers, mûriers, etc.

Ipso est un petit village mieux bâti et plus riche que tous ceux que nous venons de parcourir ; il est situé sur une plage où les navires peuvent jeter l'ancre sans danger.

Nous quittâmes Ipso à trois heures après midi, le ciel étant couvert de nuages. Lorsque nous fûmes à quelques pas du village, le tonnerre commença à gronder derrière nous, et bientôt la pluie tomba en abondance. Le vent était sud-sud-est le matin, et varia ensuite plusieurs fois en passant à l'est, au sud, et quelquefois au nord. Nous nous reposâmes un moment à Condocali, et après trois heures de marche nous entrâmes dans la ville. Le troêne, le prunelier, l'orme, le sureau, la clématite, la ronce, bordent les chemins depuis Ipso jusqu'aux environs du port Gouïn, et partout les champs sont couverts d'oliviers.

On retire, au nord de Corfou, du kermès en très-petite quantité, parce que le chêne qui fournit ce rouge précieux, est devenu rare sur un sol tout planté d'oliviers ; mais on doit supposer qu'il était beaucoup plus abondant

autrefois, puisqu'il avait été soumis à un impôt par les Vénitiens.

Le mûrier blanc réussit très-bien dans toute l'île : il faudrait en recommander la culture si l'olivier n'en occupait déjà la place ; car il est très-important de varier les cultures dans un pays, afin de pouvoir s'occuper toute l'année, sans interruption, des travaux de la campagne. D'ailleurs, l'éducation des vers à soie peut être abandonnée aux femmes ; elles sont plus soigneuses et plus propres que l'homme aux petits détails que cet insecte exige.

Cette course au nord de Corfou fut bientôt suivie d'une seconde au sud. Nous partîmes de la ville le 29 août à cinq heures du soir, sur une demi-galère qui avait appartenu à Venise. Nous avions eu depuis quelques jours plusieurs orages : il avait plu abondamment la nuit précédente et dans la matinée. A midi, le tems était encore variable et incertain ; mais à deux heures, le vent s'étant fixé au nord-ouest, nous nous embarquâmes, et vînmes dans deux heures mouiller à Benissa, petit village situé au bord de la mer, à deux lieues sud de Corfou.

Il est au bas d'une montagne de moyenne hauteur, presque toute couverte d'oliviers. On remarque vers le sommet quelques vignes

assez bien cultivées : le terrain, extrêmement en pente, y est soutenu par des murailles en pierres sèches. La roche est dure, calcaire, formée d'un assemblage de cailloutages : on y exploite des pierres meulières pour les moulins à huile, qui sont d'une excellente qualité. Au quart de la hauteur on trouve une couche de grès fort tendre, d'où l'on voit sortir plusieurs sources dont la réunion forme un ruisseau assez considérable, et fournit de l'eau à vingt-un moulins construits les uns à la suite des autres.

Le 30, nous vînmes débarquer aux salines de Lefkimo. Nous jetâmes un coup-d'œil, en passant, sur le sel amoncelé, dont on avait déjà enlevé une partie, et sur les compartimens où s'effectue sa cristallisation : il a le défaut d'avoir le grain trop petit, ou de n'être pas en cristaux assez grands et assez beaux; ce qui lui fait préférer, en Italie, celui de Sainte-Maure. Le sel de Corfou ne trouve guère de débit que sur la côte de l'Albanie, où il est payé à un prix bien inférieur à l'autre.

Nous laissâmes les salines à gauche, et nous traversâmes une plaine de la plus grande fertilité, plantée en oliviers, et cultivée en quelques endroits en maïs, doura, pastèques, melons, etc. : on y voit peu de vignes, et on y

sème fort peu de blé. Les environs des villages offrent quelques champs plantés de coton. La plaine est terminée au sud-ouest par des coteaux et des collines, la plupart couvertes de cyprès et d'oliviers. Elle a peu de profondeur; mais elle s'étend le long de la mer, et forme aux salines un avancement considérable ou un cap qui paraît avoir été produit par des alluvions ou des atterrissemens occasionnés par des courans. La petite rivière de Lefkimo, qui a son embouchure au sud de ce cap, n'étant entretenue durant l'été que par les eaux de la mer, qui y entrent et y séjournent, et ne recevant l'hiver que les eaux de pluie qui y viennent en petite quantité des coteaux voisins, on ne peut guère supposer que la côte se soit beaucoup accrue par une cause si petite.

Nous parcourûmes les cinq villages qui forment le quartier de Lefkimo : Ringladès, de quatre-vingt-dix maisons; Anapladès, de cent quatre-vingts; Saint-Théodoro, de deux cents; Potami, de quatre-vingts, et Melichia, de deux cents. Ils sont très-rapprochés les uns des autres, et forment une population de quatre mille habitans. Le dernier est situé sur la rive droite de la rivière, et le pénultième est sur la gauche; les autres en sont à peu de distance.

Les bateaux remontent dans toutes les saisons la rivière, qu'on prendrait pour un canal creusé de main d'homme, et viennent charger l'huile que font les habitans de ces villages.

Le 31, nous traversâmes une seconde fois la plaine dans la direction du nord-ouest, et nous vînmes au fond du golfe d'Égripo, toujours à l'ombre des oliviers. Parvenus à cet endroit, nous nous éloignâmes de la mer en nous dirigeant au sud-sud-ouest, et nous arrivâmes à Périvoli, village de plus de cent maisons, après avoir traversé des coteaux incultes, couverts de myrtes, de lentisques, de bruyères et de cistes.

Toutes les terres qui s'étendent à l'ouest de Lefkimo jusqu'à la mer, dans un trajet d'une lieue et demie, et qui forment une crête qui aboutit au sud jusqu'au cap Blanc, seraient toutes susceptibles de culture ; elles seraient très-propres à l'olivier, et surtout à la vigne. Les cultures y sont pourtant assez rares : on néglige même quelques petites sources qui naissent sur la pente orientale de cette crête, à demi-lieue et à trois quarts de lieue du cap. La roche, presque partout couverte de terre, se montre calcaire, crétacée, assez tendre, sur le cap et aux environs : il y a dans cette

partie de l'île deux villages peu considérables.

De Périvoli nous allâmes dans trois quarts-d'heure à Malatia, village de trente maisons, situé sur une éminence à l'occident du premier. A un mille plus loin on voit Argiradès, qui en a quatre-vingt-dix. On apperçoit la mer de l'occident avant d'être à Malatia, et on a la vue de quelques coteaux incultes, de quelques champs d'oliviers et de vignes plantés dans les endroits les plus bas et les plus fertiles.

Nous n'allâmes pas plus loin; nous vînmes passer la journée dans le quartier de Lefkimo, et le lendemain nous nous rendîmes au fond du golfe : nous montâmes une colline assez escarpée, rocailleuse, peu propre à la culture. Après une heure de marche, nous descendîmes dans la vallée d'Égripo, que nous traversâmes; elle est de la plus grande fertilité : les oliviers y sont très-beaux, et la plupart des champs sont cultivés en maïs et en doura. Nous montâmes ensuite jusqu'au petit village de Coracadès, d'où nous descendîmes une seconde fois au bord de la mer, en laissant, à quelque distance à gauche, sur la pente de la montagne, le village de Climo, formé de cent cinquante maisons. Nous côtoyâmes

quelque tems le golfe de Messongi, presque toujours à l'ombre des oliviers.

La plaine est traversée par une petite rivière qui prend sa source dans les montagnes, et qui, après avoir fourni de l'eau à sept moulins à farine, et arrosé quelques champs et quelques jardins, est reçue dans un lit profond et tranquille, dans lequel les bateaux peuvent entrer.

Au nord-ouest de Messongi, on voit une montagne de moyenne hauteur, dont tout le bas est planté d'oliviers, et dont le sommet est inculte.

Après nous être reposés une heure dans une maison de campagne située au fond de la plaine, nous vînmes à Benissa, et ensuite à Pérama, sans quitter le bord de la mer, ou sans nous en écarter beaucoup.

A demi-lieue de ce dernier village, nous remarquâmes une roche fort étendue, d'un très-beau gypse, dont il paraît que les habitans n'avaient pas connaissance, car ils tirent leur plâtre de Venise, plutôt que d'exploiter celui que leur île renferme.

Nous fûmes rendus bientôt après au port des Salines, nommé *Porto-Catena*, à cause de son entrée étroite, fermée autrefois par une chaîne de fer : on le nomme aussi *Lago*

ou *Peschiera di Calichiopulo*, d'une ancienne famille de Corfou, qui en était propriétaire, et sur lequel elle avait établi une pêcherie. Nous le traversâmes à son entrée, dans un bac : nous parcourûmes ses environs, ainsi que le terrain de l'ancienne ville, et nous arrivâmes le même soir à Castradès, faubourg de Corfou.

Le port des Salines paraît avoir été autrefois un des plus sûrs, un des mieux abrités, un des plus vastes de tous ceux qui ont appartenu à des peuples navigateurs. Enfoncé dans les terres, son entrée, fort abordable d'ailleurs, est étroite, et est garantie des vents par un îlot qui se trouve placé à peu de distance. Comme tous les ports anciens, il est peu profond; il est même comblé du côté du nord-ouest, où l'on a établi des salines; cependant on ne peut douter que ce ne fût celui des Phéaciens, et qu'il n'ait été capable de contenir une grande marine, dans un tems surtout où elle était encore dans l'enfance, et où les plus gros navires avaient à peine la grosseur de nos galères.

La ville était placée au nord, et s'étendait jusqu'à la rade de Castradès; elle occupait un terrain d'un mille ou environ d'étendue, que les habitans désignent sous le nom de *Paleo-*

Polis ou de ville ancienne, et sur lequel on voit encore quelques décombres, beaucoup de fragmens de briques et de poterie, et d'où on a tiré, en divers tems, des médailles, des colonnes et quelques inscriptions.

A l'est-nord-est de ce terrain presque tout uni, s'élève le long de la mer, d'un port à l'autre, un coteau planté d'oliviers, qui paraît n'avoir pas été entiérement occupé par la ville. On ne trouve, à sa partie supérieure, ni ruines, ni vestiges de murs, ni amoncelemens de pierres ou de terre : les décombres et les fragmens de poterie ne commencent à se montrer qu'à sa pente intérieure.

On remarque, au sud de Castradès, sur le sol de l'ancienne ville, trois puits de cinq à six pieds seulement de profondeur, dont l'eau, bonne à boire, sert à arroser quelques jardins. Des savans de Corfou, avec qui nous avons été nous y promener plusieurs fois, prenaient ces puits pour les deux sources dont parle Homère; ce qui les portait à placer en cet endroit les jardins d'Alcinoüs. Nous n'avons pu être de leur avis, par la raison que, outre que la ville s'étendait de l'un à l'autre port dans un espace assez resserré, et qui a dû être tout occupé par des maisons, ces eaux, qui ne sortent pas hors de terre, n'auraient

jamais pu suffire, dans un climat chaud et sec, à arroser quatre arpens de terre. Il est plus naturel de penser que ces jardins étaient à l'occident du port ou au sud-ouest de la ville, là où se trouvent deux sources abondantes qui vont se rendre aujourd'hui dans l'ancien port, après avoir arrosé un terrain bas et marécageux; elles ont pu de même être conduites dans l'intérieur de la ville, en supposant que les jardins et le palais du roi fussent placés vers le centre.

On trouvera de même le fleuve où Nausica se rendit avec ses compagnes, et où elle fut abordée par Ulysse, dans la petite rivière qui passe à Potamos et va se jeter dans la mer à une lieue nord-ouest de Corfou.

Castradès est bâti tout autour d'une rade peu profonde, mais abritée des vents de nord et de nord-ouest par le rocher avancé dans la mer, sur lequel la ville de Corfou est assise. Les habitans ne sont pas marins comme ceux de Manduchio : ils ont un autre genre d'industrie; ils fabriquent en terre des jarres d'une grosseur considérable, dont on se sert dans toute l'île, pour conserver l'huile d'olive.

Pendant que nous parcourions les divers quartiers de l'île, et que nous observions ce qu'elle offre de plus intéressant, le commis-

saire du Directoire s'occupait des moyens de nous faire conduire à Ancône. Déjà il avait donné ordre au capitaine d'une galère appartenante à la république, de se tenir prêt à mettre à la voile. Déjà nous faisions nos préparatifs de départ, quand tout à coup il fut question de faire ce voyage avec le commissaire lui-même, et de nous embarquer sur la frégate française *la Brune*, qui se trouvait depuis quelque tems à Corfou.

La frégate appareilla le 10 septembre au matin, et alla mouiller derrière les quatre îlots inhabités et incultes, connus des Grecs sous le nom de *Tetranisa* : ils abritent la rade de Coperta, située sur la côte de l'Épire au nord-est du canal. (*Pl.* 50.)

Demi-heure après qu'elle eut appareillé, nous prîmes un bateau pour nous conduire à Butrinto, dont nous voulions voir les ruines, et où nous avions d'ailleurs à jeter un coup-d'œil sur les établissemens que les Vénitiens y ont faits.

La mer était calme, et le vent soufflait à peine du sud. Au moyen de nos voiles et de nos avirons, nous eûmes bientôt dépassé la frégate, et nous entrâmes dans la rivière de Butrinto, en serrant la rive droite, afin de franchir plus facilement la barre, sur la-

quelle il n'y a guère que trois ou quatre pieds d'eau.

Cette rivière, qu'on prendrait pour un canal à la tranquillité de ses eaux et à l'uniformité de ses rives, est à trois lieues nord-est de la ville de Corfou. Sa largeur, depuis son embouchure jusqu'au lac qui lui donne naissance, est de dix ou douze toises, et sa profondeur de douze ou quinze pieds. Elle coule à travers une terre d'alluvion, basse, étroite, resserrée d'un côté par la pêcherie de Giravolia, et de l'autre par l'étang d'Armura.

La première est une rade peu profonde, entourée de marécages, dans laquelle on enferme le poisson par le moyen d'une ou de plusieurs palissades en roseaux, afin de pouvoir le prendre à volonté. Les vaisseaux mouillent en sûreté au-devant de cette pêcherie, par quatre, six, huit et dix brasses fond de vase et de sable.

L'étang d'Armura est moins enfoncé dans les terres; il a plus de profondeur, et il est entouré de deux côtés par des collines incultes. Une bande de terre fort étroite le sépare de la mer, et ne laisse qu'un passage fort étroit, marqué *A* sur le plan, par lequel les bateaux entrent : on voit, près de l'embouchure de la

rivière, un autre passage *B* plus étroit, presque toujours obstrué.

La forteresse de Butrinto est à une lieue de la mer, sur la rive gauche de la rivière, et au confluent d'une autre beaucoup plus petite, nommée *Paula*, qui vient du sud-est.

Les bateaux, qui ne remontent aujourd'hui la rivière que jusqu'à la forteresse, parce qu'on a établi en cet endroit deux palissades pour prendre le poisson lorsqu'il veut retourner à la mer, pourraient facilement se rendre dans le lac de Butrinto et dans celui de Risa, qui ne sont séparés que par un canal naturel.

Au nord de la rivière, le terrain forme une presqu'île élevée, rocailleuse, inégale, peu fertile, sur laquelle on remarque le village de Coperta, situé vers la mer; celui de Merovigli vers la rivière, le hameau de Saint-Érino près de l'étang d'Armura, et la place qu'occupait l'ancienne ville de Buthrotum à la naissance de la rivière et du lac. Au sud et au sud-est on voit une plaine basse, arrosée, très-fertile, et capable de fournir aux besoins d'une grande ville. A l'est et au nord-est s'élèvent des collines et des montagnes toutes couvertes de bois.

La forteresse que les Vénitiens avaient bâtie

pour

pour favoriser le commerce qu'ils avaient d'abord entrepris avec l'intérieur de l'Épire, et défendre ensuite les pêcheries qu'ils avaient établies, tant sur la rivière qu'à Girovolia et à Armura, consiste en une enceinte carrée, flanquée de quatre mauvaises tours d'où l'on voit sortir quelques canons de petit calibre par trois embrâsures pratiquées au tiers de leur hauteur. Un fossé en défend l'approche du côté de la campagne, et la maison du gouverneur y est adossée du côté de la rivière.

Cette position, plus favorable peut-être à la pêcherie qui se trouve au-devant du fort, a l'inconvénient d'être mal-saine, et même de n'être pas habitable à la fin de l'été, tandis que celle de l'ancienne Buthrotum, qui était à quelques pas de là sur une hauteur, offrait à la fois les avantages d'un lieu naturellement fort et beaucoup plus sain.

Les ruines de cette ville nous occupèrent toute la matinée : voici ce qu'elles offrent de plus remarquable. A dix ou douze pas de la rive droite de la rivière, et en face du fort, on apperçoit une tour ruinée, et on suit quelque tems un vieux mur très-épais, qui défendait la ville du côté de la terre. Parvenu au sommet du coteau, où paraît avoir été la citadelle, le palais des rois et un temple, on y

voit entr'autres deux enceintes et divers murs dont on ne peut tracer le plan. La ville occupait tout le coteau, et se prolongeait sur la partie basse qui se trouve seulement le long de la rivière à l'est-sud-est. On remarque à celle-ci, vers le bas du coteau, quelques restes d'un édifice assez considérable. Parmi les murs de la citadelle et ceux de la ville on voit deux sortes de maçonnerie qui indiquent leur construction à une époque, et leur reconstruction à une autre bien moins reculée : en quelques endroits le bas des murs est en grands quartiers de pierres taillées en polygones irréguliers.

Le soir, nous parcourûmes en bateau le lac de Butrinto et celui de Risa, et à la nuit nous vînmes joindre la frégate, qui mit aussitôt à la voile, et s'éloigna de la côte au moyen d'un petit vent d'est qui commençait à souffler. Le lendemain, au lever du soleil, nous n'étions qu'à trois lieues de Corfou, tant le vent avait été faible. Les jours suivans, nous eûmes presque toujours vent de nord, de nord-ouest, et plus souvent de nord-est accompagné de pluie ou d'un ciel nébuleux : le vent de nord-est souffla même avec violence durant deux jours. Enfin le tems devint plus beau ; le vent passa au sud, et nous entrâmes dans le port d'Ancône le 19 septembre. Nous fîmes à bord une qua-

rantaine de trois jours, et n'obtînmes la permission de nous rendre à la ville que le 23.

Bruguière en sortit malade le 24, et M. Comeyras eut le 26 un accès de fièvre un peu fort.

Un séjour de quelques mois à Constantinople avait été fort utile à mon collègue : il s'y était remis de ses fatigues; il y avait recouvré presque toute sa santé et presque tout son embonpoint, et il n'avait ressenti aucune sorte d'incommodité dans les courses que nous avions faites sur la plaine de Troye, aux environs d'Athènes et dans l'île de Corfou. Échappés jusqu'alors à tous les dangers d'un long et pénible voyage, et au moment d'arriver à notre destination, et de jouir, au sein de nos familles, du fruit de nos travaux, nous étions bien loin de craindre que ce serait pour ainsi dire au port que l'un de nous ferait naufrage.

Avant même de quitter la frégate, Bruguière fut attaqué d'une petite fièvre, et il ressentit un mal de tête et des douleurs dans les membres, auxquels nous fîmes d'abord l'un et l'autre peu d'attention, mais qui l'obligèrent pourtant à se mettre au lit en arrivant au logement que je lui avais fait préparer dans l'intérieur de la ville. Les jours suivans il prit l'émétique, se purgea, observa une

diète assez sévère, et eut recours quelquefois à un peu de vin très-vieux d'Espagne, sans éprouver aucun changement dans son état, ni en bien ni en mal.

La nuit du 28 au 29, il lui survint une jaunisse sur tout le corps, accompagnée de faiblesse et de mal-aise, qui me fit dès-lors craindre pour ses jours, et me porta à prier le chirurgien en chef des troupes françaises qui se trouvaient à Ancône, de venir m'éclairer de son expérience. Le pouls, à peine fébrile auparavant, devint concentré, irrégulier, et le malade commença à sentir un feu interne qui le minait sourdement, le privait du sommeil, et lui occasionnait une inquiétude que toute sa raison ne pouvait écarter. Bientôt il y eut quelques momens de délire; les forces s'affaiblirent de jour en jour, et le malade cessa de respirer le 3 octobre après midi, sans paraître souffrir, sans se plaindre, sans regretter une vie à laquelle il aurait eu tant de motifs d'être attaché.

M. Comeyras fut d'abord attaqué d'une fièvre tierce, dont les deux premiers accès n'eurent rien d'inquiétant, mais dont le troisième, nonobstant l'émétique, se montra comateux, et se prolongea jusqu'à l'accès suivant, en laissant pourtant quelques heures de calme.

Le quinquina, pris alors à grande dose, n'empêcha pas le retour du quatrième accès, qui fut comateux comme le précédent, et à la suite duquel le malade expira dans le même quart-d'heure, et presqu'au même instant que Bruguière avait cessé d'être. Leurs corps furent déposés le lendemain en grande pompe dans l'enceinte de la citadelle, et des larmes de regret et de douleur furent versées en abondance sur leur tombe par tous ceux qui les avaient connus.

Je quittai Ancône peu de jours après pour me rendre à Milan, et de là à Gênes, où je m'embarquai pour Nice. Je traversai la Provence, et arrivai à Paris dans le courant de décembre de la même année 1798.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME SIXIÈME.

Page 22, *lignes* 18 *et* 19, s'engagèrent de marcher, *lisez :* s'engagèrent à marcher.

Page 89, *ligne* 13, Ibrahim-Nhan, *lisez :* Ibrahim-Khan.

Page 186, *lignes* 9 *et* 10, et là de s'y défendre, *lisez :* et de s'y défendre.

Page 444, *ligne* 12, soient portées, *lisez :* ne soient portées.

Page 497, *ligne* 7, dérivant, *lisez :* faisant dériver.

